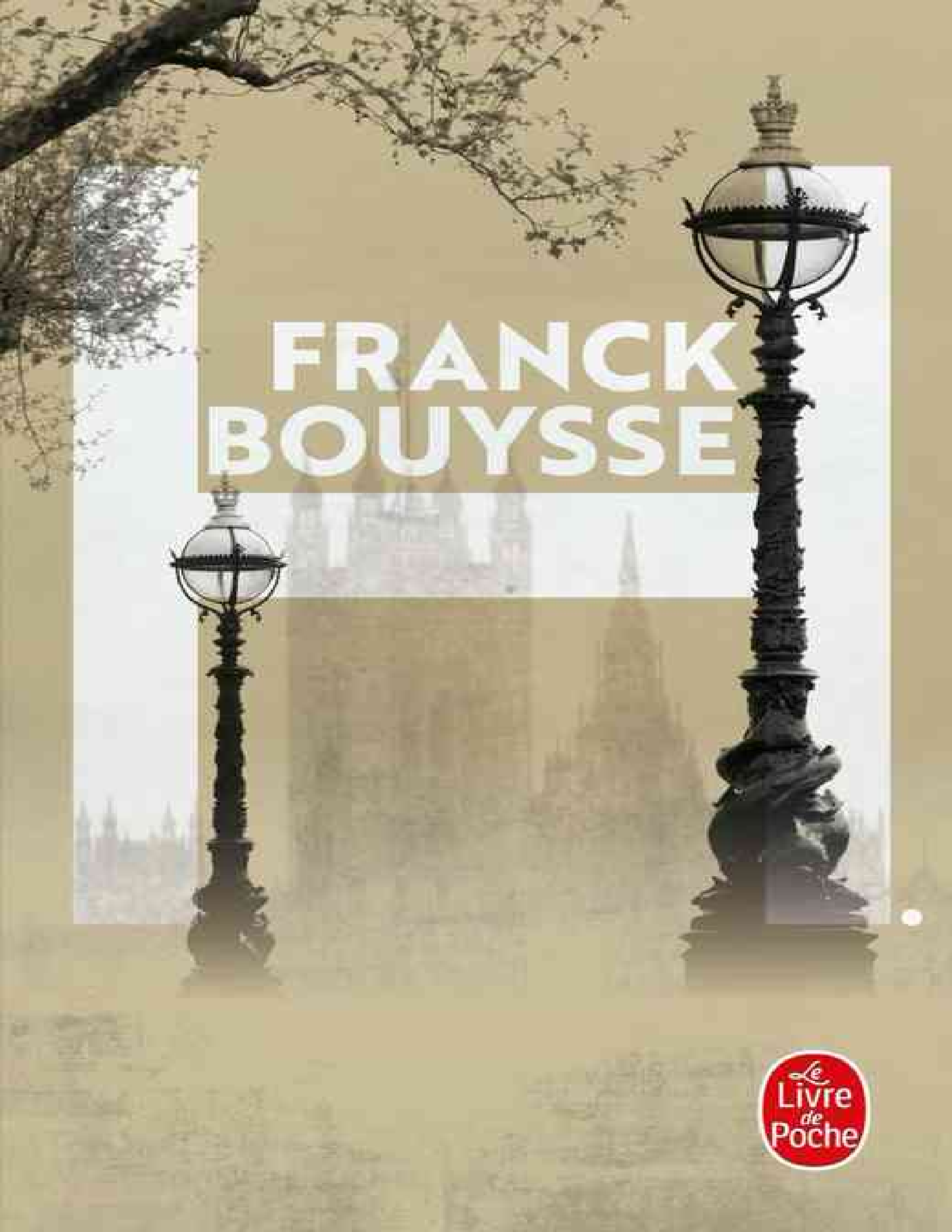




FRANCK BOUYSSSE



FRANCK BOUYSSÉ

H.

Journal de John W.

Les Ruelles sans étoiles

La Huitième Lettre

LES ARDENTS ÉDITEURS

LIVRE 1

Journal de John W.

OceanofPDF.com

Londres, 1907

Au moment où je me dispose à embarquer pour traverser l'océan, je jure sur ce que j'ai de plus cher en ce monde que, quoi qu'il puisse m'arriver, je ne broderai ni n'exagérerai les événements que je m'apprête à vivre. On me permettra de ne pas me nommer, ni mon ami non plus d'ailleurs, et ne croyez pas que la lecture d'une simple initiale vous autorise à tirer quelque conclusion hâtive que ce soit.

On me reprochera sûrement mon silence persistant durant ces dernières années, mais qu'aurais-je bien eu d'essentiel à retranscrire en comparaison de ce que je pressens comme l'aventure d'une vie ?

Les faits que je me propose de vous relater dans mon journal semblent si étranges et extravagants que ma plume paraît encore hésiter à la pression volontaire de mon bras.

Je ne peux attendre d'aide de personne. La vieille maison aurait même l'air paisible s'il n'y avait cette tempête se levant sous mon crâne. J'aurais envie de sortir, de marcher dans la rue, de me fondre dans le brouillard et, tout en échappant aux regards, d'échapper à moi-même. Mais voilà que la démangeaison me reprend, il n'y a rien à faire qu'à subir, laisser l'encre tacher le papier, trace noire, indélébile, confession des événements passés.

Je n'ose encore croire à ce qui s'est passé, mais le souvenir si proche de la découverte du message est si violent que tout se carambole dans ma tête et me revient en bloc, comme pour enfin m'exorciser d'un mal qui, je le sais, ne se régénérera que mieux.

Je me souviendrai toujours de ce jour pluvieux de février dernier, jour où H. me fit porter ce message m'annonçant laconiquement une découverte sensationnelle. Connaissant la légendaire réserve de mon ami, le mystérieux billet piqua ma curiosité si vivement que je ne pris même pas le temps de déjeuner. H. n'avait pas pour habitude de s'enthousiasmer pour des broutilles et il fallait bien que l'affaire qui l'occupait fût de nature à lui permettre de mettre en pratique ses extraordinaires facultés intellectuelles.

J'enfilai immédiatement mon pardessus, puis sortis en hâte. Je hélai le premier fiacre passant à proximité, puis indiquai l'adresse au cocher. Il m'était inconcevable de monter dans une des nombreuses automobiles dont les vrombissements commençaient à envahir les rues, car tant de sentiments étaient désormais liés aux bringuebalements de l'attelage et au bruit des sabots des chevaux que je n'aurais pu y substituer celui d'un moteur à explosion. Durant le trajet, mon imagination ne cessa d'échafauder les hypothèses les plus folles.

Après avoir égrené bien des années à chasser le mystère, mon compagnon s'était retiré de cette vie aventureuse, prétextant que les affaires qui lui étaient proposées n'en valaient pas la peine. Il se morfondait dans une vie terne et oisive, lorsqu'il ne s'adonnait pas à ses penchants les plus pervers, échappant ainsi à l'inactivité chronique. Il décida alors, avec ma complicité, de mettre en scène sa disparition. Je ne sus pas moi-même en quel endroit il se terra. À plusieurs reprises, j'eus envie de me lancer à sa recherche, mais j'y renonçai, m'en tenant à sa volonté. Lorsqu'il réapparut voilà deux ans, personne ne fit attention à lui. Tout le monde l'avait oublié, à l'exception de sa logeuse, à qui j'avais continué de régler le loyer de l'appartement durant son absence.

Dès son retour, il se mit à s'intéresser aux écrits traitant des civilisations disparues et s'enorgueillissait de posséder la bibliothèque la plus complète sur le sujet. Cette passion nouvelle et excentrique occupait la plus grande partie de son temps.

Quant à moi, j'exerce toujours la médecine, seulement pour ne pas perdre la main et pratiquer encore une activité. J'admets bien volontiers ressentir une grande nostalgie à évoquer nos souvenirs communs. J'ai sans cesse en mémoire la moindre de nos aventures et

m'émervaille en retraçant le cheminement intellectuel de H. pour parvenir à la solution. À ma connaissance, il demeure le seul à pouvoir démêler les plus obscures des énigmes. Je revendique aussi le fait d'avoir permis d'élucider quelques affaires à l'aide de mes modestes compétences et de mes momentanés « éclairs de lumière », selon les propres mots de mon ami.

Pour l'heure, la seule solution qui l'intéressait était celle à 7 % contenue dans une petite fiole transparente près de la boîte en fer renfermant une seringue. Je ne me permets pas de le juger, connaissant trop bien son mode de fonctionnement. Lorsque rien ne vous satisfait, ni ne vous suffit, il faut bien en trouver une, de solution, précisément pour ne pas en finir. J'aurais mauvaise grâce à le lui reprocher. La nature humaine est ainsi faite, que rien de terrestre ne semble l'apaiser. Les plus merveilleux des voyages peuvent aussi être dans la fuite.

Mais voilà que ce 7 février 1907, H. me demande de venir, comme il y a des années, lorsqu'il me prévenait de préparer mes affaires, de boucler mes valises, d'y glisser mon pistolet d'ordonnance et de le rejoindre sans délai afin d'embarquer pour quelque nouveau périple.

« Venez immédiatement, reçu lettre de la plus haute importance, fantastique. » H.

Lorsque j'arrivai devant la large bâtisse aux murs gris, un frisson me traversa, me rappelant toutes les fois où j'avais franchi ce seuil en courant à la rencontre de mon destin. Comme je frappais à la porte, une douleur se répandit dans mon épaule. Cette cicatrice provoquée par une balle en Inde, lorsque j'étais médecin militaire.

La logeuse m'ouvrit et me gratifia d'un timide bonjour. Elle était d'une humeur maussade. Tout en me précédant dans les escaliers, elle me déclara : « Il est impossible en ce moment. Je ne sais pas comment je peux le supporter. Docteur, essayez de le raisonner un peu, s'il vous plaît. Vous, il vous écoute quelquefois, alors que moi... Hier soir, je l'ai même entendu briser de la vaisselle. »

H. attendait sur le seuil, vêtu de sa robe de chambre. Il m'invita à entrer sans dire un mot. Il referma la porte brutalement, sans égard pour sa logeuse, que j'imaginais, une oreille collée contre le battant, épiant les paroles de son locataire.

Cela faisait longtemps que je n'étais plus retourné en ce lieu. Je fus surpris de découvrir un tout autre agencement intérieur. L'appartement avait littéralement été transformé en une vaste bibliothèque dont les murs étaient recouverts d'étagères, allant du sol jusqu'au plafond, emplies de livres et de manuscrits empilés sans ordre apparent. Je connaissais suffisamment mon ami pour savoir que chaque document était à sa place et qu'il ne pouvait y en avoir une autre plus satisfaisante. Un simple bureau était installé à l'exact centre de la pièce, de façon à pouvoir embrasser du regard chacun des rayonnages et des trésors qui y étaient alignés.

H. s'assit nonchalamment, posa un bras sur l'accoudoir du fauteuil et me présenta une chaise vide afin que j'y dépose mon chapeau et mon pardessus. Il se redressa ensuite brusquement tout en me dévisageant avec des yeux tellement brillants que l'on aurait pu croire qu'il avait pleuré quelque temps auparavant. Je ne l'entendis pas émettre le moindre son, je crois bien qu'il en était incapable dans l'état où il était. Même en cherchant au plus profond de ma mémoire, je ne me souvenais pas de l'avoir vu dans de telles dispositions émotionnelles. Il fallait que ce qu'il était sur le point de me confier fût de nature extraordinaire pour le rendre apathique à ce point. Je n'avais pas remarqué au premier abord la seringue posée sur le bureau. Une perle translucide ponctuait l'extrémité de l'aiguille.

Quoi qu'il en soit, le poison dans ses veines ne pouvait expliquer à lui seul l'état d'abattement dans lequel je découvrais mon vieil ami. Il paraissait consumé de l'intérieur et ce qu'il m'était donné de voir de lui n'était qu'une coquille vide dont les dernières réminiscences de vie s'échappaient par petites gouttes invisibles.

Il me désigna une enveloppe sur le bureau. Le papier jauni indiquait probablement une provenance lointaine. Elle était anormalement bosselée et recelait manifestement un objet volumineux. Je l'ouvris avec précaution, retirant un médaillon entouré d'un morceau de papier. Nul doute que H. les avait rangés dans la disposition où il les avait lui-même trouvés et que cela devait avoir une importance pour lui dans la solennité de l'instant. Je dépliai méticuleusement la feuille, et me voici encore bouleversé à l'écoute de la lecture du message :

« Ce que Lucas a vu, tu le verras. La rencontre aura bientôt lieu, à l'intersection des lignes de nos vies, lorsque l'Indienne au sein coupé

échouera chez Vincent. » M.

Je demeurai un moment interdit, relisant plusieurs fois le message.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demandai-je.

H. ne m'écoutait pas.

— Allez-vous enfin me dire !

Ce fut comme si mes paroles le sortaient subitement de sa torpeur.

— N'avez-vous jamais entendu parler de l'expédition Lucas ?

— Si, j'en ai un vague souvenir, c'était il y a longtemps.

— Sir John Lucas était le descendant d'une des plus prestigieuses familles de la City. Grand aventurier, il passa sa vie à courir le monde, obnubilé par la recherche de civilisations disparues, fasciné par les vestiges retrouvés sur l'île de Pâques, dans la vallée du Nil et jusqu'au plus profond de la forêt amazonienne. Il se faisait fort d'élucider la disparition des peuples à l'origine de ces merveilles éparpillées de par le monde. Au fil des années, il parvint à réunir une impressionnante quantité de documents, qu'il se mit à étudier avec ferveur. Sans que nul n'en connaisse la véritable raison, il délaissa son sanctuaire de mémoire, afin de mettre sur pied une expédition. Les marins engagés furent immédiatement consignés à bord, avec interdiction de descendre à terre et de communiquer avec quiconque hors du bateau. Toute la presse de l'époque commenta largement ce dernier périple qui aurait dû couronner une vie déjà bien remplie. Personne ne sut réellement ce que Lucas espérait trouver, mais chacun s'accorda à penser qu'une découverte scientifique exceptionnelle était en jeu, tant le mystère planait autour des préparatifs. Le départ eut lieu dans les derniers jours de septembre 1905, pour une destination inconnue. Je ne sais pourquoi l'auteur de la lettre fait aujourd'hui remonter à la surface cette vieille histoire, mais j'ai l'intime conviction qu'il a percé à jour le secret de l'expédition Lucas. Peut-être même l'a-t-il retrouvé, lui. Quant à savoir pourquoi le mystérieux M. fait appel à moi, il est trop tôt pour tirer quelque conclusion que ce soit.

— Ce message, j'imagine que vous avez une idée de ce qu'il signifie.

— « Ce que Lucas a vu, tu le verras », il s'agit bien là du nœud de l'énigme, la finalité du voyage de Lucas, son secret.

— Cela ne m'avance guère.

— Patience, mon ami, patience. « La rencontre aura lieu à l'intersection des lignes de nos vies. » Notre interlocuteur est bien décidé à ce que je le rejoigne à cet endroit précis.

— Oui, mais où se situe cet endroit ?

— « Lorsque l'Indienne au sein coupé échouera chez Vincent. » Des femmes au sein coupé, cela ne vous rappelle rien ?

— Les Amazones, je suppose, ces guerrières qui auraient élaboré une société dans laquelle le pouvoir était détenu par les femmes.

— C'est cela. Une tribu, essentiellement constituée de femmes chasseresses, vivrait encore aux confins de l'Amazonie, perpétuant les traditions des célèbres Amazones.

— Fantastique... Mais que vient faire ce Vincent dans cette histoire ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Pour le découvrir, il faut nous rendre où M. veut que nous allions. J'ai déterminé le point avec précision, matérialisé par le médaillon joint à la lettre. Voyez plutôt, les droites coupant le triangle définissent une latitude et une longitude, et ces coordonnées nous entraînent au plus profond de la forêt amazonienne, sur les rives du fleuve Jari, un affluent de l'Amazone, probablement chez un certain Vincent.

J'eus à peine le temps d'apercevoir le médaillon qu'exhibait H. qu'il le ravissait à ma vue et le rangeait dans l'enveloppe.

— Êtes-vous prêt à me suivre, mon ami... comme avant ?

Je retrouvais mon compagnon d'aventures, exalté, passionné. L'abattement préalable dû à la découverte du message s'était mué en une sorte de défi qu'il se proposait de relever sur-le-champ. Je n'eus pas le loisir de discuter.

Vendredi 2 août 1907

Je poursuis ce jour la rédaction de mon journal, puisque nous avons pu, H. et moi, régler les problèmes relatifs à notre entreprise et sommes certains de prendre la mer sous peu.

Il ne nous a pas été facile de réunir les fonds nécessaires à notre expédition. Il m'a fallu hypothéquer la résidence ancestrale que je possède, afin de satisfaire les banquiers, n'ayant pas suffisamment d'argent à ma disposition, ni H. non plus d'ailleurs. Je me rendis compte à cette occasion qu'il avait dilapidé tous ses honoraires dans l'achat de manuscrits et livres anciens et qu'il n'a plus un sou vaillant en poche. Les banquiers m'auraient même prêté plus que je ne voulais et espèrent probablement que je ne revienne pas de mon voyage. Il s'agit bien là des hommes d'affaires, leur bourse leur tient lieu de cœur, et les seuls fluides qu'ils connaissent sont les liquidités débordant de leurs coffres.

Que mon défunt père me pardonne, mais cet argent me permettra d'accomplir la quête la plus exaltante de ma vie et, je l'espère, de faire une découverte sensationnelle qui ponctuerait une fin d'existence bien monotone.

Le travail de recherche de H. dans toutes les bibliothèques du Royaume-Uni et d'Europe centrale a été capital dans la préparation de notre voyage. L'amoncellement de livres n'a évidemment d'autre but que la détermination minutieuse de notre parcours, et je me sens désespéré en pensant qu'il avait pressenti l'arrivée du mystérieux

message. Je me fais probablement des idées, mais voilà une bien étrange coïncidence que mon compagnon ne cesse d'éluder lorsque j'en viens à aborder le sujet. Pour autant, je ne sais même pas où, ni auprès de qui il a pu recueillir des informations d'une telle précision, à tel point que nous pourrions, si je l'en crois, nous rendre les yeux fermés au terme de notre voyage.

Je reste encore stupéfait devant tant de patience et d'intelligence, moi qui fus pourtant souvent confronté aux extraordinaires capacités de H., le menant infailliblement au résultat final. Bien que la démarche révélée me paraisse d'une simplicité déconcertante, je suis bien incapable de mettre bout à bout les indices lorsqu'ils apparaissent.

Jeudi 8 août 1907

Nous avons fait l'acquisition d'une petite goélette en très bon état, à un prix raisonnable. Elle se nomme l'*Arlequin*. Je prends véritablement conscience aujourd'hui de l'aventure dans laquelle me voici entraîné. Mon après-midi fut occupé à recruter quatre hommes d'équipage expérimentés, que nous emploierons également à transporter le matériel lorsque nous aurons touché terre. H. m'a fait part, avec une extrême précision, des critères de sélection. Je ne le savais pas versé à ce point dans l'art de la navigation, mais à l'écouter, je ne doute pas une seule seconde qu'il sache de quoi il parle.

Les marins ont pour noms : Joseph Morgan, Maurice Block, Jeck Hilmann et Johnny Bess.

Le premier est un gaillard de plus de six pieds à la musculature impressionnante. Sa force constituera un atout, mais sa vivacité d'esprit n'est visiblement pas à la hauteur de ses attributs physiques.

Le deuxième est petit, trapu, et bien plus vif d'esprit que Morgan. Ses yeux sont à peine perceptibles au travers de deux fentes entrouvertes. Il n'a pas posé de questions. La seule chose qui semble l'intéresser, c'est le jour et l'heure de notre départ, pour le reste, il a acquiescé à chacune de mes recommandations.

Hilman est grand, mince et son visage porte les stigmates de nombreuses épreuves. Il appartient sans conteste à ces hommes que la vie n'a pas dû ménager. Son expérience répétée des longues courses nous sera d'une aide précieuse.

Bess est le plus facile à cerner. Il dit n'avoir qu'une seule envie : partir à la recherche de nouveaux horizons en gagnant sa vie. Blond et de taille moyenne, il arbore un beau sourire, qui lui a probablement déjà valu de conquérir nombre de femmes. Ses talents culinaires nous seront précieux.

Il est certes difficile de dénicher des hommes pour traverser l'océan sur un navire de cette taille, avec un équipage aussi réduit, mais je suis tout de même fier de mon recrutement. J'espère maintenant que H. n'aura rien à redire à mes choix.

Notre périple intrigue tout ce que la ville compte de journalistes, depuis que H. a refait surface. Nous n'avons pu cacher bien longtemps nos préparatifs de départ. L'affrètement d'un bateau, si modeste soit-il, nécessite de multiples démarches qui ne peuvent passer inaperçues. « Mais qu'est-ce qui peut bien faire encore courir H. et son fidèle compagnon ? » Les journaux s'en donnent à cœur joie, c'est au premier qui devinera la raison de notre voyage, puisque nous avons décidé d'un commun accord de n'en rien révéler à personne. Les spéculations vont bon train, toutes plus farfelues les unes que les autres. Personne ne comprend que deux hommes, déjà largement avancés dans leur existence, décident de se lancer dans une nouvelle aventure.

« Si ces gratte-papier savaient que tout ce qu'ils peuvent imaginer reste bien en deçà de nos projets, ils en feraient une jaunisse », m'a dit H., un sourire carnassier aux lèvres.

Samedi 10 août 1907

Je suis tout à fait conscient d'avoir fait table rase de ces dernières années, sans me soucier de ceux que je laisse. J'ai toujours été d'un égoïsme forcené lorsqu'il s'agit de partir, à croire que mon équilibre dépend essentiellement de ma liberté.

Dans l'immédiat, je n'ai pas eu le courage d'annoncer à Mary l'heure du départ. Son attitude change de jour en jour. Le temps de la séparation est proche. Elle est de plus en plus distante, mais demeure digne. Elle ne m'a jamais demandé de renoncer, elle me connaît trop bien pour savoir que cela n'aurait servi à rien. Elle essaie de se détacher de moi et je ne peux lui en vouloir.

Hier soir, avec H., nous avons retracé notre itinéraire, sur mer et sur terre. La première partie de notre voyage dépend uniquement des vents et des performances de notre embarcation. Nous avons détaillé chaque route possible en fonction des conditions météorologiques. Je n'ai plus qu'à faire confiance aux hommes que j'ai choisis, ainsi qu'à H., pour naviguer.

Lorsque nous serons arrivés à l'embouchure de l'Amazone, nous remonterons le fleuve sur plusieurs milles, puis bifurquerons au nord sur un de ses affluents, jusqu'à Chtalcatl, petit village côtier au cœur de la jungle. Alors là seulement débiteront nos recherches, au dire de H.

À cette idée, mon impatience grandit sans cesse.

Dimanche 11 août 1907

J'ai toujours cru en Dieu, sans réellement pratiquer la foi. Ce matin, je suis pourtant allé prier, comme poussé par une force irrésistible. En entrant dans l'immense église aux arcades de pierre, j'ai senti un violent frisson m'envahir. J'ai parlé. On m'a répondu. Je ne sais si les mots provenaient de l'homme sur la croix, de cette vieille femme agenouillée sur une chaise, ou encore de voix mystérieuses qui trouveraient écho entre les murs glacés et rebondiraient depuis la nuit des temps. Peut-être ai-je eu une sorte de révélation. Rien à voir avec une croyance naïve. Une forme de spiritualité me baigne, me rassure, m'effraie aussi. Pourvu qu'elle me transcende en temps utile.

Après avoir bourlingué un peu partout sur le globe, je me sens démuné, comme si mon destin ne dépendait plus de moi et de mes actes, comme s'il m'échappait pour la première fois pour s'échouer en des mains inconnues. Je serais alors le jouet de forces qui me

dépassent, un simple acteur prenant connaissance d'un texte écrit par un autre.

À mon retour, j'ai longuement parlé à Mary, tenté une dernière fois de me justifier. Elle était murée dans le silence, sûrement sa façon de me congédier dignement. Nous n'avons cessé de nous éloigner ces derniers temps. Les blessures du passé ne peuvent s'effacer durablement.

À l'heure qu'il est, elle tente probablement d'oublier ces paisibles années écoulées et doit se dire que le purgatoire se situe bien aux portes de l'enfer.

C'est étrange, je ressens déjà une absence. Je ne saurais exprimer ce qui se joue en moi, mais il m'apparaît que cette souffrance sournoise me porte, qu'elle extirpe de mon corps des sensations nouvelles. Je pense à des idées que je ne peux écrire, je rêve à des situations que je ne peux vivre, fantasmes noirs, insoupçonnés. Sous peu, je me coucherai dans des draps froids.

Ce soir, je suis serein de souffrir ainsi.

Samedi 17 août 1907

En lisant le journal, j'ai découvert qu'il y aurait eu des survivants à l'expédition Lucas, deux hommes internés à l'asile de Bedlam. Je me suis empressé d'en parler à H. À ma grande stupeur, il m'a avoué avoir déjà visité à plusieurs reprises les deux marins voilà plusieurs semaines, ajoutant qu'il n'avait pas jugé utile de m'en aviser, car il n'y avait rien à en tirer. Selon le directeur de l'asile, les rescapés avaient été repêchés au beau milieu de l'océan Atlantique, sans pouvoir donner d'explication cohérente quant à leur situation, ni à ce qui s'était préalablement passé. Tous deux reclus dans une évidente folie, ils furent internés sans délai.

Alors que je me proposais de l'accompagner à l'asile pour apporter mon regard de praticien, H. me dit sur un ton péremptoire que nous avions mieux à faire que de perdre notre temps avec des fous.

Dimanche 18 août 1907

Il ne sera pas dit que j'obéis aveuglément. J'ai décidé, hier en fin d'après-midi, de me rendre seul à Bedlam.

Le Dr Croft, responsable de l'établissement, m'a reçu avec une extrême courtoisie. Avant de me permettre de visiter ses patients, il a détaillé leur état clinique, puis m'a conduit en personne à ce qui ressemblait plus à une cellule de prison qu'à une chambre d'hôpital. J'ai vu bien des cas exceptionnels lors de ma pratique de la médecine, mais le comportement des deux hommes fit voler en éclats tous mes repères, comme si l'expression de leur humanité avait désormais quitté leurs corps. L'un d'eux avait d'ailleurs cessé toute forme de communication et restait prostré des journées entières à sourire béatement. Le second sortit immédiatement de sa torpeur quand j'évoquai le nom de Lucas.

— Vous faisiez donc partie de l'expédition Lucas ?

— Oui, me répondit le marin, comme s'il assénait une hache sur un billot.

— Qu'est-il arrivé à Lucas et aux autres membres de l'expédition ?

— Pas supporté... non... pas pu supporter.

— Qu'est-ce qu'ils n'ont pu supporter ?

— La lumière...

— Quelle lumière ?

Il me fixait béatement.

— Pour l'amour du ciel, qu'avez-vous vu ?

— Faites le chemin, allez au-devant d'elle si vous voulez savoir, tout comme je l'ai fait... Peut-être que notre bon docteur peut aussi vous y aider...

Croft me regarda d'un air dubitatif et leva les yeux vers le plafond pour signifier toute l'incohérence des propos du marin. Ce dernier n'ajouta rien. Il tourna le visage vers la petite lucarne crasseuse. Un sourire éclaira son visage, puis il se mit à parler, comme s'il dialoguait avec un être invisible. Les mots qu'il prononça alors n'avaient aucune signification pour moi, une sorte de dialecte primitif composé de sons gutturaux.

J'ai fait part à H. de ma visite aux deux pensionnaires de l'asile. Après un bref excès de colère, il parvint à se contenir et arbora un masque imperturbable. Il ne fait aucun doute pour lui que ces hommes sont fous et qu'il ne faut prêter aucun crédit à leurs dires. Si tel était le cas, je ne comprends pas pourquoi il s'est rendu plusieurs fois à leur chevet. J'attendrai pour aborder à nouveau le sujet avec lui.

Jeudi 22 août 1907

Le Dr Croft vient de me faire parvenir un télégramme mentionnant la mort des marins, pensionnaires de l'asile. Ils seraient décédés hier, dans la soirée, tous les deux à la même heure. Il semblerait qu'ils aient succombé à un brusque arrêt du cœur suite à une violente crise de démence, alors que, jusqu'à présent, ils paraissaient en parfaite santé physique.

Je me rendrai à la clinique cet après-midi.

Une fois arrivé à l'asile, le Dr Croft me rapporta qu'un infirmier avait découvert les marins allongés sur leur lit, mains jointes, les yeux révulsés, un mince filet d'écume blanchâtre entre les lèvres. Je demandai si je pouvais voir les corps. Il eut un instant d'hésitation avant de m'y autoriser. Un privilège uniquement dû à mes états de service, précisa-t-il.

Nous marchâmes le long de couloirs mal éclairés aux allures d'antichambre, où régnait déjà la mort. Quelques gouttes d'eau suintaient de tuyaux pris par la rouille, semblables à des perles de sang s'échappant d'un corps blessé. Nous nous arrêtâmes bientôt devant une lourde porte métallique. Croft l'ouvrit à l'aide d'une clé, puis nous débouchâmes dans une vaste pièce sombre et glaciale, encadrée de paillasses carrelées, sur lesquelles je devinai les corps des anciens marins, ensevelis sous un linge blanc. Croft retira les draps, dans un mouvement dépourvu d'affect.

Seigneur, je n'avais jamais rien vu de pareil. Les deux hommes étaient méconnaissables. Leurs yeux étaient réduits à des trous béants, leur visage était lacéré en maints endroits et leur crâne était entièrement chauve. Je demandai à Croft ce qui leur était arrivé. Il

m'assura qu'il n'en savait rien. L'observation des cadavres ne m'en apprit pas plus. Avant de quitter la morgue, je les regardai une dernière fois, comme pour fixer à jamais leur image et en stigmatiser le souvenir.

Je donnerais cher pour savoir ce qui s'est passé après mon départ.

Dès mon retour chez H., je lui fis part du singulier événement. Il me rétorqua froidement que les deux hommes étaient déjà privés de vie depuis bien longtemps. Je protestai vivement, affirmant qu'il s'agissait d'êtres humains. Il se ravisa alors et me fit excuse de sa remarque déplacée. Il se dit trop accaparé par les préparatifs pour laisser une quelconque nouvelle le perturber. Il me demanda des détails, mais je vis bien qu'il n'écoutait pas vraiment. Que H. appréhende la mort de deux hommes avec si peu de considération, eussent-ils perdu la raison, me perturbe et m'interroge sur la nature du sang qui coule dans ses veines. Je le quittai sans délai pour tenter de remettre un peu d'ordre dans mes pensées.

Vendredi 23 août 1907

H. a reçu un par un les hommes d'équipage pour leur expliquer dans le détail leurs rôles respectifs, sans pour autant leur révéler notre destination finale. Ils pensent faire partie d'une expédition ethnographique devant les conduire quelque part en Amérique du Sud.

Pendant ce temps, je m'étais réfugié dans la cale afin de terminer l'inventaire des vivres, de l'eau et du matériel nécessaires.

Tout est en ordre, nous pourrons appareiller dès demain. En remontant sur le pont, sachant H. encore occupé avec les marins, je ne pus résister à la tentation d'entrer dans sa cabine. J'aperçus une multitude de cartes et de livres entassés sur un bureau. Un morceau de papier annoté de la main de H. surnageait du fatras. Je le lus attentivement. Il était fait mention d'un groupe de cent vingt cathares qui auraient échappé à l'Inquisition. L'Église pensait s'en être définitivement débarrassée au ^{xiv}^e siècle, mais, selon une légende, ces cent vingt prêtres, surnommés les Parfaits, auraient suivi Christophe Colomb pour traverser l'Atlantique et ensuite gagner l'Amérique du

Sud, emportant avec eux une partie de leur trésor. Je ne m'attardai pas plus longtemps, de peur d'être surpris. Si H. a pris la peine de recopier ces notes, c'est qu'elles doivent avoir une importance. Surprenant qu'il ne m'en ait pas parlé, tout comme des survivants. Pour autant, j'imagine mal H. partir à la poursuite d'un trésor. Il faudra que j'aborde le sujet de façon fortuite, afin qu'il ne soupçonne pas que j'ai fouillé dans ses affaires.

Je sais qu'il me sera impossible de trouver cette nuit le sommeil. Je forcerai mes rêves vers ces immensités vierges, vers ces méandres liquides imprégnés de dangers et de mystères, vers ces doigts millénaires tendus jusqu'au ciel, comme pour m'accueillir. Il est probable que je me fais des idées sur ce royaume, qu'elles sont en partie fausses, mais qu'importe, je ne peux m'empêcher de laisser aller mon imagination.

Mes forces m'abandonnent, je me sens privé de toute défense, prisonnier d'un corps qui ne veut plus bouger et même mon souffle ne parvient plus qu'à froisser la flamme. Sur le point de plonger dans l'obscurité, la seule image qui m'apparaît est celle de deux visages massacrés.

Samedi 24 août 1907

Premier jour à bord de l'*Arlequin*.

Nous avons finalement appareillé vers 16 heures, après avoir réglé des détails de dernière minute. Le temps est maussade. Mary n'est pas venue me saluer.

Une multitude de curieux s'est agglutinée sur les docks de Limehouse, pensant nous extirper des réponses, croyant sans doute que nous aurions la faiblesse de les contenter. Je n'ai fait aucun signe de la main, J'ai remonté mon col pour atténuer les cris parvenant jusqu'à moi. Je quitte cette civilisation sans regret, si ce n'est celui de ne pas apercevoir une dernière fois Mary.

H. ne s'est pas montré sur le pont durant la manœuvre d'appareillage. Il était dans la cale, probablement en train d'étudier

quelque document.

Dimanche 25 août 1907

Nous avons passé Douvres, escortés par la sirène d'un navire au ventre d'acier. L'*Arlequin* tient merveilleusement la mer. À l'heure où je consigne ces mots, le roulis ne me gêne en rien. Je dois avouer avoir eu un pincement au cœur lorsque j'ai vu les maisons du port, les bateaux, puis la colline disparaître. Ce trait de craie que mes yeux s'obstinent à vouloir encore distinguer malgré la distance s'estompe déjà. Une brume l'enveloppe. La brume enveloppe tout.

J'ai eu une longue conversation avec mon vieil ami. Nous mettons cap à l'ouest, avant de prendre plein sud, en direction des côtes françaises. La route la plus sûre. H. songe déjà à ménager l'*Arlequin*. N'ayant aucune expérience dans ce domaine, je me contente de lui faire une entière confiance. Nous n'en sommes qu'au commencement de notre périple.

Mardi 27 août 1907

Rien à signaler. Nous filons à seize nœuds de moyenne. Le moral est bon. Notre embarcation nous donne pleinement satisfaction, ses performances sont toujours excellentes. Si nous continuons à ce rythme, nous serons bien vite en vue des côtes brésiliennes.

H. se félicite d'avoir emporté une voilure supplémentaire, car effectivement, à y regarder de près, l'actuelle semble avoir beaucoup souffert lors de précédentes courses. Les marins ne rechignent pas à la tâche. En cet instant, ils entonnent une chanson pour se donner du cœur à l'ouvrage, au rythme du vent dans la mâture et de la houle s'écrasant sur la coque, composant ainsi une symphonie pour cordages : « Souquez ferme, les gars, et toujours haut les cœurs... », dit en substance la chanson.

Depuis notre départ, H. n'a plus adressé la parole à l'équipage. Il passe inévitablement par moi pour transmettre ses directives. J'avoue

ne pas comprendre son attitude. Il faudra que je lui demande les raisons d'un tel comportement.

J'ai assisté à une vision étonnante lorsque j'étais à la barre en compagnie de Block. Les nuages défilaient à une vitesse folle, prenant l'*Arlequin* de vitesse. Ils convergeaient vers l'horizon comme pour se jeter dans un gouffre sans fond, un cimetière de nuages. On dirait qu'ils nous ouvrent la voie, vers cette lumière qui m'obsède. Est-ce celle dont m'a parlé le survivant à Bedlam ? *La lumière des fous*.

Vendredi 30 août 1907

Nous gardons le cap, la mer est relativement forte. Même si nous sommes encore loin, je sens une présence grossir chaque jour un peu plus en moi.

Depuis notre départ, nous sommes escortés par un couple de goélands. Ils demeurent le plus souvent perchés sur les mâts, tels deux anges blancs, attendant de fondre sur une proie.

En descendant me reposer dans ma cabine, j'ai surpris H. quittant la sienne précipitamment, en proie à une agitation inhabituelle. Comme je lui demandais ce qu'il avait, il remonta sur le pont sans même daigner me répondre. J'en viens à me dire que je ne suis qu'un instrument entre ses mains. À y réfléchir, je sais fort peu de chose sur lui.

Les hommes me questionnent parfois. Mon discours ne change pas quant aux raisons de notre voyage. Je les sens perturbés par l'attitude de H.

Chaque soir, je me surprends à prier, cela ne m'était plus arrivé depuis ma visite dans l'église. Je m'agenouille et je parle de moi, de mon but, cette mission dont je ne sais pas grand-chose. Cela n'a rien à voir avec ce que l'on m'a appris, c'est profond, parfois sensuel, comme si tout prenait un sens dans mon esprit et dans ma chair.

Lundi 2 septembre 1907

Nous avons passé notre deuxième dimanche à bord.

Ce matin, un marin a entonné un *Sanctus Benedictus*, avec une ferveur étonnante empreinte d'inquiétude.

Les vents nous sont favorables, le moral est bon. Nous venons de longer une côte. Il s'agit de l'île de Madère. H. veut bénéficier au mieux des vents dominants, avant de mettre cap à l'ouest. Mes questions de profane ont paru l'agacer, puis il changea d'attitude, pour détailler notre route, dans un élan qui n'avait rien de naturel. Je ne comprends pas ce revirement.

Depuis que j'ai surpris H. vendredi, il se fait plus distant, comme s'il avait quelque chose à me cacher. J'ai tenté d'aborder d'autres sujets que notre voyage, mon passé, son passé, notre rencontre. Il donna le change, sans jamais parler vraiment de lui, puis fit semblant de m'écouter.

Je me souviens des mots de Mary à son propos : « Lorsqu'il vous regarde avec insistance, il semble vous transpercer, puiser en vous une nourriture dont lui seul peut se repaître et toute résistance est inutile. » Elle n'était jamais aussi distante avec moi que lorsque nous étions tous les trois ensemble, comme si la présence de mon ami la troublait au plus haut point.

J'avais d'abord pris cela pour de la jalousie, car je dois bien avouer l'avoir souvent délaissée pour rejoindre H. Aujourd'hui, je n'en suis plus si sûr. À croire que les femmes ressentent les choses bien avant les hommes, plus de choses aussi.

Qui est H. ? D'où vient-il ? Comment a-t-il surgi dans ma vie alors déjà bien entamée ? Est-ce le fruit du hasard ? Ce qui ne m'avait jamais effleuré jusqu'alors commence à m'obséder.

Ce matin, j'ai eu une conversation avec Bess. Il se dit surpris de n'avoir encore aperçu aucun poisson à proximité du bateau, comme si l'océan était une outre privée de vie. Je n'ai rien remarqué. Je vais mieux observer.

Dans l'après-midi, les hommes ont entrepris un nettoyage méthodique du pont. J'ai posé mon journal pour les épauler, sans me soucier d'un rang qui n'a plus lieu d'être en haute mer. Ils ont accepté

mon aide de bonne grâce, avec le sourire, pendant que j’imaginai H. courbé sur ses cartes marines.

Désormais, la mer est plate comme une galette, pas l’ombre d’une brise, pas le moindre mouvement, à part les éclats de lumière qui scintillent à la surface.

Mercredi 4 septembre 1907

La mer est toujours aussi calme. Nous faisons du surplace sous un soleil brûlant. Le couple de goélands nous a abandonnés depuis longtemps.

Dans la matinée, en croisant un troupeau de baleines, nous avons été témoins d’un événement extraordinaire. Je n’avais jamais vu auparavant de telles créatures majestueuses, ondulant au rythme d’une musique secrète. L’une d’elles vint jusqu’à toucher notre embarcation. Elle aurait pu la soulever comme une coquille de noix si elle avait voulu. Un jet d’eau discontinu sortait de son opercule et diffusait une fine bruine. Sa peau, presque blanche, était couverte de coquillages, d’algues et de lésions diverses. Elle ressemblait à un fantôme. Je pensai à Moby Dick et au capitaine Achab. Tout comme dans le livre de Hermann Melville, la taille gigantesque du Léviathan lui donnait une allure monstrueuse, et je bénis le Seigneur de ne jamais être confronté à une telle créature lors d’un combat à mort.

Durant cette rencontre, un profond silence régnait à bord. Nous demeurâmes figés, tellement impressionnés, surtout lorsque l’animal s’immobilisa à quelques encablures de la coque, pour n’en plus bouger durant d’interminables minutes. Le reste du troupeau se tenait à bonne distance. Puis, enfin, la baleine blanche rejoignit lentement ses congénères. En l’observant s’éloigner, je ne pouvais imaginer comment un équipage entier, fût-il déterminé et aguerri, puisse jamais en venir à bout. Nous la regardâmes glisser à la surface de l’eau, s’enfoncer, puis réapparaître à intervalles réguliers, telle une aiguille de nacre s’incruster à jamais dans le tissu de nos rêves.

Il me faut consigner un autre fait des plus étranges. Le temps que le mammifère nous accompagna, H. demeura sur le pont, appuyé au bastingage, comme hypnotisé par l’apparition. Ses bras pendaient dans

le vide. Je distinguais l'œil gauche de la baleine fixant mon compagnon et si je n'étais pas un homme pragmatique et raisonnable, j'aurais juré que ces deux-là se parlaient, qu'ils conversaient dans un dialecte muet, compréhensible d'eux seuls. Tout à coup, H. se recula et se dirigea vers la cale, visiblement exténué, puis l'animal s'en alla retrouver le reste du troupeau.

Depuis, les hommes sont nerveux, ils parlent de signes, de superstitions de marins, rapportant que quiconque croiserait la route de la baleine blanche serait condamné à mourir.

Vendredi 6 septembre 1907

Le vent ne se décide toujours pas à souffler. La chaleur nous écrase, nous anéantit. Depuis notre rencontre avec les baleines, nous n'avons plus décelé de signe de vie aquatique. Nos lignes n'ont pas reçu la plus petite touche. Ce n'est pas aujourd'hui que nous pourrions améliorer l'ordinaire.

La décision est sûrement prématurée et excessive, mais ne sachant si ce temps va persister, j'ai décidé de rationner l'eau, après en avoir informé H. Il approuva cette sage précaution, ajoutant d'un air soucieux que notre situation pouvait encore se dégrader si les vents continuaient de nous fuir.

H. n'est plus apparu de la journée. La cale est pourtant une fournaise.

Lundi 9 septembre 1907

Chaleur écrasante, aucun nuage annonciateur de pluie à l'horizon.

Nous guettons la moindre brise, tournant autour du pont à la recherche de cette ombre qui s'obstine à nous fuir.

L'océan et le ciel semblent séparés par une épaisse couche mouvante de gaz, dans laquelle l'horizon se dissout. Parfois, la fumée d'un cargo apparaît au loin, entretenant un court instant l'illusion d'un véritable nuage.

Jeudi 12 septembre 1907

Rien à signaler, à part le soleil, la chaleur.

La nuit, seule, nous permet de prendre quelque repos. Alors, allongés sur le pont, nous tentons de profiter d'un peu de fraîcheur.

H. a reparu dans la soirée. Il m'a expliqué que nous sommes à la jonction des alizés du nord-est et du sud-est, ce qui explique cette zone de calme à l'approche de l'équateur. L'explication n'est guère rassurante.

Dimanche 15 septembre 1907

Toujours pas de vent, ni de nuages, le soleil, seulement, au-dessus de nous. On dirait qu'il stagne le plus longtemps possible à notre verticale. Il n'y a pas de matin ni d'après-midi, simplement la lumière, la chaleur qui nous épuise et nous brûle la chair.

J'étais assoupi à l'ombre du bastingage, lorsque je fus réveillé par des cris. Je me redressai vivement pour assister à un spectacle extraordinaire. Les marins se démenaient en tous sens. Au premier abord, je ne distinguai pas ce qu'ils tentaient d'attraper au vol. Ce fut lorsque je vis un poisson assommé, gisant sur le pont, que je compris en quoi consistait cette pêche miraculeuse. Des dizaines de poissons volants émergeant de la surface, tels des diables sortant d'une boîte. Je me précipitai alors pour me joindre aux hommes et les aider dans leur récolte, sous le regard impassible de H.

À l'heure qu'il est, Bess prépare ce don du ciel. Avec les talents culinaires que nous lui connaissons.

Mardi 17 septembre 1907

Rien ne change du côté des éléments. Notre coque de noix est une véritable fournaise. Chaque mouvement nous épuise, malgré les bienfaits occasionnés par notre pêche d'il y a deux jours. Je n'aurais

jamais cru qu'il puisse faire aussi chaud en septembre dans cette partie du globe. H. est resté sur le pont tout l'après-midi, à fixer l'horizon. J'ai ainsi pu l'observer longuement. On dirait que cette canicule lui est indifférente. Malgré la chaleur, il ne sue pas. De plus, il ne porte aucun stigmate de fatigue. J'en viens encore à me demander quel sang gonfle ses veines.

La vue de plusieurs goélands entretient l'espoir d'une terre proche où nous pourrions nous reposer et boire autre chose qu'une eau croupie et chaude. J'ai distribué quelques fruits secs et de l'eau aux marins. Block et Morgan n'ont rien voulu avaler de solide. Ils se plaignent de maux de ventre.

H. est venu me voir dans la soirée. Il paraissait serein. Avant de parler, il posa la main sur mon épaule : « Mon ami, tout va rentrer dans l'ordre. Nous sommes tous éprouvés, mais il nous faut résister encore un peu. Demain, il va pleuvoir, le vent soufflera à nouveau et nous poussera irrésistiblement vers notre but. Il ne peut en être autrement. » *Il ne peut en être autrement*, ces mots dans sa bouche avaient une intonation particulière, comme s'il lançait un ordre en direction du ciel, un ordre ne pouvant souffrir aucune contestation.

À l'heure qu'il est, la sueur m'empêche de tenir fermement la plume et les caractères que je trace s'échappent souvent de leur cadre habituel pour former des signes illisibles. Le soleil me vide peu à peu de ma substance vitale, liquide poisseux qui glisse et s'évapore.

Je voudrais la terre sous mes pieds, pas ces lames de bois chauffées à blanc. Je voudrais les lourds nuages au-dessus de Londres, pas cette voile rapiécée, qui tente vainement de masquer le bleu terrifiant du ciel. Je voudrais le bruit entêtant de la ville, pas ce silence oppressant. Je voudrais sentir grouiller la vie autour de moi. Je voudrais toucher de ma main des fronts enfiévrés, pas cette peau flétrie qui n'appartient qu'à moi.

Je me suis endormi quelques minutes. Mary m'est apparue dans mon sommeil. À mon réveil, je me suis demandé un court instant si tout cela n'était pas un rêve : l'existence de Mary, celle de H., notre aventure ; mais lorsque j'ouvris les yeux, j'étais toujours assis contre

le mât. Le vent s'était levé, séchant la sueur sur mon visage, et j'entendis alors crépiter des gouttes d'eau sur le pont. *Il ne peut en être autrement.*

Mercredi 18 septembre 1907

Notre répit fut de courte durée. Nous avions à peine profité des bienfaits du vent et de la pluie qu'une violente tempête s'abattait sur nous. La mer se creusa de sillons, surmontés de cordillères mouvantes parcourues d'écume, ressemblant à l'échine d'un dragon. Sans le moindre signe de panique, les hommes amenèrent les voiles et je les aidai à arrimer solidement tout objet susceptible de se transformer en projectile. Dès que nous eûmes terminé, nous nous empressâmes de regagner l'abri de la cale, espérant que le calme revienne au plus vite. Je restai avec les hommes, chacun reclus dans ses pensées. Seul Hilmann sortit une petite bible, qu'il se mit à lire malgré le roulis.

Pour l'heure, les éléments se sont enfin calmés. *L'Arlequin* a tenu bon et vogue sur une mer apaisée. H. n'a pas reparu depuis le début de la tempête. Je suis descendu pour l'informer que tout allait bien, le découvrant penché sur une carte, visiblement préoccupé. Il n'eut pas l'air d'écouter mes paroles rassurantes.

Vendredi 20 septembre 1907

Je fus réveillé à l'aube par des cris. En me précipitant sur le pont, je découvris que Block désignait un groupe de mouettes dans le ciel, nous assurant la proximité d'une terre. H. était déjà à la manœuvre, attentif au vol des oiseaux. En fin de matinée, nous aperçûmes enfin une petite île émergeant de son écrin bleuté. Nous contournâmes l'île par tribord, cherchant l'endroit le plus accessible. H. demanda aux marins de sonder, afin de nous approcher au plus près d'une plage.

Notre joie fut tempérée à la vue d'un navire au mouillage. La présence d'oiseaux posés sur le mât et le bastingage indiquait à coup sûr qu'il n'y avait personne à bord. H. se dirigea vers le bateau, jusqu'à ce que nous puissions lire le nom gravé sur la coque : *Black*

Warrior, le navire de John Lucas. Passé un moment de stupeur, nous jetâmes l'ancre, puis mîmes la chaloupe à l'eau, pour aller voir de quoi il retournait à bord.

Comme je l'avais escompté, le navire était désert. Nulle trace de combat sur le pont. Trois chaloupes étaient échouées sur la plage à quelques centaines de mètres. On dirait que les marins ont rejoint l'île et ne sont pas revenus. Les coquillages fixés à la coque attestent que le navire est immobilisé depuis longtemps. Il y avait cinq chaloupes à bord, la sixième manquante doit être celle dans laquelle les survivants de Bedlam furent recueillis.

En descendant dans la cabine du capitaine, je ne trouvais aucun document de nature à me renseigner quant aux événements survenus. Tout avait l'air à sa place. Je ne pense décidément pas que l'on ait quitté le navire à la hâte. Lorsque je questionnai H., il n'eut aucune explication à donner, ou ne voulut rien m'en dire, même si j'imagine que son cerveau échafaudait déjà le scénario le plus plausible.

En cet instant, j'écris assis sur le sable, face aux deux navires posés sur l'océan. Après une inspection de la plage, mis à part les chaloupes, nous ne découvrîmes nulle trace humaine. Je me demande ce qu'ont pu devenir Lucas et les autres membres de son équipage. Il m'est avis que cette île recèle bien autre chose que la végétation luxuriante offerte à mes yeux. Je crois de moins en moins que seul le hasard nous ait menés ici, comme si une puissante volonté nous poussait, sans que nous puissions infléchir la direction, et que cette volonté se résume en une initiale.

Samedi 21 septembre 1907

Nous avons repéré une clairière à un demi-mille de la plage, proche d'un ruisseau qui nous permet de nous abreuver d'eau fraîche. Hilmann et Bess sont partis chasser. La pensée d'une viande rôtie me fait déjà saliver. De toute façon, même s'ils rentraient bredouilles, la plage regorge de coquillages appétissants. Nous avons passé la nuit à bord de l'*Arlequin*, il en sera ainsi tant que nous ne sommes pas certains d'être en sécurité à terre.

Dimanche 22 septembre 1907

Deuxième jour sur l'île.

Quel merveilleux paradis. Les marins ont abattu deux gros oiseaux. Des ailes de petite taille leur interdisent le vol, il a été ainsi aisé de les tuer. Leur chair est excellente quoiqu'un peu grasse. Les hommes n'ont pas rencontré âme qui vive durant leur traque du gibier.

H. semble préoccupé. Il quitta notre campement en début d'après-midi, prétextant une exploration minutieuse de l'île. Je me proposai de me joindre à lui, mais il refusa vivement quand j'insistai. Son attitude me désarma à tel point que je ne pus demander les raisons de son refus. Il sera bien temps de revenir à la charge.

Dans la soirée, Block souhaita que je lui accorde une ration supplémentaire de rhum pour atténuer sa douleur. Il m'avoua avoir été blessé lors de la tempête, sans rien en dire. Il releva sa manche de chemise et déroula un bandage de fortune, révélant un avant-bras enflammé autour d'une vilaine coupure de laquelle suintait de la lymphe. Je lui fis un cataplasme alcoolisé et un pansement plus approprié que le morceau de toile qu'il portait jusqu'alors, puis lui octroyai volontiers une rasade de rhum. Je l'exemptai de toute corvée et lui ordonnai de se reposer. Je m'inquiète de l'évolution possible de sa blessure, ayant eu par le passé l'occasion de constater la vitesse à laquelle une infection se propage en milieu chaud et humide. Il parut trouver plus de réconfort dans l'alcool que dans mes mots se voulant rassurants.

En attendant le retour de H., je passai l'après-midi à m'assoupir et à me réveiller brusquement. Il rentra dans la soirée, pleinement satisfait des ressources de l'île. Il augure qu'elle nous fournira généreusement en tout. Son enthousiasme contrastait avec la nervosité affichée à son départ. Il a découvert un piton rocheux, sur lequel niche une colonie d'oiseaux marins. Il affirme qu'il s'agit de puffins majeurs. Il a rempli un sac d'œufs, dont nous allons pouvoir nous délecter. Il m'expliqua qu'une fois arrivé au sommet du promontoire il put embrasser du regard la totalité de l'île. Selon ses estimations, elle ne fait guère plus de trois milles de large et dix de long. Il est désormais certain qu'elle est inhabitée. L'équipage du *Black Warrior* s'est littéralement évaporé.

J'informai H. de la blessure de Block. Il accueillit la nouvelle avec circonspection, sans pour autant faire de commentaires.

Désormais, le soleil est presque entièrement enfoncé dans l'océan. Je plisse les yeux afin de tracer cette suite de mots dont je mesure peu à peu l'importance. Ils me parviennent comme une offrande sans raison, ils m'appartiennent sans condition.

Les hommes ont allumé un feu pour faire cuire la récolte de H. Nous regagnerons ensuite l'*Arlequin*. Je n'en ai pas encore parlé à H., mais je crois que ce sera notre dernière nuit à bord.

Mercredi 25 septembre 1907

Nous avons installé un campement sur la plage, et construit une paillote pour nous abriter. Block y passe le plus clair de son temps allongé. Malgré les soins que je lui prodigue, l'état de la blessure empire.

H. part chaque jour en excursion et revient, le sac rempli d'échantillons végétaux, qu'il me détaille ensuite. Je ne lui connaissais pas ces talents de botaniste, encore un champ de connaissances qu'il a exploré.

Je reprends la plume en fin de journée. J'ai secrètement suivi H. lors de son dernier périple. J'attendis qu'il prenne de l'avance, puis m'engageai à sa poursuite dans le dédale végétal. Les cris incessants d'animaux invisibles donnaient à la forêt l'aspect d'un château hanté. Au fil de ma progression, la végétation devenait de plus en plus inextricable, et la lumière parvenait à grand-peine à se frayer un chemin jusqu'à moi. H. marchait à vive allure. J'étais concentré à ne pas le perdre de vue tout en demeurant à distance respectable. À aucun moment je ne le vis se baisser pour collecter une plante.

Après une heure de marche environ, il s'arrêta dans une clairière. Il scruta les environs avec insistance. J'étais certain qu'il ne pouvait pas me voir, toutefois un frisson me parcourut lorsqu'il regarda fixement dans ma direction. Puis il s'approcha d'un petit monument, une sorte

de tumulus. Chose étrange, les pierres étaient dépourvues de mousse et de lichen, comme si la construction était récente.

H. s'accroupit alors et se mit à desceller une grosse pierre de la base avec facilité. Lorsqu'il la retira, j'aperçus un éclair de lumière blanche pendant un court instant. Il glissa la main dans la cavité et s'empara d'un objet duquel émanait la lumière. H. le tint un long moment entre ses mains, et lorsqu'il les rouvrit, la lueur était éteinte. Il s'agissait d'un cube couleur ivoire d'une dizaine de centimètres de côté. H. le remit dans sa cachette et replaça la pierre. Il se releva ensuite et s'enfonça dans la jungle.

Je mourais d'envie de rejoindre le tumulus et de m'emparer du mystérieux objet, mais je devais m'empresser de revenir sur mes pas pour rentrer avant H. Il ne fallait pas qu'il me soupçonne de l'avoir pris en filature.

Il rentra au camp quelques minutes après moi, avec des échantillons végétaux. Il ne fait plus aucun doute que cette collecte ne sert qu'à donner le change. Je l'écoutai patiemment me servir son boniment. J'avais face à moi un autre homme que celui retrouvé à Londres. Lui qui ressemblait à un vieillard avant notre départ rajeunit de jour en jour.

Le bras de Block est de plus en plus douloureux. La fièvre s'est emparée de lui. Je ne suis pas parvenu à circonscrire l'infection. Il n'y a plus de temps à perdre, la vie du malheureux est en jeu. Je vais devoir l'amputer, en espérant ne pas avoir trop attendu.

Block dort maintenant. L'amputation s'est déroulée aussi bien qu'il est possible dans de telles conditions. Morgan fit préalablement boire une grande quantité de rhum à son camarade avant que je n'opère. Je demandai à Bess de m'assister en me tendant les instruments dont j'avais besoin, après les avoir passés dans les flammes. Les oiseaux et les singes hurleurs s'étaient tus. La forêt tout entière semblait au chevet de Block. Avant que je ne commence, il fixa longuement son bras, puis me fit un signe de la tête. Il était prêt. Morgan lui glissa entre les dents un morceau de bois qu'il venait de tailler.

J'avais décidé de couper le bras au-dessus du coude, au-delà de la blessure. Dès les premiers coups de scalpel, H. dut prendre la place de Bess, parti rejoindre Hilmann. Block pleurait de douleur en mordant le morceau de bois. Morgan ne flancha pas et demeura près de son compagnon tout au long de mon intervention.

Après avoir entaillé profondément les chairs, je dus me résoudre à pratiquer l'amputation au-dessous de l'épaule, tant la gangrène avait gagné du terrain. Je rends hommage au courage dont fit preuve le marin. Une fois que j'en eus terminé, je désinfectai la plaie à l'alcool, puis la cautérisai à l'aide d'une lame incandescente. Sous l'effet de la brûlure, Block s'évanouit. J'appliquai alors un bandage. Je demandai à Morgan de veiller Block, puis partis nettoyer mes instruments dans l'océan. Je me lavai ensuite et enfilai des vêtements propres.

Il ne nous reste plus qu'à prier pour que l'infection ne se propage plus loin. Je m'en veux de n'être pas intervenu plus tôt, de n'avoir pas fait preuve de plus de discernement, au lieu de me laisser accaparer par H. J'espère de tout cœur que Block survive.

J'ai dit à H. que nous ne reprendrions la mer que lorsque Block serait totalement rétabli, au minimum une semaine. Il réagit alors violemment, prétextant que le temps nous était compté. Je ne cédaï pas, arguant que la vie d'un homme était en jeu.

Pour l'heure, Block est toujours inconscient. J'ai installé ma couche à ses côtés. Je n'ai pas sommeil. J'écris à la lueur du feu, bercé par le crépitement du bois. Je repense au cube. Demain, je tenterai de m'éclipser pour élucider ce mystère.

Jeudi 26 septembre 1907

Les cris de Block nous réveillèrent à l'aurore. Il était assis, désarmé à la vue du moignon entouré d'un linge sanguinolent. Je ne sais ce qui du rhum ou de la morphine lui fut le premier secourable. Il but plus que de raison, puis s'allongea en tremblant. J'appelai Morgan pour qu'il m'aide à changer le pansement, au cas où Block se rebellerait. Il n'en fit rien. La plaie est saine. Une fois les soins

réalisés, nous transportâmes le marin à l'ombre de la paillote et installâmes une moustiquaire.

Je pensais que Morgan s'était débarrassé du membre coupé, mais il l'avait simplement recouvert de sable. À son initiative, alors que Block dormait, il le récupéra et invita ses compagnons à le suivre, afin de l'enterrer au sommet d'une dune. Bess fabriqua et planta une petite croix sur la tombe. Je les observai de loin se recueillir en silence.

H. se dit préoccupé par le fait que Block ne pourra plus effectuer le travail pour lequel il a été engagé, et qu'il risque même de nous retarder. Je lui rétorquai que nous devons compenser cette carence en faisant des efforts supplémentaires. Comme je lui demandais s'il envisageait sérieusement d'abandonner le malheureux sur l'île, il ne me répondit pas et s'en alla donner l'ordre aux marins d'inspecter minutieusement l'*Arlequin* pour être prêts à lever l'ancre le moment venu. Sur ce, il se dirigea vers la jungle sans emporter son sac.

Je décidai de rester au chevet de Block et de repousser mon excursion au lendemain.

Morgan m'a fait un inventaire des quelques avaries à réparer, rien de grave, si ce n'est qu'il faut remplacer la voile. Un jour de travail sera nécessaire.

H. est rentré sans dire un mot. Il monta à bord de la chaloupe et rejoignit l'*Arlequin*. Les hommes et moi dégustons un gros rongeur abattu par Hilmann lorsque nous le vîmes revenir. Il s'installa avec nous. Contrairement au matin, il était d'excellente humeur. Il demanda des nouvelles de Block. Je me voulus rassurant. Il nous confia s'être rendu à bord pour chercher un remède utilisé pour atténuer la douleur, à base de racines de plantes tropicales. Ayant des réserves limitées de morphine, je le laissai préparer sa décoction, puis il s'en alla l'administrer à Block.

Vendredi 27 septembre 1907

Au petit matin, je prodiguai les soins à Block. Selon ses dires, la décoction lui fait le plus grand bien. Un peu plus tard, je profitai d'une nouvelle visite de H. à bord de l'*Arlequin* pour m'éclipser.

Je pensais pouvoir retrouver le chemin de la clairière sans trop de difficultés. Cela me prit beaucoup plus de temps que prévu. Je restais vigilant à chaque pas, tant les pièges sont nombreux. Après maintes péripéties, je découvris enfin la clairière baignée de lumière, avec le tumulus en son centre. Je ne perdais pas une seconde et entrepris de desceller la pierre de la base. J'eus beau mobiliser toutes mes forces, je n'y arrivai pas. Je tentai alors ma chance avec une autre pierre, pensant que je me trompais, sans plus de résultat, alors que H. avait opéré avec une facilité déconcertante. Ne voulant pas renoncer, je partis tailler une branche solide à l'aide de ma machette. Je dégageai ensuite la base de la pierre et glissai la branche dessous pour faire levier. La pierre se mit à bouger, et après bien des efforts, je réussis à la déloger. J'eus alors beau fouiller la cavité, le cube avait disparu. H. m'avait devancé.

Découragé par mon échec, je dépassai la clairière, sans réel but. Le terrain devint plus pentu et la forêt moins dense. De gros blocs rocheux apparurent çà et là, comme issus d'éboulis ayant eu lieu dans un passé lointain. La pente s'accrut encore et la végétation se réduisit à de hautes herbes. En inspectant les roches de plus près, je constatai que ce que j'avais d'abord pris pour une colline était probablement un volcan en sommeil. Il s'agissait certainement du promontoire du haut duquel H. dit avoir embrassé la totalité de l'île du regard.

Lors de mon ascension, j'aperçus une ouverture, semblable à l'entrée d'une caverne. Je m'y engageai en me tenant sur mes gardes, au cas où un animal hostile y aurait élu domicile. Les parois intérieures constituées d'une roche translucide renvoyaient la lumière provenant du dehors, si bien que j'y voyais comme en plein jour. Le sol était plat et dégagé. Sans en connaître la raison, j'aurais pu jurer que des hommes avaient vécu ici quelque temps auparavant. Pour subsister dans un endroit pareil, il fallait fuir un grand danger, tant la luxuriance de l'île contraste avec ce trou sordide.

Comme je m'enfonçais, la luminosité faiblissait. Des cris stridents montèrent du fond de la grotte. Je me plaquai juste à temps contre une paroi, cédant le passage à des centaines de chauves-souris, d'une taille nettement supérieure à celles observées sur le vieux continent. Une

fois remis de mes émotions, je poursuivis mon exploration avec de plus en plus de difficultés.

Une forme circulaire, gisant sur le sol, attira bientôt mon attention. Je m'en approchai pour mieux voir, même si j'avais déjà identifié de quoi il s'agissait : un crâne humain prolongé d'un squelette. Je recensai en tout une vingtaine de squelettes, regroupés dans un recoin de la caverne, et pas le moindre fragment de vêtement. Les ossements étaient, par endroits, incrustés de marques noirâtres pareilles à des brûlures.

Je venais de découvrir, sans nul doute, l'équipage du *Black Warrior*, du moins ce qu'il en restait. Les malheureux avaient apparemment succombé au même mal. Je ne trouvais ni arme, ni signe de lutte, comme si ces hommes avaient été foudroyés instantanément par un fléau inconnu. Une foule de questions s'invita sous mon crâne : Que s'est-il passé ? Pourquoi ces hommes n'ont-ils pu regagner le bord à temps ? Les survivants ont-ils assisté au drame ? Si H. est entré dans cette grotte, pourquoi ne m'en a-t-il rien dit ?

L'air commença à me manquer. Je m'empressai de sortir. J'attendis de reprendre mes esprits avant de gravir la pente jusqu'au sommet. J'aperçus l'*Arlequin* et le *Black Warrior*, pouvant ainsi localiser la position de la plage où est installé notre campement, que je m'apprêtais à rejoindre.

J'arrivai, exténué. H. était assis près du feu avec les marins. Il m'ignora. N'ayant pas l'énergie pour engager une conversation, je m'allongeai sous la paillote pour me reposer un peu.

J'ai la certitude que H. est mêlé, de près ou de loin, aux terribles événements survenus sur l'île, que le mystérieux cube fait partie de l'équation. Une partie de bras de fer est engagée entre nous deux et je frémis à l'idée qu'il faudra bien un vainqueur.

À mon réveil, H. faisait boire sa décoction à Block. Le marin dit ne plus ressentir de douleur. Je rejoignis les autres et mangeai quelques coquillages en leur compagnie.

Je proposai ensuite de nous rendre à bord du *Black Warrior*, pour récupérer tout ce qui pourrait nous être utile. H. avait déjà quitté le campement lorsque nous embarquâmes dans la chaloupe.

Une inspection plus détaillée de la cabine de Lucas me permit de découvrir une carte du Pacifique sur laquelle il avait tracé plusieurs lignes se coupant en un point situé quelque part au cœur de l'Amazonie. Apparemment le but de notre voyage. Je glissai la carte dans ma chemise, puis rejoignis les marins déjà prêts à descendre dans la chaloupe.

H. nous attendait sur la plage. Il aida au débarquement du matériel prélevé à bord du *Black Warrior*. Quant à moi, je m'éclipsai pour mettre en lieu sûr ma découverte.

À l'heure où je consigne ces mots, H. se tient face à l'océan, dressé comme une énigme.

Dimanche 29 septembre 1907

Les hommes ont remplacé la voile.

L'état de Block m'inquiète. La cicatrisation de la plaie évolue de façon satisfaisante, mais une vilaine fièvre s'est emparée de lui dans la nuit, provoquant des crises de délire. Je dois avouer être désarmé devant cette situation. Les décoctions de H., si efficaces contre la douleur, sont sans effet sur la santé mentale du marin. Il parvint seulement à s'assoupir en fin de matinée.

J'ai profité de l'absence de H. pour fouiller ses bagages. Une carte retraçant notre route faisait mention de cette île et le médaillon accompagnant la lettre reçue par H. était dessiné sur le cartouche. Il ne fait plus aucun doute que les marins et moi faisons partie d'un plan établi à l'avance par H.

H. est rentré tôt dans l'après-midi. La botanique ne le passionne plus. Une seule chose le préoccupe : le jour et l'heure de notre départ. Sans que je lui demande rien, il me parla d'un peuple mythique, les Titchtlans, présent bien avant les Mayas et les Aztèques. Cette civilisation serait à l'origine d'inventions sensationnelles et serait même parvenue à un tel degré de maîtrise de la pensée que la légende affirme qu'ils étaient capables de communiquer entre eux sans émettre le moindre son. Sur un codex retrouvé voilà une dizaine d'années, des explorateurs français réussirent à déchiffrer des inscriptions relatant

l'existence de ce peuple symbolisé par un unique chiffre : 120. Selon H., les Titchtlans étaient dirigés par une caste comptant cent vingt membres. Dans le but de tester sa réaction, je lui demandai s'il connaissait la légende des cent vingt derniers cathares. Après un instant de surprise, il me répondit qu'il en avait déjà entendu parler, mais qu'il s'agissait de divagations sans fondement. J'ai la sensation que H. m'a livré ces informations dans le seul but d'aiguiser mon appétit de départ.

Je rentre d'une longue marche nocturne sur la plage. En regardant le ciel parsemé d'étoiles, j'en viens à me demander si le dieu créateur n'est pas aussi le grand artificier de nos folies.

Mardi 1^{er} octobre 1907

Block est mort. Je l'ai entendu gémir dans la nuit, puis s'apaiser.

Lorsque je voulus prendre de ses nouvelles à mon réveil, son corps était déjà froid. Je ne comprends pas. Peut-être une septicémie foudroyante ? Même si la raison lui faisait défaut hier, Block était loin d'être à l'article de la mort.

Nous avons enveloppé le corps dans la toile déchirée du foc, puis l'avons transporté sur la dune où nous l'avons enterré. Le soleil était dégrafé de l'horizon et le vent tournoyait dans la baie comme un esprit entre deux mondes. Anéanti par la peine et la culpabilité de n'avoir tout tenté pour le sauver, je prononçai quelques mots pour rendre hommage au malheureux.

« Seigneur, avant d'accueillir l'âme de notre compagnon, sache quelles épreuves il a dû endurer pour parvenir jusqu'à Toi. Même si, des meurtrissures de nos pauvres corps, Tu Te soucies bien peu, il Te faudrait prendre conscience de l'inégalité de nos souffrances terrestres. Je ne sais s'il Te sera possible d'absoudre ses péchés, n'en connaissant ni le nombre ni la nature, mais, ayant vu pardonner en Ton Nom les fautes les plus viles, pourvu qu'on en payât le prix, je ne veux pas douter de Ta loyauté. Amen. »

Les hommes me regardèrent d'un air étonné. Morgan pleurait, serrant dans sa main le morceau de bois qu'il avait taillé lors de l'opération. H. était déjà en route pour le campement. Bess confectionna une croix en bois et la planta sur la tombe. Je me recueillis encore un long moment.

Une fois rentré, je me mis à ranger les affaires de Block. Près de sa couchette se trouvait encore le bol en grès dans lequel H. lui donnait à boire ses décoctions. Le doute s'immisça alors dans mon esprit tel un geyser. Et s'il s'agissait d'un poison administré à des doses croissantes ? Qui pourrait alors soupçonner un crime ? Après tant d'années passées à ses côtés, je ne peux me résoudre à imaginer que H. puisse commettre un tel acte.

Je n'exigeai rien des hommes durant le reste de la journée. J'attendis que H. s'absente, puis déployai la carte de Lucas à l'ombre de la paillote. Elle retrace le parcours du *Black Warrior*, parti de Londres, longeant les côtes africaines, contournant l'Amérique du Sud par le cap Horn, puis remontant le Pacifique jusqu'à l'île de Pâques. De ce point sur la carte partent plusieurs droites, qui s'arrêtent en des points précis, dont Lucas a inscrit les coordonnées dans la marge. Il a également réalisé un dessin à l'encre, représentant un moaï. Le point de jonction des droites se situe en pleine forêt amazonienne, où nous sommes censés nous rendre. Je ne dois surtout rien dire de ce que je sais à H. et garder ce mince atout dans ma manche.

À son retour, H. me dit que nous allions reprendre la mer très bientôt. Je ne contestai pas. L'atmosphère sur l'île m'étouffe un peu plus chaque jour. La jungle est de plus en plus silencieuse.

Jeudi 3 octobre 1907

À mon réveil, je découvris la couchette de H. inoccupée. Les marins dormaient encore.

Sans réfléchir, je m'enfonçai dans la forêt pour tenter de le rejoindre. À mesure de ma progression, il me fut impossible d'observer un seul oiseau, un seul singe, d'ordinaire si nombreux. Plus

je me rapprochais de la clairière, plus la flore semblait atteinte d'un mal mystérieux, comme si elle s'était mise à pousser de façon anarchique en quelques jours. J'eus bien du mal à reconnaître la clairière, tant elle était désormais envahie par la végétation. Seule la présence du tumulus me permit de l'identifier. Pris d'une panique incontrôlable, je me mis à courir en direction du volcan, trébuchant à maintes reprises. À bout de souffle, je parvins enfin à m'extirper du couvert végétal et tombai à genoux. J'essayais de reprendre mes esprits quand j'entendis une voix familière prononcer mon prénom. H. se tenait devant moi. Il n'avait même pas l'air surpris de me voir. Il m'aida à me relever, et je lui demandai aussitôt :

— Que s'est-il produit dans la forêt ?

— Mon ami, la vie quitte parfois un endroit sans raison apparente. Un lieu béni des dieux peut devenir soudainement repaire du diable.

Le sourire qu'il eut à ces mots me glaça le sang.

— J'ai exploré la grotte, découvert des squelettes, allez-vous enfin me donner une explication, ou faut-il que je vous supplie ?

Je me retins de parler du cube. Il ne paraissait même pas destabilisé.

— J'aimerais vous en dire plus, mais ce serait prématuré.

— Dites-moi au moins de quoi sont morts les hommes de la caverne ?

— Tout ce que je peux vous répondre, c'est qu'ils n'ont eu que ce qu'ils méritaient. Ce n'étaient que de vulgaires profanateurs sans foi ni loi. Suivez-moi, maintenant, le temps nous est compté.

Je n'insistai pas davantage, sachant qu'il ne me confierait rien de plus. Je lui emboîtai le pas dans le silence oppressant de la jungle.

Lorsque nous arrivâmes sur la plage, H. donna immédiatement l'ordre aux hommes de préparer les bagages et de faire provision d'eau. Nous embarquerons aux premières lueurs du jour.

Demain s'achèvera notre séjour sur l'île. J'aimerais m'endormir et constater à mon réveil que tout ceci n'était qu'un rêve.

Vendredi 4 octobre 1907

Je reprends la plume au petit matin, juste comme les hommes finissent d'embarquer bagages et provisions. Un silence total baigne l'île, simplement troublé par le bruit de mon sang affluant à mes tempes.

Après-midi : Nous avons pris la mer. J'ai jeté un dernier regard au petit monticule sous lequel Block repose pour l'éternité. Un frisson me parcourut en longeant le *Black Warrior*. Il n'y avait plus un seul oiseau dans la mâture.

Je regarde maintenant l'île s'enfoncer dans la brume, s'effacer de ma vue, mais sûrement pas de ma mémoire. Je me sens tel un enfant à la merci du milieu qui l'entoure. Le vent nous pousse hors de l'anse. H. est installé à la barre. Nos regards se croisent parfois et je suis certain qu'il ne me voit pas.

Samedi 5 octobre 1907

Nous faisons route cap sud-sud-ouest. L'équateur n'est plus très loin. H. m'a expliqué que nous arriverons en vue des côtes brésiliennes lorsque nous couperons une ligne imaginaire par 0° de latitude.

Dimanche 6 octobre 1907

L'*Arlequin* file à une allure régulière, plus rien ne peut nous détourner de notre but. Les hommes ont retrouvé du cœur à l'ouvrage.

J'ai avancé en âge. Mes certitudes me quittent les unes après les autres. Je ne décide plus de rien, quelqu'un d'autre mène la danse, quelqu'un que je croyais connaître et que je découvre autre, jour après jour. Je suis conscient d'être un jouet entre les mains de H., un instrument dont l'utilité cessera un jour. Je suis seul face à lui. Si je tentais de révéler ce que je sais aux hommes d'équipage, ils me prendraient pour un fou et je n'aurais alors plus aucune autorité. Dès lors, H. serait seul maître à bord. Je ne dois en aucun cas lui fournir

cette opportunité. Je ne parviens plus à chasser de mon esprit la triste fin de Block, et la possible implication de H.

Ce matin, accoudé au bastingage, j'ai cru apercevoir la baleine blanche, goutte de lait posée à la surface de l'océan. Je suis resté un long moment à scruter l'horizon sans rien dire aux autres. Une chose finit de me convaincre qu'il ne s'agissait pas d'une hallucination. H. regardait dans la même direction que moi. Puis, il se détourna de la vision et s'en alla modifier légèrement notre cap.

Mon Dieu, je crois qu'elle le guide.

Lundi 7 octobre 1907

Je dois me concentrer sur les faits si je ne veux pas devenir fou et sombrer dans un monde où les esprits des marins retrouvés à Bedlam semblent vouloir me donner rendez-vous.

Cela fait quarante-trois jours que nous avons quitté Londres. J'ai l'impression d'une éternité.

H. est rayonnant. Il arpente le pont avec une nonchalance inaccoutumée, avant de fixer l'horizon et de ne plus bouger. J'ai alors beau suivre son regard, je ne distingue nulle part la baleine blanche.

Jeudi 10 octobre 1907

À l'abri dans ma cabine, j'ai de nouveau étudié la carte découverte dans la cabine de Lucas. Je suis persuadé qu'une pièce du puzzle se trouve sur l'île de Pâques, « l'intersection des lignes de nos vies », et que le prolongement jusqu'en Amazonie indique le point de rencontre mentionné par le message.

D'après le croquis du médaillon, je constate qu'il existe deux autres points, qu'il m'est impossible de matérialiser avec précision, un en direction de l'ouest et l'autre du sud-est. Serait-ce la clé de l'énigme ?

Samedi 12 octobre 1907

De terribles cris, provenant du pont, nous ont réveillés cette nuit. Je me précipitai le premier, H. était agenouillé près du corps inerte de Hilmann. Le teint du malheureux était d'une pâleur extrême et ses yeux révulsés mangeaient le haut de son visage. Morgan et Bess arrivèrent peu après. H. releva la tête en nous faisant signe que tout était fini.

Ne voulant y croire, j'examinai Hilmann, ne pouvant que constater la triste réalité. Son corps était exsangue et ne présentait aucune trace de coup. Je demandai à H. s'il avait été témoin de quelque chose. Il répondit qu'il était arrivé trop tard sur le lieu du drame. Tout portait à croire que le marin avait succombé à un choc émotionnel intense, ce que je supputai avant que mes yeux ne se portent sur sa main droite. La paume était brûlée, comme s'il avait saisi un objet incandescent.

Nous recouvrîmes ensuite le cadavre d'une bâche. Durant le reste de la nuit, nous restâmes tous sur le pont dans le plus profond silence d'une veillée funèbre. Au lever du jour, en retirant la bâche, nous découvrîmes un corps flétri et desséché. On ne pouvait même plus reconnaître les traits de son visage. Hilmann ressemblait à une momie décharnée, âgée de centaines d'années, et pourtant la mort ne remontait qu'à quelques heures. Aucune explication scientifique ne me vint, d'autant qu'en examinant la paume du marin il ne subsistait plus la moindre trace de brûlure. Ai-je rêvé ?

Les hommes ont ensuite cousu la toile autour du cadavre, puis l'ont jeté dans l'océan, afin qu'il le ravisse au plus vite à nos regards. Il flotta longtemps dans le sillage de l'*Arlequin*, avant de disparaître dans la fosse commune à tous les marins qui périrent en mer. Je prononçai quelques mots en hommage à notre compagnon d'infortune.

Plus tard, H. vint me demander si j'avais une explication quant au décès de Hilmann. M'étant préparé à la question, je lui répondis, d'un ton convaincu, que le marin avait probablement succombé à une attaque foudroyante, sans bien sûr faire mention de la trace de brûlure.

Mardi 15 octobre 1907

Les hommes sont nerveux. Ils mettent la mort de Hilmann sur le compte de la nourriture et de l'eau collectée sur l'île, ou de quelque

innommable malédiction. Je tentai de les rassurer. Je ne sais si cela suffira à contenir longtemps leurs doutes.

Assis à l'arrière du bateau, je fixe le sillage, cherchant en vain des explications plausibles à notre situation. Rien. Tout s'embrouille. Je ne suis même plus certain de la chronologie des événements, ni de leur existence propre. Je ne distingue qu'une cicatrice béante à la surface de l'eau, se refermant aussi rapidement qu'elle s'est ouverte, avec simplicité, humilité, comme un rêve apparu, et oublié. J'aimerais tant que quelqu'un me souffle les mots qui me manquent, qu'il me donne foi en demain, un peu d'espoir, même un fin vernis, pour masquer ma peur.

Mercredi 16 octobre 1907

Les hommes refusent désormais de boire autre chose que du rhum. H. s'est emporté violemment devant leur décision, puis est allé s'enfermer dans sa cabine. Il en est remonté peu après. En ce moment même, il scrute l'horizon.

Jeudi 17 octobre 1907

Ce matin nous avons aperçu un navire au loin, immobile. H. mit aussitôt le cap dans sa direction. Toutes les voiles étaient affalées, et la coque était très basse sur l'eau, comme si une masse énorme emplissait les cales. Personne ne répondit à nos appels. *La Belle Hélène* semblait déserte. Nous mîmes une chaloupe à la mer et je rejoignis le bateau en compagnie de Morgan et de H.

Aucun signe de vie. L'équipage avait fui à la hâte à bord des chaloupes, puisqu'il n'en restait plus une seule. Les râteliers de l'armurerie étaient intacts, ce qui semblait exclure l'hypothèse d'une mutinerie. Morgan nous signala qu'il restait une réserve importante de vivres et d'eau. Je pénétrai dans la cabine du capitaine. Ses affaires étaient en ordre sur son bureau. Là non plus, aucune trace de lutte ou de conflit. Le journal de bord était posé sur une table, ainsi qu'une

carte dépliée et un presse-papiers en forme de baleine. Je me mis à parcourir le journal du capitaine Jacquet, relatant, pour l'essentiel, des préoccupations matérielles et des problèmes d'intendance sans intérêt. Les pages étaient souvent ornées de dessins du navire, reproduit sous divers angles. J'arrivai bientôt à la dernière page.

« Mercredi 16 octobre 1907

« Alors que nous commençons à désespérer de rentrer les cales pleines, nous venons de découvrir un banc de baleines à environ un mille. Elles semblent attendre patiemment notre venue. Les hommes s'affairent à préparer les chaloupes, les harpons, ainsi que les instruments de découpe. Il ne fait aucun doute que la chasse sera bonne. L'euphorie règne à bord.

« De ma vie de marin habitué aux longues courses, je n'ai jamais vu pareil spectacle. Des dizaines de baleines nous servent d'horizon. Si tout se passe bien, nous pourrons vite rentrer chez nous, sans avoir à parcourir plus avant l'océan.

« M. Millet vient tout juste de me prévenir qu'un étrange objet flotte à l'avant du troupeau, une masse énorme et presque blanche.

« Ce pourrait-il que ce soit elle ? »

Ainsi se terminait le journal du capitaine Jacquet. Une fois remonté sur le pont, H. m'avertit qu'il y avait plusieurs voies d'eau dans la cale, expliquant l'abandon du navire. Comme je demandais pourquoi l'équipage n'avait pas réparé, il me répondit que les marins avaient apparemment essayé, puis renoncé à cause des multiples impacts. Je lui demandai alors s'il savait à quoi étaient dus les chocs. Il me regarda fixement, comme s'il était capable de lire dans mes pensées, puis me dit qu'il ne servait à rien de poser une question dont on a la réponse. « La baleine blanche, bien sûr », ajouta-t-il. Je demeurai un moment interdit, puis H. me sortit de ma torpeur, me demandant d'aider Morgan à rapatrier l'eau et quelques provisions dans la chaloupe, avant que le navire ne sombre.

Une fois que nous eûmes regagné l'*Arlequin*, je proposai à H. de partir à la recherche des chaloupes de *La Belle Hélène*. Je dus me rendre à son constat. Nous ne savons pas dans quelle direction les

marins sont partis. Il est même probable que la fureur du monstre ne les ait pas épargnés.

À l'heure où j'écris ces mots, la proue du baleinier s'enfonce dans l'océan.

Samedi 19 octobre 1907

Nous chevauchons l'équateur. L'eau prend une coloration brunâtre, provoquée par les boues venant de l'Amazone.

J'ai parlé du naufrage de *La Belle Hélène* avec H., afin de savoir comment il avait découvert son origine, alors qu'il n'a pas lu le journal. Il me répondit que j'avais la mémoire courte, qu'il lui fallait bien peu d'indices pour déduire la solution de n'importe quelle énigme.

Dimanche 20 octobre 1907

Un voile blanc, presque transparent, enveloppe la côte. Les hommes sont euphoriques et je n'ai jamais vu H. aussi serein. Je pense à Block et à Hilmann.

Lundi 21 octobre 1907

Nous venons de pénétrer dans l'embouchure de l'Amazone. J'ai l'impression d'entrer dans la gueule béante d'un animal fabuleux.

Ce que j'avais d'abord pris pour les côtes brésiliennes se révèle être, en réalité, l'île Mexiana, située dans l'embouchure du fleuve. En ce moment même, nous la contournons par bâbord. J'ai maintenant la sensation de pénétrer dans une autre mer, tant les rives sont éloignées l'une de l'autre. Le trafic maritime devient de plus en plus dense. De lourds navires, surtout des vapeurs, remontent le courant. J'imagine leurs cales pleines d'or, de café, de sucre, ou de toute autre denrée si précieuse aux Occidentaux.

La navigation requiert une attention permanente, ainsi qu'une grande maîtrise, tant les obstacles sont nombreux. Nous allons bientôt accoster à Macapá, pour prendre du repos. J'ai également hâte de dégourdir mes jambes ailleurs que sur le pont de l'*Arlequin*.

Mercredi 23 octobre 1907

Soixante et unième jour de voyage.

Comme prévu, nous avons relâché une journée à Macapá. L'endroit est un véritable coupe-gorge. Nous avons passé la nuit à bord, pour ne pas risquer une mauvaise rencontre, puis repris le cours du fleuve.

Plus nous pénétrons à l'intérieur des terres, plus l'atmosphère est chaude et poisseuse.

L'Amazone me paraît toujours aussi immense. Seules ses eaux boueuses trahissent sa nature fluviale. Je devrais l'appeler « fleuve des Amazones », si je m'en tiens à la dénomination mentionnée sur la carte de Lucas. Nombre d'affluents crachent leurs glaires liquides au sortir d'une jungle inextricable. Des cris d'animaux nous parviennent en une cacophonie obsédante.

Le trafic se raréfie. Nous observons parfois des embarcations conduites par des Indiens entièrement nus, occupés à pêcher avec une dextérité consommée. La présence des navires ne perturbe en rien cette pratique ancestrale. Leur peau d'argile se fond avec les eaux de l'Amazone. Ils font partie intégrante de cette nature. En de tels instants, j'ai le sentiment de troubler un équilibre millénaire.

Samedi 26 octobre 1907

Une pluie tropicale s'est abattue dans la matinée, aussi violente que soudaine, à peine bienfaitrice. Le bruit des gouttes frappant le lit du fleuve ressemblait à un roulement de tambour. Elle nous épargna pour un temps des attaques d'insectes.

Une fois que l'averse eut cessé, nous déployâmes la moustiquaire. Comme je m'étonnais de voir les indigènes nus, apparemment insensibles aux piquûres, H. m'expliqua qu'ils s'enduisent le corps d'une huile à base d'extraits d'arnotta et d'andiroba, deux plantes qui poussent dans le bassin amazonien. Cette substance de couleur rouge protège leur peau en lui donnant cet aspect cuivré. H. a appris l'information en lisant le journal de bord de Charles Marie de La Condamine.

L'atmosphère est à nouveau étouffante, si bien que par moments, je me demande si je sais encore respirer.

Lundi 28 octobre 1907

À travers un premier rideau d'arbres, j'aperçois des montagnes situées au nord, à une dizaine de milles à l'intérieur des terres. Nous approchons du territoire des Amazones, tel qu'Orellana l'a décrit. Je ne sais quelle part de vérité recèle cette légende, mais me voilà exalté à l'idée d'être face à face avec une de leurs descendantes.

L'océan est désormais loin, mais nous en ressentons pourtant toujours les mouvements de flux et reflux. Le fleuve est encore d'une largeur impressionnante, parsemé d'îles en partie immergées.

Curupá est en vue. Une forteresse se dresse au-dessus des eaux. Nous sommes en territoire portugais. C'est ici que nous laisserons notre navire, jusqu'à notre retour. Un jour ou deux à terre seront les bienvenus.

Mardi 29 octobre 1907

H. n'a pas perdu de temps. Il vient d'acquérir une grande pirogue à moteur, creusée dans un tronc d'arbre. Si les Portugais préférèrent les espèces sonnantes et trébuchantes pour surveiller l'*Arlequin* à quai pendant notre absence, les Indiens se contentèrent de vivres, de vêtements et de couteaux en échange de l'embarcation. Nous ferons le plein de provisions et d'eau potable dans l'après-midi, puis nous

embarquerons armes et bagages, avant de rejoindre l'embouchure du Jari. Nous avons fait un tri minutieux, pour ne pas nous encombrer du superflu.

H. n'a pas voulu engager de guide, il prétend que la dépense serait inutile.

Curupá est comme toutes les petites villes qui bordent l'Amazone : une fourmilière, lieu de commerce intense où s'échangent toutes sortes de denrées, dont regorge l'intérieur des terres. Les humains ressemblent à des poussières prises dans les rayons de lumière, dont émerge parfois la robe immaculée d'un jésuite. Dieu n'a rien apporté ici, mis à part un dogme enrobé des méfaits visibles de la civilisation.

J'ai rencontré deux catégories d'Indiens, ceux qui viennent de la forêt et y repartent, des hommes encore en cohérence avec la nature, et ceux qui se sont perdus dans le chant des sirènes de l'homme blanc, habillés des tissus de l'Ancien Monde, imbibés de son alcool.

Je n'aime pas ce dieu-là, colporteur de décadence, qui me fait oublier la beauté alentour.

Jeudi 31 octobre 1907

Nous avons embarqué dans la pirogue. Le plus déroutant, après la traversée de l'Atlantique à bord de l'*Arlequin*, est de se retrouver si près de l'eau, de pouvoir l'effleurer de la main.

Après avoir serpenté entre une multitude de petites îles, nous nous sommes engagés dans la remontée du Jari, d'une dimension certes plus modeste que l'Amazone, mais largement supérieure à la plupart de nos fleuves européens. Les eaux sont calmes et profondes.

H. parle de cinq à six jours de navigation, avant d'atteindre le village de Chtalcatl.

Nous avons installé des montants en bois, amovibles, pour supporter la moustiquaire. Malgré cette précaution, je me suis fait piquer à plusieurs reprises, tout comme Bess et Morgan. Seul H. paraît épargné par les attaques.

Vendredi 1^{er} novembre 1907

Le rio se resserre. Des lianes, cernant les arbres les plus proches des rives, s'entrelacent en formant un réseau extraordinairement dense, puis se rejoignent d'un bord à l'autre, pour constituer une véritable galerie suspendue au-dessus de nos têtes. En vérité, il s'agit d'un pont, que doivent emprunter les Indiens pour franchir le fleuve.

Nous avons croisé plusieurs embarcations, transportant des barils. La file, constituée d'une douzaine de pirogues, était escortée par deux Blancs. Après avoir tenté d'entrer en communication avec eux en anglais, H. prononça quelques mots d'espagnol. Les Blancs firent stopper les moteurs, et la conversation s'engagea longuement. Lorsque la flottille eut disparu, H. nous expliqua que les barils contenaient du caoutchouc. À voir les signes que les Espagnols faisaient en direction de l'amont, je doute fort qu'ils aient uniquement parlé de leur cargaison, mais H. ne mentionna rien de plus. Je lui demandai d'où lui venait cette connaissance de l'espagnol, et il me répondit simplement d'un sourire.

Alors que nous nous rapprochions du rivage pour passer la nuit, Bess nous fit remarquer deux légères excroissances, situées au-dessus du niveau de l'eau. Il saisit son fusil, se dressa et mit en joue, prêt à tirer. D'un vif mouvement du bras, H. releva le canon de l'arme. La détonation retentit au-dessus de nos têtes. Je distinguai alors une énorme masse longiligne ondulant à une vitesse étonnante. « Anaconda », dit H. en désignant le serpent du doigt. Il ajouta que les Indiens vénéraient l'animal comme un dieu. Bess s'excusa. Pendant ce temps, j'observai le grand reptile regagner la rive et se fondre dans la végétation.

Samedi 2 novembre 1907

Ce matin, à la sortie d'un méandre, nous aperçûmes une construction surmontée d'une croix, entourée de plusieurs habitations de taille plus modeste et apparemment désertes. Après avoir mis pied à

terre, nous nous rendîmes compte qu'il s'agissait d'une église de fortune, probablement édifiée par des jésuites. Le village était abandonné.

En entrant seul dans l'église, je fus accueilli par une volée de singes minuscules. L'intérieur de la bâtisse était plongé dans une pénombre émaillée d'éclats de lumière. Je me dirigeai vers l'autel recouvert de palmes desséchées, le contournai, découvrant une porte dérobée située derrière une croix formée de deux bambous noués par une liane. J'ouvris la porte. La clarté me cueillit. Je baissai les yeux pour m'y habituer. Lorsque je relevai la tête, je dénichai une zone défrichée et parsemée de croix, s'arrêtant en lisière de forêt. Je zigzaguai entre les tombes anonymes, percevant l'écho lointain de voix. Parvenu à l'orée de la végétation, les voix s'étaient muées en un chant harmonieux. J'entrai sous le couvert végétal et après quelques minutes de marche, je compris pourquoi le cimetière était si bien entretenu.

Je demeurai caché, observant une chorale de six Indiens, dirigée par un prêtre qui me tournait le dos. Ils étaient tous vêtus d'une longue tige blanche. Aucun d'entre eux ne s'aperçut de ma présence. Un long moment, je me laissai bercer par un *Agnus Dei*. Le prêtre était immense et décharné. La base de son crâne chauve formait des plis qui ondulaient au rythme du balancement de sa tête. Je sortis bientôt de l'ombre pour m'approcher. Les Indiens s'égaillèrent aussitôt et le prêtre fit volte-face dans ma direction, me fixant intensément, avant de disparaître lui aussi. J'eus beau crier que je ne leur voulais pas de mal, je ne les revis pas.

Une fois que j'eus retrouvé les autres, je ne dis rien de ma rencontre. Ils m'attendaient pour reprendre la route à bord de la pirogue. Je restai en arrière, sans pouvoir détacher mon regard de la mission, puis la rivière reprit ses droits, renouvelant le paysage, au rythme de la progression de notre embarcation.

À l'heure où je consigne ces mots, j'ai le sentiment d'avoir déjà vu ce prêtre à la face lunaire. Sûrement dans un rêve.

Dimanche 3 novembre 1907

Je n'ai cessé de m'endormir et de me réveiller durant la nuit passée. Une foule de visages se superposaient, jusqu'à faire apparaître celui du prêtre. Et ce regard posé sur moi, le même que celui des survivants de Bedlam. Serait-ce possible que ma raison vacille ?

Je suis exténué. H. est débordant d'ardeur. Plus il se rapproche du terme de notre voyage, plus il semble gagner en force.

Lundi 4 novembre 1907

En début d'après-midi, alors que nous naviguions, Bess s'est brusquement évanoui. Je lui administrai quelques claques pour lui faire reprendre connaissance, puis nous gagnâmes le rivage afin que je l'examine. Le marin suait et tremblait sous l'effet de la fièvre. Le diagnostic ne fait guère de doute, je crains qu'il ne s'agisse du paludisme. Comment ai-je pu passer à côté ? Il n'est pas du genre à se plaindre, mais j'aurais dû remarquer des signes avant-coureurs. Quel piètre médecin je suis devenu.

Je lui ai administré un remède à base d'*Artemisia annua*, que j'avais pris soin d'emporter. J'espère qu'il suffira à enrayer le mal.

Quand Bess fut endormi, Morgan me demanda s'il était perdu. Je me fis rassurant, lui expliquant que le médicament qu'avait pris son compagnon était utilisé depuis longtemps par les Chinois, avec d'excellents résultats. Je crois que Morgan est avant tout préoccupé par l'éventualité d'être atteint lui aussi.

Nous ne pouvons continuer la remontée du fleuve tant que l'état de Bess ne s'est pas amélioré. H. n'osa rien dire, mais je le savais contrarié.

Mercredi 6 novembre 1907

Deux jours que nous sommes au chevet de Bess. La fièvre tombe peu à peu. Son état s'améliore, grâce aux prises répétées d'extraits d'armoise. Si cela se confirme, nous pourrons embarquer dès demain.

Hier, Morgan a tué un pécari. La chair est délicieuse. Bess a souhaité y goûter. Cela contribuera à lui redonner des forces. Je dois rester vigilant. Je connais les séquelles que peut entraîner cette maladie.

Jeudi 7 novembre 1907

J'ai jugé que l'état de Bess s'est suffisamment amélioré pour que nous retournions sur l'eau. Tant que nous sommes à bord de la pirogue, il n'a aucun effort à faire.

Nous avons surpris des Indiens occupés à chasser à l'aide de sarbacanes. Je ne les aurais pas remarqués, si H. ne m'avait fait un signe dans leur direction. Les fléchettes, enduites de curare, ne laissent aucune chance aux proies qu'ils parviennent à toucher. Ils nous regardèrent passer comme les intrus que nous sommes. Je bénis le ciel d'avoir été à distance respectable de leurs dards mortels.

Alors que nous nous rapprochions de la rive en fin de journée, les animaux se firent de plus en plus discrets. Le phénomène se prolongea sur plusieurs milles. Je m'en étonnai de vive voix, inquiet que les Indiens nous aient suivis pour nous mettre au menu. H. m'assura qu'il ne s'agissait pas de cannibales et que nous n'avions rien à craindre d'eux. Pourtant, j'aurais juré que quelqu'un nous observait.

Pour l'heure, nous sommes installés sur la berge, prêts à sauter dans la pirogue en cas de danger. Morgan a pris le premier tour de garde.

Samedi 9 novembre 1907

Nous voici arrivés à Chtalcatl, accueillis par une horde d'enfants nus.

Nous avons laissé la pirogue arrimée à un ponton délabré. Des hommes sont venus. À mon grand étonnement, H. connaît le dialecte de ce peuple. Il ne subsiste plus rien du fier port de leurs lointains

ancêtres mayas. H. nous désigna le chef. Ce dernier ressemble plus à un clochard qu'à un roi. Seuls les cris et les rires des enfants émergent de la misère ambiante.

Le village est constitué de huttes pour la plupart calamiteuses faites de branchages, de palmes et d'argile. Nombre de bouteilles d'alcool vides gisent autour des cases.

Nous avons trouvé à nous loger, pour deux sacs de sel et un de farine. Une hutte dont la toiture en piètre état nous permettra cette nuit d'observer les étoiles. Nous y avons entreposé nos bagages.

J'ai laissé quartier libre à Morgan. Je gage qu'il est déjà parti en quête d'un peu d'alcool. Je ne peux l'en blâmer, après tant d'épreuves. Bess, quant à lui, est allongé sur une couche de feuilles sèches.

Un indigène est venu à notre rencontre avec trois femmes. Ses intentions ne faisaient aucun doute.

H. s'est absenté dans la soirée. À l'heure avancée où j'écris ces mots, il n'a toujours pas regagné sa couche, pas plus que Morgan. Bess dort du sommeil du juste. Je m'apprête à relire mon journal.

Mon Dieu ! Je reprends la plume à la lueur d'une bougie. Les autres ne sont toujours pas rentrés. La solution était là, sous mes yeux, et je n'ai rien vu.

« Là où Vincent s'est retiré, le Seigneur l'a retrouvé. »

« ... lorsque l'Indienne au sein coupé échouera chez Vincent. »

Il aura suffi que, sous l'effet de la fatigue, je fasse tomber mon journal, pour que me soit révélée l'inexistence de ce Vincent. Quand je le ramassai, le tenant à l'envers, et que mes yeux se portèrent sur le prénom.

Vincent

Cent vingt à l'envers.

Les Cent-Vingt. C'était donc cela. Les Cent-Vingt, les Titchtlans de la légende, dont m'a parlé H. Nous allons à leur rencontre au pays des Amazones. Mais que signifie « ... le Seigneur les a retrouvés » ? H. a déjà tout compris depuis longtemps. Pourquoi joue-t-il avec moi ? Quelles sont ses intentions ? Je vais demeurer sur mes gardes et ne surtout rien dire de ma découverte.

Il me semble qu'on vient.

Dimanche 10 novembre 1907

La nuit dernière, j'ai eu tout juste le temps d'éteindre la bougie avant que H. n'entre.

Je rumine ma découverte de la nuit passée.

Morgan a fait visiter le village à Bess. Je les ai croisés plus tard, chacun en compagnie d'une indigène.

H. veut que nous quittions le village au plus tôt.

Lundi 11 novembre 1907

Hier soir, les indigènes nous ont offert un concert de percussions autour d'un feu. H. était installé près du chef, qui lui voue un grand respect teinté de crainte, à ce que j'ai cru remarquer à certaines réactions. Porté par l'ambiance festive, j'acceptai de boire un verre d'alcool. Il plonge aussitôt mon cerveau dans une ouate bienfaitrice. Le premier verre fut suivi de nombreux autres. Un chien étique passa près de moi en traînant un fémur. Puis, la musique se tut brusquement. Deux indigènes se dirigèrent vers moi, m'invitant à boire dans une grande coupe. Je me laissai faire sans résistance et ils demeurèrent encore près de moi. J'avais assez bu, je voulus me lever, mais j'en fus incapable. J'étais comme paralysé. Les indigènes se mirent alors à entonner un chant a cappella. Je me souviens de H. qui me fixait d'un air impassible. Ensuite, je dus perdre connaissance.

Lorsque je me réveillai, le feu était éteint et j'étais seul. Je regagnai péniblement la hutte et m'allongeai sur ma couche, distinguant les

étoiles par les trouées du toit. Je m'endormis. Mes rêves ne furent que confusion, rythmés par les sons envoûtants des voix et des instruments des indigènes. Block m'apparut, son corps dévoré par une nuée de crabes, puis ce fut au tour de Hilmann happé par les profondeurs de l'océan sous les yeux de la baleine blanche.

Au petit matin, les effets de l'alcool s'étaient estompés. Je ressentis une vive douleur au niveau du torse et déboutonnai ma chemise, découvrant le motif du médaillon tatoué par les indigènes sur ma poitrine.

Mardi 12 novembre 1907

H. m'a préparé un baume, afin de soulager la sensation de brûlure. Comme je lui demandais pourquoi il avait laissé faire les indigènes, il me rétorqua que, selon ce peuple, le symbole me protégerait, que j'avais été choisi parmi notre groupe et qu'il fallait que je considère cela comme un honneur. Il souhaite que nous partions aujourd'hui même. J'en suis soulagé. Dieu sait quelle surprise pourrait me réserver une nuit supplémentaire à Chtalcatl.

Morgan et Bess profiteraient bien encore un peu des plaisirs dispensés par les femmes indigènes. Nous allons préparer une provision de vivres et vérifier nos armes avant de partir.

Nous venons de nous arrêter pour la nuit. Nous avons quitté le village en fin de matinée, escortés silencieusement par les indigènes, sans le moindre cri d'enfant pour alléger l'atmosphère. Ils savent où nous nous rendons, le tatouage en atteste. Les hommes étaient très nerveux. H., quant à lui, demeura imperturbable. Il prit d'autorité quelques foulées d'avance sur nous et pénétra dans la jungle, arpentant des sentiers invisibles.

Je pense aux Cent-Vingt. Lucas a-t-il mis au jour les vestiges de leur civilisation, ou a-t-il découvert les descendants mêmes des Cent-Vingt ? Il me faut déjouer la vigilance de H. et fouiller son sac. Le cube doit s'y trouver.

Mercredi 13 novembre 1907

Tout au long de notre marche, les cris des animaux se relaient dans un concert assourdissant. Une maigre lumière nous parvient, filtrée par les arbres gigantesques dont la cime nous échappe. L'air est saturé de vapeur d'eau. J'ai l'impression de progresser au travers d'un brouillard brûlant. Bess suit le rythme imposé. Il semble avoir parfaitement récupéré des fièvres.

H. n'a pas prononcé un mot depuis notre départ du village.

À maintes reprises durant la journée, j'ai eu la sensation d'être observé, épié. Se peut-il que des indigènes nous suivent discrètement ? Mais alors, dans quel but ?

Jeudi 14 novembre 1907

Ce matin, au réveil, nous avons constaté la disparition de nos vivres. Le plus étonnant est que le ou les voleurs n'ont pas emporté nos armes, ni même le sac de H. J'ai du mal à croire que les indigènes aient pu commettre un tel méfait. Ils auraient tout aussi bien pu nous détrousser au village le soir de la cérémonie. J'enrage de n'avoir pas organisé des tours de garde.

Morgan s'est proposé d'aller chasser.

Le chagrin me transperce. Morgan n'est plus. Après plusieurs heures, ne le voyant pas revenir, nous décidâmes de partir à sa recherche. C'est Bess qui découvrit son corps entièrement dépecé. Des nuées d'insectes grouillaient déjà sur sa dépouille. H. entreprit aussitôt de recouvrir le cadavre d'une épaisse litière de feuilles sèches, afin de le protéger et aussi de ravir l'abominable spectacle à notre vue. Nous l'y aidâmes, la mort dans l'âme.

Nous rentrâmes ensuite au campement, surveillant nos arrières.

Comment se fait-il que nous n'ayons entendu aucun coup de feu ? Et même si Morgan n'a pas eu le temps de réagir face à l'attaque, nous aurions dû l'entendre crier.

Je me rends compte que j'ai écrit cinq lignes pour parler de la mort de Morgan, cinq petites lignes qui jamais ne lui rendront l'hommage qu'il mérite. Cinq lignes, c'est tout ce que je peux, cinq lignes imprégnées de peur et d'impuissance, de larmes et de colère, cinq lignes sur le papier jauni de mon journal, dont je ne me sépare plus.

Depuis la mort de son compagnon, Bess est terrorisé.

Quant à moi, j'ai le sentiment d'être le figurant d'une pièce dont les enjeux me dépassent. Je me sens résigné. Je vais au-devant du grand mystère des Cent-Vingt le cœur lourd. Je ne supporte plus ce ciel de lianes, cette pluie invisible, cette présence immatérielle dont je ne parviens plus à faire abstraction et cette foi qui me fuit comme un animal blessé. La pire des choses pour un homme est de ne plus savoir où est sa place, s'il en a jamais eu une, et je me dis alors qu'il est inutile d'écrire ces mots que personne ne lira probablement.

J'aimerais tant fermer les yeux et m'endormir contre Mary. Mary, ma sueur me ramène à ton odeur, la vraie, pas ce halo dont tu te pares le jour. Non, ton odeur ambrée, relais de mes sens. Aujourd'hui encore, il n'y a rien que j'espère plus que cette odeur, la sentir, même si je ne puis te toucher. J'ai peur de ne plus te revoir, conscient de ne t'avoir rien dit, de n'avoir rien fait, rien voulu, d'être simplement parti et de m'être perdu ailleurs que dans tes yeux. Je prie le ciel et celui qui l'habite de me laisser te revoir, dans mes rêves, une dernière fois. Mary, ton odeur. Quand la mémoire ne suffit plus.

Vendredi 15 novembre 1907

Je suis allé me recueillir dès l'aube sur la tombe de Morgan, puis nous avons quitté le campement.

Je suis parvenu à abattre un singe. À l'heure où j'écris, il est en train de cuire. L'odeur attise mes papilles. Bess tourne la broche au-dessus du feu, le regard dans le vide.

La chair du singe était délicieuse. Bess n'a presque rien mangé. J'ai remarqué le tremblement de ses mains et les gouttes de sueur sur son

front. J'espère que cela n'augure pas d'une nouvelle crise. Il s'est allongé aussitôt le repas terminé. Il dort maintenant.

H. est assis face à moi, le dos calé contre un figuier étrangleur, les yeux fermés, ses bras tentaculaires reposent sur le sol, semblables à des étais. Je sais qu'il veille. Ce n'est pas ce soir que je fouillerai son sac.

Samedi 16 novembre 1907

H. a encore haussé le rythme.

Bess est exténué. J'ai dû l'aider à se relever à plusieurs reprises.

La cicatrice à mon épaule gauche m'élance à intervalles réguliers. Cela faisait longtemps que je ne l'avais pas ressentie.

Toujours cette impression persistante d'être observé.

Dimanche 17 novembre 1907

Malgré les médicaments administrés à Bess, son état se dégrade. J'ai demandé à H. de ralentir l'allure. Il y a consenti à regret. Il est évident que nous n'avons plus guère d'utilité à ses yeux. Pourquoi donne-t-il encore le change ? Il pourrait tout aussi bien nous abandonner là et suivre seul son chemin.

H. nous a quittés à la nuit tombée en emportant son sac. Je crus qu'il ne reviendrait pas. Lorsqu'il réapparut, je m'aperçus qu'il s'était entièrement rasé le crâne. Je lui en demandai la raison, il me répondit qu'ainsi il aurait moins chaud. Désormais, il paraît encore plus grand et décharné qu'avant. Je ne peux m'empêcher de penser aux survivants de Bedlam, cela ne fait qu'ajouter à ma confusion.

Je tente de me raccrocher à notre passé commun, ces moments où nous étions complices. Quand je l'écoutais religieusement interpréter au violon un concerto de Brahms. Cet instrument interdit la médiocrité et l'amateurisme, et je dois avouer que dans le vaste champ que ses

extraordinaires capacités lui permettaient d'explorer, il n'était jamais médiocre, ni ne passait pour un amateur. Du fond de ma mémoire, parvient une première note, puis une autre, *allegro ma non troppo*. J'aimerais tant retrouver cet ami, et non un étranger dont la froideur m'effraie un peu plus chaque jour. La plainte du violon s'éloigne, suave, impersonnelle. Me quitte. Mes paupières s'alourdissent. L'instant est proche où la seule musique que j'entendrai sera celle composée par mes angoisses, le bruit des vagues sur les rochers, le vent dans les cordages, les cris des animaux malades, le rire des morts et l'agonie des vivants.

Lundi 18 novembre 1907

Ce matin, deux heures après avoir repris la route, la végétation s'est modifiée. Les ficus ont laissé place à des bambous, dont les cannes semblaient fichées en terre, comme des flèches ornées de plumes dorées. À un moment, H. nous demanda de stopper. Il continua, et nous le vîmes s'enfoncer dans des sables mouvants, d'abord jusqu'aux mollets, puis jusqu'à la taille, le torse, sans jamais paniquer, comme s'il savait exactement où mettre les pieds pour ne pas être englouti. Bientôt, nous aperçûmes sa taille, puis ses cuisses et il rejoignit la terre ferme. Il nous dit de bien suivre sa trace, qu'il nous guiderait si nous nous égarions. Nous retirâmes notre pantalon, puis je fis passer Bess devant moi. Nous étions parvenus au milieu du marais et tout se passait bien. Je ressentis alors de petites douleurs au niveau des jambes et je compris immédiatement de quoi il s'agissait. Bess se mit à crier et se cramponna désespérément à moi. Je concentrai toutes mes forces pour ne pas tomber à la renverse, puis je tentai de le calmer, lui disant que s'il continuait à paniquer de la sorte, nous allions mourir tous les deux. Je réussis à le repousser, lui enjoignant de continuer la traversée. Il finit par m'écouter. H. aida Bess à sortir des sables mouvants, je le suivis de près.

Comme je l'avais escompté, nos jambes étaient couvertes de sangsues. H. fit aussitôt du feu. Ensuite, à l'aide de brandons, nous fîmes tomber une à une les bestioles. Aucune n'avait attaqué H. À croire que son sang n'est pas comestible.

En ce moment, Bess est allongé sur sa couverture, tremblant de fièvre. Je crains que le sang prélevé par les sangsues ne finisse de l'épuiser.

Mercredi 20 novembre 1907

Bess n'a pas récupéré. Nous ne pouvons risquer de reprendre la route.

Jeudi 21 novembre 1907

Nous avons été réveillés au petit matin par un bruit étrange, comme une rumeur, qui enflait de seconde en seconde. L'inquiétude se lisait sur le visage de H., lui si impassible habituellement. Il nous demanda de nous tenir prêts à grimper dans un arbre. Bess ne réagit même pas. Je demandai à H. ce qu'il se passait. Il m'expliqua que les bruits que nous entendions étaient provoqués par d'énormes fourmis capables de tout détruire sur leur passage, et que les indigènes nomment ce fléau « Marabunta ». Je m'apprêtais à aider Bess, mais, par bonheur, les insectes se détournèrent du marécage et prirent une autre direction. Nous attendîmes ainsi qu'ils s'éloignent. Puis, j'approchai du sillage dévasté. Quelques retardataires s'agitaient çà et là. Cette espèce de fourmis rousses, d'une taille bien supérieure à la normale, possède de puissantes mandibules capables de déchiqueter n'importe quelle proie.

Lorsque je revins au campement, Bess se tenait debout contre un arbre, tremblant de tout son corps. H. avait disparu. Je dépliai une couverture et fis allonger le marin. Il s'endormit aussitôt.

Maintenant que tout danger est écarté, j'en profite pour remettre un peu d'ordre dans mes notes. Lorsque je relis certains passages, je ne suis plus certain d'avoir vécu ce que j'ai écrit. Alors je tente de me raccrocher à des souvenirs, de piètres certitudes acquises durant ma vie d'homme. Je n'ai jamais été enclin au renoncement comme en ce jour. Je croyais être en quête et je me suis perdu. S'il n'y avait les mots, je

pourrais douter et peut-être oublier, mais les mots ne mentent pas et finissent de me détruire.

Samedi 23 novembre 1907

Nous avons repris la route. Je ne peux désormais qu'être d'accord avec H., l'état de santé de Bess se détériore. Si nous ne trouvons pas d'aide, je crains qu'il ne soit condamné. Nous avons marché toute la journée, soutenant à tour de rôle le malade.

Nous avons fait halte vers midi. Comme je m'étais éloigné de mes compagnons pour satisfaire un besoin naturel, je me sentis de nouveau observé. J'aperçus d'abord une ombre, puis je reconnus H. qui disparaissait dans la végétation. Je retournai immédiatement auprès de Bess, pensant le trouver seul, mais H. était bien là, lui aussi. Je n'osai rien dire de ma vision, de peur de passer pour un fou.

J'écris à l'abri d'un asplénium arborescent. De grosses gouttes de pluie cinglent ses larges feuilles. Je repense à la traversée du marécage. Voir la couleur du sang de H. m'obsède, savoir ce qui circule dans ses veines. Il est à quelques pas de moi, les yeux posés sur les flaques, fixant le néant, et la pluie ne l'atteint même pas.

Cette nuit, les étoiles seront noires. J'ai perdu à jamais le berger et son étoile. Je trace la mystérieuse figure géométrique sur mon carnet, celle du médaillon, celle qu'on a tatouée sur ma peau. Ma vie se résume maintenant à l'attente d'une révélation.

La forêt ne parle presque plus. Ses occupants se taisent peu à peu, comme sur l'île avant notre départ. La seule différence, c'est que nous ne fuyons pas ce silence, il nous attire.

Dimanche 24 novembre 1907

Je n'ai pas voulu continuer ce matin. Que H. aille au diable, qu'il continue seul sa route. Je n'en peux plus de porter Bess. Je n'ai pas

récupéré de la journée d'hier, mes muscles et mes articulations me font atrocement souffrir.

À ma grande surprise, H. demeura calme. Il me dit que ce n'était pas grave, que nous continuerions demain.

Lundi 25 novembre 1907

À mon réveil, H. était agenouillé auprès de Bess. Il n'eut pas besoin de parler pour que je comprenne que le marin était mort.

La froideur avec laquelle j'accueillis la triste nouvelle en dit long sur l'homme que je suis devenu.

À l'aide de bambous époinçés et de nos mains, nous avons creusé la tombe près du marécage.

H. me dit alors que c'était mieux ainsi, pour tout le monde. Je n'ai rien répondu. Je voulais partir au plus vite, quoi qu'il advienne désormais.

Mardi 26 novembre 1907

J'ai taillé une croix dans un morceau de bois et l'ai pendue à mon cou.

J'aimerais qu'Il me visite pour donner un sens à tout ça, mais je m'enfonce un peu plus chaque jour au cœur des ténèbres, sans aide.

Je n'ai ni la force ni l'envie de parler à l'étranger qu'est devenu H. À l'évidence, cela lui convient aussi.

Je n'ai plus la sensation d'être épié.

Jeudi 28 novembre 1907

H. vient de s'éclipser, me demandant de me reposer en attendant son retour. Il peut bien m'abandonner s'il le veut. Ma vie a désormais si peu d'importance.

Il est revenu dans la soirée, les bras chargés de fruits.

Nous arriverons demain, m'expliqua-t-il ensuite. Quand je lui demandai où, il me répondit que je le saurais bientôt.

Vendredi 29 novembre 1907

Après ce que je viens de vivre, il m'a fallu mettre de l'ordre dans mes idées, avant d'écrire.

Nous marchions depuis deux à trois heures lorsque H. s'est arrêté, tendant le bras devant lui afin de me désigner quelque chose. Je ne voyais que la végétation, toujours aussi dense. Il fit quelques pas supplémentaires et je le suivis, découvrant une première hutte couverte de palmes desséchées, ainsi qu'une vingtaine d'autres, fondues dans le décor. Ensuite, l'espace devint plus dégagé. H. s'immobilisa de nouveau, au milieu d'un silence glaçant. Au bout d'un moment, deux hommes apparurent, vêtus de blanc, tels des sénateurs romains. Je manquai défaillir en constatant la ressemblance parfaite avec H., jusqu'à leurs crânes chauves. Bientôt, une vingtaine de ces êtres semblables nous rejoignirent. Ils n'échangèrent pas le moindre mot avec H. Puis, ce dernier m'enjoignit de l'attendre ici. Je demandai qui étaient ces gens, mais il s'éloigna avec le reste du groupe.

H. est l'un des membres de l'étrange communauté. Je n'avais donc pas rêvé la silhouette aperçue dans la jungle il y a quelques jours, ni l'impression d'être observé.

Je demeurai seul, désespéré. Aucun son de voix ne me parvenait, pas même le cri d'un enfant, hormis un incessant bourdonnement dans mes oreilles, que j'attribuai à l'émotion et à la fatigue. Parfois un de ces êtres lunaires apparaissait sans même me remarquer, empruntant le sentier par lequel avait disparu H.

Il revint au bout de quelques heures, m'invitant à le suivre. Les huttes ont l'air inhabitées, tout comme celle dans laquelle nous entrâmes. Il n'y avait aucun mobilier, pas même un matelas de feuilles sèches, rien que le sol en terre battue. Je gage que le mystère se trouve ailleurs qu'en ces murs.

H. me dit que je pourrais me reposer sans être dérangé, qu'il le fallait pour affronter la vérité. Je ne pus rien obtenir de plus de lui.

Il est tard. Le soleil a décliné depuis longtemps. Je distingue pourtant les autres huttes. Je jurerais qu'une lueur blanche éclaire le village, sans que je puisse en identifier la source.

Sur ce nouveau mystère, je vais poser ma plume, entrer dans cette nuit imparfaite, sans aucune impatience, sans aucune illusion. J'espère dormir, simplement dormir et ne pas rêver.

Samedi 30 novembre 1907

Je viens de faire le tour du village fantôme. Il n'y a aucun édifice en l'honneur d'une quelconque divinité, rien que des habitations vides. J'ai tenté d'explorer le sentier, mais, alors que je m'y engageais, deux des membres de la communauté me barrèrent la route sans ménagement.

En rentrant dans ma hutte, je découvris une coupe de fruits posée au sol. J'en mangeai quelques-uns, puis m'installai sur le seuil, mon journal sur les genoux.

Une vague d'impuissance racle les fonts baptismaux de mes entrailles.

On m'a brisé les ailes, et je ne sais même pas qui est le responsable. Je voudrais échapper au temps, revenir en arrière, mais je suis bien à terre, mon journal entre les mains, preuve dérisoire de mon histoire. Je vais continuer d'écrire, puisqu'il n'y a plus que cela qui fait encore de moi un homme, noircir de mes tourments les pages qu'il me reste.

Je n'ai pas vu H. de la journée.

Il est tard. Toujours cette lumière évanescence, qui s'acharne à éclairer ce lieu oublié de tous.

Dimanche 1^{er} décembre 1907

En sortant de la hutte, un spectacle étonnant m'attendait. Les membres de la communauté se tenaient en cercle, immobiles, avec H. en son centre. Bien qu'il soit désormais vêtu comme les autres, je le reconnus grâce au médaillon qu'il porte autour du cou. Nul ne parlait. Chacun semblait retiré en lui-même, comme dans un état de méditation intense. Je me mis alors à les compter machinalement.

Mon Dieu, les Cent-Vingt. Ils étaient tous là, réunis devant moi, couvant un secret dont je ne sais encore rien. J'avais cru me porter au-devant des descendants des fières Amazones, et je me trouve face à des hommes sans âge, impossibles à différencier.

Lorsque le cercle se désagrègea, selon un rituel visiblement consommé, la longue procession rejoignit le sentier. J'étais alors incapable de distinguer H.

Qui sont réellement les Cent-Vingt ?

Que font-ils dans ce coin reculé du monde ?

Pourquoi comptent-ils précisément cent vingt membres ?

Où vont-ils lorsqu'ils s'enfoncent dans le sentier ?

Vont-ils retrouver le reste de la communauté constituée des femmes et des enfants ?

Lundi 2 décembre 1907

Trois jours que me voilà arrivé au village.

Depuis les retrouvailles avec les siens, H. ne m'a pas adressé la parole. J'ai le sentiment de ne plus lui être d'aucune utilité. Je pense à Block, à Hilmann, à Bess et à Morgan, tous sacrifiés pour atteindre un but obscur, ces hommes dont je vais sans nul doute suivre le destin.

Je n'ai même pas la force de m'enfuir.

Je veux savoir. H. finira bien par se confier, il me doit au moins ça.

Mardi 3 décembre 1907

H. est enfin venu me parler. Il m'a fallu du temps avant de me résoudre à écrire, comme je le faisais par le passé après chacune de nos aventures. Mais pour la première fois, je le ferai en son nom, et même si ma plume se rebelle parfois devant l'inconcevable, je jure de demeurer fidèle à ses paroles :

« Nous sommes les êtres de lumière, le véritable peuple élu venu du ciel. Cent vingt immortels. Des émissaires arrivés sur Terre depuis des milliers d'années. Dieu n'est pas celui que vous croyez et votre Jésus n'a jamais été son fils. Nous sommes des fantômes, à vos yeux, la somme de vos peurs, vos juges. Nous représentons l'âme de l'univers, votre allégeance à l'esprit divin, le fondement de toutes vos légendes, et vous n'en avez pas conscience.

« Je vais vous raconter une histoire aussi vieille que votre Humanité, vous parler des Cent-Vingt, qui vous guettent depuis si longtemps.

« H. n'existe pas, sinon pour vous. Ici, je suis l'un des Cent-Vingt, pour qui le temps n'a ni début ni fin, car nous avons la chance de ne pas être soumis à cette pression mortelle qui vous interdit la patience.

« Au tout début de notre séjour sur Terre, nous nous installâmes sur une île méditerranéenne déserte. Elle a désormais disparu lors d'éruptions volcaniques à répétition. Nous lancions des excursions un peu partout sur la planète dans le but de vous observer. Malgré notre volonté de rester discrets, nous n'étions pas pour autant invisibles. Certaines de nos sorties furent longuement commentées. Nous alimentâmes ainsi vos superstitions et vos fantasmes. Notre île fut baptisée Atlantide. Puis, la peur et la défiance firent place à la curiosité. Des hommes venus du Nord parvinrent jusqu'à nous. Pour la première fois, il fallut nous défendre et partir, juste avant qu'un terrible séisme n'ensevelisse l'île.

« Nous en rejoignîmes une autre, la plus isolée que nous pûmes trouver. Elle se nomme Pâques, depuis que, paraît-il, un explorateur la découvrit et y accosta le jour de Pâques. Des visiteurs accostèrent un jour, mais ceux-là étaient pacifiques. Ils s'installèrent peu après, avec femmes et enfants. Lorsqu'ils s'aperçurent de notre présence, ils se mirent à nous vouer un culte. Les statues de pierre qui jonchent l'île sont la parfaite illustration de leur dévotion.

« Il nous fallut à nouveau partir pour garder nos distances. Nous avions déjà trop attendu. Le jour du départ, nous vîmes que les Pascuans avaient allumé un immense brasier, dans je ne sais quel but. Je ne veux pas le savoir.

« Notre voyage nous mena ici. Je suppose que notre passage au-dessus de la forêt ne passa pas inaperçu. Nombre de codex mayas font état de voyages dans l'espace. Il nous arriva par la suite de décourager certains indigènes trop téméraires. Cela fait bien longtemps que plus personne n'ose s'aventurer ici... »

H. parut alors brusquement soucieux. Il me dit qu'il fallait remettre à plus tard la suite du récit qu'il avait à faire. Je le suppliai de continuer, mais il quitta la hutte, et je fus impuissant à le retenir. J'allais bien vite savoir de quoi il retournait.

Je sais enfin ce qui se cache au bout du sentier.

Après un long moment de sidération dû aux révélations de H., je sortis prendre l'air. Un épais voile gris masquait la cime des arbres. Le lointain roulement du tonnerre parvenait à mes oreilles de plus en plus distinctement. L'orage approchait. Je vis alors H. revenir, me demandant de le suivre. Nous empruntâmes le sentier sur quelques centaines de mètres, pour aboutir au pied d'une pyramide, autour de laquelle les Cent-Vingt s'affairaient à creuser une douve, débouchant sur une tranchée épousant la pente naturelle du terrain. H. me tendit une pioche, afin que je les aide. Je m'y employai sans poser de questions.

Lorsque l'orage s'abattit, nous en avions terminé. Les Cent-Vingt et moi demeurâmes à l'abri des arbres, attendant que les éléments déchaînés se calment enfin. La douve joua parfaitement son rôle et convoya dans la tranchée l'eau, qui se perdit ensuite dans la forêt. J'en déduisis que les Cent-Vingt devaient souvent essuyer de violents orages et qu'ils n'avaient pas eu le temps de remettre en état la douve depuis le dernier.

Aux craquements brusques du tonnerre succéda bientôt un roulement sourd et prolongé, souligné par un bourdonnement, le même que j'avais entendu à mon arrivée. Je n'eus pas le temps d'investiguer

davantage l'étrange monument que H. m'entraînait vers le sentier pour rejoindre la hutte. Une fois arrivé, il me remercia et s'en alla aussitôt.

Mercredi 4 décembre 1907

Ce jour s'ouvre sur un soleil radieux.

J'observe les Cent-Vingt en cachette, ils sont de nouveau réunis sur la place. Je pense qu'il y a une véritable hiérarchie dans le groupe et que H. en est un des membres les plus éminents. Ils communiquent en ce moment même sans avoir à prononcer la moindre parole, j'en suis certain. Peut-être est-ce de mon avenir qu'il est question. Celui-ci doit pourtant être scellé depuis longtemps. Ils n'auront pas la partie facile. J'ai recouvré des forces. Je vais échafauder un plan pour tenter de leur fausser compagnie, même si mes chances sont minces. Mais avant cela, je veux connaître la nature de la mission des Cent-Vingt.

Le groupe se désagrège.

H. se dirige vers ma hutte.

« Notre mission arrivait à son terme. Après bien des années passées paisiblement, nous n'étions plus assez sur nos gardes. Il y a peu, l'aventurier John Lucas découvrit notre retraite et parvint jusqu'à nous. Nous le mîmes hors d'état de nuire, mais une partie de ses hommes réussit à s'échapper, emportant un coffre contenant un objet extrêmement précieux. Je fus désigné pour partir aux trousses des fuyards, guidé par un signal me permettant de repérer l'objet, où qu'il se trouve.

« En arrivant à Curupá, je constatai que le navire de Lucas faisait déjà route vers l'Atlantique. Je me fis engager à bord d'un cargo brésilien se dirigeant vers l'Europe. Au bout d'une dizaine de jours de navigation, le signal s'intensifia, puis se stabilisa, preuve que les fuyards avaient jeté l'ancre près d'une île que j'identifiai sur une des cartes que j'avais emportées. Après avoir saboté les réserves d'eau, je parvins à faire dévier le capitaine de sa route, pour nous réapprovisionner.

« Par bonheur, le navire de Lucas était ancré à l'opposé. Le capitaine dépêcha deux chaloupes, et je me joignis à l'expédition. Une fois à terre, je profitai de ma situation à l'arrière du groupe pour m'éclipser. Je me laissai guider par le signal, parvenant ainsi à la grotte que vous avez aussi découverte. Une douzaine de corps gisaient sur le sol. Les marins avaient réussi à ouvrir le coffre et l'avaient payé de leur vie. Je n'avais plus qu'à récupérer l'objet. Les deux survivants rencontrés à Bedlam en réchappèrent, car ils étaient restés à bord du *Black Warrior*. En leur rendant visite, je constatai qu'ils ne se souvenaient de rien. Vous savez ce qu'il advint d'eux par la suite.

« Je m'emparai donc du cube. Traversant la jungle pour rejoindre le groupe, c'est en découvrant le tumulus que me vint l'idée d'y cacher l'objet afin de le retrouver plus tard, et ainsi éviter tout risque de le perdre ou de me le faire dérober. Je ne pouvais évidemment pas demander au capitaine de faire demi-tour.

« Quelques jours plus tard, je posai de nouveau le pied sur le sol britannique, après toutes ces années qui avaient suivi la mise en scène de ma disparition. Nul besoin de vous rappeler les circonstances de notre rencontre lors de mon premier séjour à Londres.

« J'étais de retour dans la City. Quelques semaines plus tard, je fis appel à vous et comme je l'escomptais je n'eus pas longtemps à attendre pour vous voir apparaître sur le seuil de ma porte. Le message que je lus était un leurre, rédigé par mes soins, simplement destiné à piquer votre curiosité. Je savais que vous me suivriez alors, et j'avais besoin de vous et de vos moyens financiers pour mener à bien mon voyage. Une seule chose m'obsédait, rentrer le plus vite possible et trouver un moyen pour passer par l'île sur laquelle j'avais caché le cube.

« La première partie de notre voyage fut marquée par cette terrible chaleur. Puis ce fut la rencontre avec la baleine blanche. Nous communiquons par la pensée avec les autres membres de la communauté, ainsi qu'avec certains animaux réceptifs. Cet animal, terrifiant à vos yeux, est doué de qualités exceptionnelles. J'en fis rapidement une alliée de poids. Elle me guida lorsque je doutais de ma route.

« Le 22 septembre de votre calendrier, nous arrivâmes en vue de l'île, près de laquelle le *Black Warrior* était ancré. À la suite de la blessure et de l'amputation de Block, les décoctions que je lui préparai avaient pour seul but de soulager sa douleur. Il ne s'agissait en rien d'un poison, car je lus en vous vos soupçons. Dans les jours qui suivirent, vous découvriîtes la grotte et les squelettes. Quant à moi, j'avais déjà récupéré l'objet.

« Nous n'étions plus que cinq lorsque nous quittâmes l'île. Ce fut une fois en mer que survint la mort de Hilmann. Il était visiblement soûl lorsqu'il me surprit sur le pont avec le cube et voulut s'en emparer. Un bien malheureux accident. Un sentiment de peur s'installa à bord : la baleine blanche, l'île mystérieuse, le navire déserté, la mort de Block et maintenant celle de Hilmann, tout cela constituait de bien mauvais présages aux yeux de tous.

« Je n'avais pas prévu que les hommes mettraient la mort de leur compagnon sur le compte de l'eau collectée dans l'île. J'eus alors à nouveau recours à la baleine blanche, même si j'imagine cela difficile à croire. Elle m'informa qu'un navire croisait non loin de nous, et c'est encore elle qui percuta la coque, afin de faire fuir l'équipage à bord des chaloupes. Après avoir rejoint *La Belle Hélène*, il ne nous restait plus qu'à transférer l'eau dont nous avions besoin. La suite vous est connue. J'avoue ne pas savoir ce qu'il advint de l'équipage. »

Je n'eus pas d'autre explication. H. me quitta, pour rejoindre la mystérieuse pyramide. Il est évident que le mode de vie et le degré d'évolution des Cent-Vingt ont dû surprendre et émerveiller de nombreux peuples, à voir les monuments mayas et les moais.

Je vais essayer de me reposer un peu en réfléchissant à tout cela.

Vendredi 6 décembre 1907

Je suis encore sous le choc de ce que je viens de vivre ce matin.

En ouvrant les yeux, je découvris huit membres des Cent-Vingt autour de ma couche. Malgré ma volonté de me lever, j'étais incapable d'esquisser le moindre mouvement. Il me sembla que mon corps se

soulevait, que je flottais au-dessus du sol sans aucune aide. Ma vision se troubla lentement. Je baignais dans le silence. Bientôt, je ne vis plus rien et mon cerveau accueillit des myriades d'étoiles, qui se mirent aussitôt à refluer vers un gouffre obscur. Je me sentis partir, puis tout s'éclaira de nouveau. H. me tendait la main, les autres avaient disparu. Je compris qu'il venait de me sauver la vie, du moins de repousser l'échéance de la funeste sentence qui m'est promise. Il faut que j'aie quelque importance à ses yeux, du moins, je veux m'en convaincre, avant de l'entendre à nouveau.

« Nous rejoignîmes l'embouchure de l'Amazone et remontâmes le Jari jusqu'à Chtalcatl. Les Indiens me reconnurent aussitôt. Même si nous n'avons plus de contact avec eux depuis longtemps, les légendes à notre sujet sont encore vivaces. Dans le dialecte des Indiens côtiers, Tichtlan signifie : "Celui qui vient du ciel". Pour que l'un de nous quitte les profondeurs de la forêt et se mêle à d'autres hommes, il fallait un événement de la plus haute importance. Je m'entretins avec le chef pour désamorcer au mieux ses craintes. Quelques jours plus tard, nous reprenions notre route.

« Nul besoin de vous rappeler les circonstances de la mort de Morgan. Ne restait plus que nous et le malheureux Bess, dont le temps était désormais compté. »

H. me demanda alors de le suivre.

Quelques minutes plus tard, j'entrai dans la pyramide. Dieu du ciel, s'il me restait un mince espoir de survivre, je crains que ce que j'ai découvert ne me condamne définitivement.

Passé l'entrée, nous arrivâmes dans une petite salle éclairée de torches, donnant sur un couloir. Tout au fond, j'aperçus une douce lumière, qui allait s'intensifiant au fur et à mesure de notre progression. Les murs n'étaient plus constitués de pierres, mais d'une matière semblable à du métal gris pâle. H. me donna des lunettes afin de protéger mes yeux, mais lui ne semblait nullement incommodé.

Au terme de notre descente, nous débouchâmes dans une vaste salle circulaire où s'affairaient une dizaine de membres de la communauté.

Ma présence ne les réjouissait guère. H. étendit le bras au-dessus de moi et tous se remirent à leur tâche. D'énormes barres faites du même métal que les parois traversaient la salle de part en part. Des lumières clignotaient sur des plaques où défilaient des signes inconnus. Au centre de la pièce, il y avait un cube luminescent, recouvert d'une coupole translucide reliée à des tuyaux. Le mystérieux objet récupéré sur l'île. H. m'expliqua qu'ils disposent de plusieurs de ces cubes indispensables au fonctionnement des installations et qu'ils les remettent régulièrement en marche afin d'être prêts pour le jour du départ, me révélant ainsi que leur mission touche à sa fin. Le bourdonnement entendu à plusieurs reprises provenait de là.

Un peu plus loin sur la droite, une porte ouverte donnait sur une salle dans laquelle j'aperçus des coupoles transparentes éclairées par une lumière blanche, sous lesquelles je distinguai des corps. Je questionnai H., il me répondit qu'il s'agissait d'une salle de repos, sans entrer dans le détail. Il ajouta que je me trouvais à l'intérieur de l'engin qui leur avait permis de rejoindre la Terre, capable de voyager à une vitesse inconcevable pour un humain, et qu'évidemment la pyramide avait été construite pour le dissimuler.

H. me dit qu'il fallait partir maintenant, que ses compagnons ne voyaient pas d'un bon œil ma présence en ce lieu, qu'il leur avait forcé la main en souvenir de notre amitié. Ce mot sonna étrangement dans sa bouche lorsqu'il le prononça, comme s'il lui brûlait les lèvres. Il me raccompagna jusqu'à ma hutte et prit congé en me promettant la fin des révélations pour demain. J'imagine qu'il aurait pu en terminer aujourd'hui. Peut-être est-ce la seule manière qu'il a trouvée de me garder encore en vie. Contrairement aux autres membres du groupe, il est le seul à avoir côtoyé les humains d'aussi près.

La nuit est lumineuse. Le silence ne m'angoisse même plus. Je m'y suis habitué. Des milliers d'étoiles brillent au-dessus de moi, semblables à des crânes luisants éclairés par la lune.

Quoi qu'il se passe demain, je sais que je dormirai pour la dernière fois en ce lieu.

Samedi 7 décembre 1907

H. m'a rejoint peu après l'aube. Il demeura un long moment en face de moi, avant de parler.

« Nous voici au bout du voyage, mon cher ami. Nous ne sommes pas l'avant-garde de quelque civilisation coloniale, mais des observateurs des formes de vie les plus évoluées présentes sur les planètes. À nous de décider ensuite si elles sont en harmonie avec l'univers. Nous disposons de plusieurs milliers d'années pour nous faire une idée précise, avant de décider. Une seule question se pose ici :

« Faut-il laisser l'humanité continuer dans sa voie, ou en interrompre la prédominance ?

« La décision approche. Quelle qu'elle soit, en prévision, nous avons disséminé cent vingt cubes sur la planète. Si nous les activions, ils gommeraient à jamais le genre humain de la surface de la Terre. Chaque cube est enfermé dans un coffre que je croyais inviolable. La découverte de la grotte me révéla qu'il n'en est rien. Lucas est parvenu à fabriquer une clé, ce médaillon que je vous montrai le jour où je vous lus le message, celui-là même que je porte autour du cou. Ce fut moi, qui, à l'origine, fus chargé de superviser la position des cubes, fondant une caste de gardiens sélectionnés parmi les humains selon des critères très précis. Depuis des siècles, de génération en génération, ils ont pour mission de surveiller les coffres. Cet ordre, auquel appartenait John H. Lucas, est donc constitué de cent vingt membres. Je ne sais comment l'aventurier parvint à fabriquer la clé. Ce dont je suis sûr, c'est qu'il escomptait réunir l'ensemble de l'ordre à son retour, dans un but inconnu. Il n'aura pas eu le temps de mener son projet à bien.

« Voilà, vous savez toute la vérité. Le verdict n'a pas encore été prononcé. Il le sera bientôt. »

Je demeurai sans voix au moment où H. me quitta, et j'aurais juré voir briller ses yeux, si je n'étais convaincu qu'aucune larme ne pourrait jamais y naître.

Je côtoie les êtres les plus puissants de l'univers, de véritables dieux vivants, dont la fonction suprême est de nous juger, nous les hommes, et, au regard de l'histoire, je me demande comment le verdict pourrait être en notre faveur.

Je pense aux douze apôtres, aux douze signes du zodiaque, aux douze prophètes, aux douze travaux d'Hercule, aux douze heures du jour et aux douze heures de la nuit, à tous les mensonges par omission. L'omission du 0. Ce 0 qui n'est rien et tout à la fois.

J'attends la nuit avec impatience.

Cela fait neuf jours que je suis chez les Cent-Vingt. J'ai l'impression d'une éternité, comme si le temps ici n'était plus la mesure des choses, comme s'il refusait de s'écouler normalement.

J'ai passé mon existence à me constituer une règle de vie, une morale, dont la pierre angulaire était l'homme. Désormais tout s'écroule comme un vulgaire château de cartes. Je ne suis qu'un grain de sable dans une clepsydre, tournée et retournée par des créatures venues d'ailleurs, qui peuvent à tout moment interrompre le mouvement. Jusque-là, j'étais parvenu à apprivoiser l'idée d'un dieu unique, omniscient, créateur de tout ce que mes yeux embrassent, et désormais il me faut croire en de simples contrôleurs d'évolution, des observateurs de nos attitudes, ne nous garantissant même pas l'immortalité dans l'au-delà. Depuis des milliers d'années, une épée de Damoclès est suspendue au-dessus de nos têtes et nous continuons inexorablement à ne pas bouger, à rester bien en dessous, pour que le coup soit fatal. Quelle dérision. Comme je préférerais ne jamais avoir vécu cette aventure. Au moins, je continuerais à être un homme, avec ses peurs, ses envies, ses contradictions.

Il ne me reste plus qu'à tenter de fuir, saisir ma chance, si infime soit-elle, c'est tout ce qu'il me reste. Et même si j'y parviens, comment dire plus tard à tous ces dévots se dirigeant vers l'autel que ceci n'est qu'une vaste supercherie, que leur vie et leur mort ne sont pas régies par un être de lumière, mais par des entités immortelles s'octroyant le total contrôle de ce qui vit dans l'univers ? Comment faire comprendre que ce monde est sans espoir, que le petit homme piqué sur la croix

comme un vulgaire insecte n'a jamais été le fils de Dieu et qu'aujourd'hui l'ordre des choses n'est plus en ordre ?

J'ai peur.

Je vais rassembler mes maigres affaires, ainsi que quelques fruits, dans mon sac. H. m'a confisqué mon fusil, mais il me reste tout de même un couteau. Je vais tenter de leur fausser compagnie à la tombée de la nuit, lorsque les Cent-Vingt auront rejoint la pyramide. Je partirai sans grande illusion. J'aurais malgré tout aimé dire adieu à H.

Dimanche 8 décembre 1907

Je viens de m'arrêter pour passer la nuit. J'ai marché toute la journée. Grâce à ma boussole, j'ai pris la direction sud-est, espérant ainsi rejoindre le fleuve.

Je n'ai pas l'impression d'être suivi. Je me suis fabriqué une lance en bois, en plus de mon couteau.

J'ai tendu mon hamac entre deux racines échasses.

Je n'ai pas l'énergie d'écrire plus longuement.

Lundi 9 décembre 1907

Je n'ai pu emporter qu'une outre. Je crains que l'eau potable ne vienne à me manquer sous peu. Je l'économise au mieux en mangeant les fruits que je parviens à trouver sur mon chemin.

Toujours pas de signe des Cent-Vingt.

J'ai retrouvé les vestiges d'un de nos campements, je suis sur la bonne voie.

J'entends à nouveau le chant des oiseaux, les cris des singes. Cela me réchauffe le cœur de sentir peu à peu fourmiller la vie. Je vais prendre du repos et tenter de repartir au plus tôt demain matin.

Mardi 10 décembre 1907

Je n'ai pas fait le moindre pas aujourd'hui.

H. m'a retrouvé hier soir. J'ai cru ma dernière heure arrivée. Je m'attendais à voir surgir d'autres membres du groupe. Je crois que j'étais prêt, presque soulagé. Il était seul. Je lui ai demandé de faire ce pour quoi il était venu, et qu'ensuite, au moins, il n'abandonne pas mon corps en pâture aux bêtes sauvages. Ma dernière volonté de condamné.

Il décrocha le médaillon qu'il portait et me le passa autour du cou avec un geste empreint d'une extrême solennité.

« Voici l'emblème de notre puissance, ne le quittez sous aucun prétexte, il vous protégera. Adieu, mon vieil ami, ce fut un immense honneur de vous connaître. »

Une grande émotion me saisit, et je le vis disparaître dans la végétation, avant même que je puisse prononcer un mot.

Jamais je ne connaîtrai les raisons d'un tel cadeau, ni ce qui le poussa à m'épargner. Ce devait pourtant être sa mission. Il lui sera facile, une fois rentré parmi les siens, d'annoncer ma mort.

À l'heure où je consigne ces mots, j'ai jeté la petite croix de bois fabriquée quelques jours auparavant, pour ne garder que le médaillon. Il a désormais bien plus de signification que le souvenir du calvaire d'un absent.

Jeudi 12 décembre 1907

J'ai repris la route.

J'ai dû m'arrêter toute la matinée à cause d'un violent orage. J'ai rempli d'eau de pluie mon outre en bricolant un entonnoir grâce à une feuille de caoutchouc.

Selon mes calculs, Chtalcatl ne doit plus être très loin. Plus je m'en rapproche, plus je ressens une brûlure à l'endroit du tatouage. Étrange réponse du corps à la mémoire.

En plus de la sensation de brûlure, voilà qu'un mal de tête m'oblige à poser la plume.

Vendredi 13 décembre 1907

J'ai ralenti ma progression. Les maux de tête reviennent à intervalles réguliers. Sûrement la fatigue.

Samedi 14 décembre 1907

J'ai perdu un instant connaissance en me levant ce matin.
Toujours ces maux de tête.
Je me suis seulement traîné sur quelques hectomètres.

Dimanche 15 décembre 1907

Ma vue se trouble de plus en plus.
Cela me fait commettre des erreurs pour le moment sans conséquence.
Marché à peine deux heures.

Lundi 16 décembre 1907

Le mal me cloue dans mon hamac.
En cet instant, la sueur tache le papier et les mots se superposent pour former des reliefs incohérents de signes.
Rien d'autre n'a d'importance que ma douleur.
J'ai cassé ma montre, de toute façon, elle ne fonctionnait plus.

Mardi 17 décembre 1907

Douleur insupportable.
Pas d'accalmie.

Mercredi 18 décembre 1907

J'ai à nouveau perdu connaissance hier.
Envie de me laisser mourir pour enfin ne plus souffrir.
Me raccroche à l'espoir d'aller mieux demain.

Jeudi 19 décembre 1907

Plus de répit.
Je pleure en serrant dans ma main le médaillon.

Vendredi 20 décembre 1907

Il ne me reste plus que quelques fruits et un fond d'eau dans l'outre.
Je crains que ce combat ne soit perdu d'avance et qu'il me faille capituler très bientôt.

Lundi 23 décembre 1907

Presque plus d'eau.
J'essaierai d'écrire plus tard.
Trop de souffrance.

Mercredi 25 décembre 1907

Écrire, sûrement la dernière fois.
Trouver la force.
Je m'apprête à quitter ce monde, il n'y a plus d'autre issue.
La fièvre me tenaille. Des milliers d'aiguilles s'enfoncent inlassablement dans mon cerveau. Pourquoi faut-il que je sois encore lucide au moment de partir ?
Mes mains tremblent, les mots arrivent au terme du voyage.

Je pense à mon père, à ma mère, à Mary.

C'est le jour de Noël.

Je me souviens de notre maison d'Eastern Lodge enfouie sous la neige pour mon plus vif bonheur d'enfant.

Je me souviens de mon père, patriarche au grand cœur, assis dans le fauteuil du salon, guettant mon émerveillement à la découverte des cadeaux.

Je me souviens de ma mère, ne vivant que par lui.

Je me souviens de l'étoile posée tout en haut du sapin, inaccessible pour mes petites mains.

Je me souviens du rêve laissé par son sillage.

Je me souviens de moi remerciant l'homme en rouge.

Je me souviens des aiguilles du sapin sur le plancher, du squelette de bois sur lequel restaient imperturbables les quatre lutins, les deux maisons, les quatre lanternes, les huit boules multicolores et l'étoile, toujours à l'extrémité, déjà morte depuis longtemps.

Je me souviens de ces instants de bonheur fugaces.

Je me souviens de la trop courte vie de mon père, du chagrin de ma mère.

Je me souviens de la mort et sa douleur.

Ma douleur.

Lundi 30 décembre 1907

Je reprends le flambeau, puisqu'il faut bien continuer, que moi seul le peux maintenant, que je le lui dois.

Je suis arrivé à Chtalcatl dans la matinée.

Les indigènes m'ont accueilli avec stupeur. Ils m'ont reconnu et doivent se demander par quel miracle j'en suis revenu.

La pirogue à moteur n'est plus là.

J'ai hâte de quitter ce village.

Mardi 31 décembre 1907

Profitant de la peur que j'inspire aux Indiens, j'ai demandé que l'on me fournisse une pirogue, avec deux hommes pour m'aider à rejoindre le premier port. Le chef m'a accordé tout ce que je demandais sans discuter, trop heureux de me voir quitter les lieux au plus vite.

Mercredi 1^{er} janvier 1908

J'imagine aisément que les deux Indiens qui m'accompagnent ont dû être désignés par le chef, tant la peur se lit sur leurs visages crasseux.

Nous nous éloignons du ponton dans un silence de mort.

Ainsi portés par le courant, nous devrions vite atteindre Curupá.

Jeudi 2 janvier 1908

Nous naviguons loin du rivage pour éviter les mauvaises rencontres. Le fleuve pullule de gigantesques sauriens attendant patiemment qu'une proie se risque sur leur territoire.

Le soir venu nous cabotons à la recherche d'un endroit propice à l'installation de notre campement.

Les indigènes mangent et dorment à l'écart.

Samedi 4 janvier 1908

Les indigènes se tiennent prêts à embarquer aux premières lueurs du jour. Ensuite, ils redoublent d'efforts avec leur pagaie pour rejoindre Curupá le plus rapidement possible.

Lundi 6 janvier 1908

Curupá est tout proche.

Les Indiens m'ont débarqué légèrement en amont. Je n'ai pu savoir pourquoi, mais ils ne souhaitent pas entrer en contact avec la population. Ils sont repartis aussitôt, comme s'ils avaient le diable à leurs trousses.

Je suis installé sur un promontoire qui domine le port et l'estuaire. La vue est irréelle. Une brume dispense un halo bleuté au-dessus de l'eau, duquel les navires semblent émerger, comme sortis du néant.

J'aperçois l'*Arlequin*, toujours à quai. Il me sera impossible de l'utiliser pour rentrer. Je n'ai ni le temps ni les moyens de recruter un équipage. Il ne me reste qu'à trouver un acquéreur, puis partir à la recherche d'un navire en partance pour l'Europe.

Mercredi 8 janvier 1908

Je n'ai eu aucune difficulté à vendre hier l'*Arlequin* pour un prix dérisoire. Je m'en moque, pourvu qu'il me reste de quoi payer mon billet et des vêtements neufs.

Acheté un costume bien coupé, ainsi qu'une malle dans laquelle j'ai entreposé des objets récupérés sur l'*Arlequin*.

Dormi dans un hôtel éloigné du port.

Passé la matinée d'aujourd'hui à faire le tour des bateaux à quai.

J'embarque demain à bord de l'*Enterprise*, un vapeur regagnant le Royaume-Uni les cales remplies de café, commandé par le capitaine Blackwell. Je me suis fait passer pour un journaliste parti en reportage.

Nous appareillons demain pour l'Angleterre.

Je dormirai ce soir à bord.

Jeudi 9 janvier 1908

Le lourd vapeur progresse lentement, mais sa stabilité et la sensation de sécurité qui en émane sont exceptionnelles.

Je suis demeuré des heures, assis sur le pont arrière, perdu dans mes pensées.

Vendredi 10 janvier 1908

Le capitaine Blackwell m'a invité à dîner en compagnie de Clarke, le second à bord.

Ils sont de bonne compagnie, surtout Clarke, un homme très vif d'esprit et extrêmement observateur.

Samedi 11 janvier 1908

Clarke m'a fait visiter la salle des machines. L'*Enterprise* est un des fleurons de la marine commerciale britannique. C'est en effet un beau navire, mais il m'en faut plus pour être impressionné par quelques rouages entraînés par des morceaux de charbon.

Dimanche 12 janvier 1908

Nous avons relâché à Belém, afin d'embarquer une cargaison de sucre.

J'en profitai pour quitter le navire et me dégourdir les jambes. En passant devant un café, je vis un journal abandonné sur une table. Je l'attrapai au passage et me mis à le lire. Un article attira mon attention, me ramenant quelques jours en arrière. Une fois ma lecture terminée, j'emportai le journal et regagnai l'*Enterprise*, empli d'une infinie tristesse.

Mercredi 15 janvier 1908

Clarke m'a pris en amitié. Le navire n'a plus de secret pour moi, ainsi que la vie du second : sa femme, ses enfants et leur jolie petite maison.

Nous venons de dépasser l'embouchure de l'Amazone et de pénétrer dans l'océan.

Vendredi 17 janvier 1908

Dès qu'il fait beau, je laisse mon regard dériver sur l'horizon, espérant secrètement apercevoir la baleine blanche. Le reste du temps, je m'enferme dans ma cabine et relis inlassablement l'article de journal, comme si j'avais le pouvoir d'effacer la réalité imprimée, mais je n'ai pas ce pouvoir-là.

Incident avec un des hommes d'équipage trop curieux. Tout est réglé.

Lundi 20 janvier 1908

Dans la matinée, le second officier de quart alerta les hommes du pont. Au loin, une énorme masse laiteuse flottait sur l'eau, rejetant par intermittence un geyser, sous le regard médusé de l'équipage.

Elle était là, venue me saluer une dernière fois, avant de disparaître sous les flots.

Samedi 25 janvier 1908

L'Enterprise arrive à Dakar.

Nous venons de jeter l'ancre dans un vaste plan d'eau abrité par deux jetées, laissant entre leurs extrémités un étroit goulet interdisant le passage de la houle.

De petites embarcations sont maintenant en approche pour nous réapprovisionner en charbon.

En début d'après-midi, Clarke me proposa de l'accompagner en ville avec le capitaine. Je déclinai son offre, prétextant une fatigue due à la chaleur. Une fois qu'ils furent partis, je demeurai sur le pont à observer le ballet d'hommes à la peau aussi noire que la houille qu'ils charriaient.

Dimanche 26 janvier 1908

Nous nous apprêtons à lever l'ancre, lorsque le paquebot *Chili*, des Messageries maritimes, fit son apparition sur le plan d'eau, à grand renfort de bruits de sirène, probablement, pour faire également provision de charbon.

Actuellement, l'*Enterprise* file plein nord, le long des côtes africaines, pendant que les hommes d'équipage finissent d'entreposer le charbon dans les cales.

Lundi 27 janvier 1908

Nous sommes au sud des Canaries, confrontés à la barre, un phénomène naturel se manifestant par de terribles coups de roulis.

Clarke me conseilla de regagner ma cabine par prudence.

Mercredi 29 janvier 1908

La mer est redevenue calme. Le temps est magnifique. J'écris à l'ombre des canots de sauvetage.

Blackwell est venu me parler longuement. Cet homme autoritaire et droit est un grand amateur d'opéra et de littérature. Il a des velléités d'écriture, mais n'a encore jamais osé sauter le pas. Me voir chaque jour avec mon journal en main fait renaître son envie.

Jeudi 30 janvier 1908

Clarke me dit avoir été attiré par un intense rai de lumière sous ma porte, alors qu'il se promenait sur la coursive en pleine nuit. Je lui répondis que je suis insomniaque et que j'occupe mon temps à lire et à écrire. Il s'étonna de l'intensité de la lueur, ce à quoi je lui rétorquai que ma lampe à pétrole était réglée au maximum et que la nuit devait être bien sombre.

Nous longeons maintenant les côtes portugaises.

Samedi 1^{er} février 1908

La France est à quelques encablures.

Blackwell ne me lâche plus. Il veut que je lui donne des conseils d'écriture, comme s'il s'agissait d'une recette de cuisine avec des ingrédients à mélanger.

Clarke a pris ses distances, jaloux que le capitaine m'accapare autant, j'imagine. Lui, si affable en temps normal, fait désormais en sorte de ne pas se trouver sur mon passage.

Lundi 3 février 1908

Il fait de plus en plus froid.

L'*Enterprise* est engagé dans la Manche.

J'ai pu renouer le dialogue avec Clarke.

Mardi 4 février 1908

J'ai quitté l'*Enterprise* dans la soirée, après avoir fait mes adieux à Blackwell et à Clarke.

Je reviens à Londres de nuit. Je me surprends à éprouver un certain bonheur dans le brouillard et l'agitation des rues.

Je vais retrouver quelqu'un qui ne m'attend pas.

Je viens de quitter Mary.

J'ai bien cru qu'elle allait s'évanouir en me voyant.

Je n'ai rien dit avant de lui faire lire l'article de journal.

« *Le corps d'un homme blanc découvert en forêt*

« ... De retour d'une expédition ethnographique sur les bords du Jari, durant laquelle ils entrèrent en contact avec les populations

locales, un groupe d'explorateurs dirigé par Charles Wiener fit une découverte macabre. C'est à l'occasion de l'installation de leur campement qu'ils découvrirent avec stupéfaction le corps d'un homme enfoui sous un tapis de feuilles. Il ne s'agissait pas d'un Indien, à en juger par les vêtements qu'il portait, ainsi que par sa stature. Le corps était aussi desséché qu'une momie, après des milliers d'années passées dans un sarcophage. Un phénomène inhabituel en ces contrées, où la décomposition d'un cadavre s'opère à une grande vitesse. De plus, la chemise et le pantalon du malheureux étaient encore en bon état.

« L'homme portait une alliance avec "Mary M." gravé à l'intérieur. Wiener mentionna également un étrange symbole en forme de triangle tatoué sur son torse. Les membres de l'expédition donnèrent ensuite une sépulture au malheureux, puis repartirent au petit matin.

« Jules Bonnet (Belém, septembre 1908). »

Mary enfouit sa tête dans ses mains, et je ne sus même pas la prendre dans mes bras.

OceanofPDF.com

LIVRE 2

Les Ruelles sans étoiles

OceanofPDF.com

RÉSUMÉ

Quelque part, aux confins de l'Amazonie, la communauté des Cent-Vingt s'apprête à rendre son verdict sur l'Humanité. Ces êtres omnipotents venus d'ailleurs détiennent en secret les destinées de la planète. Ils ont placé en différents lieux stratégiques des cubes destructeurs dissimulés dans des coffres.

H., mystérieux membre de cette communauté, est chargé d'effacer toute trace de l'expédition de Sir Lucas, aventurier britannique en passe de découvrir la machination. Une fois sa mission accomplie, H., de retour à Londres à bord de l'*Enterprise*, rejoint Mary, l'épouse de John, son compagnon disparu en forêt amazonienne...

Personnages des *Ruelles sans étoiles*

H.	L'homme en noir. Personnage principal du <i>Journal de W.</i>
Walter Croft	Dirige l'asile de Bedlam (St Mary of Bethlehem).
Jonas	Un des deux marins survivants de l'expédition Lucas, interné à Bedlam.
Mary	Écuyère qui recueille Jonas dans le Cole's Circus en 1888.
Hannah Walken	Prostituée dont Croft s'éprend.
Mina Wentsworth	Jeune bourgeoise qui aide les indigents et les orphelins de Whitechapel.
Mr Wentsworth	Mari de Mina.
John Singleton	Médecin, collègue de Croft.
Sir John Lucas	Aventurier britannique, parti sur les traces des Cent-Vingt et disparu en forêt amazonienne.

Tom Mills Mousse du navire l'*Enterprise*.
Jack Perry Informateur de Croft.
Sarah et Joseph Kelly Couple qui tient la pension Kelly sur Cable Street.
Oliver, Michael, Jim Trois orphelins pickpockets.
Mike Burnell Homme sans scrupule qui exploite les orphelins dans l'East End.
Maïa Compagne de Jonas sur l'île de Pâques.
Mrs Stucker Gouvernante de Croft.
Mary Manstor Ex-compagne de John, le narrateur du *Journal de John W.*

Les victimes de Jack l'Éventreur

Mary Ann Nichols tuée le 31 août 1888
Annie Chapmann tuée le 8 septembre 1888
Elizabeth Stride tuée le 30 septembre 1888
Catherine Eddowes tuée le 30 septembre 1888
Mary Jane Kelly tuée le 9 novembre 1888

OceanofPDF.com

La catastrophe

Sibérie orientale

Bassin de la rivière Toungouska, près du village de Vanara.

30 juin 1908

7 h 14 heure locale

60° 53' de latitude nord

101° 53' de longitude est

Une lumière aveuglante sème la panique parmi la population locale, immédiatement suivie d'un fracas assourdissant. Certains pensent que la guerre russo-japonaise vient de reprendre, d'autres que l'Antéchrist arrive sur Terre. Des grondements de tonnerre sont perçus à plus de mille kilomètres du lieu de la catastrophe. Les vitres des maisons se mettent à trembler et un mécanicien du Transsibérien stoppe le train, persuadé qu'un des wagons vient d'exploser.

Le phénomène, d'une violence rare, provoque un tremblement de terre de magnitude 5 sur l'échelle de Richter. Des témoins qui se trouvent à plusieurs centaines de kilomètres de l'explosion sont légèrement brûlés.

Pendant les jours qui suivent, on observe d'étranges phénomènes atmosphériques sur la presque totalité de l'hémisphère Nord, de Bordeaux à Krasnoïarsk, des crépuscules extraordinaires par leur luminosité et leurs couleurs, des éclaircies nocturnes dans le ciel, des nuages brillants et argentés, des cercles lumineux autour du soleil. La clarté du ciel est telle que beaucoup de gens n'arrivent pas à s'endormir et il est même parfois possible de lire le journal en pleine nuit.

Le foyer semble avoir pris naissance en un seul endroit, comme si une bombe d'une puissance inimaginable venait d'exploser, ne laissant qu'un paysage dévasté de fin du monde.

La zone de la catastrophe est interdite durant des mois, si bien que personne ne remarque que la végétation repousse avec exubérance et que toute vie animale a disparu.

OceanofPDF.com

Chapitre 1

Docks de Londres, février 1908

Jonas est mort depuis des mois et cela vaut mieux. Pour tous, il était le patient de la chambre 120, mais, pour moi, il était bien plus qu'un simple patient. Je me plonge encore souvent dans nos conversations que j'ai patiemment retranscrites. Il serait tellement simple de dire que Jonas était fou.

Je suis médecin-chef à l'hôpital St Mary of Bethlehem de Londres. On dit que je veille les âmes fragiles. La définition est un peu courte, les âmes ne sont pas fragiles. J'ai toujours eu conscience que pratiquer une médecine, sur des cerveaux en apparence malades, me conduirait à disperser, malgré moi, des fragments de ma propre personnalité. Dans la chambre d'un patient, ou assis derrière mon bureau, je cherche des causes à défaut de raisons.

Je travaille avec John Singleton, médecin aliéniste lui aussi. Nos avis sur la façon de traiter les patients divergent parfois, mais nous nous retrouvons sur l'essentiel. Johnny est un petit homme maigre et chauve. Son visage est un cercle quasi parfait sur lequel les émotions se plaisent à enfoncer leur empreinte en rides désordonnées. L'homme est disert et passe le plus clair de son temps à réfléchir, retirant ses lunettes, les nettoyant à l'aide d'un pan de sa blouse et les rajustant d'un geste machinal. C'est un homme bon, qui a mis sa vie au service de sa science, qui pense que le dialogue et la douceur sont les

meilleurs arguments qu'un médecin puisse développer pour parvenir à analyser les trames du cerveau humain. En ce sens, je dirais que nous sommes complémentaires, car je crois, moi, que certaines situations extrêmes ne peuvent se résoudre sans violenter le corps et que la douleur est parfois nécessaire à l'extraction du mal le plus sournois.

Je dirige cet établissement depuis plus de vingt ans. Je me souviens de ce conseil qu'il me donna un jour, de prendre du recul dans la pratique de l'aliénisme. Je ne lui en serai jamais trop reconnaissant. Ce très cher Johnny est une véritable énigme pour moi. Il est au fait de tant de secrets concernant les méandres obscurs du cerveau. Je reparlerai plus tard de l'illustre professeur Singleton.

Depuis longtemps déjà, j'ai l'habitude de m'asseoir sur le ponton du quai nord des docks de Londres. Mon carnet en main, j'observe les navires en partance, ceux qui reviennent. J'aime le crissement des mâts, le claquement des voiles, les craquements du bois, la fin d'un voyage, le début d'un autre. J'aime les visages des hommes patinés par l'aventure. Il m'arrive souvent d'engager la conversation et de me retrouver au soir dans d'infâmes bouges à écouter les mots des marins, dans le plus parfait anonymat.

J'ai ainsi passé le cap Horn à plusieurs reprises, fouetté jusqu'au sang par le vent froid et l'eau salée. Je me suis perdu dans les glaces, attendant le dégel en mangeant du phoque et en regardant mourir mes camarades d'infortune les uns après les autres. Je me suis reposé auprès de la douce peau d'une Tahitienne, lui promettant sur mon Dieu de revenir bientôt, tout en voyant dans ses yeux le reflet de mon propre mensonge. J'ai vu avec soulagement d'inquiétants pavillons passer au large. Je me suis fait tatouer le bras, imbibé de vieux rhum, me réveillant en sueur, étonné de poser mon regard sur des formes étranges, des animaux improbables incrustés dans ma peau, au milieu des rires d'hommes dont la vie se résume à deux états : le départ et le retour. Leur sang coule dans un sens, puis dans l'autre, leur cœur est un cap Horn.

J'observe, j'accumule, je m'approprie, me construis un univers personnel. Je sculpte mes rêves dans un bloc de marbre brut. Je sais que cela me prendra du temps, mais je suis le plus patient des hommes.

La nuit est installée depuis longtemps lorsque je sors du *Prospect of Whitby*. Un nuage de vapeur stagne au-dessus du bassin de Shadwell, puis se fond dans le brouillard. Je marche jusqu'aux docks, longeant des navires dont les mâts épinglent un ciel saturé. Des hommes s'affairent à débarquer des cargaisons au milieu d'odeurs d'épices. Personne ne fait attention à ma présence. Je suis comme le caméléon qui s'adapte à son environnement, tantôt vêtu de vêtements élimés pour me dissoudre dans les bas-fonds de l'East End, tantôt vêtu des atours d'un bourgeois, tantôt le dos voûté comme un mendiant, tantôt le buste droit, tantôt l'un, tantôt l'autre.

J'aperçois Waterside Gardens, un homme descend de la passerelle d'un vapeur qui n'était pas à quai la veille, un homme que je crois connaître, comme une ombre pendue au gibet de la nuit. Et c'est la pénombre qui donne corps au mystère, à cet homme qui pose le pied sur le sol, s'immobilise et laisse errer son regard avant de disparaître dans le vent et la pluie, éclairé par les réverbères qui guident sa route comme des étoiles.

Je le savais. Je savais qu'il reviendrait. Moi, Walter Croft, je savais qu'il reviendrait et je suis là. Il n'y a pas de hasard.

Jonas avait raison.

Asile de Bedlam (Londres, 1907)

Chambre n° 120. Notes de Jonas, extrait n° 1.

Cher docteur, j'ai hâte que nous fassions plus ample connaissance. Vous pensez que je suis fou, n'est-ce pas ? Vous allez découvrir que je suis plus que cela. Serons-nous moins éloignés l'un de l'autre quand vos yeux me verront comme un monstre ?

J'ai cette conscience aiguë, lorsque les images de mort s'agglutinent dans ma tête. Je sais combien ces notes sont importantes pour vous, mais chercher à comprendre, à expliquer, n'est pas forcément la bonne démarche à adopter. Vous saurez bientôt pourquoi je vous écris cela. Vous ne pouvez rien à rien, et certainement pas

changer le cours des choses, malgré toute votre science et vos connaissances. Mais je vais me montrer magnanime et faire de vous autre chose qu'une goutte d'eau ruisselant sur la paroi d'une vitre.

Allons-y, docteur, remontons le temps. Remontons-le ensemble, car vous allez m'accompagner, docteur, jusqu'aux portes de l'enfer.

Londres, automne 1887

J'ai dix ans, je joue dans la rue avec Chucky, Jimmy et Johnny. On regarde la vieille Molly affalée contre un réverbère. Elle tente de se relever à plusieurs reprises sans y parvenir. Elle n'attire plus les clients, mais arrive à trouver de quoi se soûler malgré tout. Elle est au bout du rouleau, Molly. Elle pleure quand elle est à jeun et rit lorsqu'elle a bu. Je ne me déplace pas pour l'aider. Pourquoi ai-je autant honte de cette créature, jusqu'à la haine ?

Chacun des muscles de mon corps est tendu. J'ai envie de bondir et de lui fracasser la tête contre le réverbère, juste pour en finir avec une existence qui n'en vaut pas la peine. Je décide qu'elle n'en vaut pas la peine. Mes camarades me regardent sans rien dire. Ils respectent ma colère. J'ai au moins gagné ça du haut de mes dix ans.

Je me penche pour ramasser une pierre, je la regarde sans presque plus distinguer la paume de ma main. Elle est lourde de sa propre constitution minérale, mais aussi de la mission que je lui assigne : devenir une arme que je lance de toutes mes forces. Le projectile fend l'air, puis se fracasse sur la tempe de Molly, qui s'effondre. La pierre a coupé quelque chose, mais je ne sais pas quoi, elle roule sur le sol puis s'immobilise, tout aussi inerte que Molly.

Je prends conscience de ce que je viens d'accomplir, mais je ne bouge pas. Personne n'a rien remarqué alentour, seuls mes trois compagnons restent pétrifiés par la vision du sang qui coule sur la joue de Molly. Au loin, j'entends le charabia d'un Gitan accompagné du son plaintif d'un violon. Je reconnais « Drabbing the baulo ¹ ».

Jimmy me prend la main. Je ne sais plus depuis combien de temps je suis là, à regarder le corps sans vie. Rien ne se passe, la pluie lave la

blessure, dilue le sang. La musique a cessé, ou je ne l'entends plus. Jimmy me tire violemment par la manche. Je le suis sans opposer de résistance. Sauver ce qui peut encore l'être. L'avenir d'un gamin après ça.

Nous courons à perdre haleine, empruntons York Street, bousculant les gens, glissant à plusieurs reprises dans la boue. Nous débouchons dans Commercial Road, ralentissant notre progression, tant l'artère grouille de vie. Notre stature d'enfant nous permet de nous faufiler au milieu des cris, des rires et des crachats des miséreux.

Nous plongeons ensuite dans Grove Street jusqu'à l'angle de Fairclough Street. À bout de souffle, je m'arrête, trempé, épuisé, mais lucide. Lorsque je lève les yeux, mes compères me regardent et l'eau ruisselle sur leur visage.

Je sens bien qu'ils me jugent et je leur en veux qu'ils le fassent. Chucky est le premier à tourner les talons et à remonter Grove Street, bientôt suivi par Johnny. Seul Jimmy reste un peu avant de me lancer :

— Putain mec, c'que t'as fait, c'est...

Il n'a pas le temps de terminer sa phrase que je plaque ma main sur sa bouche.

— T'as rien vu, puisqu'il s'est rien passé. On tue pas quelqu'un qui est déjà mort, pas vrai ?

Je retire ma main pour entendre sa réponse. Il tremble.

— Si tu le dis.

Jimmy me quitte, il se retourne. Je l'entends dire « putain » et je pense que c'est exactement le mot à dire, exactement celui-là, à cet instant même.

Tout est fini.

J'ai tué la vieille Molly et c'était ma mère.

Chapitre 2

Londres, février 1908

L'homme qui s'éloigne de l'*Enterprise* est immense. Je le suis à distance jusqu'au cimetière de Wapping, où dorment les marins disparus, veillés par l'église St John, dont le clocher s'érige en phare. J'ai envie de me précipiter à sa rencontre et de lui parler, mais je n'en fais rien. Qui suis-je pour le faire ? Que lui dirais-je ? Alors je regarde l'homme devenir une ombre qui disparaît le long du quai. Je sais que nous nous reverrons sous peu.

Je retourne sur le quai, à l'endroit où il m'est apparu. J'emprunte la passerelle de l'*Enterprise* et monte sur le pont. Tout est calme. Un marin, occupé à bourrer une pipe, me regarde approcher. Une barbe épaisse lui mange en partie le visage et la maigreur de ses traits termine le travail.

— Vous avez pas le droit d'être là, me dit-il en me désignant du tuyau de sa pipe.

— Je sais, j'aimerais vous poser quelques questions, j'ai de quoi payer.

Je lui donne une pièce et il la fourre dans sa poche.

— Une seule suffira peut-être pas.

— J'en ai d'autres.

— Bon, je vous écoute.

— J'étais venu attendre un ami, mais je crains d'être arrivé trop tard.

— Vous êtes sur un navire marchand, pas sur un de ces paquebots.

— Un homme très grand...

— Lui, lance le marin, comme s'il venait de se planter une écharde dans le palais.

— Vous voyez de qui je veux parler ?

— Qu'est-ce que vous avez à voir avec ce type ?

Je lui tends une autre pièce sans répondre.

— C'est la mort qui le suit, et je sais de quoi j'parle.

— Où l'avez-vous embarqué ?

— Si c'est votre ami, vous devriez le savoir.

— Il m'a simplement envoyé un télégramme pour me dire qu'il rentrait.

— Et y avait pas d'adresse sur ce télégramme ?

Troisième pièce.

— Curupá, sur l'Amazone, c'est là qu'on l'a embarqué.

— On dirait qu'il vous fait peur.

— Vous avez pas l'air de le connaître si bien que ça, votre ami. Il a passé la traversée, assis à l'arrière du bateau, à roupiller ou à regarder au loin, sans bouger. On aurait dit qu'il surveillait s'il était pas suivi.

Le marin enflamme le tabac, enfourne une longue bouffée, puis il reprend sa pipe en main, comme s'il avait besoin de s'arrimer à cet objet pour continuer.

— Il portait un drôle de médaillon autour du cou. Avec les copains, on a voulu savoir ce que c'était. Alors, on a tiré à la courte paille. C'est tombé sur notre mousse. Il a attendu que le type s'endorme et s'est approché, puis il a tendu la main pour attraper le médaillon... Jésus, Marie, Joseph !

Le vieux marin se signe avant de poursuivre.

— J'ai jamais vu quelqu'un réagir aussi vite. Il a saisi la main du pauvre Tom. Je saurais pas répéter ce qu'il lui a dit, mais c'était pas des mots que je connais. Le mousse était pétrifié.

— L'homme devait tenir à cet objet, voilà tout !

— Peut-être, mais il a réagi comme si sa vie en dépendait.

— Que s'est-il passé ensuite ?

— Le type a regagné sa cabine. On a rejoint Tom pour savoir ce qu'il lui avait dit et à quoi ressemblait ce foutu médaillon. Il a jamais pu nous répondre. Son regard était vide. On aurait cru qu'il avait été foudroyé, alors on l'a aidé à descendre dans la cale et à s'allonger sur sa couchette. Bien sûr, on a rien dit au capitaine, ni au second. Depuis ce moment, Tom est tombé malade, une fièvre qui le brûlait de l'intérieur. Il était bien soigné, mais rien n'y faisait pour le soulager. Une fois rentrés, c'est le second en personne qui l'a ramené chez lui. Je sais pas ce que Tom va devenir, mais je suis pas certain que la médecine puisse quelque chose pour lui.

— Et durant tout le reste du voyage, le mousse n'a jamais pu vous parler de ce qui lui était arrivé ?

— Des fois, il essayait bien de nous parler, mais il y arrivait pas. Entre nous, je crois que le type, il lui a jeté un sort. Depuis ce moment, on l'a plus revu sur le pont, juste quand il est descendu à terre, y a pas une heure de ça.

— Pourriez-vous me dire où habite Tom Mills ?

— Pourquoi je ferais ça ?

— Je suis médecin.

Quatrième pièce.

— Bon, je suppose que je dois bien ça à Tom.

Le vieux marin me donne l'adresse.

— J'espère que vous savez c'que vous faites... Ce type, il a jamais été votre ami, pas vrai ?

— Merci.

Asile de Bedlam (Londres, 1907)

Chambre n° 120. Notes de Jonas, extrait n° 2.

Cher docteur, aujourd'hui, je n'ai pas trop envie de me plonger dans mon enfance, mais je vais pourtant le faire pour vous.

Le courage n'est pas une qualité, il conduit souvent à la mort ; quant à la lucidité, elle interdit l'accès au bonheur. Notez bien cette phrase, elle servira peut-être à éclairer le tunnel obscur qui conduit à l'âme humaine, dont vous vous targuez d'explorer les mystères.

Londres, automne 1887

Je passe la nuit dehors à errer sous la pluie, gageant qu'elle lave enfin la noirceur enfouie tout au fond de mon cœur. Je n'ai pas peur. Je sais où mon acte me mène et c'est moi qui décide. Les rues s'ouvrent devant moi comme la mer Rouge au passage de Moïse. Les éléments m'obéissent, ils me le doivent bien, moi qui leur donne vie dans cette nuit offerte en pâture.

Je rentre au petit matin dans notre logement d'Old Montague Street. La logeuse m'attend à l'intérieur de l'unique pièce, vêtue d'une ample robe de tissu rapiécé en patchwork. Elle m'apprend d'un air faussement grave le décès de ma mère et la présence du corps au London Hospital. Il faut m'y rendre sur-le-champ, me dit-elle. Je ne détourne pas les yeux. J'ai la sensation agréable de défier mon destin.

Tout en sortant, la logeuse ajoute qu'il faudra payer le loyer, que c'est bien triste, mais que la vie continue pour ceux qui restent. Je ne lui réponds pas, l'accompagnant du regard.

Je rassemble quelques affaires, que je glisse dans un sac de toile et quitte ce lieu sans le moindre regret. Je marche longtemps au hasard. Arrivé dans Oxford Street, je perçois le bruit d'une fanfare, au loin. Je suis irrésistiblement attiré, tel un papillon par la lumière. Le soleil est déjà haut dans le ciel. C'est une étrange vision qui s'offre à mes yeux. Les bourgeois s'agglutinent aux abords de baraquements en bois entourés de tréteaux sur lesquels sont dessinés d'étranges animaux aux monstrueuses proportions.

Le Cole's Circus est en ville. Des enfants crient en voyant les peintures représentant des éléphants, des girafes, des zèbres et autres boas, suspendus à des mâts géants, suggérant une réalité plus terrible encore. Longtemps, je demeure au milieu de la foule, comme avalé par cet animal plus terrifiant que toutes les apparitions grotesques peintes sur des panneaux de bois.

Comme je m'apprête à partir, une forme de plus de deux mètres, moitié homme, moitié insecte, se penche sur moi, arborant un sourire bariolé. Ses gestes lents et saccadés la rendent plus irréaliste encore. Sa patte hideuse frôle ma joue. Je ferme les yeux et je m'effondre. J'entends des mots, des paroles décousues venant de tous côtés. On me soulève et je m'évanouis.

Je me réveille, allongé sur des coussins douilletts. Un ange veille sur moi. Il a les traits d'une femme. Sa peau est blanche comme du lait, ses yeux sont d'un bleu transparent et son sourire est le plus beau cadeau que l'on m'ait jamais fait. Elle m'éponge le front en me demandant si ça va. Je ne réponds pas. Je fais durer le plaisir du son de sa voix. Nous sommes dans une roulotte de forains et, en cet instant, je ressens le pouvoir d'arrêter le temps.

Mary est écuyère au Cole's Circus. Je lui raconte une histoire qui pourrait être la mienne : les orphelinats, les dispensaires, la fuite, la rue, la misère, la survie. Elle me prend en pitié, c'est déjà ça. Elle me propose de rester le temps que je veux.

Le cirque est installé à St Bartholomew.

Je soigne les animaux, change les litières. J'aide Mary dans la préparation de ses numéros. Sa grâce et sa beauté m'éblouissent. Elle est faite pour la lumière. Chaque soir, je m'installe au premier rang pour la regarder tourbillonner sur la croupe de Tornado. J'ai le sentiment d'avoir trouvé une famille.

Un dimanche matin, alors que Mary dort encore, je retourne chez Jimmy. Sa mère discute dehors avec une voisine. Elle me dit qu'il n'est pas là, sur un ton méprisant. J'aperçois la bouille de Jimmy à la fenêtre, qui s'efface aussitôt. Je suis triste qu'il n'ait pas le courage de sortir à ma rencontre. Je pourrais comprendre sa peur, sa répulsion, pas sa lâcheté. Je m'éloigne en levant le bras en signe d'adieu. Je le tiens dressé suffisamment longtemps pour être sûr que Jimmy le voie et puis je ferme le poing. Il ne parlera pas.

Je ne vais pas voir Chucky et Johnny, ce n'est pas la peine. Ils ont dû se passer le mot. Ils ne se doutent pas qu'ils me facilitent la tâche. Je tourne définitivement le dos à ce pan de ma vie avec une certaine jubilation. Ces rues ne sont plus faites pour moi.

À l'automne, le cirque part pour Leicester. J'observe avec émotion le démontage du chapiteau. Je prie tous les dieux qu'il me reste pour que Mary m'invite à la suivre.

Deux jours avant le départ, elle me demande si je préfère rester à Londres, ou si je suis partant pour Leicester. Je lui saute au cou en pleurant de joie. Je suis capable de cela. Je sens tout mon corps accroché à des câbles indestructibles.

C'est mon premier voyage hors de Londres.

Je m'éloigne de Whitechapel avec soulagement. Je découvre enfin la vraie couleur du ciel. Je traverse des contrées d'une grande beauté. Je ne savais pas qu'il existait des endroits calmes et paisibles, des endroits où l'on ne se soucie pas de survivre, où la beauté peut exploser à un carrefour, en façades dorées, ou en silhouettes endimanchées. Mary commente avec patience. J'oublie le passé, persuadé d'être arrivé là par la seule force de ma volonté.

OceanofPDF.com

Chapitre 3

Londres, février 1908

J'ai besoin d'écrire, de consigner jour après jour les faits marquants de ma vie. Je dois avouer qu'il m'arrive de les enjoliver parfois, histoire d'entraîner ma plume sur des pentes inconnues, certainement pas des sommets, plutôt des bas-fonds, dont les profondeurs me semblent plus insondables encore que les cimes les plus inatteignables. La fourmilière qu'est l'East End ne cesse de m'inspirer. J'ai la sensation d'apprivoiser mon destin lorsque les mots se dressent enfin sur le papier.

L'homme en noir m'obsède. Il n'est pourtant qu'une vision fugitive, un fantôme apparu et disparu aussitôt après. Je ne peux pas lutter. J'ai reconnu en lui l'homme venu interroger Jonas, le patient de la chambre 120, il y a plusieurs mois. C'est bien lui que j'ai vu descendre de l'*Enterprise*. À l'époque, il y avait eu un second visiteur, un confrère, dont je ne me rappelle plus le nom. Avant cela, personne n'était venu voir Jonas, pas plus que son malheureux compagnon de naufrage. Tous deux avaient été recueillis en plein océan, sur une embarcation de fortune. Ils sont morts peu après ces visites, dans d'étranges circonstances.

Je passe voir Jack Perry, un docker avec qui je me suis lié. Je lui demande de faire jouer son vaste réseau de connaissances. Je lui fais

une description précise de l'homme en noir afin qu'il me prévienne s'il réapparaît. Je sais pouvoir compter sur lui, autant qu'il sait pouvoir tirer parti de moi.

Je longe le quai nord, remonte Commercial Road, grouillante de vie, à la recherche de plaisirs faciles en manière d'oubli. La nuit s'arrange très bien de cette vie-là. La nuit est une matrice qui vomit ses enfants, et le jour qui lui succède n'est qu'un leurre désespérant.

Je progresse dans la rue comme dans un caniveau plein de rats guettant leurs proies. Une humanité qui gratte les pavés de leurs pattes fragiles. Derrière les façades édentées, il y a encore des rats, bercés par la musique, l'alcool, et les rires obscènes, comme des lames de fond.

Alors que je suis perdu dans mes pensées, une jeune femme me heurte en sortant d'une maison. Elle se confond en excuses, me demande si elle ne m'a pas blessé. Elle est grande et bien faite, avec de longs cheveux attachés en chignon, qui tirent sur le roux, partiellement cachés sous un bibi défraîchi. Son sourire gêné me semble sincère et m'incite à engager la conversation.

— Ce n'est rien, vous ne devriez pas vous promener seule à cette heure, lui dis-je.

Ses yeux emplis de surprise croisent les miens. Elle rajuste son chapeau orné de plumes blanches flétries.

— D'où vous sortez ?

— Peu importe. Puis-je vous inviter à boire un verre ?

— D'accord, je connais un endroit, répond-elle après une hésitation.

Nous nous enfonçons bientôt dans Commercial Road en direction du marché de Spitalfields. Nous croisons quelques marchands ambulants amarrés à leurs charrettes, comme s'il s'agissait d'enfants malades. Nous parvenons dans Brushfield Street, étranglée de taudis. Elle entre dans un pub, le *Gun*. L'intérieur est bondé, un interminable comptoir en cuivre brille dans la pâle lueur, semblable aux eaux de la Tamise. Nous nous installons dans un coin. Un petit homme rougeaud aux larges favoris grisonnants s'approche. Nous commandons deux bières. Le type s'éloigne en grognant, puis revient en tenant les chopes dans une seule main. « On paie d'avance », dit-il avant de les poser sur la table. Je lui donne le compte, puis il s'éclipse dans un autre grognement.

— Comment vous appelez-vous ?

— Hannah.

— Moi, c'est Walter. Que faisiez-vous, à une heure aussi tardive, si je peux me permettre ?

— J'étais allée voir ma mère, comme tous les soirs après mon travail.

— Votre travail ?

— Je suis blanchisseuse dans une petite boutique d'Old Montague Street, et vous ?

— Je suis médecin.

Un silence suit. Hannah paraît nerveuse, elle termine sa bière en deux lampées.

— Merci pour la bière, il faut que j'y aille, je commence tôt demain.

— Déjà ! Vous ne voulez pas que je vous raccompagne ?

— Non, c'est pas la peine, j'ai l'habitude.

— Peut-être que l'on pourrait se revoir ?

La jeune femme détourne son regard vers la sortie.

— Je crois pas que ça serait une bonne idée, dit-elle avant de s'éloigner.

Je reste un moment assis à faire tourner la chope entre mes mains. Je n'ai pas eu la présence d'esprit de lui demander son nom.

Avant de quitter le pub, j'interroge le patron. Il me répond avec un sourire narquois :

— Pour sûr, mon vieux, tout le monde connaît Hannah dans le quartier, à moins de tomber de la lune, mais son nom, ça, je sais pas.

— Sa mère habite sur Commercial Road.

— M'étonnerait, je crois même qu'elle en a plus depuis longtemps... Excusez, j'ai du travail.

Un type s'approche du comptoir.

— Alors, comme ça, t'en as après Hannah ?

L'homme est de taille moyenne, chichement vêtu. Le sourire qu'il arbore révèle une denture incomplète. L'odeur qu'il dégage ferait fuir une honorable famille de putois.

— Qui vous dit que je m'intéresse à elle ?

— Jim Stoltz a les oreilles qui traînent un peu, c'est vrai, mais selon le point de vue qu'on se place, ça peut être un défaut ou une qualité, à vous de me dire.

— Je vous écoute.

— D'accord, mais faut bien que je vive, dit-il en frottant plusieurs fois de suite le pouce contre l'index.

— Combien ?

— Pour cinq shillings, je peux vous dire où la trouver à coup sûr.

Je fouille mes poches, dégote la somme que je tends à l'homme. Il referme ses doigts par-dessus en regardant autour de lui.

— Le *Ten Bells*, un pub sur Commercial Street, c'est là qu'elle rabat les clients.

— Les clients ? Elle m'a dit qu'elle était blanchisseuse.

— Tout ce que je sais, c'est que la nuit, c'est pas des nippes qu'elle fait reluire.

Et puis le type retourne à sa table en riant. Je reste encore un moment, à regarder les formes qui m'entourent, leurs bouches comme des balafres, d'où suppurent des paroles indécentes.

Asile de Bedlam (Londres, 1907)

Chambre n° 120. Notes de Jonas, extrait n° 3.

Mon cher docteur, j'aime ouvrir mon cahier le soir, lorsque la nuit tombe pesamment sur les vieilles pierres de ma cellule.

La fin d'un jour représente toujours une fin. Peut-être y verrez-vous l'importance du dérisoire, ou bien l'ombre d'une existence perdue parmi la multitude des ombres. Je suis certain que vous avez une explication toute faite, rien à voir avec ce qui m'agrippe, une simple théorie inattaquable et dont je pourrais convenir pour vous maintenir dans le flou si peu artistique de votre sacerdoce.

Je vous vois condescendant, croyant écouter, mais déjà perdu dans quelque réflexion définitive, certainement satisfaisante pour vous. Malgré tous vos efforts, il vous sera impossible d'entrer dans ma tête.

C'est votre prison, vos barreaux faits d'un métal plus solide que l'acier le plus pur. Je vous livre des fragments, jamais plus que ce que je décide. Je ne suis pas malade, moi, puisque je n'usurpe aucune identité. N'est-ce pas, docteur ? Je suis un homme complet. Je suis en totalité dans chaque parcelle de mon être. Ces parcelles ne me constituent pas, elles sont moi. Je ne vois pas avec mes yeux, mais avec mon esprit. Pensez-y, docteur, même après que je serai sorti d'ici.

Comme cela vous plairait de faire le nid de vos frustrations dans ma propre folie, de fuir vos fantasmes en rationalisant leurs fondements. Il n'est pas nécessaire d'expliquer les choses que l'on vit : en avoir conscience peut amplement suffire.

Vous croyez trouver des réponses en vous plongeant dans des eaux plus ou moins troubles. C'est votre plus grande erreur. Seule l'écume est importante. Intéressez-vous à l'écume, docteur.

Londres, novembre 1887

Nous sommes installés à Leicester, prêts à passer l'hiver. Le cirque est une arche de Noé multicolore. Anton Cole, son directeur, a accepté mon intégration après que Mary eut plaidé ma cause. Elle semble lui vouer une sorte d'admiration filiale. Cole est un gros homme qui dégage une tristesse infinie lorsqu'il n'est pas grîmé de ses habits de clown. Le seul point noir à cette vision, le seul accroc qui m'empêche de toucher enfin à un bonheur complet, s'appelle Steeve, le dompteur de fauves. Il ne m'aime pas, pourtant je m'applique dans mon travail. Je prends le plus grand soin des animaux, mais il trouve toujours à redire.

Un soir que nous sommes occupés à changer la litière des fauves, j'essaie de lui parler amicalement. Il s'approche de moi. Ses yeux saignent. Il me pousse violemment contre les barreaux de la cage de Sheera et m'agrippe par le cou. Je me débats comme un diable, sans réussir à me dégager. Steeve serre plus fort. Le tigre feule. Je me mets à pleurer comme l'enfant que je suis. Ma vue se trouble et je lutte pour garder les yeux ouverts. Steeve me crie de m'éloigner de Mary, que ma place n'est pas ici, que je n'ai qu'à retourner d'où je viens. C'est donc ça. Je voudrais lui dire que je viens de nulle part, mais rien ne parvient

à sortir de ma gorge. Alors, je fais semblant de perdre connaissance. Steeve relâche son étreinte. L'épais bracelet de cuir noir qu'il porte au poignet m'a entamé le cou. J'ai mal, mais je tiens bon. Il prend peur, peut-être me croit-il mort ? Il fuit en m'abandonnant, gisant sur la paille fraîche.

Longtemps, je reste allongé à sangloter. J'ai froid. J'en veux à ma mère de ne m'avoir jamais aimé. Je m'en veux d'avoir cru en ma bonne étoile.

Je me bascule sur le côté de façon à voir l'intérieur de la cage. Sheera s'est recouché sur le flanc, il est calme. En cet instant précis, j'envie le respect qu'il inspire, même enfermé dans une cage. Moi, je n'ai même pas ma place sur ce lit de paille.

Je finis par regagner la roulotte à grand-peine. Je dois être dans un triste état si j'en juge par le regard affolé de Mary. Je lui dis que je suis tombé en changeant les litières. Elle remarque la trace rougeâtre autour de mon cou et comprend aussitôt. Elle sort en trombe. Je voudrais la suivre, lui dire de ne rien faire sous le coup de la colère, que tout est ma faute, que ça va aller. Je sais qu'elle ne m'écouterait pas. Je m'allonge sur les coussins. Je ne ressens plus vraiment la douleur et ferme les yeux en pensant que je pourrais bien finir vainqueur du prochain combat contre Steeve.

J'ai peut-être fait une erreur en pensant que ma vie tournait désormais autour de Mary. Elle ne tourne autour de rien, elle suit un chemin sans traces.

Je m'endors. Le sommeil est mon royaume. J'explore des mondes étranges, je pare les coups, j'évite les lames aiguisées. Tout est possible dans les replis de mon esprit.

Je me réveille lorsque la porte de la roulotte s'ouvre. Les yeux mi-clos, je perçois Mary qui approche son visage du mien. Je fais toujours semblant de dormir. Elle se penche encore. Je sens son parfum. Elle dépose un baiser sur mon front. Recommence. Chaque impact est une empreinte indélébile de sa bouche sur ma peau. Puis elle se redresse. Je la regarde maintenant. Elle me sourit, sans parvenir à effacer la ride entre ses yeux.

— Tout est réglé, me dit-elle.

Je sais qu'il y a un prix à payer. Son sourire triste en atteste. Je lui souris à mon tour en pensant que rien n'est réglé, vraiment rien.

J'évite Steeve. Voilà plusieurs jours que je ne m'occupe plus des animaux. J'assiste Mary dans la préparation de son numéro d'écuyère. Elle est d'un perfectionnisme extrême. Chacun sait, au sein du cirque, que c'est loin d'être le cas du dompteur. Aussi, personne n'est vraiment surpris lorsqu'on apprend qu'il s'est fait attaquer par Sheera alors qu'il lui apportait à manger. Le tigre ne lui aura laissé aucune chance. Plus tard, l'animal ne tente même pas de fuir par la porte de la cage restée ouverte. Un mystère que garde Sheera derrière son regard doré, un secret ténu, impalpable comme la légère excroissance violacée sur la tempe droite de Steeve, que nul ne remarque, à part moi.

OceanofPDF.com

Premier crime de Jack l'Éventreur

Le vendredi 31 août 1888, aux alentours de 3 h 45 du matin

Le temps est particulièrement froid et humide dans l'East End. L'impression de totale obscurité est due à ce mélange caractéristique de fumée et de pollution qui submerge le quartier. La pluie tombe comme souvent, violente, implacable, et des éclairs déchirent le ciel.

Comme tous les matins, Charles Cross tire sa charrette pour se rendre à son travail dans le quartier de Pickfords. Il est accompagné de Robert Paul avec qui il travaille. Ils arrivent dans Buck's Row, lorsque Cross appelle son camarade, pour lui montrer une femme allongée sur le trottoir, de toute évidence morte. Les deux hommes pensent immédiatement à une crise cardiaque, car, si le visage et les mains sont glacés, le reste du corps est encore chaud.

Sans pousser plus loin leurs investigations, Cross et Paul partent chercher de l'aide et tombent sur le policier Neil, qui les suit en courant, tout en tenant sa lampe à bout de bras. Une fois sur les lieux, les trois hommes constatent, à la lueur de la lampe, que la femme baigne dans son sang. Au vu du caractère criminel du décès, Neil se précipite chez le Dr Llewellyn, qui habite à deux pas. Ils sont de retour sur le lieu du crime à 4 h 10.

La victime s'appelle Mary Ann Nichols, dite Polly, alcoolique notoire. Sa dernière adresse connue est celle d'une petite pension de famille, au 18 Thrawl Street, dans le quartier de Spitalfields, où elle partageait une chambre avec quatre autres femmes. Le 24 août 1888,

Polly bougea pour une pension appelée *La Maison Blanche*, au 56 Flower and Dean Street. C'était en fait un bordel.

Après examen, le légiste déclare que la victime a expiré quelques minutes après le premier coup porté. Chose étrange, le médecin recueille l'équivalent d'un verre et demi de sang, ce qui lui semble inconcevable, étant donné la gravité des blessures et le saignement abondant qu'elles ont dû entraîner.

Rapport du Dr Llewellyn réalisé le matin même :

« Il s'agit d'une femme d'environ quarante ou quarante-cinq ans. La mâchoire présente de multiples contusions, sans doute dues à des coups de poing. Une entaille de huit centimètres de large s'étend d'une oreille à l'autre. Une lame (couteau ou scalpel) moyennement affûtée a vraisemblablement été utilisée. Cinq dents sont manquantes et la langue est lacérée. Il n'y a pas de traces de sang sur la poitrine, ni même sur le reste du corps ou les vêtements. Pas non plus de lésions hormis au bas de l'abdomen. Le flanc gauche est profondément perforé. La lame a ensuite tranché les chairs vers le bas. Les blessures s'orientent de gauche à droite, ce qui laisse à penser que l'agresseur est gaucher. Il semble qu'il ait utilisé un seul instrument. »

Déposition d'Edward Walker

« Je m'appelle Edward Walker. J'habite au 15 Midwell Street, et je n'ai pas de travail. J'étais autrefois forgeron, mais je ne le suis plus. J'ai vu le corps à la morgue, et je crois de tout mon cœur qu'il s'agit de ma fille. Cependant, je ne l'avais pas vue depuis longtemps. Je l'ai reconnue à son apparence physique générale, et aussi à la petite marque qu'elle avait sur le front depuis son enfance. Il lui manquait aussi une ou deux dents, les mêmes que la dernière fois où je l'ai vue. Ma fille se nommait Mary Ann Nichols, et elle s'est mariée à trente-trois ans. Son mari est William Nichols et il vit encore. Il est machiniste. Ils ont vécu séparés sept à huit ans. La dernière fois que j'ai entendu parler d'elle, c'était avant Pâques. Elle avait quarante-deux ans. »

Chapitre 4

Londres, février 1908

Je quitte ma maison de Bond Street après avoir ingurgité un petit déjeuner copieux, préparé avec soin par Mrs Stucker. J'habite seul dans une immense bâtisse depuis la mort de mon épouse. Mrs Stucker fait office de femme de ménage et de cuisinière, mais elle ne dort pas ici.

Je longe un moment les maisons de style géorgien. J'ai prévenu John Singleton la veille que j'aurais un peu de retard à l'asile. Je croise un groupe de Navies partis en bordée. La nuit a été particulièrement fraîche. Je remonte le col de ma veste, puis relis l'adresse du mousse de l'*Enterprise*. J'aime ce moment où les fantômes de la nuit errent encore comme des vampires fuyant la lumière du jour.

J'aborde Leman Street, et poursuis par Commercial Road. Je bifurque ensuite sur la gauche dans Dorset Street. À tout moment, je m'attends à voir surgir Hannah. Je me ressaisis en pensant que le hasard est comme la foudre, il ne frappe jamais deux fois au même endroit.

Parvenu à l'adresse indiquée par le marin de l'*Enterprise*, j'avise un jeune homme assis sur une marche. Il ne lève pas les yeux à mon arrivée et continue à mâcher des noix de cajou. Il a le teint aussi gris que le mur de la façade. Son visage émacié est en partie dissimulé par une épaisse tignasse blonde. Je lui demande si c'est bien ici qu'habite Tom Mills et, toujours sans me regarder, il me répond :

— Qu'est-ce que vous lui voulez ?
— Lui parler.
— Qu'est-ce qui vous dit qu'il a envie de vous parler, lui ?
— Je crois que je pourrais l'aider, je suis médecin.
— Parce qu'il a besoin d'un médecin, d'après vous ?
— C'est ce que l'on m'a dit... qu'il était malade, je veux dire.
— Je suis pas malade.
— Vous êtes Tom Mills ?
— Lui-même, et vous, vous êtes qui ?
— Dr Croft. Un des marins de l'*Enterprise* m'a dit que vous aviez contracté une forte fièvre durant la traversée.

Le mousse a un mouvement de recul. Sa voix chevrote quand il reprend :

— Ça doit être cette langue de vipère de Jimbo qui vous a dit ça...
— Il a menti ?
— C'est passé maintenant, j'ai plus envie de parler de ça.
— S'il vous plaît, c'est important. Vous auriez fait un pari au sujet d'un médaillon que portait un passager.

Mills attrape une noix de cajou et la jette dans sa bouche.

— C'est vrai, mais le type a réagi trop vite pour que je m'en empare.

— Vous avez eu le temps de voir à quoi il ressemblait ?

Mills se met alors à tracer dans la poussière une forme circulaire contenant un triangle percé de trois droites.

— À ça, dit le mousse.

— Et ensuite ?

— Je me souviens plus de ce qui s'est passé. C'était comme si on avait éteint la lumière d'un coup, je voyais plus rien, je sentais plus rien.

— Ce... Jimbo m'a affirmé que le second de l'*Enterprise* vous a ramené chez vous presque mourant.

— Faut croire qu'il s'est trompé. Je suis un dur à cuire.

— Depuis quand êtes-vous guéri ?

Tom Mills hésite un instant.

— Si vous allez me chercher une chope de bière aux *Trois Cygnes*, au coin de la rue, je vous raconterai la fin de l’histoire.

Je m’empresse de me rendre au pub que vient de m’indiquer le mousse et retourne auprès de lui, une chope à main. Il en boit une longue gorgée avant de poursuivre.

— Le type au médaillon, il est venu hier. Il a dit à ma mère qu’il était médecin et que c’était le capitaine de l’*Enterprise* qui l’envoyait, qu’y aurait rien à payer. J’étais pas conscient. Il a demandé à ma mère s’il pouvait rester seul avec moi. Quand je me suis réveillé, il était là. Je l’ai tout de suite reconnu, mon cœur a failli lâcher. Il m’a attrapé le bras en me disant que j’étais tiré d’affaire, et c’était vrai que je me sentais bien, j’avais plus de fièvre.

Mills s’envoie une autre lampée de bière et la laisse glisser dans sa gorge.

— Et après, qu’a fait l’homme ?

— Il est parti.

— C’est tout ?

Mills ne répond pas. Je le sens nerveux. Il termine sa bière.

— Non, c’est pas tout. Le type, il m’a dit qu’un dénommé Walter Croft viendrait et qu’il faudrait que je lui raconte toute l’histoire.

— C’est pas possible, vous devez vous tromper ?

— Je vous jure que c’est la vérité vraie.

Mills abandonne la chope sur le trottoir.

— Je vous laisse la rapporter, dit-il avant de rentrer chez lui.

Comment l’homme en noir pouvait-il savoir que je viendrais ? Il y a forcément une explication rationnelle, mais je ne la trouve pas. Il est temps de retourner à Bedlam en espérant que la marche éclaire un peu mes pensées.

Asile de Bedlam (Londres, 1907).

Chambre n° 120. Notes de Jonas, extrait n° 4

Mon cher docteur, vous seriez étonné de voir à quel point commettre un meurtre est chose aisée. Je dois avouer avoir autant de jubilation dans le souvenir de l'acte que dans sa réalisation. Vous vous tromperiez en pensant qu'il s'agit d'une nature. Je n'aurais jamais tué ce bon vieux Steeve s'il ne m'y avait forcé. Je venais de rendre justice, la mienne. Il faudra que nous ayons une petite conversation au sujet de cette notion, si vous le voulez bien. À moins que vous n'ayez peur de ne pas être le maître du jeu. Il est vrai que je connais tout de vous. Je pourrais bifurquer à chaque intersection de votre cerveau et m'y sentir familier, m'enfoncer dans les méandres de votre conscience, me repaître de votre inconscient. Ne cherchez pas à me comprendre, de grâce, cherchez plutôt à sonder vos pulsions les plus secrètes, les plus enfouies et vous verrez que nous ne sommes pas si différents l'un de l'autre.

Rien que vous ne sachiez déjà, n'est-ce pas, docteur ?

Leicester, hiver 1887-1888

Depuis la mort de Steeve, je suis chargé de nourrir les animaux. Je passe le reste du temps en compagnie de Mary. Je préfère les répétitions aux représentations, quand elle danse sur le dos de son alezan, pour mon plaisir exclusif. Mon destin tournoie sur une piste sableuse, sentant bon l'urine des animaux et la sueur des humains. Je suis chez moi sous la toile zébrée de rouge, de jaune et de blanc. Cette maison en vaut bien une autre, au moins, toutes celles d'avant. Mon univers est cette piste où s'exprime la grâce.

Mary et moi avons de longues conversations. Un jour, je lui dis qu'elle est plus qu'une mère pour moi.

— Personne ne peut remplacer une mère, me dit-elle, gênée.

— Plus qu'une mère, je répète.

— Tu sais, il y a plusieurs façons d'aimer les gens...

— Non, il n'y a qu'une seule façon d'aimer.

— Ton cœur est encore trop petit pour le comprendre.

— Mon cœur est aussi grand que le tien, je t'assure.

Je m'approche pour l'embrasser. Elle se détourne et continue à disserter sur les différences d'amour entre les adultes et des enfants. Je ne comprends pas où elle veut en venir. Et puis elle me parle de Matthew, le trapéziste, me demande ce que je pense de lui.

— Ce bellâtre ! je réponds.

Mary change aussitôt de sujet. Elle se met à me parler d'une nouveauté qu'elle souhaite intégrer à son numéro de voltige. Je ne suis pas dupe de sa diversion. Je ne l'écoute pas. Je pense au grand gaillard musclé volant dans les airs tel un oiseau de malheur. Je pense à mon ange qui voudrait bien le rejoindre, à moi planté dans les sables mouvants de l'enfance. Je sais bien ce qu'une femme attend d'un homme, et je me maudis de n'être pas assez grand pour le donner à Mary.

Je l'accompagne jusqu'à la piste. Elle me montre sa nouvelle acrobatie. Un instant, j'oublie mes mauvaises pensées. J'applaudis, une fois qu'elle en a terminé. Quelqu'un d'autre applaudit. Matthew était là depuis le début, assis dans les gradins. Mary ne peut se retenir de sourire. Son regard passe de moi au trapéziste, et lorsqu'il se pose à nouveau sur moi, je sens une gêne immense dans ses yeux. Matthew me rejoint au bord de la piste.

— Qu'est-ce que t'en penses, mon garçon ? me demande-t-il en me tapotant l'épaule.

Le contact de sa main me fait l'effet d'une piqûre de frelon. Personne ne me touche. Personne ne me fait mal. Je traverse la piste en courant, me prenant les pieds dans un cordage. Je parviens maladroitement jusqu'à une échancrure de la toile du chapiteau et m'y engouffre. J'entends la voix de Mary, qui me crie de m'arrêter. Une fois dehors, j'accélère, je zigzague entre les roulottes. Mes jambes continuent à me porter, malgré l'asphyxie qui me guette. À bout de souffle, je tombe à genoux, suffoquant. Je ne me rappelle plus comment on fait pour respirer. J'ai besoin de toute ma volonté pour m'en souvenir. Inspirer, expirer, calmement, apprivoiser mon cœur, comme un poisson resté trop longtemps hors de l'eau. Des êtres difformes se moquent de moi. Je voudrais perdre connaissance, mais je n'y parviens pas. Quelqu'un m'aide à me relever. Je me laisse faire. Mary me prend par la main et me raccompagne jusqu'à la roulotte. Les

rires se sont tus. Bientôt, je m'allonge sur des coussins. Mary éponge mon front avec un linge humide. Elle me demande ce qui m'a pris de réagir ainsi. Je lui réponds que je l'aime, que je ne veux pas la perdre.

— Moi aussi je t'aime beaucoup, et je n'ai pas l'intention de t'abandonner, si c'est de ça que tu as peur.

— Tu m'aimes beaucoup ?

— Bien sûr, tu as tellement souffert.

— C'est parce que j'ai souffert que tu m'aimes ?

— Non, c'est pas ce que j'ai voulu dire...

— C'est pourtant ce que tu as dit.

Elle cherche une réponse cousue de faux espoirs. Elle veut parer au plus pressé. C'est ce qu'elle fait.

— Tu es dans mon cœur à jamais.

— J'aurais préféré pour toujours.

— C'est pareil...

— Non, c'est pas pareil... Tu aimes Matthew ?

— Je l'aime bien...

— Comme moi ?

— C'est pas la même chose...

— Je suis un enfant et lui est un adulte... c'est ce que tu essayais de m'expliquer tout à l'heure, pas vrai ?

— Je ne sais pas...

— Bien sûr que tu sais, arrête de te moquer de moi.

— Jamais je ferai ça.

Je me lève brusquement, mes jambes flageolent. Mary n'essaie pas de me retenir. J'aimerais qu'elle le fasse. Je sors de la roulotte en titubant. Je me ressaisis un moment, puis me dirige vers la ménagerie. Les singes s'agitent lorsque j'entre. Je m'approche de la cage de Sheera. Je lui demande s'il désire goûter de la chair de trapéziste. Le tigre est nerveux. Ressent-il ma colère ? J'ouvre la cage et m'assois à l'entrée. Sheera s'approche. Sa queue ressemble à un serpent gisant dans la poussière. Il hume l'air, me jauge de son regard enflammé. Il pourrait me sauter à la gorge, m'engloutir. Au contraire, il se calme, s'allonge près de moi. Je fais de même. Je ferme les yeux. J'écoute la respiration du fauve. Je laisse aller.

Plus tard, je regagne la roulotte. Avant d'entrer, je grimpe sur une roue pour atteindre la fenêtre, regarde à l'intérieur. Matthew est là. Mary est dans ses bras. Elle ne résiste même pas quand il l'embrasse sur les lèvres. Cette fois, je ressens les impacts de ses baisers, comme autant de brûlures. Puis, elle repousse le trapéziste, lui dit de partir, que je vais revenir bientôt. Je descends de mon perchoir et me cache sous le plancher. Je regarde Matthew s'éloigner. J'observe les muscles de ses épaules rouler sous son maillot rayé. Je le déteste. Je me mets à pleurer, enfin, pour que la rage ne me détruise pas sur-le-champ.

OceanofPDF.com

Chapitre 5

Londres, février 1908

J'ai vite fait de rejoindre Bishopsgate Street et de trouver un cab. Il pleut à verse. Nous descendons bientôt la rue, puis traversons la Tamise par Lambeth Bridge. Les piles du pont m'apparaissent comme un gigantesque H émergeant du mur de pluie. Parvenu à l'angle de Lambeth et George Road, je demande au cocher de me déposer. J'ai envie de faire le reste du chemin à pied, malgré la pluie.

J'arrive à Bedlam trempé jusqu'aux os. Avant de pénétrer dans l'imposant bâtiment, je me retourne vers St George Fields en contrebas, puis disparaiss dans la gueule de granit.

Si j'en juge par le regard que me lance le concierge, je dois être dans un piteux état. Je le salue et me rends à mon bureau. Le poêle est allumé, il dispense une chaleur bienfaisante. J'ôte mon manteau pour le faire sécher. Johnny entre à cet instant. Il paraît gêné en me voyant. Je lui demande ce qui ne va pas. Il finit par me dire que je devrais rentrer chez moi me reposer, que je ne suis pas dans mon état normal depuis quelques jours. Il est inquiet. Je le remercie de sa sollicitude, mais lui affirme que je vais bien. Pour autant, j'ajoute que je ne vais pas m'attarder et suivre son conseil. Il m'a prouvé par le passé que je peux lui faire une totale confiance pour me suppléer. Au moment de prendre congé, Johnny veut parler, puis se ravise et quitte mon bureau.

Mrs Stucker est surprise de me voir rentrer si tôt à la maison. Je lui dis que je n'aurai pas besoin de ses services dans les jours à venir, que

je désire être seul. Elle obéit à contrecœur. Une fois qu'elle est partie, je me replie dans la bibliothèque, un verre de whisky à la main. Je parcours des yeux les rayonnages. Mon regard s'arrête sur *Les Grandes Espérances* de Charles Dickens. D'un doigt, j'effleure la tranche, au moment où tinte la sonnette de la porte d'entrée. J'attends, c'est sûrement une erreur. Au deuxième coup de sonnette, je me résous à descendre.

Jack Perry, le docker, occupe l'embrasement de toute son imposante carrure. Je ne sais s'il arbore un sourire narquois, ou si c'est le mégot au coin de sa bouche qui lui donne cet air goguenard.

— Votre type, je l'ai retrouvé, je le piste depuis ce matin, je voulais être sûr.

— Entre et raconte-moi tout !

Je conduis le docker dans la cuisine.

— J'ai pas ménagé ma peine pour le chercher. Vous auriez pas un petit quelque chose à boire ?

Je lui sers un verre de sherry, qu'il engloutit comme s'il s'agissait d'eau plate.

— Votre type, il vient tous les jours au cimetière de Bunhill Fields pour se recueillir sur une tombe.

— Vous êtes certain qu'il s'agit bien de lui ?

— Les frères Hill travaillent là-bas comme fossoyeurs, rien ne leur échappe dans le quartier. C'est eux qui m'ont prévenu. J'ai vérifié, c'est bien votre homme, y a pas de doute.

— Cette tombe ?

Perry me tend son verre vide. Je le lui remplis de nouveau et il le boit d'un trait.

— En plus de me payer, faudra me donner de quoi dédommager mes informateurs.

— Ne vous inquiétez pas, je paierai ce qu'il faut... Alors, cette tombe ?

— Mary Manstor, qu'y a gravé dessus. La dalle en marbre est encore couverte de fleurs, vu que la dame est enterrée depuis une semaine. C'est Mike Hill qui a creusé le trou.

— Alors, il a dû être en contact avec la famille de cette Mrs Manstor.

Ô

Je n'ai guère besoin de réfléchir longtemps.

— Lui ?

— Tout juste. C'est le même type après qui vous courez et qui vient se recueillir. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

Perry saisit une grappe de raisins dans un compotier et se met à manger.

— À quel moment se rend-il au cimetière ?

— Toujours l'après-midi, entre 15 et 16 heures.

Je jette un coup d'œil à ma montre. Trop tard pour aujourd'hui.

— Quand vous irez au cimetière, demandez au gardien où sont les frères Hill. Vous aurez qu'à dire que vous venez de ma part, ils vous mèneront à la bonne tombe. Ils ont rien à me refuser.

Jack Perry sort, emportant une autre grappe, ainsi que quelques pièces qu'il va à coup sûr s'empresse de convertir en pintes.

Il est 20 heures lorsque je quitte ma demeure. Les rues grouillent de cabs et de gens qui s'apprêtent à porter la bannière. La pluie a cessé de tomber. En arrivant dans l'East End, je croise des hommes et des enfants en guenilles, pour l'essentiel, en quête d'un abri pour la nuit. Une vieille femme s'approche de moi, me tient des propos incompréhensibles. Elle est trempée comme une soupe. Elle propose de lire mon avenir dans les lignes de ma main. Sa vue me révolse, je la repousse.

Je décide de me rendre au *Ten Bells*, espérant y trouver Hannah. Je m'engouffre dans Leman Street, débouche bientôt à l'intersection de Whitechapel Street et de Commercial Road, puis remonte jusqu'au 84.

Je pénètre à l'intérieur du pub. La fumée agresse mes yeux. Je regarde de tous côtés. J'aperçois un couvre-chef emplumé dont je connais la propriétaire. Hannah est attablée avec trois autres femmes plus âgées qu'elle. Elles bavardent en riant, sous le regard amusé de clients. Je m'approche de leur table, tout en cherchant ce que je vais bien pouvoir dire. La plus âgée m'avise la première et me lance un sourire aguicheur.

— Alors, mon mignon, tu veux quoi ?
Hannah me jette un coup d'œil dédaigneux.
— Vous me reconnaissez ? C'est moi, Walter...
— Je connais pas de Walter.
— On s'est rencontrés l'autre soir dans la rue, je vous ai accompagnée ici pour boire une pinte.
Cette fois, Hannah m'observe avec insistance.
— Est-ce qu'on pourrait se parler ? je demande.
— Ben, vas-y, je t'écoute.
— Je préférerais dehors, juste vous et moi.
La jeune femme fait un clin d'œil aux autres.
— Bon, d'accord, mais mon temps, c'est de l'argent.
— Bien sûr.
— À tout à l'heure, les filles, je crois pas en avoir pour bien longtemps.
La jeune femme effarouchée a fait place à une tout autre personne, étourdie par l'alcool. Une fois à l'extérieur du *Ten Bells*, elle dit :
— Alors, je t'écoute... ou bien tu veux qu'on aille dans un coin tranquille ?
— J'ai beaucoup pensé à vous depuis qu'on s'est vus.
— Ben, c'est que t'as du temps à perdre, mais moi j'en ai pas.
— Ce que vous faites...
— Tapiner, tu veux dire ? Faut pas avoir peur des mots, je gagne ma vie comme ça, tant que je suis pas trop fanée.
— Je ne vous juge pas, vous savez, j'ai quelques moyens, vous ne seriez plus obligée.
Hannah s'esclaffe.
— Tu m'as vue une seule fois et tu voudrais m'entretenir ? Je crois plus au père Noël depuis longtemps. J'aurais tôt fait de me retrouver à nouveau sur le trottoir. J'en ai connu quelques-uns, des hommes qui me faisaient miroiter la lune en plein jour.
— Je ne suis pas comme eux.
— Si tu l'es pas, tu le deviendras. J'imagine qu'un monsieur comme toi a une jolie petite femme qui l'attend à la maison ?

— Personne ne m’attend.
— Même si tu dis vrai, j’ai pas le droit de rêver. Oublie les violons, c’est pas le bon endroit pour les faire jouer. Trouve-toi une gentille fille et fais-lui des enfants, c’est ce que t’as de mieux à faire.
— Et si j’ai encore envie de vous revoir ?
— D’accord pour une gâterie, ou tout ce que tu voudras, du moment que tu paies.
— Je reviendrai demain, je paierai ce qu’il faut et on parlera.
— Comme tu voudras. Pour ce soir, ça ira.
— Non, je tiens à vous payer le temps passé.
— Si tu y tiens, je suis pas en position de refuser.
Elle prend les pièces que je lui tends, les glisse sous sa robe et entre dans le pub. Je me jure de ne pas la laisser s’enfoncer dans la fange, je la sauverai, qu’elle me croie ou non.

Asile de Bedlam (Londres, 1907)
Chambre n° 120. Notes de Jonas, extrait n° 5.

Vous me faites de la peine, docteur. Cela fait longtemps que vous ne m’aviez rendu visite. Peut-être n’appréciez-vous plus ma compagnie, ou sont-ce vos autres patients qui vous accaparent tellement ? Pourtant, je doute qu’ils soient aussi passionnants que moi. À moins qu’une affaire d’une tout autre nature ne vous occupe. Parlez-m’en, n’hésitez pas, je suis certain de pouvoir vous aider. Ainsi, tout serait plus facile. Je sens une grande douleur qui vous déchire. Venez à moi, docteur, regardez-moi ! Pourquoi avez-vous peur de mes yeux ? À cause de ce qu’ils projettent en vous ? Avez-vous entendu parler de cette nouvelle invention, le cinématographe ? Des images projetées sur un écran qui reproduisent le mouvement. J’adorerais filmer l’édifiante approche de vos nuits, là où vous vous rendez, loin des vivants. Nos vies rêvées ne peuvent se satisfaire de la douleur du réel, c’est pour cette raison que bon nombre d’humains se réfugient dans la folie. Un homme sans folie est un homme incomplet. Vous en trouverez peu

capables de dissenter froidement sur le sujet. Mais voilà que je deviens grave, mon cher docteur. Je commence par être ironique et je finis par être grave.

Leicester, hiver 1887-1888

L'hiver touche à sa fin. Le cirque reprend la route pour Londres. Il se remet en mouvement, tel un gigantesque reptile, testant ses muscles engourdis, tâtant la route sinueuse de ses anneaux multicolores.

Je suis content de partir, la situation est tendue entre Mary et moi depuis qu'elle s'est entichée de son trapéziste. Elle le rejoint en cachette lorsque je m'occupe des animaux. Une fois, je la suis, pour être sûr. Erreur de débutant. Encore plus de souffrance. Mary ne me donnera jamais ce qu'elle donne à Matthew. Elle se dévêt pour lui, lui offre sa peau, toute sa peau, et il s'en repaît. Elle semble heureuse et je suis exclu de ce bonheur.

Je passe moins de temps auprès de Mary. Sa présence est devenue douloureuse, nos conversations sont faussées. Un gouffre se creuse entre nous, chacun s'accommodant du regard de l'autre, chacun sur une rive opposée, espérant ne pas comprendre les mots prononcés, transformés par l'écho trompeur du vide.

Je passe le plus clair de mon temps avec Sheera. Un soir, Matthew me surprend assis près de la cage. Un instant, je crois qu'il veut me faire du mal, que l'histoire se répète, mais il n'en est rien. Il me parle de ses sentiments pour Mary. Je l'écoute sans répondre. Un rictus de dégoût déchire mon visage et je le camoufle en sourire. Matthew pose sa main sur la mienne. Je me maîtrise pour ne pas bouger. Il croit sûrement avoir réglé les choses en douceur. Pour un peu, il m'inspirerait de la pitié. Il ne se doute pas qu'il a amorcé une bombe, une bombe qui n'a même pas de nom. Alors, je regarde Sheera. Il me comprend.

La route est longue jusqu'à Londres. Les animaux sont nerveux. Sheera ne mange presque plus, je le réconforte. Je suppose qu'il ne sait jamais où il va, pourquoi les roues tournent sous ses pattes, s'il sait ce qu'est une roue, s'il en comprend le mécanisme. Aller ailleurs, quelle différence pour lui ? Je lui raconte les rues de Whitechapel, la joie des

enfants jouant sur les trottoirs, la fierté des parents couvant leur progéniture. Je lui raconte les rêves des enfants, pas la réalité, pas les morceaux de bois grossièrement attachés entre eux par un mauvais lien et disparaissant dans les égouts, pas la survie, ni la loi du plus fort.

Je ne compte pas les jours. Mary et moi ne nous parlons presque plus. Je tente de faire aussi bonne figure que possible. J'attends qu'elle s'endorme, puis sors déambuler dans les entrailles du cirque. La plainte d'un violon surgit dans la nuit. Je parviens devant la roulotte de Matthew. Tout est calme. Je tourne la poignée. La porte n'est pas fermée à clé. Je cherche une explication plausible au cas où le trapéziste me surprendrait. Je pousse la porte. Il dort profondément, rêvant sûrement à Mary. Je m'approche de lui. C'est un véritable capharnaüm. Je manque de renverser un pot de magnésie posé sur un tabouret. Mes mains en sont couvertes. Matthew se retourne sur sa couche. Je demeure immobile, le sang cogne à mes tempes.

Je regarde mes mains teintées de magnésie, comme s'il s'agissait de celles d'un fantôme. Je me penche, cherche la gaine de cuir collée à mon mollet gauche. Saisis le manche de mon couteau et l'extrais de l'étui. Me relève. M'approche de Matthew. Je n'ai plus qu'à tendre le bras, poser le fil de la lame sur sa gorge et trancher net. J'aimerais voir briller ses yeux. Il ne se réveille pas. C'est ce qui le sauve. J'ai dix ans. Je ne sais pas quel jour on est, combien de temps encore avant l'arrivée à Londres. Mes mains ont disparu, happées par la noirceur de mon âme. Je sors en titubant, la lune n'est pas là pour me guider. Je fais quelques pas entre les roulottes. Je voudrais rejoindre les enfers. Je n'y suis pas, l'enfer est éclairé et je n'y vois rien. Alors je m'allonge. Je ne sais pas où je me trouve, mais je m'endors, espérant la lueur d'un feu.

Je me réveille au petit matin. On manque me marcher dessus. Le convoi repart. J'entends la voix familière de Mary. Elle me cherche partout depuis l'aube. Je lui avoue avoir passé la nuit dehors. Pas envie de dormir. Elle me demande ce qui m'a pris. Je lui dis mon appréhension à regagner Londres, à cause des terribles souvenirs que j'en ai. « Pauvre chéri, je comprends », me dit-elle. À cet instant, j'aime la pureté de sa voix, au-delà de tout.

Nous pénétrons dans Londres un lundi, accueillis par une multitude de badauds. Ils nous attendaient avec impatience. Je ne suis pas dans la foule, pas cette fois-ci. Je suis assis sur le banc d'un chariot tiré par deux chevaux, tout près de Mary que je vais quitter le soir même.

OceanofPDF.com

Chapitre 6

Londres, février 1908

Je m'éloigne du *Ten Bells*. Il est tard. J'ai le sentiment de quitter un château en ruine habité par des gueux. Et moi, je suis un chevalier sans armure dans cette nuit circulaire qui me guide aux abords de Hyde Park. Londres et ses ruelles m'apparaissent comme un immense cadran que je parcours inlassablement jusqu'à ces aubes désertiques où je me décide enfin à rejoindre un abri. Je veux me croire sans destin, ne pas être investi d'une mission. Je laisse les certitudes aux esprits indigents.

Je me rapproche des docks, apercevant le fleuve qui tranche Londres en deux sans jamais prendre parti. Une cloche sonne au loin, sûrement celle d'un navire, car il n'y a ni chapelle ni église proche. Comme un appel pourtant, l'expression du sacré. Je m'arrête à la frontière ténue se situant entre l'ombre d'un navire et la pâle lueur dispensée par des falots, juste sous la proue, là où se détachent des lettres qui tracent un nom, puisque l'on nomme aussi les bateaux. Et l'ombre gigantesque devient ce ventre, qui massacre le quai de sa nuit. Cette ombre issue du navire qui enfanta la créature qui me hante.

Il ne semble y avoir aucune vie à bord. La cloche se remet à sonner, tel un tocsin. Il est temps de rentrer. Je quitte les docks. Je dépasse bientôt la Tour de Londres par la gauche, gibet sans potence, occupé à crever les nappes de brouillard. Je hèle un cab aux abords de Mark Lane Station et indique mon adresse au cocher.

Le roulis de l'attelage m'étourdit. La mer est faite de pavés, milliers de vaguelettes dont l'écume crasseuse moutonne sous les roues. Mon corps se balance sur le siège de cuir craquelé. Je pense à d'autres corps, à la nuit qui les avale et les recrache au matin, à ce cercueil de bois qui me fait voyager parmi des morts en sursis. Je pense à ma femme adorée, qui voyage désormais elle aussi quelque part entre les ombres, et masque mes plaisirs de vivant de sa chair de morte. Je distingue une main gantée qui s'avance vers moi, ressemblant à une tarentule. J'entends le son d'une voix et le fouet qui claque dans le vide rigide que devient cette nuit.

Une fois rentré, je gagne le petit salon, fais pivoter la tablette d'ébène de mon secrétaire et en extirpe un flacon dont je prélève plus de gouttes qu'il n'en faut pour me tenir éveillé tout le jour à venir. On a raconté bien des idioties sur les vertus de l'opium, qu'il provoquerait un état d'abattement, ou de torpeur. Ses effets sont exactement opposés, il ouvre l'espace à toutes les exaltations. Je me souviens des mots de Thomas de Quincey, qui disait que l'opium provoquait une jouissance chronique. Il écrit en substance que, loin de déranger les facultés mentales, l'opium apporte l'ordre et l'harmonie, qu'il rend plus sensible et plus forte la connaissance de soi, qu'il introduit la tranquillité et l'équilibre dans toutes les facultés de l'homme, actives ou passives. Il fut un temps où quelques gouttes me suffisaient. Je fixe la photo, le doux visage au sourire muet, et le corps parfait cerclé de velours bleu. L'opium ne m'est pour l'instant d'aucun secours.

Je me poste ensuite derrière une fenêtre donnant sur la rue, attendant que pointe le jour, dans cette impatience immuable du soleil à réveiller le monde. Je pense à cette femme, Hannah, rencontrée dans la rue. Comment peut-elle autant lui ressembler ? Ai-je trop arpenté de champs ensemencés de graines de folie, pour ne pas en avoir laissé germer quelques-unes à mon insu ? Dois-je la revoir, tenter de la sauver ? Suis-je assez fort ? Suis-je celui que je crois être sans le secours de la drogue ?

Asile de Bedlam (Londres, 1907)

Chambre n° 120. Notes de Jonas, extrait n° 6.

Je vous ai laissé en bien fâcheuse posture lors de notre dernière entrevue, docteur. J'espère de tout cœur que vous allez mieux.

J'ai appris avec une grande tristesse que ce brave Bill Trappleton nous avait quittés prématurément. J'en suis peiné. Je m'étais habitué à sa compagnie. Il nous arrivait souvent de parler au travers du mur séparant nos cellules. Saviez-vous qu'il se prenait pour la réincarnation de Judas ? Le malheureux supportait sur ses seules épaules des siècles de culpabilité. Il se comportait avec moi comme un pécheur expiant ses fautes dans un confessionnal, sans jamais voir son rédempteur. Rédempteur n'est pas le terme adéquat. Je n'ai jamais essayé de l'alléger de son fardeau, j'ai simplement tenté de lui faire prendre conscience de sa condition, sans lui indiquer quelque chemin que ce soit. La multitude de ceux qui se présentèrent à lui l'a peut-être effrayé, ou est-ce ma voix qu'il a prise pour ce qu'elle n'était pas ? En tout cas, je lui ai permis de faire le pas qu'il n'aurait jamais fait seul. Ne vous méprenez pas, je ne l'ai poussé à rien par cette nuit d'orage. Allez expliquer à un simple d'esprit que la conscience n'est pas une petite voix derrière une porte.

La fragilité des innocents me fascinera toujours, elle contraste en tout point avec la force des coupables. Pauvre Bill, il était certainement plus innocent que les autres. S'il y a une cérémonie en son honneur, j'aimerais en être.

J'attends avec impatience de voir qui vous allez mettre dans la pièce à côté. Je vous fais confiance pour que le sujet soit intéressant.

Tiens, voilà qu'il se remet à tonner. Dites à vos infirmiers d'être plus attentifs cette nuit.

Êtes-vous prêt à traverser un nouvel orage avec moi, mon cher docteur ?

Londres, printemps 1888

Mary et moi sommes assis sur le strapontin de la roulotte. Matthew marche à côté, il est radieux. Elle fait semblant de l'ignorer. C'est plus que je n'en peux supporter. Je dis à Mary que j'ai besoin de me reposer et me glisse à l'intérieur.

Je fourre quelques affaires dans un sac, ainsi que le petit pécule amassé durant les représentations. Si je savais écrire, je laisserais une longue lettre à Mary, dans laquelle je lui expliquerais pourquoi je pars, ou plutôt pourquoi je ne peux pas rester. Je ne sais écrire qu'un seul mot : Mary, et je l'abandonne sur un morceau de papier piqué sur un coussin. Elle comprendra.

Je ne dis même pas au revoir à Sheera. Je saute par l'arrière de la roulotte. J'entends des cris. La ville m'engloutit aussitôt. Il faut que je m'éloigne, me repère, pour rejoindre l'orphelinat de Christ Church. Ce n'est pas que ça m'enchant, mais c'est là-bas qu'on est le mieux traité, à ce que j'ai entendu dire.

Je marche des heures, me perds, demande maintes fois mon chemin. Lorsque j'arrive en vue de l'orphelinat, plusieurs enfants sont massés autour d'une femme. Elle porte une robe magnifique, comme jamais je n'en ai vu. Son visage et son buste apparaissent et disparaissent au milieu du petit groupe. Les gamins sautent comme des cabris pour atteindre les friandises qu'elle leur tend.

J'agrippe au passage un enfant qui accourt. Il m'apprend que leur bienfaitrice s'appelle Mrs Wentsworth. Je le relâche et m'approche en claudiquant. Les autres enfants ne font pas attention à moi. Mrs Wentsworth est la première à m'apercevoir. Elle me demande d'où je viens. Je lui réponds que je me suis enfui d'un endroit où l'on me maltraitait. Elle voudrait connaître mon nom, mais je lui dis que je n'en ai aucun.

— Tout le monde a un nom et un prénom, pourtant.

— Moi, j'ai ni l'un ni l'autre.

Elle réfléchit un instant. Les autres gamins sont visiblement jaloux de l'attention qu'elle me porte.

— Ici, tu t'appelleras Jonas, qu'est-ce que tu en dis ?

— Ça me va.

Je découvrirai plus tard l'histoire de Jonas, de la baleine et, après tout, qu'est-ce que Londres, sinon un monstre de ce genre ?

Mrs Wentsworth me confie à un petit homme d'une maigreur effrayante. Il me conduit jusqu'à un dortoir garni d'une cinquantaine de lits et m'en désigne un. J'imagine déjà mes futures nuits de promiscuité et je repense à celles passées près de Mary. Le petit

homme me dit de ne rien laisser traîner. J'acquiesce d'un signe de la tête et m'assois sur le lit pour en tester le confort, une façon de montrer mon soulagement et ma joie d'être ici. Mrs Wentworth nous rejoint et me dit de me reposer, qu'elle reviendra demain. « Merci beaucoup, madame », lui dis-je, déçu de la voir partir aussi vite.

Mrs Wentworth est l'épouse de William Wentworth, un riche industriel. Ils n'ont pas d'enfants. Elle vient chaque jour s'occuper de ceux de l'orphelinat. La plupart sont plus petits que moi, sans intérêt. Elle dispense des cours de lecture, d'écriture, mettant même parfois la main à la pâte lorsqu'il faut préparer le repas du midi. Son mari doit être un homme bien occupé pour se passer autant d'elle. Je profite au maximum des enseignements. J'apprends à lire avec Dickens : *Oliver Twist*, *David Copperfield*. Je vois poindre l'espoir, tout en me délectant des poèmes de Milton, fasciné notamment par « La douleur de Samson », que je parcours inlassablement jusqu'à le connaître par cœur. Je fais miens ces quelques vers de Shelley :

*Conduis mes pensées mortes par-dessus l'univers
Comme feuilles flétries vers une autre naissance
Et, l'incantation propice de mes vers...*

Je m'émerveille de ces mots de Keats : « L'imagination est comme le rêve d'Adam : il s'éveilla et le trouva vrai. » Je découvre ma vie dans ces mots ressentis jusqu'à l'extase. Je ne mets aucune barrière entre eux et moi. Pourquoi le ferais-je ? J'en demande toujours plus à Mrs Wentworth, si bien que la complicité grandit entre nous, suscitant de nouvelles tensions avec les autres enfants de l'orphelinat. Ma ruse et ma force me permettent de venir à bout des plus entreprenants.

Un jour, Mrs Wentworth m'invite à la suivre chez elle, près de Regent's Park. C'est la première fois de mon existence que je monte dans un fiacre. Je me cale sur le siège de cuir rouge. Elle me demande si je suis bien installé et s'assoit face à moi. Je voudrais que le voyage dure un temps infini.

Nous arrivons devant un portail en fer forgé, dont chacun des battants est orné d'un W. Par la vitre, je découvre une belle bâtisse de

briques rouges. Une servante nous accueille, puis nous précède dans la demeure. Le raffinement intérieur est à la mesure des fastes extérieurs. Mrs Wentworth me conduit à une bibliothèque. Je reste un long moment ébahi devant tant de livres alignés. Je n'aurais jamais imaginé qu'il en existât autant.

La maîtresse des lieux s'amuse de ma réaction et me pousse dans la pièce d'un geste gracieux. J'ai la sensation d'avoir enfin quitté le ventre de la baleine, pour me laisser porter par des eaux calmes et paisibles. Thomas Wyatt, Thomas More, William Shakespeare, John Milton, Jonathan Swift, Charles Dickens, George Eliot... beaucoup de noms que je ne connais pas encore. Mrs Wentworth me parle de ses plus précieux trésors. Elle ne doit pas avoir la possibilité de partager son enthousiasme tous les jours. Nous faisons à peine attention à la servante lorsqu'elle porte le thé accompagné de sablés au jasmin. Personne ne m'a jamais servi ; je trouve pourtant cela presque naturel.

Je ne dois pas prononcer dix mots de tout l'après-midi, j'ai assez de regarder et d'écouter Mrs Wentworth. Et puis, une boule acide se forme dans mon ventre, lorsqu'elle regarde la pendule et dit :

— Oh, mon Dieu, il est déjà 19 heures, tu vas manquer le repas du soir par ma faute.

— C'est pas grave, j'ai pas faim...

— Je vais te faire raccompagner immédiatement par le cocher.

— Je peux pas rester encore un peu ?

— Tu reviendras une autre fois.

— D'accord, madame.

— Mina, appelle-moi Mina, ici.

— C'est beaucoup d'honneur que vous me faites.

Elle me sourit, puis me raccompagne jusqu'à la sortie et donne les indications au cocher.

Mes journées à l'orphelinat sont d'autant plus supportables que Mina me permet de la suivre souvent chez elle. La complicité se transforme en intimité. Ma passion pour la littérature la remplit de joie et de fierté. Je ne rencontre jamais Mr Wentworth. Un soir, elle m'invite à dîner. Il n'est toujours pas rentré quand je pars.

Les semaines passent. Alors que je suis en train de lire un poème, Mina me demande si cela me plairait de vivre chez elle. Je ne réponds pas, je pense avoir mal compris. Elle poursuit, un peu gênée :

— Pas pour nous servir.

— Je ne comprends pas.

— Tu serais un peu comme... un fils.

Je manque laisser tomber mon livre. Je me ressaisis.

— Mr Wentsworth est d'accord ? je demande.

— Il ne peut rien me refuser.

— J'ai jamais eu de famille.

— Alors, tu acceptes ?

— Il faudrait être fou pour ne pas vouloir faire partie de la vôtre.

Elle me prend dans ses bras. Je ne l'ai jamais vue aussi heureuse. Je me retiens de pleurer. Tout au fond de moi, une petite voix me dit de me tenir sur mes gardes. Pour l'instant, je saisis ma chance.

Trois jours plus tard, je quitte l'orphelinat et le dortoir, pour m'installer dans une vaste chambre, contenant un lit recouvert de velours bleu, des meubles ouvragés et des vases de porcelaine. Les murs sont ornés de miroirs et de délicats portraits à l'aquarelle.

La première fois que je rencontre Mr Wentsworth, je suis assis dans la bibliothèque, un livre dans les mains. Mrs Wentsworth n'est pas là. C'est un homme grand, à l'embonpoint naissant. Sa bouche charnue est partiellement cachée par une épaisse moustache aux reflets roux, et ses yeux sont deux perles noires sans presque de pupilles. C'est à n'en pas douter un homme énergique et déterminé. Il ne doit pas avoir l'habitude d'être contredit. Il m'interpelle sèchement :

— Alors, c'est toi, le Jonas en question !

— Bonjour, monsieur...

— Il faut que tu saches que je n'approuve pas la décision de ma femme. Tu ne seras jamais de mon sang. Aussi, je te demande de rester à ta place le temps que durent ses illusions, car tout cela prendra fin, tu peux me croire.

— Je n'ai rien demandé...

— Je la connais assez pour penser que tu dis vrai, mais ça ne change rien.

— Je peux partir si vous voulez.

— Non, ce serait pire que tout, en ce moment. Nous sommes-nous bien compris ?

— Oui, monsieur.

— Une dernière chose, ne t'avise jamais d'entrer dans mon bureau et prends garde à ne rien détériorer, toi qui n'as jamais eu l'occasion de côtoyer des choses de valeur.

Sur ces mots, il tourne les talons, sort de la bibliothèque et me laisse seul avec la petite voix.

OceanofPDF.com

Deuxième crime de Jack l'Éventreur

Le 8 septembre 1888

Aux alentours de 6 heures du matin, John Davis, qui vit avec sa femme et ses trois fils au 29 Hanbury Street, découvre le corps inanimé d'une femme devant sa porte. Il remarque la robe relevée au-dessus de la taille. La malheureuse vient d'être éventrée.

On ne peut pas dire que le quartier soit des plus calmes, puisque le marché de Spitalfields ouvre dès 5 heures. Pour autant, personne n'a entendu de cris, ni de bruits suspects, ni remarqué qui que ce soit avec du sang sur ses vêtements. La victime est Annie Chapman, une prostituée, que les habitués surnommaient « Dark Annie ». Elle avait quarante-sept ans. Son penchant pour l'alcool était notoirement connu. Elle dormait dans l'asile de nuit le plus proche lorsqu'elle avait suffisamment d'argent, sinon elle arpentait les rues à la recherche de clients.

Selon le rapport du Dr George Bagster Phillips, appelé sur les lieux, Annie Chapman a été égorgée, presque décapitée, puis éventrée. Les viscères reposent sur le sol.

La mort est survenue vers 4 heures du matin. Lors de l'autopsie, le Dr Phillips remarque que la partie supérieure du vagin, ainsi que les deux tiers de la vessie ont été retirés et emportés. Un travail d'expert selon les conclusions du praticien.

Les enquêteurs ignorent volontairement le seul témoignage précis d'Elizabeth Long qui avait aperçu Annie Chapman parlant avec un

homme vêtu d'un « manteau sombre et d'un chapeau », aux alentours de 5 h 30, tout juste une demi-heure avant la découverte du cadavre par John Davis. Les conclusions d'un médecin étant bien plus dignes de foi que celles d'une inconnue.

Dans les jours qui suivent, les petites gens de Whitechapel et des quartiers voisins ne parlent plus que du meurtre, comme si le fait de toucher à l'une des leurs avait suffi à les galvaniser et à leur faire prendre conscience de leur condition de parias. Rien, désormais, ne sera comme avant l'odieux crime de Hanbury Street. Ceux de l'East End ne font aucune confiance aux représentants d'une bourgeoisie incapable de comprendre leurs difficultés. Une milice se constitue, arpentant les rues à la recherche du moindre individu suspect répondant au nom de Jack l'Éventreur.

OceanofPDF.com

Chapitre 7

Londres, février 1908

Il s'est remis à pleuvoir. Je mange un peu de raisin avant de prendre la route en direction du cimetière de Bunhill Fields, tout près de la cathédrale St Paul. Je ne ressens aucune fatigue.

Il est à peine 13 heures lorsque mon cab pénètre dans Ludgate Hill et 13 h 10 lorsqu'il me dépose devant les grilles du cimetière. Le gardien, un homme au teint grisâtre, au visage anguleux et au nez crochu, qui semble se surprendre à renseigner les vivants, m'indique où trouver Wilbur Hill, car il ne sait pas où est passé Mike, son frère jumeau.

Je suis dans une ville de maisons d'où personne ne sort, de paliers sur lesquels se tiennent les visiteurs qui jamais ne vont au-delà. Et je marche dans cette ville où des hommes illustres côtoient des anonymes, sous ce ciel noyé, parmi les pierres tombales rangées comme des dents gâtées dans la bouche d'un vieillard. La tombe de William Blake apparaît au bord d'une allée gravillonnée. Me viennent ces mots tirés du *Mariage du ciel et de l'enfer* : « Si les portes de la perception étaient nettoyées, chaque chose apparaîtrait à l'homme comme elle est, infinie. »

D'après la description que m'en a fait Perry, je reconnais un des frères Hill, occupé à desceller une dalle. Même agenouillé, il me paraît gigantesque. Il se retourne en entendant mes pas sur les graviers. Je lui dis que je viens de la part de Jack Perry, que je cherche la tombe de

Mary Manstor. Il marmonne quelques mots que je ne comprends pas, puis m'y conduit. Je le remercie. Je demeure quelques instants à observer les monceaux de fleurs et le soin que l'on met visiblement à les renouveler. Hill ne sait rien de l'homme en noir, si ce n'est qu'il rétribue le fleuriste pour qu'il remplace chaque jour les compositions fanées ou gelées.

« À ma chère Mary », en lettres de bronze incrustées dans le marbre rose. *Mary Manstor* en caractères dorés sous une croix.

Hill retourne à ses occupations. Je cherche une cachette d'où je pourrai épier les abords de la sépulture de Mary Manstor. Une vieille femme passe en me dévisageant. Je fais semblant de prier sur la tombe d'un inconnu. Elle s'éloigne lentement. Son manteau traîne sur le sol. Je ne vois pas ses chaussures. Elle ressemble à une limace glissant vers un tapis de cendres. Elle se recueille sur une tombe, ne s'attarde pas. Elle s'éloigne ensuite par une allée parallèle. Un vol de corbeaux l'accompagne en criant la douleur du ciel. Le temps est toujours aussi glacial, mais je n'ai pas froid. Je me tiens derrière un tombeau, guettant les allées et venues.

À 15 h 10, un homme s'avance, avec une grosse brassée de roses rouges. Ce n'est pas mon homme, mais le fleuriste chargé d'entretenir la tombe. Il disparaît aussitôt après avoir déposé les fleurs. Quelques minutes plus tard, une silhouette apparaît au bout de l'allée. Elle est immense. Lui. Il marche d'un pas déterminé, regardant de tous côtés, puis s'arrête devant la tombe de Mary Manstor. D'où je suis placé, je ne distingue pas son visage.

L'homme quitte le cimetière à 15 h 30. Je le suis. Un attelage l'attend devant le portail. Je hèle un cab vide qui passe à ce moment-là. Je demande au cocher de filer discrètement le fiacre. Nous descendons Lombard Street, puis remontons un moment Fenchurch Street, avant de bifurquer dans Leman Street. Une fois parvenu dans Cable Street, le fiacre ralentit et s'arrête devant un immeuble de quatre étages. L'homme descend et y pénètre. J'attends un instant avant de m'approcher de l'entrée. Le bâtiment est une pension dirigée par le couple Kelly, qui loue des chambres à la semaine. Joseph Kelly me reçoit d'un air suspicieux. Je lui demande s'il lui reste une chambre. Il me répond que l'immeuble est complet, puis m'indique des adresses de garnis où je pourrais tenter ma chance, en me précisant que c'est ce

qu'il me faut pour recevoir. Je saisis l'allusion et ne le contredis pas. L'envie me brûle de l'interroger sur l'homme en noir. Je ne dois pas risquer d'être découvert. Je sors de la pension et trouve vite un poste d'observation.

Les effets de l'opium se dissipent. La fatigue me gagne et j'ai froid. Une pluie fine tombe sans discontinuer, gorgée de suie et de poussière. Je ne peux attendre plus longtemps. Je traverse la rue pour monter dans un cab. L'homme en noir sort de la pension à l'instant même où je m'apprête à prendre place. Je l'aperçois au travers de la vitre opposée. Il s'oriente, puis se met en marche. J'abandonne l'idée de rentrer et lui emboîte le pas au milieu des passants.

J'ai le sentiment de suivre un fantôme transperçant les rues comme une lame de couteau. Il s'engage dans Cable Street, puis bifurque dans Grove Street, jusqu'au tramway. Il accélère encore. J'ai du mal à tenir la cadence. Mon manteau imbibé d'eau pèse des tonnes. L'homme pénètre dans Union Street, longe les petits entrepôts sur la gauche, disposés comme autant de soldats sagement alignés. Il ralentit enfin le pas, tourne à gauche dans Mountford Street. Je m'avance à l'angle, penche la tête. L'homme est arrêté devant St Mary's Church. Il regarde sa montre. Un type débouche alors de Church Lane, bientôt rejoint par deux autres. Ils sont de stature identique, tous habillés d'un long manteau noir et d'un haut-de-forme. La scène revêt un aspect irréel. Je distingue les visages des nouveaux arrivants. La ressemblance est troublante. Une conversation semble engagée, mais à aucun moment je ne perçois le son de leurs voix. Une prostituée qui passe les invite à la suivre dans un endroit tranquille. L'homme en noir la congédie d'un geste de la main.

Le quatuor pénètre ensuite dans St Mary's Church, probablement pour ne plus être dérangé. Je n'ose m'avancer jusqu'à la porte de peur d'être repéré. Ils en ressortent peu après, et chacun s'engage dans une rue différente. Je ne saurais même plus dire lequel est mon homme. Je rejoins l'endroit où tous quatre se tenaient, comme si j'allais découvrir des marques dans la pierre. Puis j'entre dans l'église. Tout est calme et silencieux à l'intérieur. J'éprouve une étrange sensation de chaleur. Je marche dans l'allée centrale, escorté par des statues de plâtre nichées dans des alcôves et des silhouettes clouées sur des vitraux. Plus je m'approche de l'autel, plus la chaleur devient insupportable. Une peur

irraisonnée m'envahit, comme si les hommes en noir avaient abandonné ici une aura maléfique. Sans plus pouvoir me contrôler, je fais volte-face et m'enfuis en courant, tel un damné de la terre.

Asile de Bedlam (Londres, 1907)

Chambre n° 120. Notes de Jonas, extrait n° 7.

Je vous sens nerveux, docteur. Seraient-ce les révélations que je vous ai faites lors de notre dernier entretien ? La découverte des protagonistes vous aurait-elle troublé ?

Avant de poursuivre, il faut que je vous fasse part de ma déception. Je vous en veux de n'avoir pas accédé à ma requête d'accompagner ce vieux Bill jusqu'à sa dernière demeure. Je l'ai tout de même suivi un moment. Vous n'avez pu m'en empêcher, durant trente-sept pas. Je les ai comptés. Des pas lourds, heurtés. C'est que Bill ne donnait pas sa part aux cochons. Trente-sept battements de cœur. Trente-sept claquements de chaussures ferrées sur les dalles usées du couloir, pas un de plus, le nombre nécessaire à Bill pour quitter ce monde.

Tel que je vous connais, vous allez me rétorquer que ces trente-sept pas ne signifient rien, que ça aurait pu tout aussi bien être trente-huit, ou quarante. Si John Steedle mourait, ce serait au moins cinquante pas pour lui, avec en plus dans la main un caillou, dont il ne se sépare jamais. Je vous parle du nombre de pas qu'il faut pour passer d'une rive à l'autre, de la folie au néant, de la vie à ce qui n'est plus la vie. Je n'aime pas le mot « mort ». Il y a quelque chose après. Vous avez déjà vu une porte déboucher sur rien ? Les portes permettent l'accès, elles marquent le seuil. Ici vous croyez m'interdire de les franchir de mon plein gré.

J'avais confiance en vous. Je pensais que c'était réciproque. Rassurez-vous, cela ne remet pas en cause nos conversations, mais j'y mettrai désormais plus de distance. Quelques pas supplémentaires. Vous ne déciderez pas impunément pour moi. Vous n'avez pas respecté la règle du jeu, alors je la changerai aussi souvent que je le souhaiterai et vous n'en saurez rien.

Cela étant dit, il paraît que personne n'est venu réclamer le corps de ce pauvre Bill. Ne vous demandez pas comment je le sais, il est si facile d'avoir accès aux informations quand on connaît la monnaie ayant cours ici. Vous allez me rétorquer qu'il se moquait d'être entouré ou non, mais il se trouve que cela m'est douloureux de n'avoir pu lui dire un dernier mot à l'oreille, ni arracher de mes mains la petite croix rouillée enfoncée profondément dans sa chair.

Londres, 1888-1890

Mina et moi sommes inséparables. Elle me surnomme son « petit Lord ». Il est vrai que je suis un élève attentif. Je n'en ai jamais assez de me plonger dans les livres. Mr Wentsworth fait comme si je n'existais pas, ne m'adressant jamais la parole. De mon côté, je respecte les termes du marché, sans jamais m'aventurer hors des limites tracées par notre contrat. On ne peut pas dire que cela me coûte, car Mr Wentsworth est un véritable courant d'air. Il rentre toujours aussi tard et repart tôt le matin.

Mina ne semble pas en souffrir outre mesure. Elle ne se rend désormais plus qu'une fois par semaine à l'orphelinat. Je l'aide à préparer les colis de vêtements et de nourriture, mais ne l'accompagne jamais. Ces moments de solitude sont pour moi aussi jubilatoires que ceux passés en compagnie de Mina. Je me promène dans le parc un livre à la main, m'arrêtant pour m'asseoir sur le banc de pierre, pour lire et réfléchir. Je rentre ensuite, passe par les cuisines chiper un morceau de pain sous le regard inquisiteur de Mrs Hood, la vieille cuisinière, puis je retourne dans la bibliothèque. Lorsqu'elle est de retour, Mina m'interroge sur ma lecture en cours.

La nuit, j'aime déambuler dans la vaste bâtisse, sursautant au moindre craquement du plancher, marchant dans les couloirs aussi sombres que des ruelles sans étoiles, d'où émerge parfois le visage d'un ancêtre, enveloppé du parfum de Mina.

Ce soir-là, je m'arrête devant la porte de sa chambre. Mr Wentsworth est rentré tôt ce soir, il a à peine touché à son repas, lui qui d'ordinaire dévore littéralement. Je colle mon oreille contre le battant, je perçois des voix, d'abord celle, à peine audible, de Mina,

puis celle, grave et claire, de son mari. C'est la première fois que je les entends se disputer. Le ton monte. Ils parlent de moi. Je me demande jusqu'à quand Mina pourra défendre la petite tour assiégée que je suis.

Le lendemain, Mina m'invite à aller au cirque. Je ne distingue aucun stigmate de la discussion de la nuit sur son visage. « On dit partout que le Cole's Circus, installé à St Bartholomew, vaut le déplacement. » J'ai un haut-le-cœur, Mina perçoit mon trouble, malgré mon désir de le cacher.

— Tu n'en as pas envie ?

— C'est que je n'y suis jamais allé.

— Je suis certaine que tu vas adorer.

— Sûrement.

— Alors c'est entendu, nous irons cet après-midi.

Je suis assis dans les gradins. Je regarde Mary sur le dos de Tornado. Elle est plus belle que jamais. Elle ne me voit pas. Elle sourit à la foule sans savoir que je me trouve au beau milieu, puis s'arrête pour saluer et regagner les coulisses. Sheera est là également, le regard concentré sur le cercle de feu placé face à lui et qui va roussir quelques poils de sa magnifique fourrure. Je perçois le frisson qui parcourt l'échine du fauve. Sans que rien le laisse présager, le tigre se détourne du cercle de feu et bondit vers la grille qui entoure la piste, provoquant des cris de stupeur chez les spectateurs des premiers rangs. Sheera est campé sur ses pattes, sa queue se balance de gauche à droite ; il fixe le public, exactement dans ma direction. D'où je suis placé, je vois briller ses yeux. Je sais pourtant que l'on n'a jamais vu de larmes dans les yeux d'un tigre. Et puis Sheera se détourne en grognant, revient s'asseoir sagement sur son tabouret, prêt à poursuivre le numéro sous le regard chargé d'incompréhension du nouveau dompteur.

Les applaudissements des spectateurs sont autant de coups de marteau frappés contre les os de mon crâne. Je voudrais qu'ils déconcentrent Matthew pendant une fraction de seconde, juste le temps de manquer la barre et de s'écraser au sol, mais sa main est ferme, ses muscles solides, il ne tombera pas ce soir. C'est sûrement mieux ainsi.

Je dis à Mina que j'ai mal à la tête, que j'ai envie de rentrer. Elle me regarde, étonnée, et me guide jusqu'à la sortie. Je la devine vexée.

— Je suis désolé, Mina, j'étouffais là-dessous.

— Ça ne fait rien, rentrons.

Elle ne dit pas un mot durant le trajet du retour. Je constate sa nervosité à sa façon d'enrouler et de dérouler le cordon de son réticule autour de son index. Son regard se perd parfois dans les rues, même si je le sens bien au-delà de ces perspectives sans cesse renouvelées. J'ai peur de l'avoir déçue par mon attitude, mais je veux encore croire au rôle sans faille qu'elle m'assigne de jouer.

Dans les jours qui suivent, Mina est plus distante avec moi. Mr Wentsworth lui porte plus d'attention. Ils viennent de rentrer de la messe, sans moi. D'habitude, Mina me demande de l'accompagner. Je ne me suis jamais senti à l'aise dans une église. Dieu n'aime pas la misère, sinon Il s'occuperait davantage des miséreux.

De la fenêtre de ma chambre, je vois Mr Wentsworth rire pour la première fois. Il danse maladroitement dans l'allée autour de Mina. Elle rit de le voir faire. Ça ne peut pas être mon attitude au cirque qui est à l'origine de tout ce chamboulement. Il doit se passer autre chose dont je ne sais rien. Mr Wentsworth a pressenti le danger que je représente sous son toit. Il joue la comédie dans l'espoir de retrouver le premier rôle dans le cœur de Mina, de m'évincer. Quelque chose comme ça. Je vais redoubler de prudence.

Je suis toujours aussi appliqué dans mes études, attentif aux moindres recommandations de Mina. Elle s'emporte parfois lorsque je me fais trop pressant. Cela ne lui ressemble pas.

Elle dit que sa patience a des limites. Il fut un temps où elle n'en avait aucune. Désormais, nos discussions sont celles d'un maître avec son élève. Envolée notre intimité des mois passés, envolé le sentiment d'avoir rencontré une âme parallèle, envolée la courbure du temps vers des jours heureux, envolée la perception du geste parfait, envolée la douceur de journées sans appréhension, envolée cette vie rêvée, envolée avec la légèreté d'une feuille ne se posant jamais.

Les premiers flocons tombent en novembre. La neige efface opiniâtrement les galets ocre des allées du parc. Quelques brins d'herbe s'obstinent à résister. Dans un livre que j'ai lu, l'auteur compare les flocons à des plumes qui volettent. Ces flocons-ci n'ont rien de léger, bien au contraire, ils s'écrasent sur le socle de mes illusions et meurent. La neige est lourde du poids de mon désespoir et elle fondra avant qu'il disparaisse. Je pourrais sortir, rester immobile, dans le froid, attendre de disparaître sous cette écume céleste. Mais si je faisais cela, il resterait de moi une simple flaque éphémère livrée au soleil des autres.

Je suis dans la bibliothèque où Mina n'est pas. Je relis « La douleur de Samson » en pensant qu'il est aussi improbable de trouver des larmes dans les yeux d'un aveugle que dans ceux d'un tigre.

Mina entre sans me prêter attention. Elle se dirige vers un rayonnage. Je dois savoir.

— Mina ?

— Qu'y a-t-il ? répond-elle en fixant les ouvrages.

— J'ai l'impression que tu m'évites depuis quelque temps...

— Je ne t'évite pas.

— Nous ne parlons plus comme avant.

— Tu te fais des idées, je suis juste un peu fatiguée, c'est tout.

— Rien d'autre, vraiment, tu me le dirais ?

Sa main attrape un livre. Elle semble pressée de sortir.

— Poursuis ta lecture, au lieu de te mettre de stupides idées en tête.

Quelqu'un frappe. Janet, la plus jeune des servantes, entre en disant que le Dr Gulff est arrivé. Mina pose le livre sur une tablette et quitte la pièce. Je regarde la porte fermée, espérant que le médecin va la soigner, que sa fatigue ne sera bientôt plus qu'un mauvais souvenir et que tout redeviendra comme avant.

Je m'apprête à replonger dans mon livre, lorsque Mr Wentsworth entre en trombe et se dirige vers moi. Sa mine est grave.

— Bonjour, monsieur.

— Mrs Wentsworth est fatiguée en ce moment, je te prie donc de ne plus la harceler de tes questions et de te faire le plus discret possible.

— De quoi souffre-t-elle ?

— Cela ne te regarde pas.

— Bien, monsieur.

— Autre chose, la pièce du premier étage au fond du couloir est en réfection, n’y pénètre sous aucun prétexte. Le dîner te sera désormais servi ici même, et plus à notre table. C’est entendu ?

— Oui, monsieur.

Comment ai-je pu être assez idiot pour imaginer avoir ma place dans cette maison ? S’il le pouvait, Mr Wentsworth m’écraserait sous le talon de sa chaussure, sans plus de remords que s’il s’agissait d’un cafard. C’est après tout ce que je suis pour lui, un cafard endimanché à qui l’on montre où se trouve sa véritable place. Il me tance, croise ses mains derrière son dos, dégageant ainsi sa vaste carrure. Il n’ajoute rien. Je crois qu’il aimerait que je résiste un peu. Puis, sa main droite se porte à la petite poche de son gilet, il en extrait une montre en argent frappée de ses deux initiales. Ce qu’il faut de suffisance pour en être réduit à se convaincre de sa puissance par deux lettres incrustées dans du métal précieux.

Je le regarde sortir sans refermer la porte derrière lui. Je tremble. Je ne sens plus mon doigt encore coincé entre les pages. J’ouvre mon livre, mon doigt est exsangue, aussi blanc que les interlignes du papier. Mon sang a coulé, traçant des mots informes. Je voudrais avoir la force d’un homme, ne pas être un objet voué aux tractations.

Je déambule la nuit. La traversée du couloir est un calvaire, un long chemin de croix que je m’impose. Pas de dispute derrière la porte. La pièce en rénovation est fermée à clé. Je sais trouver les doubles dans le petit vestibule qui jouxte les cuisines. Je descends les chercher, me munissant aussi d’allumettes et d’une bougie. La curiosité est plus forte que tout.

Une fois de retour à l’étage, face à la pièce interdite, je tourne la clé dans la serrure, ouvre la porte, entre et referme sans heurt. Je craque une allumette, enflamme la mèche. Je manque de tomber, me rattrape à un meuble. Des chevaux de bois miniatures dansent autour de moi, des lutins rieurs, des étoiles brillantes. Un ours marche dans ma direction, comme pour m’étreindre, un bel ours au pelage bouclé que j’évite au dernier moment. Des ombres difformes glissent sur mon corps et

retournent à l'obscurité lorsque je me déplace. Je me cogne à une barrière. Pas une barrière. Un petit lit en forme de cage disposé au beau milieu de la pièce. Une coulée de cire brûle ma peau. Je ne sens rien. Dans cette pièce, tout est douceur, attention et amour. Comme il en faut, de la patience, pour peindre son avenir aux couleurs de ses rêves, comme il faut le vouloir obstinément, avoir des raisons d'espérer. De grandes raisons. Moi, je n'en ai plus aucune. Je suis dans une crèche attendant son messie, une chambre d'enfant vide, et ce n'est pas la mienne.

OceanofPDF.com

Conversation 1

Londres, février 1908

- Pourquoi êtes-vous là ?
- Nous sommes venus te chercher.
- Ce n'était pas nécessaire... Vous n'avez plus confiance en moi ?
- Malgré toute ton influence, ce n'est pas à toi seul de décider ce qui est nécessaire et ce qui ne l'est pas.
- Vous n'avez rien à me reprocher. Vous savez ce qu'il m'en a coûté de mener un homme à la mort.
- Et sa femme ?
- Vous n'avez rien à craindre d'elle.
- Qu'en sais-tu ?
- Elle repose au cimetière de Bunhill Fields.
- Tout est bien, alors. Nous ne pouvons plus prendre le moindre risque.
- Ce lieu de rendez-vous n'est pas un hasard, j'imagine ?
- Nous avons décidé de récupérer tous les cubes, à commencer par celui qui se trouve dans cette église.
- Et ensuite ?
- Nous repartirons tous ensemble.
- Je suppose que je ne peux pas aller contre la volonté du Conseil ?
- Tu ne peux pas, en effet.

— J'aimerais solliciter une faveur.
— Laquelle ?
— Que vous me laissiez le temps de dire au revoir à une morte.
— Tu as le temps, nous ne partons pour la France que dans une semaine.

OceanofPDF.com

Chapitre 8

Londres, février 1908

Je me réveille en sueur, après avoir dormi le reste de la nuit. Je suis perclus de douleurs, la fièvre me tараude. Les tambours d'une antique bataille roulent sous mon crâne. Je n'ai pas la force de me lever. Le sommeil me gagne de nouveau, un rêve s'y imprime : L'homme en noir attire Hannah contre lui. Elle disparaît dans son manteau. Une forme en ressort, elle n'a rien d'humain, une sorte de lézard géant tâtant les ténèbres alentour de sa langue bifide. L'homme en noir rit. Il regarde la chose se déplacer craintivement sur les pavés, lui parle dans un dialecte que l'animal comprend, le guide jusqu'à un soupirail par lequel la créature disparaît. D'un geste du bras, l'homme en noir m'invite à la suivre dans sa sombre retraite. J'obéis. Venu des entrailles de la terre, un hurlement de terreur transperce la nuit. Je m'enfuis en courant, loin des cris de la bête et du rire de son maître. Je me réveille ensuite, palpe mon bras, surpris qu'il ne soit pas recouvert d'écailles.

La fièvre dure longtemps. Mrs Stucker est passée, inquiète de mon sort. Elle m'apporte à manger deux fois par jour. Je reprends peu à peu des forces. Un matin, je décide enfin de quitter mon lit. Mes jambes flageolent. Je demeure un moment assis, touchant le parquet de la plante des pieds, comme pour l'appriivoiser. Je parviens ensuite à marcher jusqu'à l'armoire, attrape des vêtements, que j'enfile avec peine. Il me faut encore du temps avant de sortir de la chambre en

m'appuyant aux cloisons. Je sais où mon salut se trouve. J'ai besoin de la drogue dans mon sang, qu'elle me permette de rattraper le temps perdu, parce que tout va plus vite avec elle, et que je me sens bien plus vivant dans un monde dominé. Plus tard, la magie s'empare de moi, me donne la force d'atteindre la brume au-dehors. Je ne sais quelle heure il est, ma montre ne fonctionne toujours pas. L'air frais est une bénédiction.

Je demande à un cocher de me conduire à St George Street. Après lui avoir réglé la course, je me tiens un moment à l'angle de St George et Cannon Street Road, hésitant entre les docks et Cable Street, puis je décide de rejoindre les quais. L'*Enterprise* est toujours là, avec ses cheminées rutilantes, qui font comme les tubes d'un orgue silencieux. Je monte à bord. Le quartier-maître me demande qui je suis. Je me présente comme le médecin qui a examiné le mousse. Je voudrais faire part de sa guérison au capitaine. Ce dernier n'est pas là. L'autre se plante devant moi, m'observe d'un air suspicieux.

— Qui êtes-vous ? répète-t-il.

— Je vous l'ai dit.

— Tom Mills est mort.

— Mort ? Ce n'est pas possible, je l'ai quitté en pleine forme.

— Il a été enterré hier, je ne sais pas ce que vous cherchez, mais je vous demande de quitter immédiatement ce navire.

— Mais...

— Faut-il que j'emploie la force ?

Je n'insiste pas. Je suis sonné par la nouvelle. Je descends sur le quai et prends la direction de Dorset Street, où habitent les Mills. Arrivé devant la maison, je frappe à la porte. La mère de Tom Mills m'ouvre. Ses yeux sont rougis par les larmes.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demande-t-elle.

— Je suis médecin, je suis passé voir Tom il y a quelques jours. Est-ce que je peux le voir ?

La tête de la femme bascule en arrière, comme si je venais de la gifler.

— Pour le voir, faudra aller au cimetière, dit-elle après avoir encaissé.

— Je ne comprends pas, il allait très bien quand je l'ai rencontré, il était assis sur ces marches, en train de manger des noix de cajou.

— Qu'est-ce que vous me chantez là ? Tom, il a jamais repris connaissance depuis qu'on me l'a amené tout mourant à sa descente de ce satané rafiot... et puis des noix de cajou, quelle idée ! vous croyez vraiment qu'on peut se payer ce genre de nourriture ?

— Et l'autre médecin qui est venu avant moi, vous devez vous en souvenir ?

— Quel autre médecin ?

— Un homme très grand, vêtu de noir.

— Y a personne d'autre que vous qui est venu voir mon Tom.

— Vous n'étiez sûrement pas là quand il est passé...

— J'ai pas quitté mon fils une seule minute, alors, votre homme, je l'aurais vu. C'est peut-être vous qu'on devrait soigner.

La femme me claque la porte au nez. J'essaie de trouver une explication à ce que je viens d'entendre. Je n'en trouve aucune. Suis-je en train de sombrer dans la folie ?

L'East End. Je ne sais pas à quel endroit je me trouve, par quel chemin j'y suis parvenu. La rue est animée, semblable à un corps vibrant de pulsations dérisoires. Je suis au milieu d'hommes, de femmes et d'enfants s'apprêtant à vivre une journée déjà vécue.

Je me repère, puis me dirige vers les docks. Tout en marchant, j'essaie de remettre de l'ordre dans mes idées, mais je ne sais même pas ce qui est réel, s'il n'y a pas plusieurs réalités. Peut-être est-ce à cause de ces femmes appuyées contre une rampe dans Berner Street, de celles qui enfantent des brindilles malingres, à qui la pauvreté fera vêtement, du début à la fin de leur courte et triste existence. Peut-être est-ce à cause de mon métier. Peut-être est-ce à cause de mes longues conversations avec Jonas. Peut-être est-ce à cause de la disparition de celle que j'aimais. Peut-être est-ce à cause du vieil homme malade qu'est mon père, qui dirige encore de loin son empire industriel, cet homme qui n'a jamais compris ma science, qui a toujours pensé que je combattais le même démon et qu'un démon ne peut être tué. Peut-être est-ce lui le démon, ce père qui n'a jamais cru en moi. Tout cela à la fois.

On me tire par la manche au moment où je m'apprête à traverser une rue sans regarder. Un cab me frôle. Je balbutie des remerciements.

J'aperçois bientôt les lourds navires vomis par la brume. De temps à autre, un fantôme croise ma route, émergeant de cette nuit liquide. La beauté du silence m'apparaît malgré le bruit assourdissant des docks. J'ai le pouvoir de séparer le bruit du silence, le temps de l'absence de temps. Je ne connais pas la durée du miracle. Pendant des années, j'ai observé des patients, noté leurs réactions, tenté de les analyser pour les aider. Il me semble enfin comprendre qu'ils n'ont pas besoin de mon aide.

Je me sens mieux. J'allume un cigare, cela fait longtemps que je n'en ai pas fumé. Son puissant arôme couvre l'odeur de la misère. Des mendiants n'ayant pu se rendre à l'asile dorment sur les trottoirs, emmitouflés dans de mauvaises couvertures, attendant de retourner faire la manche, soutirer quelque argent à des âmes sensibles. Estropiés, aveugles, nègres, humains sans mémoire ni avenir, avec pour seule compagne l'infâme présence d'une aube incertaine. Londres est une Babylone insalubre, un égout à ciel ouvert.

C'est loin Babylone ?

Trois dizaines de milles et dix de plus.

Je peux y arriver avant la nuit ?

Oui, et même en revenir.

Si tu as les chevilles prestes et lestes,

Tu peux y arriver avant la nuit.

Mais ici, personne n'arrive avant la nuit. La nuit est partout et personne n'en revient indemne.

Le *Ten Bells* est bondé. Pas trace de Hannah. Je m'assois à une table. Demande au patron s'il l'a vue. Elle ne devrait plus tarder. J'ai à peine vidé la moitié de ma pinte qu'elle entre, accompagnée d'une femme. Je fais un geste de la main pour signaler ma présence. Après une hésitation, elle s'approche, l'autre la suit. Un type à la table voisine siffle en les voyant.

— Bonsoir, Hannah.

— C'est Cathy, tu te souviens d'elle ?

— Oui, bien sûr.

Cathy fait une génuflexion ridicule et s'assoit près de moi en minaudant. Elle engage la conversation à grand renfort de gloussements obscènes. Hannah s'assoit à son tour, se contenant pour ne pas rire. L'homme de la table d'à côté se lève et vient glisser un mot à l'oreille de Cathy.

— Bon, je vous laisse, les tourtereaux, j'ai à faire avec ce Milord, dit-elle.

Elle se tourne vers Hannah en faisant un clin d'œil, ajoutant qu'elles se retrouveront plus tard ici. Le couple s'enfonce dans la foule des clients. L'homme pose la main sur les fesses de la fille, lui extirpant de nouveaux gloussements, qui semblent décidément être sa seconde nature.

La lumière rasante découpe le profil du visage de Hannah sur un fond constitué de formes imbriquées, noyées dans la fumée. Je contemple les mèches de cheveux qui retombent sur son front, son nez à l'arête parfaite, ses lèvres framboise, et je pense pouvoir passer le reste de la soirée à forcer ma nature.

— Tu veux pas qu'on aille chez moi ? demande-t-elle.

Je la regarde, incrédule. Elle se lève sans attendre ma réponse. Je la suis. Une fois dehors, nous remontons Commercial Street selon le même itinéraire que j'ai emprunté deux jours avant pour rendre visite à Tom Mills. À plusieurs reprises, Hannah interpelle des filles de sa connaissance. Je demeure un pas en retrait. Plus loin, un musicien joue de son orgue de Barbarie, un petit singe posé sur son épaule. Hannah avance sa main en direction de l'animal, qui lui tend sa patte en retour. Le singe est sous le charme, tout comme son maître, dont le mouvement entraînant la manivelle s'est sensiblement ralenti. Débarrassée de ses oripeaux, Hannah pourrait être une femme du monde, porter une robe neuve, un chapeau à la dernière mode sur une coiffure savamment arrangée, et guider vers ses lèvres un verre de liqueur précieuse. À quoi bon tant de grâce dans ce monde sans manières dans lequel il ne s'agit que de survivre.

— C'est ici ! me dit-elle avant de pousser la porte.

Nous sommes dans Dorset Street. Le trouble me gagne. Pour un peu, je pourrais remonter le temps, aller frapper à une autre porte, à

quelques pas d'ici.

— Tu viens, ou tu comptes rester planté là ?

Je pénètre dans une pièce unique en baissant la tête. Un lit minuscule, un pichet sur une table disposée sous la fenêtre, une chaise, une armoire faite de planches mal ajustées. Hannah dénoue le ruban maintenant son chapeau et s'assoit sur le lit dans un soupir, tout en laissant tomber ses bottines au sol.

— Viens t'asseoir, me dit-elle en libérant ses cheveux sur ses épaules.

Jamais mal-être et bien-être ne se sont autant disputés les profondeurs de mon corps. Je m'assois près d'elle à distance respectable. Elle pose la main sur ma cuisse. J'ai un mouvement de recul, comme si j'étais traversé d'une décharge électrique.

— Je ne suis pas venu pour ça.

— T'es venu pour quoi, alors ?

— Pour être avec toi.

— Je te plais pas ?

— Au contraire.

— Laisse-toi aller, autant en avoir pour ton argent.

— Mon argent m'est égal.

— T'es bien le premier à me dire ça... Laisse-toi faire.

Elle se lève, s'agenouille, prête à dégrafer mon pantalon. Je lui agrippe les mains, découvrant la stupeur dans son regard.

— Je sais y faire, tu sais.

— Pas comme ça, dis-je sèchement.

— Comme tu voudras.

Elle se relève.

— Tu es obligée de faire ça ? je lui demande.

— Tu crois qu'avec les trente shillings par semaine que je gagne comme blanchisseuse je peux me payer un loyer ? J'ai pas envie de faire comme les copines, à jamais savoir où je vais dormir, dans la rue, dans un asile où je risque de me faire prendre pour rien. Ici, au moins, je suis chez moi et je dois rien à personne. Je crois que tu rêves trop, et que t'es pas au bon endroit pour ça.

— Il suffit parfois de vouloir et de profiter de la chance quand elle passe...

— La chance, j'ai jamais vu le bout de son museau.

— Tu pourrais vivre ailleurs qu'ici...

— À sourire à mon homme en soignant la volaille, renoncer aux distractions de la ville ! J'ai été élevée dans une petite ferme en Irlande. Je ne voudrais y retourner pour rien au monde. À quoi ça servirait d'avoir une famille si on peut pas la nourrir, et là-bas, même les cochons mangeaient mieux que nous. Notre travail laissait plus de traces dans le fond de nos mains que dans la terre. Ici au moins, j'existe, je suis Hannah la rousse, les plus belles jambes de Whitechapel et, crois-moi, c'est déjà beaucoup.

Que pourrais-je ajouter ? Hannah a emmuré son corps pour que son cœur apaise sa souffrance. Pourtant, je distingue une étincelle tout au fond de ses yeux, comme une braise portée par la colère du vent.

Asile de Bedlam (Londres, 1907)

Chambre n° 120. Notes de Jonas, extrait n° 8.

Très cher docteur, je crois que vous et moi sommes arrivés à un point crucial de notre expérience. Car il s'agit bien d'une expérience, n'est-ce pas ? Je suppose que vous estimez avoir toutes les cartes en main. Votre bras, hier encore si frénétiquement agité, reste inactif. Peut-être avez-vous compris que les mots ne gagnent jamais la course de l'esprit. Au mieux, ils singent le regard.

La véritable prison est celle de notre corps. Peu d'hommes sont capables de s'en affranchir. J'ai fait ce pari insensé et je doute qu'une seule vie suffise à épancher le suint de mon âme. Alors, qui êtes-vous pour vous dresser en juge de cette âme ? Qu'avez-vous à me reprocher, sinon l'enfer dans lequel je vous plonge ?

Londres, 1890

La bougie tombe sur le plancher. Elle ne s'éteint pas. Je nourris la flamme d'air, de papier, d'animaux en peluche, d'un tapis de laine, puis d'un lit-cage en bois verni. Il y a tant de choses inflammables dans une chambre d'enfant. Je me tiens sur le seuil, attends que l'intérieur ne soit plus qu'un brasier. J'attends encore dans le couloir, pour être certain que le feu ne pourra être éteint. Ensuite, je frappe aux portes en criant au feu, je deviens ce héros qui sauve des vies, l'indispensable enfant.

La panique gagne le manoir. L'incendie se propage à une vitesse vertigineuse. Mr Wentsworth porte Mina évanouie dans ses bras. Le choc émotionnel pourrait bien causer la perte de son enfant.

Tout le monde se rassemble dans le parc. Personne ne manque à l'appel. On regarde brûler la magnifique bâtisse en attendant les pompiers. Lorsqu'ils arrivent, sirènes hurlantes, ils parent au plus pressé, évitant que le feu ne se propage aux dépendances et aux écuries. Le manoir est perdu. La charpente s'effondre avec fracas. Rencogné dans la pénombre, je souris en pensant au pelage de l'ours grésillant dans les flammes, aux lutins flamboyants, aux étoiles de carton, à leurs sœurs impassibles brillant au-dessus de la crasse et des nuages.

Mina n'a toujours pas repris connaissance. On lui fait respirer des sels. Elle s'éveille, perdue au milieu des cris, et déjà, on la transporte à l'hôpital avant même que je puisse m'approcher d'elle.

Le calme revient au petit matin. Les pompiers s'en vont après avoir déversé des hectolitres d'eau sur les cendres. Puis, je demeure seul à contempler les ruines que je viens de construire.

Mina reste alitée vingt-quatre semaines. Vingt-quatre longues semaines durant lesquelles je n'ai pas l'autorisation de la voir. C'est qu'elle y tient, à ce bout de chair enfoncé dans son ventre. Le feu n'a pas eu raison de l'héritier. Il a simplement détruit son nid. J'ai réussi cela, mais échoué à délivrer Mina de la voracité du monstre qui lui broie les entrailles. J'ai en moi l'amertume d'une défaite, qui m'empêche de jouir de ma victoire.

Le palefrenier me prend à part. Il dit m'avoir vu rôder à plusieurs reprises la nuit dans la maison. Je bluffe. Je suis encore le protégé de Mina. Il n'a pas intérêt à en parler à Mr Wentsworth, s'il veut garder sa place. De toute façon, il ne peut rien prouver.

Nous habitons dans un vaste appartement, tout près de la maison dévastée. Mr Wentsworth a déjà entrepris la reconstruction. Je meurs d'envie de lui dire que l'on ne rebâtit rien sur des cendres froides, que c'est peine perdue. Je n'en fais rien, je reste à distance, soucieux de ne pas réduire mon temps déjà compté. Pour l'instant, il ne veut pas contrarier sa femme, mais dès que l'enfant sera né, je n'aurai plus ma place.

Mina a quitté l'appartement depuis plusieurs jours. Le Dr Gulff dépose sa sacoche dans le vestibule. Il rejoint Mr Wentsworth dans son bureau. J'ai le temps de mettre mon plan à exécution. Les employés de maison vaquent à leurs occupations. J'entre dans le vestibule, ouvre la sacoche. À l'intérieur, je découvre un dossier au nom de Mina Wentsworth, avec le nom de l'hôpital dans lequel elle se trouve. Je remets tout en place. Je file dans la bibliothèque dégoter une carte afin de situer l'emplacement du London Hospital. Ce n'est pas si loin. Il n'y a pas de temps à perdre.

J'efface la distance en pensant à Mina. J'ai peur qu'elle ne me reconnaisse pas. Je parviens devant l'hôpital. Les jambes tremblantes, je monte la volée de marches menant à l'entrée. Je pénètre dans un immense hall au sol recouvert de dalles de marbre blanc. Des noms et des dates sont inscrits en lettres dorées sur les murs, que quelques lézardes soulignent au hasard. La lumière provenant de la verrière occupant une large partie du dôme accentue la sensation de blancheur, presque de transparence. On ne peut que guérir en un tel lieu, je me dis.

Une femme à l'accueil me demande ce que je fais ici. Je lui réponds que je m'appelle Jonas Wentsworth, que je viens voir ma mère hospitalisée. J'ajoute que mon père discute dehors avec notre cocher, que je suis trop impatient de la voir. Elle regarde sur son registre et m'indique l'étage de la maternité où se trouve Mina. « Maternité » : le mot me transperce. Une infirmière qui a entendu notre conversation, propose de m'accompagner. Je la suis sans discuter. Une fois que nous

sommes arrivés, elle me précise le couloir à emprunter pour rejoindre la chambre de ma mère, puis me laisse. Je lis les panneaux indicateurs fixés au mur. Personne ne fait attention à moi. La nursery est à ma droite.

De l'autre côté de la paroi vitrée, je dénombre une vingtaine de berceaux. J'entre. Certains nouveau-nés dorment et d'autres piaillent comme des oisillons attendant la becquée. Chacun porte au poignet un bracelet en tissu avec ses nom et prénom inscrits dessus. Edward Wentsworth est réveillé. Il pleure en serrant ses petits poings. Sa peau est d'un rouge tirant sur le marron, zébrée de petites veines violacées. Il a des cheveux blonds comme ceux de Mina, moi qui croyais que les bébés naissaient tous chauves. Une infirmière pénètre dans la nursery. Je dis que je suis venu voir mon frère, pendant que ma mère se repose dans sa chambre. Elle s'approche de nous. Elle trouve qu'on se ressemble comme deux gouttes d'eau. Elle jette un coup d'œil aux bébés, puis ressort en me disant de ne pas m'attarder.

Je me tiens un moment au-dessus du berceau. Une odeur entêtante, que je ne connais pas, m'envahit. Il fait horriblement chaud ici. Je contemple le petit être à ma merci. Je tends la main vers sa tête, son crâne est mou et flasque. Je n'ai jamais rien touché de semblable. Je soulève ensuite le drap, effleure le ventre gonflé, orné d'un fin bandage maculé de fiel. Le sexe me paraît démesurément grand comparé aux pieds minuscules. Il est laid. Il ressemble à un singe. Il suffirait d'un rien pour qu'il cesse de gémir. Il suffirait que je le veuille.

Edward Wentsworth s'endort certainement dans la paix d'un avenir heureux. La vie lui est offerte sur un plateau d'argent. Il tremble un peu. Je n'ai aucune conscience de mes actes, ni de tout ce qui m'entoure. Je remonte le drap. Mes mains palpent son cou. Il respire paisiblement.

Je ne sais pas comment je parviens dans la chambre de Mina. Elle dort, elle aussi. Je la regarde, ne la réveille pas. Je devrais peut-être tenter de la ramener à moi, lui dire que je l'adore, me jeter dans ses bras, la féliciter, m'intéresser au petit homme dormant à quelques pas d'ici, et que je viens d'épargner. Je ne fais rien de tout cela, car je sais Mina abandonnée corps et âme au fruit inespéré de ses entrailles. Il est temps de partir.

Je marche dans la rue, délesté du maigre espoir qui m'habitait à l'aller. Je suis désormais bien trop loin du London Hospital, pour déceler une agitation inhabituelle dans la chambre de Mina. Je ne sais encore rien du tragique événement qui se joue. Comment imaginer qu'elle va être emportée par une attaque foudroyante, incompréhensible ? Comment imaginer que son meurtrier n'a toujours pas ouvert les yeux ?

À la mort de sa femme, Mr Wentsworth reste digne, comme il sied à un homme de sa condition. Le fait d'avoir enfin un fils atténue considérablement la perte, même si sa peine semble bien réelle.

J'entre dans son bureau pour la première fois. Il m'a prié de l'y rejoindre. Je ne fais pas attention au mobilier, ni aux objets disposés sans goût. Il ne me fait pas asseoir. Il me tend une enveloppe en me disant que je ne suis plus le bienvenu ici. Il est persuadé que je comprends. J'ai la bouche emplie de pâte. L'injustice ne réside pas dans mon renvoi, mais dans le mépris éternel que je lis dans les yeux de Walter Wentsworth. Il y a cinquante livres dans l'enveloppe, plus que je n'en ai jamais vu en une seule fois. Il a raison de croire pouvoir tout acheter. Il a ce pouvoir-là, à ce moment-là. Alors je repose l'enveloppe sur le bureau, puis sors sans prendre congé, avec le sentiment aigu d'avoir réglé le coût de mon séjour chez les Wentsworth.

Bien sûr, tout cela n'est qu'un leurre. Je ne peux tout simplement pas retourner dans la rue avec de beaux vêtements, ni avec autant d'argent dans ma poche, ma peau ne vaudrait pas bien cher. Malgré tout, lorsque je repose les cinquante livres, le grand homme peut lire un immense mépris dans mes yeux, un affront, que personne avant moi ne lui a jamais infligé.

Les lutins ont gagné. Je retourne à la rue sans savoir où j'irai, mais certainement pas à l'orphelinat. Je me débrouillerai seul. Les femmes sont toutes les mêmes, elles me laissent entrevoir la lumière, puis m'abandonnent. Quel besoin avait Mina de vouloir un autre fils que moi ?

Troisième et quatrième crimes de Jack l'Éventreur

Le 30 septembre 1888

Dans la nuit, Louis Diemschultz, se rendant au Club international pour l'éducation des travailleurs sur Berner Street, aperçoit le corps d'une femme. Affolé, il se précipite à l'intérieur du bâtiment pour prévenir les membres du club et bientôt la police. Il est alors 1 heure du matin.

Le corps de la victime est encore tiède, allongé sur le côté, les jambes tendues. La main gauche enserme un paquet de noix de cajou. La gorge est profondément tranchée d'une extrémité à l'autre. La femme est vêtue d'une robe noire et arbore une rose d'un rouge éclatant piquée sur son gilet. La malheureuse se nomme Elizabeth Stride, née en Suède en 1843. Les gens la surnommaient « Long Liz » en raison de sa haute taille. Elle travaillait comme couturière et femme de ménage. Elle se prostituait occasionnellement. Il lui arrivait de se soûler, pour se donner du courage.

Le 29 au soir, elle quitta son asile de nuit sans dire où elle se rendait. Les multiples témoignages assurent qu'elle n'avait pas alors de rose rouge.

William Smith, un agent de police qui faisait sa ronde dans Berner Street, vit Elizabeth Stride parler avec un homme vers minuit et demi. Le suspect portait un chapeau et un manteau noirs. Il avait un paquet ou un sac dans les mains.

Cette même nuit du 30 septembre, Edward Watkins fait sa ronde à 1 h 45 dans Mitre Square, à quelques centaines de mètres de Berner Street. Comme il vient d'inspecter la cour et s'apprête à repartir, les feux de sa lanterne éclairent une forme humaine. Il s'approche et constate qu'il s'agit d'une femme gisant dans une mare de sang. Sa gorge est également tranchée et ses entrailles exposées à l'air libre. L'agent de police joue immédiatement de son sifflet pour amener ses collègues. On fouille les alentours sans résultat.

Quelques minutes plus tard, le Dr Frederick Gordon Brown examine le corps et constate d'effroyables mutilations. Après avoir ouvert l'abdomen, le meurtrier a déposé les intestins sur l'épaule droite de sa victime. Le visage est également atrocement mutilé. Pas plus qu'Elizabeth Stride, elle ne semble avoir lutté contre son agresseur.

Les policiers ne comprennent pas comment un tueur a pu perpétrer deux meurtres d'une telle sauvagerie en si peu de temps. Un tablier appartenant à la deuxième femme assassinée est retrouvé à l'entrée d'un bâtiment de Goulston Street, sur le mur duquel on peut lire l'inscription suivante : « Les Juifs sont les hommes qui ne seront pas accusés pour rien. »

La victime s'appelait Catherine Eddowes, plus connue sous le nom de Kate par les habitués, une fille sans histoire, joviale, abusant parfois elle aussi de l'alcool. Il lui arrivait de vendre ses charmes pour quelques pièces. Le 29 au soir, elle quitta l'homme avec qui elle vivait depuis sept ans, prétextant qu'elle rendait visite à sa fille.

Plus tard, l'autopsie révèle des caractéristiques communes aux trois meurtres de l'Éventreur : la gorge a été tranchée de gauche à droite, le rein gauche soigneusement prélevé, l'utérus coupé et enlevé sans endommager le vagin, le foie, l'aine et le pancréas ont été lacérés. Le visage de Kate présente des particularités : les yeux ont été mutilés, une partie du nez a été coupée, ainsi que le lobe de l'oreille droite.

Chapitre 9

Londres, février 1908

Je parviens à louer une chambre à la pension Kelly, où l'homme en noir a ses entrées. Je donne un faux nom et règle une semaine d'avance. Mrs Kelly me détaille de la tête aux pieds avant d'empocher la somme, puis me fait signe de la suivre jusqu'à une chambre du deuxième étage. Avant de me quitter, elle me dit de ne rien dégrader, que sinon je devrai payer.

Mon temps de sommeil n'excède pas quatre heures. J'en suis à plusieurs prises importantes d'opium par jour pour tenir le coup. J'épie les allées et venues de l'homme en noir en prenant garde de ne pas le croiser.

La grande occupation de Joseph Kelly est de se soûler. Un soir qu'il est en veine de confidences, il m'apprend qu'un type étrange loge dans la chambre 17, que sa femme devrait être plus regardante sur les clients, que si ce n'était que de son fait, il dirait à l'autre de prendre son bagage et de partir. « Jamais vu un regard pareil... comme s'il vous fouillait avec une lame », ajoute-t-il.

Un après-midi, j'attends que l'inconnu s'en aille au cimetière pour tenter de pénétrer dans sa chambre. Je découvre avec étonnement que la porte n'est pas fermée à clé. La pièce est plongée dans la pénombre. J'attends que mes yeux s'habituent un peu. J'aperçois une forme dans le lit. Mon sang se glace. Je recule lentement vers la porte. Une force

contraire m'empêche de sortir. Un souffle, imperceptible, douloureux. Mes yeux ne peuvent se détacher de la silhouette endormie. Une femme, aux longs cheveux éparpillés sur l'oreiller. Je ne saurais dire pendant combien de temps je suis resté planté là dans la chair du parquet. Posé sur une chaise, près du lit, je remarque un coffre, dont le motif gravé surligne l'obscurité. Je revois Tom Mills en train de dessiner le médaillon que porte l'homme en noir, le même motif que je distingue sur le coffre. Il ne ressemble à rien de ce que je connais. Que signifie-t-il ? Et qui est cette mystérieuse femme endormie ?

Je regagne ma chambre, lourd de questions sans réponses. Au moins, l'homme en noir n'a pas l'air de se méfier. Je ne vais plus les lâcher, lui et sa compagne. Ils finiront bien par tomber les masques.

Je rends visite à Hannah chaque soir au *Ten Bells*. Je lui paie son temps, jamais plus. Elle ne me provoque plus. Nous parlons de nos vies durant de longues heures. Je pense qu'elle y prend goût, du moins cette façon de gagner facilement un peu d'argent semble lui convenir. Je constitue une énigme à ses yeux. Elle considère nos échanges complices comme un jeu, un rituel sans arrière-pensées. Elle change avec moi. J'ai le pouvoir de la faire changer. J'ai accès à sa douceur, à sa douleur aussi. La véritable Hannah. J'ai le sentiment qu'elle prend pied sur une île chaque fois que l'on se voit et qu'elle retourne ensuite se noyer. À plusieurs reprises elle tente de me parler de ses noyades. Je l'arrête, je ne veux pas entendre. Lorsque je rentre, le cœur rempli d'une faim nouvelle, je me nourris de ma passion, de ces luttes abyssales naissant dans les yeux clairs de Hannah.

Un soir elle n'est pas au *Ten Bells*. Je vide plusieurs bières, espérant toujours sa venue. N'y tenant plus, je me rends au 13 Dorset Street. Une lueur filtre à travers la fenêtre. Je frappe. Personne ne répond. Je recommence. La porte s'entrebâille. Hannah me dit de revenir plus tard. Son corsage rajusté à la hâte déborde de son jupon froissé, et ses cheveux habituellement si lumineux ressemblent à un amas de broussailles. Je ne l'écoute pas et force le passage. Un homme est allongé sur le lit, il n'a pas pris la peine de se rhabiller. Son pantalon est étalé par terre.

— Tu peux pas attendre ton tour comme tout le monde ? me lance-t-il, énervé.

— C'est un ami, il est pas là pour ça, répond Hannah.

— J'en ai rien à faire, tu l'éjectes, ou je pars sans payer.

— C'est bon, je m'occupe de toi.

Hannah me supplie de partir immédiatement.

— C'est à lui de partir, je dis.

— Non, Walter, je t'ai prévenu de ce que je faisais... S'il te plaît, ne rends pas les choses plus difficiles.

— Mais je pensais que tu avais compris que tu n'as plus besoin de faire ça.

— Mais si, justement, j'en ai besoin...

— C'est pas bientôt fini ? hurle le type.

— Va-t'en, maintenant, sinon on ne se reverra jamais plus.

Hannah me pousse dehors et claque la porte derrière moi. Je suis incapable d'aller plus loin, je m'assois sur le trottoir en pleurant. Cette femme a le pouvoir de dynamiter les digues de mes yeux. J'ai mal de ce que j'ai vu, de ce que j'imagine. Le ciel mêle ses larmes à mon chagrin, habillant de pudeur la froideur de ma nuit.

— C'est bon, tu peux rentrer, la place est encore chaude !

Les ricanements du type me sortent de ma torpeur. Je n'ai pas la force de me lever. J'observe un long moment la porte, espérant qu'elle s'ouvre, que Hannah s'approche de moi et couvre mes épaules d'un mauvais châle. Qu'elle s'assoie. Tous deux insensibles à la pluie Ce serait une merveilleuse façon de laver nos âmes endolories. La porte ne s'ouvre pas.

De retour à la pension Kelly, je m'allonge tout habillé sur mon lit. Je sais que je ne trouverai pas le sommeil. Tard dans la nuit, j'entends du bruit dans le couloir. Je me redresse lentement, m'appuie sur le bois du lit pour amortir le son de mes chaussures. J'attends que les pas s'éloignent un peu, entrouvre la porte, juste le temps de distinguer la silhouette longiligne. J'attrape mon manteau encore trempé et sors. Une fois dans la rue, j'aperçois l'homme en noir sur le trottoir d'en face. Il marche à vive allure. J'ai des difficultés à suivre le rythme qu'il m'impose. Je suis soulagé lorsqu'il ralentit à l'angle de Hooper Street et de Back Church Lane. J'ai pris soin de garder mes distances.

Un homme surgit de derrière un entrepôt. Silhouette identique. Le duo se remet en marche sans un mot, puis s'engage bientôt dans Union Street, ralentit le pas, avant de pénétrer dans le parc qui jouxte St Mary's Church. Je me cache derrière des buissons, d'où je peux les observer. Venant de Church Lane, un troisième homme les rejoint, puis un quatrième débouchant de nulle part. Le groupe, désormais au complet, entre dans l'église.

Cette fois, je les suis. Je retire mes chaussures, attache les lacets, que je passe autour de mon cou. Je me glisse à l'intérieur de l'église. Le quatuor est déjà devant l'autel. Les piliers sont mes alliés. J'ai le sentiment que toute ma vie se résume à cette nuit froide, au mystère des pierres séculaires qui se fraie un chemin par la plante de mes pieds. Quelques cierges brûlent encore, faisant danser des ombres indigentes. Je ne ressens pas le froid, je ressens le silence. Je reconnais l'homme portant la croix, pas la femme portant son enfant. Elle n'existe pas, ce n'est qu'une statue dont l'immobilité me glace.

Les hommes contournent l'autel. Leurs longs manteaux noirs flottent derrière eux. Je ne les vois plus et, si je me déplace, je prends le risque d'être repéré. Ils réapparaissent. L'un d'eux porte un coffre, qu'il dépose sur l'autel. L'homme en noir utilise alors son médaillon pour ouvrir la serrure, fait basculer le couvercle, s'empare d'un objet, qu'il enfouit dans une de ses poches. Puis il referme le coffre et le remet en place.

Ils se dirigent ensuite vers la sortie. Je jurerais qu'ils ralentissent en passant près du pilier derrière lequel je suis caché. Quand ils quittent l'église, un courant d'air s'engouffre par la porte, faisant vaciller les flammes des cierges. Mon regard aussi vacille en direction de la croix, sur lequel un homme est mort pour, pensait-il, en sauver d'autres. Après de longues minutes, je m'approche du coffre posé dans une alcôve à l'arrière de l'autel. Mon cœur s'arrête de battre lorsque je reconnais le motif entrevu dans la chambre de la femme endormie.

Asile de Bedlam (Londres, 1907)

Chambre n° 120. Notes de Jonas, extrait n° 9.

Mon cher docteur, je crois que vous prenez enfin réellement conscience de notre proximité. Nous cheminons désormais de conserve. N'en soyez pas troublé, maintenant que vous pensez avoir découvert ma véritable identité.

Hoydt a eu l'amabilité d'accéder à ma requête avec une grande gentillesse, même si sa main tremblait un peu en me rasant le crâne. Je veux être pur au moment de croiser une dernière fois le fer avec vous. Le temps des devinettes est passé, vous ne risquez rien. Je vous ai choisi pour que la lumière vous apparaisse, une vérité que vous ne concevez même pas, trop accaparé par une autre. Je vous ai choisi, docteur, et non l'inverse.

Une chose me chagrine. Vous ne m'avez pas souhaité mon anniversaire. Vous êtes toujours fâché contre moi à cause de Bill ? Je vous assure qu'il n'y a pas lieu de l'être. Il est très heureux là où il est. Suis-je bête, comment pourriez-vous connaître ma date de naissance, puisqu'elle n'est mentionnée nulle part ? Ma mère devait être tellement soule en ce jour maudit qu'elle ne s'est sûrement pas aperçue de ma venue au monde. Ma vie n'ayant pas de véritable commencement, je m'en suis choisi un, précisément ce jour, le 10 novembre.

Mais reprenons, docteur. Prenez ma main en toute confiance, et arrêtez de penser sans cesse à qui elle appartient vraiment.

Londres, 1890-1891

Je retourne à la rue.

J'apprends à susciter la pitié. Je deviens un mendiant professionnel, qui déambule en claudiquant. Chaque matin j'applique une couche de savon recouverte de vinaigre, pour donner l'illusion d'être infesté de plaies purulentes sur mes jambes. Le résultat est saisissant. Grâce à ce subterfuge, je parviens à dormir chaque soir à l'asile de nuit.

Depuis quelques jours, il me semble être suivi, mais chaque fois que je me retourne pour surprendre un éventuel observateur, je ne remarque personne. Pourtant, je jurerais que quelqu'un s'attache à mon ombre, quelqu'un capable de se rendre invisible. Un matin, je suis

surpris d'apercevoir Mr Wentsworth, alors qu'il s'apprête à monter dans un fiacre. Sur le coup, je me demande si ce n'est pas lui mon suiveur. Il ne me reconnaît pas, ne me regarde même pas. Je ne représente plus aucun danger pour lui. Alors, qui ?

Je me tiens sur mes gardes. Depuis quelque temps, chaque fois que je rentre à l'asile, un homme est appuyé contre un mur de l'autre côté de la rue. Il fume une cigarette en me regardant fixement. Il est grand et porte une redingote élimée. Son visage buriné est orné d'un collier de barbe sombre. Il ressemble à un prêtre. Je fais semblant de ne pas le remarquer, de masquer mon inquiétude. Je ne sais pas ce que me veut ce type, mais je suis sûr qu'il en a après moi.

C'est une belle journée. Les gens sont plus généreux quand il fait beau. Je suis dans Old Street. J'endosse mon personnage, relève mon pantalon au-dessus des meurtrissures factices sur mes jambes.

— C'est pas prudent de se promener dans les rues sans protection, un mauvais coup est si vite arrivé.

Je me retourne brusquement. L'homme à la redingote m'observe en souriant.

— Merci de me prévenir, je ferai attention, je réussis à balbutier.

— Ça fait un bail que je t'observe, gamin, et j'ai décidé de t'offrir ma protection.

— Je suis pas un gamin, et j'ai pas besoin qu'on me protège.

— Je crois que t'as pas bien compris...

— Pas bien compris quoi ?

— Que t'as pas le choix, si tu veux rester en vie.

— Et je devrais faire quoi en échange ?

— Tu travailles pour moi et t'auras plus jamais à te soucier de qui t'as dans ton dos.

— Et si je quittais le quartier ?

— Ailleurs, ce sera pareil, sauf que tu risques de tomber sur quelqu'un de moins arrangeant que moi. Bon, suis-moi, maintenant !

— Pour aller où ?

— Chez toi.

J'enrage d'être à la merci de l'escroc, mais je n'ai d'autre choix que de le suivre. Je ne suis pas de taille à lui résister. Nous marchons

longtemps, côte à côte, en direction de Whitechapel. Arrivé dans Brick Lane, l'homme escalade une palissade, puis me tend la main pour m'aider à franchir l'obstacle, qui donne sur Finch Street. Nous entrons bientôt dans une maison aux allures de petit entrepôt désaffecté. Les vitres sont brisées et sommairement réparées avec des sacs de toile, laissant à peine pénétrer la lumière du jour. Trois jeunes garçons sont assis autour d'un poêle, en train de manger. Ils me regardent sans dire un mot.

— Je vous présente votre nouveau camarade de jeu, les mêmes, je compte sur vous pour lui enseigner tout ce que vous savez, dit l'homme.

Le plus jeune des enfants se lève et vient me serrer la main. Il ne doit pas avoir plus de sept ans. Les deux autres ont à peu près mon âge, ils restent assis, continuant à mâcher du pain rassis d'un air blasé.

— Vous partagerez avec votre nouvel ami. Y aura pas de ration supplémentaire aujourd'hui, ajoute l'homme.

Les gamins terminent leur maigre repas, sans rien laisser.

— Au fait, je m'appelle Mike, et toi ? demande le type.

— Jonas.

— Bien, je vous laisse faire connaissance. Je repasserai ce soir. Je compte sur vous pour vous surpasser, si vous voulez pas que je joue du fouet.

Sur ces mots, Mike sort en sifflant un air des rues.

— Viens t'asseoir un moment, me dit le plus jeune, on va pas tarder à se mettre en route. Moi, c'est Jim et les jumeaux, c'est Oliver et Michael.

Je les salue, sans pouvoir les distinguer l'un de l'autre. Aucun ne me répond. Je m'approche pour leur serrer la main et mon geste reste suspendu dans le vide. Jim m'explique ensuite la marche à suivre, le quartier à ne pas dépasser pour mendier, le point de ralliement du soir, avant de rentrer tous ensemble.

Nous sommes tous les quatre orphelins. Mike fait la répartition selon ses propres critères, et nous donne un pain à partager en quatre. Les jumeaux continuent de m'ignorer.

Un soir, Michael tente de dissimuler quelques pièces dans la doublure de sa veste, mais sa nervosité le trahit. Mike le perce à jour et

lui fait ôter ses vêtements. Il le fouette jusqu'à ce que l'enfant s'écroule, le dos en sang.

— Personne vole Mike Burnell, que ça vous serve de leçon à tous, dit-il en nous menaçant de son fouet.

Durant les quatre jours suivants, nous mettons les bouchées doubles, le temps que Michael soit à nouveau sur pied. Nous lui donnons une part supplémentaire de notre ration afin qu'il se remette au plus vite. Le malheureux incident a au moins la vertu de nous rapprocher et contribue à me faire définitivement accepter dans la bande.

Oliver et Michael m'initient à l'art de détrousser les passants. Leurs gestes sont si précis et maîtrisés qu'il m'est impossible de distinguer la main qui se saisit d'un mouchoir ou d'une montre. Je m'entraîne sur un mannequin en paille recouvert d'une redingote, pleine de grelots cousus dans la doublure. Chaque fois qu'ils tintent devant Mike, je reçois des coups de fouet. Il m'assure qu'ainsi je m'appliquerai mieux. Je me perfectionne en cachette pour maîtriser mes mouvements et enfin éviter les morsures des lanières de cuir. Mes mains deviennent de plus en plus agiles, jusqu'à ce que je parvienne à fouiller n'importe quelle poche du mannequin sans qu'aucun son ne trahisse mes gestes. Je passe du statut de mendiant à celui de voleur, ou, plus exactement, de pickpocket.

Nos terrains de jeu privilégiés sont les rues bondées les jours de courses, les marchés d'alimentation en gros, truffés de gens cossus, ou tout autre rassemblement drainant du monde. Lorsqu'un de nous opère, les trois autres le protègent. Nous sommes fréquemment coursés par les sergots, mais notre organisation sans faille nous permet d'échapper à la prison de Westminster Bridewell, lieu de villégiature redouté des voleurs.

Parfois, Mike nous envoie dans le Strand, où les proies sont plus abondantes, mais nous sommes beaucoup plus repérables dans ce quartier respectable. La surveillance accrue nous oblige à nous tenir en permanence sur nos gardes. Les *Gonophs* que nous sommes sont plus à l'aise dans Ratcliffe Highway que dans Regent Street, même si la concurrence entre voleurs à la tire est de plus en plus rude.

Certaines nuits, Mike nous accompagne pour visiter des maisons qu'il a repérées. Il nous détaille les allées et venues des occupants, nous indique les pièces stratégiques à visiter pour dérober l'argenterie. Il tient le plus souvent ses renseignements des gens de maison qu'il soudoie, ou qu'il séduit parfois. J'apprends ainsi à crocheter une fenêtre, une porte, sans faire plus de bruit qu'un rat.

Un vent de révolte commence à souffler sous mon crâne. Un soir, en rentrant au taudis avec mes compagnons, je leur demande s'ils ont déjà pensé à se mettre à leur compte.

— T'es pas fou, répond Oliver, tu sais de quoi Mike est capable.

— Je sais, mais si on l'avait plus dans nos pattes, on pourrait empocher ce qui nous revient de droit sans avoir à partager.

— Et comment tu comptes t'y prendre pour qu'il s'en aperçoive pas ?

— Il n'y a qu'une façon, c'est qu'il ne soit plus là pour le voir, je réponds, déterminé.

Les autres me regardent, pour être sûrs d'avoir bien compris.

— Moi, je pense qu'à ça depuis la première fois que ce porc m'a caressé les côtes pour m'apprendre la vie, dit Jim avec des yeux emplis de haine.

— Et comment tu t'en débarrasserais ? demande Michael.

Mon silence vaut toutes les réponses.

— Je suis pas un tueur, dit Oliver doucement.

— Nous n'existons pour personne. Comment pourrions-nous être des meurtriers ?

Un long silence suit mes paroles. Cette vie est la seule qu'ils ont jamais connue, emplie par la peur, la faim et toutes sortes de souffrances. Et moi, en cet instant, je viens d'ouvrir une porte derrière laquelle ils n'avaient jamais osé regarder.

Je bats le fer tant qu'il est chaud. Jim est d'ores et déjà acquis à ma cause. Michael et Oliver me demandent comment j'entends procéder.

Une Belle Dame va nous aider. J'en ai lu une description précise dans un livre de botanique chez Mrs Wentworth : Bella Donna. On s'en sert pour fabriquer un médicament, qui, à forte dose, devient un violent poison. Je revois le dessin aquarellé en pleine page, les fleurs

mauves en forme de clochettes, les baies noires ressemblant à des perles délicatement posées sur leurs calices. Et Mike va le boire jusqu'à la lie, ce calice, je le jure à mes compagnons.

Nous sommes dans Newgate Street, où j'ai repéré une herboristerie. Jim et moi avons maintes fois répété le plan que j'ai conçu. Les jumeaux n'ont rien à faire.

Jim feint un malaise. Les passants détournent leur regard. Je me précipite, pris de panique, dans l'échoppe, j'explique à l'apothicaire ce qui se passe. Son employé et lui m'aident à transporter Jim à l'intérieur, puis tentent de le ranimer, pendant que j'observe les rayonnages. Ce que je cherche se trouve dans une armoire en verre derrière le comptoir, où on range les substances dangereuses. Je pourrais prendre n'importe laquelle, cela ferait l'affaire, mais je veux la Belle Dame. La clé est sur la porte. L'apothicaire ne fait pas attention à moi, toujours au chevet de Jim. Il demande à son employé d'apporter des sels. J'en profite pour me glisser derrière le comptoir, ouvre l'armoire et fourre le flacon tant désiré dans ma poche. Jim craque en respirant les sels. Je lui fais un clin d'œil. Il se relève en disant que ça va mieux. Nous remercions l'apothicaire et sortons. Oliver et Michael nous attendent. Je leur montre le goulot de la fiole. Ils ont l'air soucieux. Ils espéraient sûrement que j'échoue.

Mike attend notre retour, il a l'air de bonne humeur. Une casserole de café est posée sur le poêle. Il en sirote une tasse. Je ne sais pas où il le déniche, mais il en a toujours, et gare si l'un de nous y touche. Nous déposons nos gains sur la table, d'abord moi, puis Jim. Mike évalue le butin. Il n'y a plus lieu d'hésiter. Je m'approche discrètement du poêle. Quand les jumeaux ont vidé le contenu de leurs poches, le sort de Mike est scellé.

Ce soir-là, personne n'est fouetté. Nous avons bien travaillé. Mike finit de compter le magot et me demande de lui servir une nouvelle tasse de café. Ma main ne tremble pas. Mike boit en rangeant les pièces dans sa bourse. Il ne remarque rien d'anormal. À dose importante, l'alcaloïde extrait de la belladone produit un emballement du cœur, une dilatation pupillaire, puis une paralysie de l'accommodation.

Les premiers effets se font d'abord sentir imperceptiblement. Les gestes de Mike sont de plus en plus lents, mal coordonnés, puis les mots viennent avec difficulté. Il s'assoit sur une chaise, la sueur perle sur son front. La Belle Dame l'embrasse à pleine bouche. Il ne comprend pas ce qui se passe. Ses muscles ne répondent plus. La tasse roule au sol sans se briser. Il s'affale contre le dossier, les yeux grands ouverts. C'en est fini de Mike. Les autres sont tétanisés, alors je les bouscule. Ils connaissent la suite du plan.

Au milieu de la nuit, nous transportons le cadavre dans une charrette à bras, caché sous une bâche. J'ai tout prévu de longue date. Nous marchons dans un dédale de rues, visages masqués sous nos écharpes, jusqu'à une arrière-cour. J'ai appris qu'ici des types récupèrent les corps pour un peu d'argent. Ils fournissent en chair fraîche un chirurgien, afin qu'il joue du scalpel. Ce brave Mike nous rapporte enfin quelques pièces. En repartant, je me prends à espérer que là où il est, Mike Burnell goûte au fouet du démon et brûle dans les flammes de l'enfer.

Cinquième meurtre de Jack l'Éventreur

Le 10 novembre 1888

John McCarthy, un honnête commerçant qui loue des chambres dans Dorset Street, au sud de Spitalfields Market, est surpris de ne pas avoir de nouvelles de Mary Jane Kelly, une de ses locataires. Il envoie son apprenti, Thomas Bowyer, pour qu'il collecte le loyer qu'elle lui doit. Personne ne répond lorsque ce dernier frappe à la porte verrouillée. Bowyer jette alors un coup d'œil par la fenêtre. Un corps ensanglanté gît sur le lit. Affolé, l'apprenti court en informer son patron qui appelle immédiatement la police.

L'inspecteur Beck et l'officier de police Walter Dew sont les premiers à se rendre sur les lieux du carnage, au 13 Miller's Court. Malgré une certaine habitude, les deux représentants de la loi sont saisis d'horreur à la vue de l'abominable spectacle qui s'offre à leurs yeux. Mary Jane Kelly est allongée sur le lit, nue, jambes écartées, le corps lacéré. Elle a été égorgée. Les viscères ont été retirés de l'abdomen, puis éparpillés sur le lit. Les seins ont été découpés, les bras et le visage saccagés à coups de lame.

Ils préviennent le médecin de la police, le Dr George Bagster Phillips, ainsi que l'inspecteur Abberline, chargé de l'enquête sur l'Éventreur.

Le corps est rapatrié à la morgue de l'hôpital pour y être autopsié. Le Dr Bond officie en présence des Drs Phillips et Brown. Le

meurtrier a vraisemblablement utilisé un couteau d'une quinzaine de centimètres. En plus de tous les actes de barbarie auxquels il s'est livré, il a prélevé et emporté le cœur de la victime. Les praticiens situent l'heure du crime entre 5 et 6 heures du matin.

OceanofPDF.com

Chapitre 10

Londres, février 1908

Le jour n'est pas encore levé. Des cochers fouettent leurs chevaux, ramenant leur maître ou un simple client. Je retourne chez moi faire provision d'opium. En pénétrant dans ma demeure, je me sens comme un étranger parmi ce luxe décadent hérité d'une autre existence. Je récupère ma réserve d'opium, puis fourre des vêtements propres dans un sac. Chaque fois que j'entre dans une pièce, j'ai l'impression que quelqu'un va apparaître, quelqu'un qui pourrait être moi, ou tout au moins une image de moi. Je ne m'attarde pas. Je reviendrai peut-être lorsque j'aurai détruit ce qui ne peut exister.

Lundi. Je me rends à Bedlam informer Johnny que je serai absent toute la semaine. J'ai la désagréable sensation qu'il me regarde comme si j'étais un patient. En mon absence, il a probablement arrêté les expérimentations que j'ai initiées. Comme je l'ai dit, nous avons des divergences concernant la pratique de l'aliénisme. J'ai toujours pensé que l'esprit humain ne peut se cloisonner comme les pièces d'une maison, mais que chacun de nous abrite toutes sortes d'identités plus ou moins dominantes. La véritable folie est de croire que nous pouvons passer de l'une à l'autre sans dommage en refermant une simple porte. À mon retour au sein de l'asile, il faudra certainement que je reprenne les choses en main.

Pour l'heure, ma place n'est pas ici. Il me faut découvrir l'identité de la femme endormie. L'homme en noir ne me semble pas du genre à

entretenir une prostituée. Découvrir aussi quel est le mystérieux objet dérobé à St Mary's Church.

Le brouillard ne se lèvera pas, encore un jour où l'aube et le crépuscule demeureront amants. Je regagne la pension Kelly pour y retrouver mon meilleur allié, le laisser prendre possession de mon sang. Enfin.

L'homme en noir n'existe plus. Je suis en route pour le château dans lequel Hannah est prisonnière. La libérer. Elle m'en sera éternellement reconnaissante.

La ville est une forêt avec un unique sentier menant au château, une saignée dans la terre. Le donjon apparaît bientôt, surplombant la cime des arbres, ainsi qu'à mi-hauteur une fenêtre éclairée. Je suis ce chevalier à l'armure légère. Ma main droite enserre le pommeau de l'épée battant contre mon flanc. J'ai défait tous les ennemis pour parvenir ici, devant la façade du château ressemblant à une zone pétrifiée de la forêt. Je caresse les pierres. Elles attendaient ma venue, depuis le jour où on les a extraites d'une lointaine carrière. La lourde porte n'est pas fermée, elle grince quand je la pousse. Je longe la venelle qui mène au donjon, puis monte les marches pour rejoindre la chambre éclairée. Hannah dort paisiblement. Ses longs cheveux reposent sur l'oreiller. Je ne la réveille pas, la laisse profiter de ce morceau d'éternité que je veux prolonger. Le froid est au-dehors.

J'entends claquer les pas de l'ennemi sur les dalles comme des coups de fouet. Il n'a aucune intention d'être discret. Il n'est pas surpris de me trouver dans la chambre. Je le reconnais et tire mon épée. Hannah se réveille en sursaut. Je pose la main sur sa bouche pour étouffer ses cris. Lui dis que je vais la protéger. Elle se calme, ses muscles se détendent. Elle sait qu'elle peut avoir confiance en moi. Ses lèvres dessinent un sourire complice qui décuple mes forces.

Les lames se mettent à tournoyer dans la pièce, découpant le tissu des tentures. Mon assaillant est bien trop vulnérable. Il n'est pas poussé par les forces du cœur. Je martèle les défauts de son armure, qui cède sous les coups. Il ne met pas longtemps à battre en retraite. Je le

regarde s'enfuir par la cour intérieure. Ce fut presque trop facile de le mettre en déroute. Je suis persuadé de ne plus jamais le revoir.

Je me tourne alors vers Hannah allongée sur le lit. Je retire un à un les morceaux de tissus lacérés qui recouvrent son corps, comme des écailles. Elle se laisse faire. Une substance visqueuse ruisselle sur mes mains. Le cœur de Hannah est à moi, pour toujours. J'ai terrassé le dragon, la force des vainqueurs nichée au creux du ventre. J'ai libéré ma créature de sa prison d'écailles et du joug de son maître. Il n'y aura plus de cauchemar. J'ai mis un visage sur ma peur, je ne serai pas effrayé à l'idée de fermer les yeux. Le sang n'a pas coulé pour rien. Je ne sens plus mon corps, et mon cœur dompté se fait obéissant, prolongement de mon âme assainie.

Je suis né cette nuit, dans une chambre éclairée par quatre bougies et les larmes de bonheur d'une femme des rues.

Je regarde mes mains couvertes du sang du dragon, le sang du démon. Quelque chose reflue dans mes veines. Je me penche sur Hannah. Elle ne vient pas à moi. Son corps est une plaie. Il n'y a plus de château ni de forêt. Il n'y a que moi, mon épée à la main, qui cours à perdre haleine, enduit d'écailles rouge sang.

Asile de Bedlam (Londres, 1907)

Chambre n° 120. Notes de Jonas, extrait n° 10.

Très cher docteur, vous ai-je déjà parlé de mon amour des roses, surtout les rouges ? Leur beauté me fascine, m'émeut au plus haut point. Savez-vous que l'on peut concentrer le monde en une seule rose ?

J'aime patienter sur le rebord des formes délicates, ne jamais m'en nourrir. Le destin des roses est d'être sur le passage du regard, pour celui qui sait voir. La beauté est ici. La beauté est une image, un moment, une cohérence de l'instant, se muant peu à peu en souvenir parfait.

J'aime les roses pour ce qu'elles sont, ce qu'elles deviennent une fois coupées. Sur un buste de femme, par exemple, n'est-ce pas,

docteur ? Le beau n'annule pas le beau, il efface le laid, l'abject, la pourriture. Les roses ne m'ont jamais déçu, au contraire des hommes. Elles bordent mon chemin.

Puis-je vous demander une faveur ? J'aimerais que vous fassiez nettoyer les vitres de ma fenêtre. Je ne peux le faire moi-même, puisqu'elle est condamnée. Je n'ai pu jouir des merveilleuses couleurs de l'arc-en-ciel, après l'orage. Je les ai devinées au travers de la crasse. La prochaine fois, j'aimerais avoir accès à la pureté des teintes. Je vous en remercie d'avance.

Londres, 1892-1900

Mike Burnell quitte ce monde comme on glisse sur une merde de chien, sans aucune dignité. Jim me suivrait désormais n'importe où et les jumeaux ne sont pas loin d'en vouloir faire autant.

Je dirige le petit groupe. Nous habitons toujours Finch Street, payant notre loyer rubis sur l'ongle. Notre logis est devenu plus accueillant. Au début, les gens du quartier nous questionnent sur la disparition de Mike. Personne ne se doute un seul instant de ce que nous avons fait. L'ordure est vite oubliée.

Durant les années qui suivent, les liens qui nous unissent se resserrent encore. Certes, nous sommes des voleurs, mais nous détroussons seulement les gens qui peuvent se permettre d'être volés, rien à voir avec les *Garroters* qui écument la ville, étranglant, puis délestant les victimes de leurs biens. Nous faisons partie de l'équilibre des rues, d'une juste redistribution des richesses. Nos actes trouvent ici leur justification.

Je me lève le matin sans redouter la journée à venir. Je suis libre. Je me suis acheté de nouveaux vêtements. Bien qu'un peu élimés, ils me rappellent ceux que je portais chez les Wentsworth.

Nous avons acquis une certaine réputation parmi les voleurs. Nous possédons un joli magot entreposé dans une cachette secrète. On vient parfois nous voir pour intégrer notre bande, mais il n'est pas question d'accueillir qui que ce soit d'autre, au risque d'affaiblir le lien qui nous

unit. Nous sommes de taille à nous défendre, lorsqu'il nous arrive d'être mêlés à une bagarre. Dans ces moments-là, il vaut mieux être du côté des jumeaux. Ils sont devenus de véritables colosses et j'avoue ne pas être manchot lorsqu'il s'agit de jouer du gourdin.

Un soir nous prêtons serment en buvant de la bière. Par le sang, nous nous jurons fidélité et assistance les uns envers les autres. Si la vie nous sépare, nous saurons comment nous retrouver en cas de besoin. L'alcool est dans nos veines, mais personne n'oubliera cette nuit, ainsi que le désir affirmé de toujours rester liés.

Toute médaille a son revers. Le succès grandissant de notre entreprise suscite des jalousies. Des bandes concurrentes nous dénoncent souvent. La police nous traque. Nous redoublons de vigilance.

Mortlake. Une foule nombreuse est venue assister à la régates sur les rives de la Tamise. Je me sens habituellement en sécurité au milieu des badauds. Quelque chose cloche aujourd'hui, comme si j'étais un poisson prisonnier d'une nasse. Jim est occupé à détrousser une jeune femme pendue au bras d'un homme. Michael et Oliver détournent l'attention du couple en jouant des coudes, feignant d'encourager les participants de la régates. Aucun des deux ne s'aperçoit du larcin. Tout semble se passer comme prévu. Et puis je remarque un homme, puis un autre. Ils font mine de s'intéresser à l'attraction nautique, mais, en vérité, ils surveillent Jim. J'observe leur manège tout en me rapprochant de mes compagnons. Je dois les prévenir au plus vite. Michael m'aperçoit le premier. Il lit l'inquiétude dans mes yeux, comprend ce qui se passe. Il n'a pas le temps d'intervenir. Deux bras agrippent déjà Jim, qui se débat comme un beau diable, en pure perte. Un autre homme ceinture Michael, mais ce dernier balance un violent coup de coude au plexus de l'agresseur et se faufile dans la foule. Des sifflets retentissent, sous les regards stupéfaits des badauds. Oliver disparaît à son tour. Il est trop tard pour Jim. Il crie sa rage de s'être fait piéger.

Je rejoins les jumeaux dans notre repaire de Finch Street. Les flics ne vont pas tarder à rappliquer. Nous devons nous séparer au plus vite. Je partage notre pécule en quatre parts égales, leur demandant de

conserver précieusement celle de Jim. Nous nous prenons dans les bras avant de nous quitter. Nul ne sait quand nous nous reverrons.

Jim écope de dix ans à la prison de Holloway. Soudoyant un gardien, je réussis à lui faire passer un message. Il faut qu'il tienne le coup, je ne l'abandonnerai jamais. Je sais la faiblesse de mes mots face à ce qu'il vit, mais je veux quand même croire qu'ils lui viendront en aide.

Il y a bien moins de risques pour la police à s'attaquer à quatre orphelins plutôt qu'aux puissants gangs de Norton ou de Hill. Dans les jours qui suivent, j'ai l'impression que tout le monde me surveille, que l'on va bientôt m'emmener rejoindre Jim dans une cellule. Je ne peux le supporter plus longtemps. Je rassemble mes maigres affaires et gagne les docks en quête d'un navire pour quitter Londres au plus vite.

Je fais plusieurs allers-retours le long du quai nord. Je ne sais pas comment m'y prendre pour me faire engager. Je n'ai pas l'air d'un marin. Les lourds vapeurs de la Compagnie des Indes côtoient toutes sortes de voiliers. Un vieil homme, assis sur un rondin, sculpte un morceau de bois sous le haut patronage d'une figure de proue. Il me jette un regard en coin chaque fois que je passe, puis finit par m'interpeller :

— Tu cherches quelque chose, mon gars ?

— Ça se pourrait, monsieur.

— Appelle-moi Sweny, « monsieur », ça me va comme un manteau à un perroquet.

— D'accord... Je voudrais embarquer sur un navire.

— T'as déjà navigué ?

— Non, jamais.

— Qu'est-ce qui te prend de vouloir courir les mers ?

— Sauf votre respect, ça me regarde.

— C'est ma foi vrai, mais je suis pas sûr que tu saches ce qui t'attend.

— Peu importe, j'ai pris ma décision. Je suis prêt à tout pour monter à bord d'un de ces bateaux.

— Et tu serais pas le premier... Si je te suis bien, tu cherches surtout à partir d'ici.

J'acquiesce.

— Après tout, tu dois avoir de bonnes raisons, mais avant, faut que je te dise deux ou trois choses.

Sweny se remet à sculpter une statue aux jambes démesurées. Je n'ose lui demander ce qu'elle représente. Il m'explique quelques règles ayant cours en mer, me parle avec passion du cap de Bonne-Espérance, des îles Mascareignes, de Sumatra, Java, des îles Moluques, de Macao, de pirates, de femmes à la peau cuivrée, et de la perte d'un pied lors d'une effroyable tempête. Mon regard descend machinalement le long de ses jambes de pantalon, au bas desquelles émergent deux croquenots identiques. Sweny délace le droit, révélant un pied en bois lisse, parfaitement imité.

— C'est moi qui l'ai fabriqué, je suis sûr que t'avais rien remarqué.

— Non, rien du tout, c'est vrai.

— Si tu décides de devenir marin, faudra un jour ou l'autre donner quelque chose à la mer... Moi j'y ai laissé qu'un pied, mais beaucoup y ont laissé plus que ça.

Il demeure un moment pensif, puis reprend :

— Va de ma part jusqu'au *Black Warrior* qui se trouve un peu plus loin. C'est la frégate de John Lucas, un bon capitaine. Jusqu'à hier, l'équipage était pas au complet. Avec un peu de chance, tu pourras encore te faire engager.

Je remercie le vieil homme, et pars à la recherche du navire qu'il m'a indiqué. Je découvre vite le *Black Warrior*. Il règne à bord une grande agitation. Une fois sur le pont, un homme me demande ce que je veux. Je constate immédiatement que le vieux Sweny jouit d'une excellente réputation, car me voilà aussitôt engagé. On me conduit à l'entrepont pour y déposer mon sac au pied d'un hamac tendu entre deux poutres. J'aide ensuite l'équipage à charger des vivres, ainsi que des caisses dont je ne sais ce qu'elles contiennent. Je ne pose pas de questions. J'exécute ce que l'on me dit de faire sans discuter. Je comprends que le voyage pourrait durer plusieurs années. Cela ne m'effraie pas, du moment que je m'éloigne au plus vite de Londres.

Les préparatifs durent encore plusieurs jours. Il règne une bonne humeur à bord. Le quartier-maître, Mr Smith, s'étonne que je ne veuille jamais quitter le navire. Je lui réponds que je n'ai personne à

qui rendre visite. Pourtant, j'ai très envie de revoir Michael et Oliver avant mon départ. Le temps viendra.

Avant d'appareiller, je descends sur le quai quand la nuit est tombée. Je retrouve le vieux Sweny, en train d'aiguiser la lame de son couteau à l'aide d'une pierre.

— Nous partons demain, je voulais vous remercier du conseil.

— Je t'ai donné un conseil, moi ?

— Je suis engagé à bord du *Black Warrior*.

— Me remercie pas encore, on en reparlera si on s'revoit un jour...
Bon vent, mon garçon.

— Bon vent à vous aussi.

— Oh, moi, le vent, y a belle lurette qu'il me porte plus nulle part.

Le vieux marin poursuit son affûtage méthodique sans plus se soucier de ma présence. Je reste encore un moment à le regarder.

Nous appareillons par une matinée brumeuse, comme Londres en connaît si souvent. Je quitte cette ville maudite, qui m'a trop longtemps porté dans son ventre, avec le désir de naître à nouveau.

Conversation 2

Londres, février 1908

— Vous devez quitter Londres au plus vite, Mary... Je crains que notre subterfuge ne soit bientôt éventé.

— Où irai-je ?

— Avez-vous de la famille ailleurs ?

— Ma sœur cadette vit dans le Devonshire.

— Parfait, vous prendrez le train aujourd'hui même pour la rejoindre.

— Elle n'est pas prévenue de mon arrivée !

— Vous êtes en bons termes ?

— Oui, bien sûr.

— Alors, elle ne verra pas d'inconvénients à vous héberger quelque temps.

— Et vous ?

— Moi, je vais rester ici pour brouiller les pistes.

— Je pensais que nous pourrions partir ensemble.

— Ils nous retrouveraient.

— Mais qui sont ces hommes qui nous traquent, à la fin ?

— Il vaut mieux que vous n'en sachiez rien.

— Quand nous reverrons-nous ?

— Je ne sais pas, je ne ferai jamais rien qui vous mette en danger. Hâtez-vous, maintenant, un fiacre nous attend. Je vous accompagne à la gare.

OceanofPDF.com

Chapitre 11

La pluie, qui s'est mise à tomber, est ma meilleure alliée. Elle lave mon visage et mes mains. J'emprunte les rues les plus sombres, le col de mon manteau remonté jusqu'aux oreilles pour masquer mon visage. Je voudrais rentrer au plus vite à la pension, mais, dans cet état, je finirais par attirer l'attention. Les docks sont proches. Jack Perry va m'aider.

Je gagne les entrepôts de Pennington Street. J'épie les allées et venues, caché derrière des ballots de tabac. J'aperçois bientôt l'imposante stature du docker. Il tire un chariot vide. Je m'approche, prenant garde à demeurer dans l'ombre des montagnes de caisses entreposées.

— Jack !

— Qui c'est ?

— C'est moi, Walter !

— Pourquoi vous vous planquez comme ça ?

— Il faut que tu m'aides.

— Le contremaître, c'est un vicieux... J'ai pas envie de perdre ma place.

— J'ai juste besoin que tu me procures une veste. Mon manteau est trempé. Je te dédommagerai.

— Vous avez qu'à prendre un cab et rentrer chez vous à l'abri, c'est rien de compliqué.

— J'ai un rendez-vous.

— Ah, je comprends, bougez pas, je vais voir ce que je peux faire.

Perry revient quelques minutes plus tard avec une veste sous le bras.

— Voilà tout c’que j’ai pu trouver.

— Ça ira, pose-la sur une des caisses, devant moi. Tu y trouveras de quoi la payer.

Le docker obéit et empoche l’argent. Avant de s’éloigner, il me lance en ricanant :

— Vu le mal que vous vous donnez, j’imagine qu’elle est rudement jolie.

Je retire aussitôt mon manteau, le plie à l’envers et l’attache avec ma ceinture, à la manière d’un baluchon. Lorsque j’arrive enfin à la pension Kelly, j’avise un fiacre garé devant l’entrée. Je traverse la rue au moment où le fouet du cocher s’élève dans les airs comme la queue d’une comète et claque sur le mur invisible de la nuit. Il ne m’a pas remarqué. J’ai tout juste le temps d’éviter l’attelage et me retrouve affalé sur le trottoir. Un policier, qui n’a rien perdu de la scène, tente d’arrêter le bolide, sans y parvenir.

Je suis encore à terre, sonné et le dos en compote. Le policier vient vers moi. Dans l’état où je suis, il m’est impossible de fuir. Il me demande si ça va. Je lui réponds que oui. Il attrape mon baluchon par la boucle de la ceinture et me le tend. Je distingue une trace de couleur rouille sur sa main. Mon sang se glace. Il n’a encore rien remarqué. Je plaque mes paumes sur le trottoir souillé et lui demande s’il peut m’aider à me relever. Il accepte. Une fois debout, désolé de l’avoir sali, je lui essuie la main avec ma veste.

— Rien de cassé, vous êtes sûr ?

— Non, tout va bien, merci encore.

— Soyez prudent à l’avenir, quand vous traverserez une rue.

— J’ai retenu la leçon.

J’attends qu’il s’éloigne pour entrer dans la pension. La porte de la chambre 17 est grande ouverte. Je m’attarde dans l’embrasure. Sarah Kelly est déjà occupée à remettre de l’ordre avant de relouer. Elle a entendu mes pas.

— Qu’est-ce qui vous est arrivé ?

— Un fiacre m’a renversé, plus de peur que de mal.

— Tant mieux alors.

— Connaissiez-vous l’homme et la femme qui habitaient ici ?

— J’ai pas pour habitude de donner ce genre de renseignements.

— Et de les vendre ?

— Ça dépend !

— Attendez-moi un instant.

Je regagne ma chambre, me change et retourne voir la propriétaire avec quelques pièces.

— Alors !

Elle prend l’argent et le planque sous sa robe.

— Croft, Walter Croft, c’est le nom que le type a donné quand il a loué la chambre. Pour la femme, j’en sais rien.

Une coulée de lave traverse ma colonne vertébrale. Je prends appui sur le dossier d’une chaise. Depuis le début, l’homme en noir sait que je l’espionne, et je ne me suis aperçu de rien. Quel idiot je fais ! Mrs Kelly me dit que je n’ai pas l’air d’être dans mon assiette, que je devrais aller me reposer. Me reposer ? Comment je le pourrais, maintenant que je n’ai plus d’opium ?

Asile de Bedlam (Londres, 1907)

Chambre n° 120. Notes de Jonas, extrait n° 11.

Mon cher docteur, ou devrais-je dire plus simplement docteur, afin de remettre la distance nécessaire entre nous ? Ce n’est pas bien de fouiller dans les affaires de vos patients. Que pensiez-vous trouver ? Je ne comptais rien vous cacher. Tout cela n’est certes pas bien grave. Je ne suis pas en colère, mais simplement déçu de votre attitude. Je suis triste, aussi, comme on a de la peine à la désertion d’un proche à qui l’on a accordé son entière confiance.

La vie est ainsi faite, elle vous donne et vous reprend les espoirs qu’elle vous laisse entrevoir, et vous me l’avez laissé entrevoir, cet espoir, il y a tant d’années. La vie est une putain des rues sans parole ni dignité, c’est ma propre mère lapidée.

Encore un dernier effort, docteur, et tout sera dit, maintenant que vous savez qui je suis.

1900-1905

Je traverse les mers et les océans du globe en compagnie d'un homme extraordinaire. Sir John Lucas n'est pas seulement un marin hors pair, c'est aussi un aventurier doublé d'un humaniste. L'équipage du *Black Warrior* lui fait une confiance aveugle. Chaque homme s'acquitte de sa tâche avec application et bonne humeur. Lorsque survient parfois un différend, Lucas tranche lui-même avec assurance et justesse. Jamais personne ne remet sa décision en doute.

Je suis d'abord chargé du nettoyage du pont, mais je fais rapidement preuve de facultés d'adaptation évidentes et me joins vite aux gabiers. Nous faisons escale sur des îles. Lucas y prélève des échantillons, entre en contact avec les populations locales. Nul ne sait ce qu'il cherche, il en fait grand secret. Il semble qu'il a tout prévu, comme si le moindre bout de terre visité était semé pour le mener à son but.

Après plusieurs mois de navigation, nous arrivons en vue d'une côte. Le soleil éclaire au loin une lande aride. Nous sommes accueillis par d'imposantes statues de pierre aux visages impassibles, tels de gigantesques gardiens d'un temple à ciel ouvert. Sur le pont, personne ne parle. Tout le monde est impressionné par le spectacle.

La population de l'île est hospitalière. Elle nous reçoit comme des hôtes de marque. Je comprends vite que ces insulaires n'ont pas souvent de visite. Lucas est le seul à posséder quelques rudiments du dialecte ayant cours ici. Il passe le plus clair de son temps en compagnie du chef, qu'il considère comme son égal.

L'île est un véritable paradis. Nous profitons sans contrainte des plaisirs qu'elle nous offre. La vie des autochtones est faite de simplicité. Leurs besoins n'ont rien de commun avec ceux de notre métropole surpeuplée. Dans les jours qui suivent notre arrivée, je me lie avec Maïa, une jeune insulaire. Ses cheveux noirs tombent sur ses épaules nues et sa peau a la couleur de sa terre natale. Je ne saurais lui donner d'âge. Elle me fait découvrir son île. J'apprends des bribes de

sa langue, elle fait de même en retour. Lorsque mes yeux s'attardent sur elle, les siens disparaissent, gênés, sous une mèche brune. Tout en elle m'attire, jusqu'à ses mots, même incompréhensibles. Nous nous allongeons des heures durant dans l'herbe, bercés par la brise à l'ombre des statues. Rien n'a vraiment changé depuis le temps de ses ancêtres.

L'intimité grandit entre nous. J'adore passer ma main dans les cheveux de Maïa, effleurer les contours de son visage en fermant les yeux, me laisser envahir par son odeur, mélange de musc délicat et de cannelle, et m'endormir en posant ma tête sur son ventre. Après avoir apprivoisé nos cœurs, nos corps se laissent enfin aller à parfaire notre amour.

Lorsqu'il ne collecte pas d'informations auprès du chef, Sir Lucas prend des notes sur les pages d'un carnet gainé de cuir brun. Je le rejoins parfois pour lui poser des questions. D'abord troublé par ma curiosité, il en vient à accepter ma présence à ses côtés. Je gagne peu à peu sa confiance. L'aventurier est à la recherche d'un peuple mythique qu'auraient côtoyé les ancêtres des habitants de l'île. Il me montre des reproductions de codex, figurant des hommes étranges venus d'ailleurs, dont les visages me font penser à ceux des statues de pierre. « Ces êtres seraient venus du ciel », me dit-il un jour sur un ton teinté de mystère. J'écoute cet homme avec passion, sans brûler les étapes. Quand d'autres le croiraient fou, il me semble habité par une quête grandiose.

Voilà deux jours que Mr Smith, le quartier-maître, est souffrant. Une fièvre le cloue sur sa paillasse, sans que le médecin du bord puisse le soulager. Il se plaint même de perdre peu à peu la vue.

Au soir du troisième jour, le chef demande à Lucas de faire transporter le malade à l'intérieur de sa case. L'équipage au grand complet se presse tout autour. Personne, pas même Sir Lucas, n'a le droit d'y entrer. L'attente se fait interminable, puis le chef sort enfin, épuisé. Deux autochtones se précipitent pour le soutenir et le guider près du feu que l'on vient d'allumer. Il s'assoit péniblement face aux flammes, puis fait un signe de la main à Lucas, lui désignant la case silencieuse.

Lucas pénètre à l'intérieur. Il réapparaît bientôt, suivi du quartier-maître, comme si ce dernier n'avait jamais souffert du moindre mal. Tout le monde accourt pour s'enquérir de son état de santé, savoir ce qui s'est passé. Smith ne se souvient de rien, sinon de la sensation d'un grouillement d'essaim dans son corps, miraculeusement guidé au-dehors par le son d'une voix.

Plus tard, Maïa me parle du pouvoir hérité des Visiteurs, de leur faculté à faire sortir le mal grâce à des incantations. Leur chef en est le détenteur, le seul à pouvoir le transmettre. Elle dit que les visiteurs reviendront un jour, me désignant le ciel bleu et je me dis que cette croyance en vaut bien une autre.

Je n'oublie pas Jim, Oliver et Michael, mais je ne suis plus si sûr que nous nous reverrons. Ma place est ici, auprès de celle que j'ai appris à aimer. Je lui jure de ne jamais la quitter, puisant à la source de ses grands yeux noirs.

Le jour du départ approche. Je marche longtemps sous le regard protecteur des géants impassibles. Leur histoire et la mienne se confondent. Je suis moi aussi irrémédiablement planté dans cette terre. Pour la première fois de ma vie, je ne suis pas face à une nécessité qui me pousse sur un chemin forcé, et c'est déjà une immense victoire. La lumière décline, les statues s'assombrissent et je marche toujours. Le vent se lève, il rebondit sur les pierres, puis me revient en plein visage. Je crois au mouvement, à la force du vent s'écrasant contre l'île, au vol des oiseaux tournoyant dans un ciel sans nuages, au miracle révélé par la bouche d'un homme, et par-dessus tout en une femme qui ne veut croire qu'en moi.

J'ai une longue conversation avec Sir Lucas. Je lui fais part de mon désir de demeurer auprès de Maïa. Il me dit qu'il a compris depuis longtemps que je resterais sur l'île, qu'il y a des signes qui ne trompent pas, que la lumière dans les yeux d'un homme en est un. Je le remercie sans oser l'étreindre.

J'accompagne du regard le navire en partance. Les voiles blanches se découpent sur l'horizon, comme gorgées par le souffle des géants de pierre. J'ai un étrange pressentiment en voyant le *Black Warrior*

disparaître. La vie de ces hommes ressemble au sillage du navire, ouvert et refermé presque aussitôt, de la lumière à l'ombre et puis de l'ombre à l'oubli.

Maïa me serre contre elle, n'ose me questionner. Elle ne veut pas de ce fardeau. Je détourne mon regard lorsque le navire n'est plus qu'un point sur l'horizon.

Le bonheur avec Maïa est une évidence. Je me laisse porter par la douceur de ses yeux et la chaleur de sa peau. Je fais désormais partie de ce peuple, après en avoir épousé les coutumes. J'aide aux travaux des champs, aux longues journées de pêche, à la rénovation des cases après les tempêtes. Aïro, le chef du village, se prend d'affection pour moi. Il n'a pas de fils. Il m'initie au pouvoir, et aux mots qui le portent. J'apprends patiemment, je ressens peu à peu leur puissance. Dans ces moments-là, je suis plus vivant que jamais. Mon corps habité du pouvoir devient le plus puissant des verrous, interdisant la mort.

Le sourire de Maïa s'estompe. Elle est heureuse auprès de moi, mais il manque un bonheur à sa vie. Un grand bonheur que la nature lui refuse. Être mère devient une obsession. Le jour ne la soulage pas de la lassitude des nuits. J'essaie de lui dire que ça n'a pas d'importance, que notre amour n'en deviendra que plus fort. Maïa ne veut rien savoir. Les limites de sa raison se trouvent quelque part dans son ventre asséché. Elle boit des tisanes aux vertus fécondantes, étudie la position idéale des astres à notre accouplement. Autour d'elle, les femmes s'alourdissent, enfonçant plus profondément leurs pieds dans la terre, quand elle reste légère.

Maïa m'embrasse tendrement sur la bouche. Elle part cueillir des plantes. Elle dit que nous ferons l'amour à son retour. Je caresse sa joue. Je la traite de princesse. Elle sourit, puis s'en va, un panier à la main. Une fois dehors, je suis certain qu'elle ne sourit plus. Tout ce qui suit, je l'imagine.

Une odeur d'anis emplit l'air encore tiède du matin. Maïa se rend dans une carrière abandonnée, où pousse la plante convoitée. Elle possède des feuilles rougeâtres et une sève blanche s'en écoule lorsqu'on coupe ses tiges. Maïa prélève les plus belles feuilles des

végétaux qui bordent les parois. Elle remplit son panier et des larmes blanches tachent le limbe par endroits. Maïa observe la lente coagulation au niveau des coupures. Bientôt, les bourgeons vont pousser et masquer les blessures. Elle pense à un autre bourgeon, à l'espoir d'enfanter. Il est temps de rentrer. Un bruit au-dessus d'elle. Maïa bascule aussitôt la tête en arrière, au moment où une pierre s'écrase sur sa tête. Le panier roule au sol, et elle tombe à côté, le dos contre la roche. Un mince filet de sang coule sur son front.

Ce jour-là, j'attends le retour de Maïa. Et puis, je n'en peux plus d'attendre. La peur est en moi.

C'est moi qui monte sur la lande.

C'est moi qui découvre Maïa couchée dans la carrière, qui la prends dans mes bras, qui souffle sur ses lèvres glacées, qui prononce trop tard les mots, qui voudrais la mort en moi.

C'est moi qui lave le sang sur son visage avec l'eau de mes larmes.

C'est moi qui la porte, qui ne veux plus la poser. Jamais.

Les géants de pierre n'ont aucun pouvoir. Je maudis leur regard hautain. Ils n'ont rien à faire des hommes, pourtant ils ont tout vu. Je maudis le désir profond des femmes, et je me maudis de penser encore comme un homme.

Je rejoins l'océan, à l'abri des regards. J'attends le soir pour déposer le corps de Maïa dans la pirogue. Je la laisse un moment seule, pour m'en aller chercher le collier de nacre qu'elle aimait tant. De retour auprès d'elle, je pousse la pirogue dans l'eau et monte à bord. Je paye vers le large, puis laisse dériver, la tête de Maïa posée sur mes genoux. La nuit est un étau, et je veux qu'elle me broie. Je ne saurai jamais pourquoi elle ne m'exauce pas, pourquoi, quelques jours plus tard, un cargo australien me recueille à son bord. Pourquoi la vie s'attarde, lorsque l'on n'en veut plus.

Chapitre 12

Londres, février 1908

Je sais où se niche le mal. Et il n'est pas en moi. Je n'ai fait que libérer un corps de la dictature de ses organes. Cela devait être fait, par moi ou par un autre. Peu importe. Je sais qu'il n'y a pas de château dans cette ville, qu'il n'y en a jamais eu. Je suis pourtant ce chevalier qui n'a pas fini d'en découdre avec le mal, ce qu'un vieil homme malade ne comprendra jamais. Mon propre père.

Je vais maintenant me reposer en contemplant l'image de cette femme qui me fit roi, chérir son souvenir jusqu'à mon dernier souffle.

Asile de Bedlam (Londres, 1907)

Chambre n° 120. Notes de Jonas, extrait n° 12.

Nous voici arrivés au terme du voyage, docteur. Mais peut-être puis-je vous appeler Walter, désormais ? Nous avons partagé des choses si intimes. J'ai conscience d'avoir abusé de quelques métaphores, mais l'essentiel est là, sous vos yeux.

Il m'a fallu du temps pour rassembler les pièces du puzzle, et c'est un peu grâce à vous que j'y suis parvenu. C'est d'ailleurs tout ce que je vous dois, quand vous me devez tant. Je vais encore faire quelque

chose pour vous, docteur, vous libérer d'un poids. Vous êtes si seul, désespérément seul, une particule dans le vide, à jamais sans obstacle.

Je perçois les dissonances de votre esprit. Vous n'êtes qu'un reflet dans une glace brisée, même si les contours du miroir sont parfaitement ajustés. Vos beaux habits et vos belles manières ne me trompent pas, moi qui suis tout l'opposé.

1903-1907

Panama.

Je me demande jusqu'où la vie va me porter. Ce qu'elle attend de moi. Je la laisse faire.

Je marche vers l'est pendant plus d'une année, m'arrêtant dans des fermes pour gagner un peu d'argent en récoltant la canne à sucre, le café, ou le cacao. Juste de quoi survivre.

Je parviens à Cayenne en septembre 1904. J'y rencontre Jacques Crozier, un Français, qui m'initie aux richesses de la flore et aux douces substances que l'on peut extraire de certaines plantes pour soulager ma douleur. Il me propose une association. Nous pourrions être bientôt riches. Je lui réponds que je me fiche de l'argent, mais que je veux bien le suivre un temps.

Au mois de juillet 1905, nous longeons la côte est, vers le sud, afin de faire une importante livraison. Nous traversons l'embouchure de l'Amazone, pour atteindre le lieu du rendez-vous. Je quitte Crozier à Belém, avant la transaction. Il me laisse de l'argent et me dit que si je change un jour d'avis, je sais où le trouver. Je lui dis adieu sur un ponton ravagé par les pluies et le soleil. À aucun moment je n'ai le sentiment de perdre quelque chose.

Je loue une chambre dans un hôtel du port. Belém est une ville de contrastes, où d'élégantes bourgeoises croisent les indigents à distance respectable, sur les mêmes pavés. Je dors le jour et je déambule la nuit

jusqu'au port. Je me mêle à la vie décadente, échappant par miracle à tous les traquenards. Qui peut bien vouloir encore m'épargner ?

Un soir de septembre 1905, je pense avoir abusé du rhum en lisant le nom du bateau gravé sur la proue. L'alcool n'y est pour rien, c'est bien le *Black Warrior* que je retrouve à quai. Après un temps d'hésitation, je monte à bord. Je reconnais Hiskey, un marin à tête de fouine.

— C'est interdit de monter, me lance-t-il.

— C'est moi, Jonas, tu ne me reconnais pas ?

— Je connais pas de Jonas.

— Nous avons navigué ensemble jusqu'à Rapa-Nui.

Hiskey m'observe longuement.

— Mince, on dirait que t'as pris vingt ans.

— Sir Lucas est-il à bord ?

— Il doit dormir à l'heure qu'il est.

— Tu veux bien aller voir ?

— Attends-moi là.

Lucas apparaît quelques minutes plus tard. Il n'a pas changé. Il s'avance vers moi et me serre dans ses bras. Il me demande ce que je fais ici, pourquoi je ne suis pas resté sur l'île avec ma compagne. Mes larmes répondent à ma place. Il m'invite à rejoindre sa cabine. Il a des choses à me raconter, il veut surtout tenter d'apaiser ma souffrance. Si je le souhaite, je suis de nouveau bienvenu à bord du *Black Warrior*. J'accepte sans hésiter, je n'ai nulle part où aller.

Quelques jours plus tard, après avoir embarqué une grande quantité de vivres, nous amorçons la remontée de l'Amazone. Lucas fait toujours grand mystère du but de ce périple. Il prétend que nous ne sommes plus loin et passe le plus clair de son temps dans sa cabine, à consulter des cartes ou des livres.

Les jours défilent, identiques. Les marins ont certes confiance en leur capitaine, mais l'inquiétude grandit au cœur de cet enfer végétal. Hiskey, que tout le monde surnomme « Whiskey » à cause de son penchant pour la boisson, alimente les peurs. J'en informe Lucas. Il s'en veut de n'avoir pas été plus attentif et me demande aussitôt de réunir l'équipage.

Un silence religieux règne sur le pont. Lucas s'attarde sur chaque visage avant de parler. On le dirait prêt à affronter une tempête.

— Messieurs, je n'ai que trop tardé à vous révéler le but de notre quête. Nous allons à la rencontre des êtres les plus mystérieux de la terre, égaux à des dieux.

— Y a qu'un seul Dieu, Sir, lance un marin.

— Avez-vous déjà entendu parler de l'Atlantide et des Atlantes ?

— Une légende.

— Non, ce peuple existe encore, un peuple capable de voyager dans l'espace, de communiquer par la pensée et de tant d'autres prodiges que nous qualifions de miracles.

Lucas prend un temps, mais personne n'ose plus parler.

— Je sais qu'ils sont au nombre de cent vingt et même où ils se cachent, eux et leur... trésor.

Une rumeur enfle dans les rangs. Lucas lâche le mot à dessein, pour attiser la fougue de ses hommes. Il leur dira plus tard la nature des richesses qui les attendent.

— Vous continuez de me faire confiance, mes amis ? demande Lucas.

— Ouais ! crient en chœur les marins.

— Alors, il faudra suivre mes prérogatives à la lettre, je sais de quoi ils sont capables.

— On a ce qu'il faut en armes, si jamais ils résistent, dit une voix.

— J'espère que nous n'en aurons pas besoin, et je crois qu'elles seraient inutiles.

— Personne court plus vite qu'une balle, lance Hiskey.

Lucas ne dément pas, il veut profiter de l'ardeur retrouvée de ses hommes.

Nous laissons le *Black Warrior* à Curupá, avec cinq marins à son bord, chargés de le protéger le temps de notre absence. Le navire est trop imposant pour continuer notre navigation. Le reste de l'équipage prend place sur des pirogues à moteur.

Nous bifurquons bientôt sur le Jari, un des affluents de l'Amazone. La distance entre les berges se resserre de mille en mille. Aucune présence humaine, pendant des jours. Un matin, nous nous arrêtons

dans une mission jésuite. À notre départ, un des pères demande à nous suivre. Lucas accepte. Les deux hommes ont l'air de s'apprécier.

Le 6 octobre 1905, nous arrivons en vue du village de Chtalcatl. Nous mettons pied à terre, accueillis par une horde de gamins crasseux. Le village ressemble aux bas-fonds les plus minables de l'East End. Lucas s'entretient avec le chef. Plus tard, il désigne deux hommes armés pour garder les pirogues.

Dès le lendemain, nous sommes dix-sept à nous enfoncer dans la forêt en direction du nord-ouest. Le jésuite fait partie du groupe. Nous progressons à coups de machette. J'ai la sensation de trancher les membres d'un organisme gigantesque, d'où suinte un mélange d'eau et d'humeurs végétales. Lucas s'arrête parfois pour déplier une carte ornée d'un étrange symbole, puis se remet en route. Un soir, je lui demande ce qu'il représente. Il me le montre. Il s'agit d'un triangle traversé de trois droites, enfermé dans un cercle.

— Des coordonnées, dit-il en tapotant le motif d'un doigt.

Lorsqu'il lève les yeux sur moi, je vois deux flammes briller à l'intérieur.

— C'est là qu'ils se trouvent... nous sommes tout près... Je le sens, dans mon cœur, dans mon âme.

Puis il replie la carte et la range dans son sac.

Six jours après avoir quitté Chtalcatl, la flore devient de plus en plus exubérante. Les animaux se font rares. Le silence s'épaissit à chacun de nos pas. Les hommes ressentent une menace. Nous sommes sur nos gardes, prêts à parer une attaque.

Dixième jour de marche : la jungle est devenue muette. Le soir, Lucas interdit d'allumer un feu de camp. Il dit que cela risquerait de nous faire repérer. Personne ne discute. Nous mangeons de la viande séchée et des fruits.

Lorsque je me réveille à l'aube, Lucas a disparu. Hiskey, Manson et Hobson manquent aussi à l'appel. Nous ne pouvons qu'attendre leur retour.

Onzième jour : les hommes pensent qu'il est arrivé malheur à Lucas et à leurs compagnons. D'un commun accord, ils décident de rebrousser chemin le lendemain. J'essaie de les raisonner, le jésuite aussi, sans succès.

Douzième jour : le soleil est déjà haut dans le ciel, lorsque Haymore nous signale que quelqu'un approche. Nous nous munissons de nos armes, prêts à faire feu. Hiskey apparaît, désarmé, tenant un coffre dans ses mains. Il nous dit qu'il faut fuir sur-le-champ, qu'ils sont à ses trousses. Je lui demande où sont les autres. Il répond qu'il est trop tard pour eux, qu'il nous expliquera plus tard, lorsque nous serons loin de ce *lieu maudit*.

— Où c'est que t'as trouvé ça ? demande Smith en désignant le coffre.

— Plus tard, je vous dirai... si on reste encore ici, on est tous morts.

Il est tellement convaincant que nul ne discute plus. Nous attrapons nos bagages et partons au plus vite. Nous marchons sans interruption jusqu'à la nuit tombée. Il est temps que Hiskey réponde à nos questions.

— Y a bien un peuple qui vit dans cette jungle, sauf que c'est pas des dieux, c'est des démons...

Le marin s'interrompt, avale sa salive. Il balaie le groupe du regard, tenant le coffre entre ses mains, espérant peut-être que ces quelques mots suffisent.

— Raconte tout ce qui s'est passé ! lance Walker.

— Avec Manson et Hobson, on avait décidé de suivre Lucas. Après deux heures de marche, il s'est arrêté. Sur le coup, on a pas compris pourquoi, ni ce qu'il observait avec autant d'attention. C'est qu'après qu'on a aperçu une première cabane. L'endroit avait l'air désert. Au bout d'un moment, Lucas s'est avancé. Il a disparu, et on a attendu un peu avant de le suivre. Y avait d'autres cabanes. On se planquait derrière pour progresser. Quand on a retrouvé Lucas, il était au milieu d'un genre de place, mais pas seul, y avait aussi cinq types chauves d'au moins deux mètres de haut, habillés de robes blanches. Ils regardaient Lucas sans rien dire, et je crois bien que notre capitaine, lui, il priait. Et puis ils se sont mis en route. On aurait dit des fantômes.

Lucas les a suivis comme un petit chien docile. Nous, on a contourné les huttes pour pas les perdre de vue, mais bientôt on s'est retrouvés à découvert. On entendait comme un bourdonnement. Manson et Hobson étaient morts de trouille, ils voulaient pas continuer, alors je leur ai dit de m'attendre en faisant le guet avec leur fusil. Je me suis bientôt retrouvé devant un monument qui ressemblait à une pyramide. Y avait plus personne dans le coin. Je me suis approché en me méfiant quand même. Pas de doute, le bruit venait de l'intérieur. La porte était grande ouverte. J'en menais pas large, mais la curiosité était trop forte. Je suis entré. J'ai fait quelques mètres dans un couloir, avant de tomber sur un escalier qui descendait. Plus je m'enfonçais, plus la lumière était vive, et pourtant y avait pas de torches suspendues au mur. Je suis arrivé dans un autre couloir, et c'est à ce moment-là que j'ai entendu du barouf au-dessus. J'ai tout de suite pensé que les autres s'étaient fait repérer. Y avait une porte pas loin. J'ai pas réfléchi et je l'ai ouverte. Heureusement y avait personne dans la pièce. J'ai laissé la porte entrouverte et j'ai aperçu les types en blanc qui remontaient en vitesse. Lucas était pas avec eux. C'est qu'une fois qu'y a plus eu d'agitation que je me suis retourné pour explorer l'endroit. Bon Dieu, la pièce était remplie de coffres, tous pareils. Le fameux trésor, que je me suis dit. Y avait pas de temps à perdre, je pouvais me faire pincer à tout moment. J'ai pris un coffre, parce que c'était tout ce que je pouvais porter. La chance était avec moi. Je suis remonté sans tomber sur personne. J'avais pas encore atteint la sortie quand j'ai entendu des coups de feu dehors. Je me suis vite mis à couvert dans la végétation. Je pouvais pas m'enfuir sans savoir ce que devenaient mes camarades. Alors, je suis retourné au village. Y a eu de nouveaux coups de feu. Je me suis faufilé entre les cahutes.

Hiskey a besoin de reprendre son souffle avant de poursuivre. Son corps malingre tremble tout entier.

— Manson et Hobson se tenaient dos à dos sur la place. Ils tiraient sur les fantômes sans que les balles les atteignent, pourtant, ils pouvaient pas les manquer chaque fois. Quand ils ont été à court de munitions, un des types s'est approché de Manson pétrifié, il a levé la main avec quelque chose dedans, et une sorte d'éclair en est sorti... Je jure que je dis la vérité... Manson est tombé par terre. Son corps s'est recroquevillé comme s'il était cramé. Et puis ça a été au tour de

Hobson. Je pouvais plus rien faire pour eux, et je voulais pas mourir de cette manière... des démons, je vous dis... des démons.

Hiskey répète encore ce mot en se balançant d'avant en arrière, sans jamais lâcher le coffre.

— Tu as regardé ce qu'il contient ? je demande.

— J'ai pas pu, je sais pas en quoi il est fait et c'est pas une serrure normale.

Hiskey retire ses mains. Je dissimule mon trouble autant que je le peux. La serrure reprend exactement le même motif que celui dessiné sur la carte de Lucas.

— Je peux essayer de l'ouvrir, dit Walker en sortant son couteau.

— C'est pas le moment, tant qu'on n'est pas en sécurité, lance Hiskey.

Notre fuite dure sept jours. Nous prenons deux heures de repos par nuit, veillant à tour de rôle. À aucun moment nous ne décelons la présence de poursuivants. J'en viens à me demander si Hiskey ne s'est pas débarrassé de Lucas et de ses acolytes, devenus trop gênants. Je pourrais m'en convaincre s'il n'y avait cette terreur qui hante encore ses yeux. Et comment un tel homme pourrait inventer une histoire pareille ?

Nous parvenons enfin à Chtalcatl. À notre arrivée, il n'y a pas le moindre signe d'agitation. Nous retrouvons nos compagnons, qui nous racontent que les indigènes ont abandonné le village au lendemain de notre départ, sans raison apparente.

Nous embarquons à bord des pirogues, après avoir réuni autant de vivres que possible. Je monte avec Hiskey. Je ne veux pas le perdre de vue. Il couve le coffre en surveillant les berges. Je crois qu'il n'hésiterait pas à égorger quiconque tenterait de le lui prendre.

Toujours pas de signe des *fantômes*.

Nous parvenons sans encombre à Curupá. Le *Black Warrior* nous attend pour regagner l'océan. Une fois à bord, je descends dans la cabine de Lucas. Il y règne un désordre indescriptible. Des cartes dépliées recouvrent une table faisant office de bureau, d'autres jonchent le sol. Lucas n'a même pas pris la peine de cacher ce que

j'espérais découvrir. Le médaillon pend à une pointe clouée sur la cloison près de la couchette. La clé qui ouvre le coffre, que je m'empresse d'enfouir dans une poche.

— Qu'est-ce que t'as trouvé ?

Je me retourne brusquement. Hiskey se tient dans l'embrasure de la porte. Quel idiot je fais, de ne pas avoir été plus prudent.

— Rien, je réponds.

— Me prends pas pour un idiot, montre-moi ce « rien » que je t'ai vu mettre dans ta poche.

Je ne peux me défiler plus longtemps et sors le médaillon.

— Je m'en doutais, on a plus qu'à vérifier s'il ouvre mon coffre.

— Réfléchis, si on ouvre le coffre à bord, et si ce qu'il y a à l'intérieur a de la valeur, les hommes vont tout de suite vouloir leur part et ça risque d'entraîner des tensions.

— On n'a qu'à rien leur dire.

— Je n'ai aucune confiance en toi.

— T'aurais pas dans l'idée de me doubler, par hasard ?

— J'ai la clé, tu as le coffre. On l'ouvrira plus tard.

Hiskey réfléchit longuement.

— Bon, mais t'avise pas de me faire un coup fourré, je t'ai à l'œil.

— Toi non plus, Hiskey.

Cela fait plusieurs jours que nous voguons sur l'océan Atlantique. J'ai investi la cabine de Lucas. Je dévore les livres qu'elle renferme, des récits de voyage pour l'essentiel, avec la même avidité que chez les Wentsworth. Je voudrais que le temps s'arrête.

Par un après-midi ensoleillé, nous passons au large d'une petite île. Nous nous réunissons pour décider de jeter l'ancre, afin de nous reposer et faire provision de vivres et d'eau potable. Deux chaloupes sont immédiatement mises à l'eau. Je ne prends pas part à cette excursion. Hiskey en fait autant. Nous demeurons trois à bord du *Black Warrior* : Hiskey, Williamson et moi. Je m'appuie au bastingage et regarde les chaloupes s'éloigner au rythme du ballet cadencé des rames, les poupes apparaître puis disparaître dans les vagues, puis s'immobiliser. Je sors le magnifique in-folio glissé dans ma ceinture,

au moment où je ressens une violente douleur derrière la tête. Je sombre.

Des hommes vêtus de blanc forment un cercle parfait autour de moi. Ils ne parlent pas, mais j'ai la certitude qu'ils ont accès à chacune de mes pensées. Suis-je mort ? Est-ce que mon âme peut se poser une telle question ?

Et puis, une vive sensation de fraîcheur. Je ne suis pas mort. Quelqu'un me jette de l'eau sur le visage pour me réveiller. J'ouvre les yeux. Williamson est penché sur moi.

— J'ai bien cru qu'il t'avait tué !

Le marin me raconte que Hiskey l'a assommé lui aussi, qu'il nous a abandonnés sur une chaloupe, que nous avons dérivé sur des milles pendant que nous étions inanimés. Je me redresse, le *Black Warrior* a disparu, l'île aussi. Je plonge la main dans ma poche... vide. Je me maudis de n'avoir pas été plus sur mes gardes.

— Je sais pas ce qu'il va dire aux autres, quand ils s'apercevront qu'on n'est plus là, dit Williamson.

— Il n'aura qu'à dire qu'on a tenté de s'emparer du coffre et qu'il a réussi à nous en empêcher.

— Dans ce cas, pourquoi il nous a pas tués ?

— Sûrement pour que l'océan s'en charge à sa place.

— Ça lui ressemble pas.

— Au contraire, ça doit l'amuser de laisser croire au reste de l'équipage qu'il nous a épargnés, et surtout d'imaginer notre agonie.

— Je suis sûr que c'est lui qui a tué Lucas et les copains et que c'est ce que contient ce maudit coffre qui l'a rendu fou.

— Personne ne sait ce qu'il contient.

— De toute façon, même si c'est un trésor, on sera pas là pour le voir. Le seul qu'on a, nous, c'est une boîte de biscuits et une bonbonne d'eau. À mon avis, Hiskey a pas dû fouiller la chaloupe avant de nous balancer dedans.

Je ne dis rien. Nous allons devoir nous rationner pour tenir le plus longtemps possible, et espérer.

Nous dérivons des jours entiers. Notre ration quotidienne est constituée d'un biscuit et de deux gorgées d'eau. Heureusement qu'il a

plu et que nous avons pu reconstituer notre réserve. À ce régime, nous pouvons encore tenir vingt à trente jours. Nos forces s'amenuisent. Williamson tient parfois des propos incohérents, s'inspirant du témoignage de Hiskey. Il parle d'hommes en blanc et de lumière qui tue.

Je pense à un autre Jonas, rencontré dans la Bible chez Mina : « Dans ma détresse, j'invoque le Seigneur. Il me répondra. Du monde des morts, j'appelle, Il entendra ma voix. Tu m'as précipité dans les profondeurs, au cœur des mers. Les flots m'entourent de toutes parts. Vagues et lames me submergent. [...] Les eaux montent à ma gorge. L'abîme me cerne. L'algue m'étreint. Me voici descendu à la racine des montagnes. Les verrous de la terre sont fermés sur moi pour toujours... »

Les jours qui suivent, j'aide Williamson à boire et à s'alimenter, sinon il se laisserait mourir. Il répète le « Notre Père » à longueur de journée, les yeux cloués sur le ciel.

Le vingt-quatrième jour, j'aperçois la forme d'un cargo posé sur l'horizon. Je frotte mes yeux pour chasser le mirage. Le navire ne disparaît pas. Il se dirige vers nous. Williamson n'a aucune réaction lorsque je lui annonce que nous sommes sauvés. En le regardant psalmodier d'incompréhensibles paroles, je me dis qu'il me faudra passer désormais moi aussi pour un fou, afin de ne pas avoir à raconter mon histoire.

*

Voilà, mon cher docteur, la boucle est bouclée, en quelque sorte. Vous n'avez plus rien à craindre de moi, qui suis enfermé dans votre noble institution. Vous avez bien plus à craindre de vous, quel que soit le nom que je pourrais vous donner.

Devons-nous nous dire adieu, ou à bientôt ? Docteur, je n'ose me résoudre à vous dire adieu.

Chapitre 13

Londres, février 1908

L'homme qui s'avance dans Bond Street se nomme Walter Croft, médecin aliéniste à l'hôpital St Mary of Bethlehem, situé à l'angle de Lambeth Road et de Kennington Road. Il est à la tête de cet établissement depuis vingt-cinq ans. Il se dirige vers son élégante demeure, sise au 17 Bond Street, bien trop grande pour lui, depuis qu'il a perdu sa femme en couches, puis son fils une année plus tard, victime d'une pneumonie foudroyante. Vingt ans déjà. À l'époque, la maison fourmillait de bruits et de mouvements, avant de brûler, puis d'être reconstruite. Aujourd'hui, même les écuries sont vides, les chevaux n'intéressent plus Walter Croft, seule l'odeur subsiste encore, celle des animaux et aussi celle d'hommes qui ont contribué à faire avancer sa science. Les chevaux courent peut-être encore le dimanche à St James's Park, mais les hommes sont morts depuis longtemps à la suite des expérimentations de l'éminent professeur.

Le père de Walter Croft est un vieil homme sénile, qui ne reconnaît plus personne, qui n'a même jamais vraiment reconnu son fils. Il a bien des fois songé à le déshériter, mais ne s'y est jamais résolu. Tout de même, ils portent le même nom. Ce nom qui ne doit pas se perdre.

Walter Croft a longtemps cru que Dieu l'avait puni pour des actes commis dans une autre vie, mais cela ne se peut, puisque Dieu ne juge pas les vivants, qu'Il Se l'est interdit... Et Walter Croft n'est pas encore mort.

Parvenu devant le portail, il pousse la grille, s'avance et aperçoit bientôt de la lumière dans la bibliothèque. Mrs Stucker ? Pourtant, il ne lui a pas demandé de revenir. La porte d'entrée n'est pas fermée à clé. Il entre. Une étrange odeur flotte dans le couloir. Une odeur qu'il ne parvient pas à identifier. Il n'y a pas le moindre bruit à l'intérieur de la maison. Il appelle à tout hasard la gouvernante. Rien. Pénètre dans la cuisine plongée dans l'obscurité. Ressort. Monte à l'étage. Ses yeux commencent à s'accoutumer. Un rai de lumière apparaît sous la porte de la bibliothèque. Il s'avance, écrasant de petites choses flasques sous ses semelles. Il reconnaît alors l'odeur du raisin, d'autant plus prégnante qu'il piétine les grains. Pousse la porte.

— Nous n'attendions plus que vous pour commencer, docteur !

Croft ne sait de laquelle des quatre silhouettes, qui se tiennent à distance de la lueur des bougies, émanent ces paroles.

— Qui êtes-vous ? Que faites-vous chez moi ?

— Asseyez-vous !

Croft a déjà entendu cette voix, mais il ne parvient pas à se rappeler où.

— Pas avant que vous ne m'ayez répondu.

Deux colosses au visage dur et impassible s'approchent de Walter Croft et le font asseoir de force. Leur ressemblance est parfaite.

— Allez-vous enfin me dire... ?

— Nous allons vous juger pour tous les crimes que vous avez commis.

Celui qui parle demeure toujours dans la pénombre.

— Mais de quel droit, et de quels crimes parlez-vous ?

— Taisez-vous ! Je vais maintenant vous présenter à vos juges. Vous venez de faire connaissance avec les jumeaux, Michael et Oliver.

Un jeune homme aux traits enfantins s'avance dans la lumière.

— Voici Jim.

— Et vous ?

Le quatrième larron se décale légèrement, de façon à laisser la lueur des bougies révéler son identité. Croft n'en croit pas ses yeux. Un nom lui brûle les lèvres :

— Jonas ?

— C'est bien moi, cher docteur.

— Ce n'est pas possible... Je t'ai vu mort...

— Chaque chose en son temps. Je vais maintenant énoncer les chefs d'accusation requis contre vous.

Croft reste sans voix. L'homme s'adresse alors à ses comparses.

— Nous sommes réunis dans ce tribunal pour juger Walter Croft, ou Walter Wentsworth, ici présent, accusé des meurtres de plusieurs prostituées, datant d'une vingtaine d'années, Mary Ann Nichols, Annie Chapman, Elizabeth Stride, Catherine Eddowes et Mary Jane Kelly, et plus récemment, de celui de Hannah Walken.

L'homme se tourne ensuite vers Croft.

— Vous êtes aussi accusé des meurtres de nombreux patients à l'hôpital St Mary of Bethlehem, à la suite de vos expérimentations, ainsi que d'avoir tué votre propre femme et jeté à la rue votre fils adoptif.

— Mais de quoi parlez-vous ?

— Oui, docteur, je ne suis pas seulement le patient de la chambre 120, je suis aussi l'enfant que vous avez chassé à la mort de votre femme, Mina Wentsworth. Époque à laquelle j'ai rencontré Jim, Michael et Oliver dont je vous ai parlé lors de nos entretiens. Une fois de retour, à Londres, j'ai réussi à faire passer un message aux jumeaux avant d'être interné. Mes anciens compagnons contactèrent aussitôt Jim. Ils soudoyèrent l'infirmier Hoydt, et réussirent même à s'introduire dans l'asile à la mort de Bill Trappleton, afin de repérer les lieux pour préparer mon évasion, ainsi que celle de Williamson. Le temps pressait, depuis que nous avons reçu une inquiétante visite. Lors de mon séjour en Guyane avec Jacques Crozier, j'en avais rapporté des échantillons de kopsine, dont on tire une substance qui provoque des symptômes identiques à un arrêt cardiaque, qu'il est possible de contrer par des stimulations appropriées pour peu que l'on intervienne à temps. Après avoir absorbé la substance, nous fûmes déclarés morts et conduits à la morgue, où nos corps furent remplacés par des cadavres introduits par mes compagnons. Pour le reste, je regrette sincèrement que Williamson n'ait pu être réanimé. Une erreur de dosage, j'imagine. Cela vaut sûrement mieux pour lui. À la suite de mon évasion, je me suis mis à vous suivre. Vos rendez-vous avec la

prostituée Hannah Walken auraient dû me mettre la puce à l'oreille. Je m'en veux d'avoir compris trop tard qui vous étiez en vérité et de n'avoir pu la sauver de votre folie meurtrière, de n'avoir pas fait à temps le rapprochement avec vos absences nocturnes lorsque j'habitais chez vous, votre goût immodéré pour le raisin et les noix de cajou, ces mêmes friandises retrouvées près de certaines victimes de l'Éventreur.

« Je pourrais aussi m'étendre sur les expérimentations médicales qui coûtèrent la vie à tant de vos patients, mais les crimes énoncés suffisent amplement à prononcer la sentence. En conséquence, nous vous condamnons à la peine de mort. Avez-vous quelque chose à ajouter ?

— Tout cela est absurde, et je ne vous reconnais pas le droit d'être mes juges, vous n'avez aucune preuve... Je vais maintenant quitter cette pièce et vous allez me laisser faire.

D'une main ferme posée sur les épaules de Croft, les jumeaux l'empêchent de se lever.

— Pour la dernière fois, avez-vous quelque chose à dire avant que nous exécutions la sentence ?

— Je suis innocent... Je n'ai commis aucun des crimes dont vous m'accusez... Je ne connais pas les femmes dont vous parlez... Je vous en conjure, je ne suis pas celui que vous croyez... Pitié.

— J'aurais pensé que vous auriez plus de panache, docteur. Vous me décevez une nouvelle fois.

— Pitié... Je vous en supplie...

— Qu'il en soit ainsi.

Depuis Bond Street, un observateur attentif pourrait remarquer la lumière déclinante dans la bibliothèque. Il pourrait remarquer que des ombres se déplacent et glissent sur les lourds rideaux de velours, sur les murs et aussi sur les tranches des livres. Il pourrait remarquer que ces ombres s'étirent et finissent par se confondre. Et si cet observateur avait pris soin de compter les ombres, il s'apercevrait qu'il en manque une lorsque les visiteurs sortent de la maison.

L'observateur regarde les hommes s'éloigner dans la rue. Il pense que tout est fini, que tout est bien. Il part en sens inverse, dans son

grand manteau noir. Il va rejoindre les siens, avant d'entreprendre un long voyage.

OceanofPDF.com

Chapitre 14

Londres, février 1908

Il est temps pour Jonas de se mettre en route. Un vieil homme l'attend. Il ne sait pas qu'il l'attend. Le cœur fatigué du vieillard l'oblige à rester assis dans un fauteuil de velours vert à longueur de journée. Une des nombreuses conséquences provoquées par ce vaisseau déchiré quelque part dans son cerveau.

Abigail Morton, son fondé de pouvoir, vient chaque matin lui faire signer des documents importants et s'occupe de la gestion de la vaste entreprise, avec un zèle qui cache à peine une ambition dévorante. Il espère prendre un jour prochain les rênes de l'empire financier du vieil homme, depuis qu'il a appris que le père a souvent pensé à déshériter le fils et que le moment approche où il va passer à l'acte. Trois jours auparavant, un sourire illuminait le visage d'Abigail, car, pour la première fois, il avait dû guider la main du vieil homme, afin que ce dernier parvienne à apposer son nom au bas d'une commande.

Mais en ce jour, Abigail Morton est souffrant, sans doute quelque chose qu'il a mangé, ou bu, qui lui vrille les tripes, le genre de douleur qu'on ne peut soulager qu'avec un antidote. Ce n'est pas grave, quelqu'un va le remplacer, quelqu'un de confiance, qui connaît parfaitement les affaires Wentsworth. Le vieil homme sera certainement surpris à la vue de l'inconnu, mais cela ne durera pas.

Il signera les documents habituels, mais aussi quelques feuillets supplémentaires mélangés aux autres, qu'un profane qualifierait

d'actes de cession, une donation de tous ses avoirs à un inconnu. Et quand tout sera terminé, l'inconnu prononcera quelques mots à l'oreille du vieil homme, lentement, afin d'être certain qu'ils se plantent dans le cerveau malade : « Walter est mort. » Puis, ce sera tout, l'inconnu s'en ira en abandonnant un corps inerte, agrippé aux accoudoirs du fauteuil. Il ne verra pas le lent basculement du tronc du vieil homme, comme un acte désespéré d'approcher le ciel. Ne verra pas que les yeux du vieillard resteront secs, qu'il tentera de s'arracher une dernière fois à son fauteuil. Une dernière fois.

Puis l'inconnu rejoindra ses trois compagnons pour fêter leur fortune.

OceanofPDF.com

Conversation 3

- Pourquoi avoir actionné le cube ?
- Tu sais très bien qu'il le fallait.
- Ce n'était pas nécessaire.
- Considère qu'il s'agit là d'une ultime tentative de faire réagir les humains. Et puis, nous avons choisi un endroit désertique, Toungouska est située en pleine Sibérie.
- Et les autres cubes ?
- Nous avons tout prévu. Il est temps de partir.
- Rien ne presse.
- Au contraire, nous ne serons peut-être bientôt même plus en sécurité au cœur de la forêt, le temps des guerres approche.

Devonshire

Mars 1908

Voilà une vingtaine de jours que Mary vit chez sa sœur. Il fait un temps magnifique. Un soleil radieux inonde la campagne, mais ni la solitude du lieu ni la lumière transparente émergeant des Cornouailles ne sont jusque-là parvenues à lui faire oublier les mois passés. La sensation de se réveiller d'un long sommeil.

John est mort depuis des mois en pleine forêt amazonienne, probablement de la main de l'homme qui vient de lui sauver la vie. H. L'homme si mystérieux, qui la troubla dès le premier regard et qui revint un jour pour la protéger quand elle voulait être aimée.

Aujourd'hui, Mary a tout perdu, une vie qui lui était chère et un amour entrevu. Elle a maintes fois cherché à se raisonner, à comprendre ce qui fait qu'une seule présence peut faire naître l'amour le plus profond et rendre la perte inacceptable. Elle n'a trouvé nulle réponse. Elle n'en aura jamais.

Sa vie est devenue cette lande contemplée à perte de vue et qui disparaît dans un lent suicide vers la mer. Cette vie, que des étrangers ont voulu lui retirer, sans qu'elle en connaisse la raison. Elle ne sait rien d'eux et n'en sait guère plus sur H., que, malgré tous ses efforts, elle ne parvient pas à haïr.

La lande s'estompe dans la lumière qui faiblit. Un râle des genêts s'envole à son passage, se repose un peu plus loin sur une couche de bruyères et piète quelques instants, bientôt ravi par un buisson

d'ajoncs. Au loin, le vent peigne les scirpes et les carex, un vent du nord, qui partout dans le ciel berce les nuages. Il lui faut rebrousser chemin. Il est temps. Il va bientôt pleuvoir et elle ne sera certainement pas de retour avant que la pluie ne la rattrape.

Et il fait froid, si froid.

OceanofPDF.com

LIVRE 3

La Huitième Lettre

OceanofPDF.com

Devonshire, juin 1908

C'est une matinée paisible, une de celles qui éveillent la vie avec lenteur et mélancolie. Des filaments de lumière transpercent les nuages lourds de pluie qui stagnent au-dessus de la campagne verdoyante du Devonshire. Le vent se lève aussi, forçant les chevaux à plus d'efforts que d'ordinaire, pour tirer la carriole dans laquelle Mary Manstor et sa sœur Virginia ont pris place. Virginia a tenu à accompagner Mary à la gare, autant parce qu'elle ressent ce devoir de sœur, que parce qu'elle a lu dans les yeux de Mary qu'elles ne se reverront plus avant longtemps.

Il n'y a pas de mots entre les deux femmes que le vent et le bruit des sabots ne dévorent. Ce départ est une intime souffrance, que chacune vit à sa manière, avec la distance nécessaire qui sied à cette époque, alors que les deux sœurs auraient besoin de pleurer, pour des raisons différentes, mais avec le même cœur.

L'attelage aborde l'allée menant à la petite gare de Glenhall. Le vent se tient à l'entrée, comme un chien à la laisse, stoppé net par de hauts cyprès disposés de part et d'autre en haie, puis se projette au-dessus, dans un ciel lavé par les premières gouttes de pluie. Le hall est presque vide. Un couple entre deux âges attend le départ du train. La femme, assise sur un banc, regarde le sol, l'homme somnole à ses côtés. Ils se tiennent la main et semblent, dans leur mutisme, étrangement attentifs l'un à l'autre.

C'est Virginia qui la première prend sa sœur dans ses bras.

— Tu vas me manquer. Te retrouver fut un tel bonheur... Tu aurais pu rester quelques jours de plus ?

— Je dois rentrer chez moi. Et puis, Londres n'est pas si loin, tu pourras venir me voir ?

— J'adorerais, mais tu connais ma situation, avec les enfants et Charles qui travaille tant.

— Je reviendrai.

— Tu me le promets ?

Elles sont encore sur le quai lorsque l'air s'embrume du souffle des machines, une lente respiration qui s'accélère avec la chauffe progressive des moteurs. Il est temps pour Mary de monter à bord. D'une main gantée, elle fait un signe à sa sœur, puis effleure la vitre du compartiment et trace le symbole éternel de l'amour, avant de s'asseoir face au couple qui se tient toujours la main.

Mary passe les heures suivantes à regarder défiler les paysages, des villages et des villes, où le train s'arrête parfois, se délestant de quelques voyageurs, aussitôt remplacés. Et bientôt, il n'y a plus que le mouvement, qui devient une musique sur laquelle les souvenirs se posent, comme des rapaces sur un arbre mort, parce que Mary sait qu'à sa descente du train elle ne va rien trouver que l'absence et le vide.

Arrivée en gare de Paddington, elle descend du troisième wagon, attend un instant sous la verrière immense soutenue par des piliers rouillés, puis fait un signe à un porteur qui s'occupe de son bagage. Ils traversent le hall, qui résonne de bruits et grouille de vie, puis parviennent dehors et se dirigent vers un cab libre. Mary gratifie le porteur et indique une adresse au cocher. L'homme installe son sac sur l'impériale, pendant qu'elle prend place sur le siège et enfin, il lance l'attelage dans les rues.

Le contraste avec le Devonshire plonge Mary dans la mélancolie. Même s'il ne pleut pas, la lumière est aussi maigre qu'un animal sans maître vadrouillant dans l'East End. Perdue dans ses pensées, Mary ne voit pas le temps passer. Le cocher la dépose bientôt sur le pas de sa porte et lui tend son bagage. Elle sort quelques pièces de sa bourse et le remercie.

Seule. La maison est vide, bien sûr. En ouvrant les rideaux, elle éveille la maison. Encore vêtue de son manteau et portant ses gants, elle parcourt chaque pièce, terminant par le bureau où John se retranchait pour écrire, pendant qu'elle lisait. Elle s'installe face au petit secrétaire, dont elle relève délicatement l'abattant. En faisant ce geste, ses mains se mettent à trembler de la peur qui l'envahit au

moment de découvrir et de toucher le cadeau gorgé de poison que lui a fait H. avant de partir. Un carnet, épais et usé, avec, collée sur la couverture tachée, une étiquette d'écolier : *Journal de John W.*

Sa main demeure un long moment posée sur le maroquin boursouflé.

Puis elle ouvre le carnet de son mari. En parcourant les pages, elle découvre une feuille volante, qu'elle déplie. Il s'agit d'une suite de noms et d'adresses qui sont d'une autre écriture que celle de John, une écriture qu'elle reconnaît pourtant. Elle ne sait ce que cela signifie, alors elle se met à lire le journal, parce qu'il est temps de comprendre.

La nuit est là, combattue depuis des heures par la lumière d'une bougie bourrelée de cire. Mary repose le carnet. À aucun moment elle n'a pu se détacher de la lecture du journal de bord de John. Elle sait maintenant qui est réellement H. et pourquoi il l'a éloignée de Londres. Elle vient d'accepter ce que son esprit a toujours rejeté jusqu'à cet instant, que son mari est bien mort de la main de celui dont elle s'est éprise au premier regard. Elle sait l'humanité moribonde et probablement condamnée. Et pourtant, il n'y a pas une seule larme dans ses yeux, mais quelque chose comme de la haine et du dégoût et aussi de la colère, dont le mélange dessèche son corps épuisé. Elle sait tout. Elle pourrait sombrer dans l'abattement, se morfondre dans sa propre impuissance.

Elle regarde les noms inscrits sur la feuille volante, dont la lecture du journal lui a révélé l'importance. Il n'y a plus de temps à perdre. Durant le reste de la journée, elle écrira cent vingt lettres identiques. Cent vingt lettres qu'elle ira ensuite poster sans délai, dans le fol espoir de changer le destin promis à l'humanité.

Village des Cent-Vingt

Forêt amazonienne, juin 1908

Me voici de retour parmi les miens dans cette jungle grouillant de mille vies, qui suinte de toute part.

Là où le ciel se noie, dans un enfer de verdure abreuvé par les pluies diluviennes ; là où la sève remonte d'entrailles moussues, jusqu'à des limbes éparpillés se repaissant parfois de chairs et de fibres dans des pièges aux allures de sirènes ; là où les lianes *matadors* enserrant les troncs étiolés des grands arbres ; là où la nature livrée à elle-même déploie une surenchère de stratégies pour prélever son dû dans un déferlement d'horreur et de souffrances ; là où la jungle se nourrit de l'importun sans le moindre état d'âme, happant les énergies, comme s'il s'agissait d'un miel ; là où chaque être vivant s'attarde sur sa proie, afin d'en jouir le plus longtemps possible, non par plaisir, mais par pur instinct ; là où les formes complexes sont les plus désarmées, au royaume des insectes : fourmi venimeuse que l'on nomme Tocandira, abeille à sueur, mouche pondant sous la peau en traversant les tissus les plus épais, mouche des sables dont la piqure conduit au supplice, punaise assassine, moucheron invisible qui rend fou, moustique vecteur de malaria, dengue, éléphantiasis, ou fièvre jaune.

Là où Orellana trouva le mot juste en qualifiant ce lieu de « simulacre de paradis », après avoir croisé d'autres formes de la peur : le caïman aux mâchoires terrifiantes ; l'anaconda aux anneaux surpuissants, capable de broyer le corps d'un cheval ; la puraque, anguille assommant ses proies à coups de décharges électriques ; le candiru, poisson minuscule s'insinuant dans les plus petits orifices pour s'y accrocher à l'aide de ses barbillons ; le piranha, frayant en bancs à la recherche de chair à lacérer de ses dents aiguisées ; la chauve-souris vampire pouvant s'attaquer à tout ce qui renferme du sang ; et d'autres terreurs encore plus innommables.

Là où des indigènes nus évoluent dans ce bouillon en suspension, soufflant des épines envenimées dans cette cathédrale sans messie. Sans dieu.

Là où l'homme est un fantôme oublié de l'humanité.

Ce que je ne connaîtrai jamais, puisque ni la chaleur, ni la moiteur, ni les pluies, ni les insectes et autres miasmes ne peuvent m'agresser. Moi. Nous. Nous qui sommes des aveugles privés de vue depuis toujours, des êtres sans douleurs, sans frustrations, ni sensations, des êtres de nuit.

Je me suis installé dans la case qu'occupa John du temps où il fut notre prisonnier. Il flotte encore des fragments de sa présence, des particules fantasmées que je veux mélanger jusqu'au bout au souvenir que j'ai de lui. Car je sais que l'esprit survit au-delà de la chair, puis disparaît aussi dans l'inconnaissable substance qu'est la mort de tout.

Cet homme.

Un homme parmi les hommes. Les hommes...

Et moi, désigné par ce H. Une seule lettre, une seule sonorité, qui signifie une arme, ou un outil, ou bien un horizon encadré, autant dire étouffé. Et ce point, après la lettre, affirmant qu'il n'y aura jamais rien après la lettre, que cela vaut pour « Mystère ». Les hommes ont décidément de drôles d'habitudes avec les mots. Ils leur donnent de l'importance, comme s'ils les enrobaient eux-mêmes d'éternité.

Au commencement :

Il y avait de la lumière dans la pièce et il y avait cet homme, qui était mon ami et il y avait cette femme, qui était celle de mon ami, avec ce pouvoir de remonter le temps, comme mon malheureux compagnon remontait le mécanisme de sa montre dont la chaînette d'argent pendait à son gilet. Avant que je lui ôte la vie de mes propres mains, avant que je lui offre la mort dans cette même forêt.

Pourquoi John ? Je ne saurais le dire encore aujourd'hui. Certainement à cause de ce que les hommes nomment le hasard et qui n'est rien de plus que la somme de deux obscures volontés. C'est en cela que leurs vies recèlent un peu de magie, sinon ils ne seraient que des ponts suspendus entre deux à-pics voués à une destruction programmée.

Maintenant que je connais cette planète dans les moindres détails, pour l'avoir parcourue en tous sens, j'ai appris que la mort d'un homme n'égratigne pas durablement la terre, que le sang qui s'écoule de son corps n'est qu'une pluie colorée qu'efface une autre pluie. Après tout ce temps passé à côtoyer les humains, je me suis attaché à quelques-uns : John, au sourire affable et à la bonté reposante, qui m'appelait son ami et qui m'accorda sa confiance et que j'ai fini par trahir ; Mary, qui m'offrit plus que son amitié, quand aucun sentiment ne pouvait m'effleurer. Très chère Mary. À l'heure qu'il est, elle a sûrement regagné Londres, de retour d'une lande perdue. Elle doit

penser qu'il n'y a plus qu'à mourir, elle qui envisagea un temps l'infini comme un sort enviable et à qui j'ai repris l'infini. Mary, qui pensait que seuls les sentiments peuvent être éternels et à qui je fis toucher la dissemblance de nos corps, pour son plus grand malheur. Mary qui désespéra, le jour où je la quittai, le jour où je la sauvai et qui m'en voudra tout le reste de sa vie, quelques poignées d'heures. Rien de plus.

John, Mary. Pourquoi sont-ils encore à ce point présents dans mon esprit ? Ici, dans cette jungle sans voix, coincée entre deux océans, traversée d'une cicatrice suppurant d'une eau sale, allant de Belém à Cuzco.

J'embrasse ce monde terrestre par mon regard, par la puissance qu'il me confère, moi qui jamais ne connaîtrai les surprises de la chair. Moi, qui suis une somme désespérante de perfections, qui jamais ne saurai l'insatisfaction conduisant les hommes vers l'art ou la possession, la beauté ou la guerre, les formes du bien ou celles du mal. Tout ce pour quoi nous les jugeons. Nous, les Cent-Vingt.

Doit-on les condamner pour leur faiblesse ? On n'empêche pas un papillon d'être attiré par la lumière. Vivre au contact des hommes m'a conduit à comprendre pourquoi ils s'engouffrent parfois dans l'erreur. Parce que ces erreurs que nous ne sommes pas capables d'appréhender sont des clés leur permettant d'ouvrir de nouvelles portes. J'ai tenté de communiquer mon doute aux miens, sans trouver le moindre écho.

Dans quelques jours, nous allons retrouver les étoiles, bousculer le temps et l'espace, en laissant les hommes au sort que nous déciderons. Je ne sais pourquoi je ressens précisément aujourd'hui ce stupide besoin de me souvenir. Ce dont je suis certain, c'est que je vais le faire pour un ami, qui, il n'y a pas si longtemps, consignait ma vie en une multitude d'odyssées mystérieuses, qui font que j'existe.

Jusqu'à quand ?

Il y avait cette femme, qui cherchait dans un livre un passage débouchant sur une source où se mélangent imagination et réalité. Un mélange ouvrant son propre espace sur mille rêves jamais vécus. Un rêve entrevu vaut-il mieux que pas de rêve du tout ? Ce que je vais devenir dans quelques jours : un simple rêve, la simple invention d'un esprit fertile et un souvenir douloureux dans le corps d'une femme.

Tout cela à la fois. Ces choses qu'il me faut bien admettre aujourd'hui. Hier, aujourd'hui, demain n'ont aucune signification. Le temps ne définit rien de cohérent en moi. Moi, qui ne connais que l'espace entrecoupé de parenthèses étoilées. Moi, qui suis à la fois le souvenir et le rêve et aussi le rêveur, durant quelques jours encore. Autant de levers de soleil, de révolutions, de crépuscules embrassés par autant de nuits.

Il est temps.

Cela fait sept mille ans que nous sommes arrivés sur Terre. Un temps global, que les hommes coupent en deux par l'arrivée d'un messie. Peu importe son nom. Nous avons observé la naissance des religions, pensant que ce serait un moindre mal, s'il s'agissait d'une morale commune, mais la volonté d'un seul homme ne peut immuniser le reste de l'humanité. L'espoir que fit naître la souffrance permit de justifier la bonté de quelques-uns et la folie des autres. Le monde s'embrasa de toutes parts et les hommes soufflèrent sur les braises, y jetèrent leurs semblables, les regardèrent crier, s'étouffer et brûler. L'histoire des hommes est une succession de feux allumés et jamais vraiment éteints. Les hommes. Je pense qu'ils sont depuis toujours voués à disparaître dans les flammes et cela, dès que la conscience est née dans leur cerveau, les abandonnant sur le chemin de la mort promise.

J'ai beaucoup réfléchi à leur soif d'éternité. C'est peut-être, au fond, le trait de caractère qui les définit le mieux. Échapper au temps.

C'est une étrange expérience que de les voir vieillir. Leur constitution ressemble à un château assailli, semblant imprenable au début, fait de murs épais, merveilleusement ajustés, que rien ne paraît en mesure de disjoindre. Mais les ennemis ne renoncent jamais. Je ne saurais dire par où cela commence, quelle est la première pierre qui s'effrite, ce qui fait que leur peau se lézarde et devient un peu moins lisse, dans ce séisme qui prend naissance dans leurs yeux, comme la terre se fend lentement, avant de s'ouvrir sur les profondeurs de l'enfer.

J'ai vu tant d'hommes apparaître et disparaître, qui finissaient par se haïr, devenus des ombres gorgées de nuit. La mort est la grande affaire

des hommes, pas la vie, qui les désarçonne sans cesse. Jamais ils ne sauront leur chance, jamais ils ne l'accepteront.

Le Conseil, présidé par Sygm, s'est réuni ce matin pour mettre en place le plan d'activation des cubes. Je n'ai, jusqu'à présent, rien pu faire pour influencer sur la décision. Malgré toute la conviction que j'ai mise dans mon argumentation, je ne les ai pas convaincus. Dans quelques jours, quelques semaines tout au plus, nous serons éparpillés sur cette planète pour sonner le glas de l'humanité, chacun de nous devant actionner un cube. Et ce jour-là, les hommes observeront notre vaisseau pour la dernière fois.

Et Mary mourra.

J'ai essayé de repousser l'échéance, arguant que nous avons bien souvent faussé le jeu par notre présence. J'ai tenté de dire que tous les hommes ne sont pas mauvais, qu'ils ne devraient pas tous payer pour la folie de quelques-uns. J'ai encore voulu parler du sacré et du beau, mais ils n'ont rien trouvé de beau et de sacré dans ce que j'avais. Je leur ai lu des mots écrits, montré ce qui pouvait jaillir des mains d'un homme ou d'une femme, expliqué les liens qui peuvent unir deux êtres, des liens si puissants qu'ils ne font qu'un, des liens que nul ne peut défaire, des liens que nous ne connaissons jamais. Que nous ne comprendrons jamais.

Sygm n'a rien voulu entendre. Il a parlé du désir des hommes d'être plus que des hommes, affirmant que cette perversion n'a pas de fin, puisque pas d'assouvissement. Il m'a rétorqué que la beauté est la forme extrême de leur nature narcissique, que les statues et les monuments érigés ne sont conçus que pour leur propre gloire, que les liens qui unissent les êtres humains ne sont pas sains et qu'ils finissent tôt ou tard par les détruire, parce qu'ils n'y croient pas eux-mêmes durablement. C'est leur insatisfaction qui mène le monde et c'est notre mission de mettre fin à tout cela, conclut-il. Par ces mots, Sygm a rallié le reste du Conseil à sa cause, même Otar, que je croyais être mon plus fidèle compagnon.

J'ai traversé le village et rejoint la paillote, là où il n'y a pas si longtemps, John consignait des notes dans son carnet. J'ai envié la

mélancolie de cet homme, sa capacité à extraire sa souffrance, et à renaître mille fois, quand je suis obligé de subir les jours qui se succèdent comme autant de fardeaux supplémentaires. L'éternité est un fardeau, depuis que j'ai connu l'attachement.

J'imagine les cris de Mary aux premières brûlures de son corps, ses bras en croix implorant l'eau du ciel, pendant que le feu la dévore. Je voudrais tant partager les flammes et la brûlure avec elle. J'enrage de ne pouvoir me glisser hors de cet organisme trop parfait qui est le mien, de n'avoir pu briser le cercle du Conseil, pour que dure encore un peu l'espoir de la sauver.

Je pénètre dans la jungle muette, empruntant le sentier qui mène à la pyramide, sous laquelle se trouve notre vaisseau. Le ciel disparaît sous la végétation, et des aiguilles de lumière traversent parfois l'espace entre les feuilles, accédant jusqu'au sol après un long voyage amorcé sur un soleil incontinent. Je regarde alentour. J'écoute. Il n'y a pas le moindre orage à craindre. Je m'arrête devant la pyramide camouflée sous les lianes. Tout cela va bientôt voler en éclats. L'espace démange mes semblables. L'espace et la puissance qu'il engendre à mesure que l'on s'y perd.

La porte s'ouvre sans que j'aie besoin de la pousser. Otar m'attendait. Il me précède à l'intérieur de la pyramide. Je le suis dans sa descente vers le cœur du vaisseau. Nos pensées commencent à se mêler. Je ressens sa fatigue, son besoin de rejoindre la salle de régénération. Lorsque nous y arrivons, une vague d'énergie nous parvient, et c'est sûrement ce qui donne à Otar la force de parler.

— Je suis désolé pour tout à l'heure. J'aurais dû essayer de te défendre.

— Cela n'aurait servi à rien.

— Peut-être qu'il est encore temps, que d'autres nous suivraient ?

— Il est trop tard et tu le sais.

— Crois-tu vraiment qu'il y a quelque chose de bon à sauver chez les hommes ?

— Je pense surtout que nous n'avons pas le droit de les détruire.

— Alors, c'est toutes nos missions que tu remets en question.

— Peut-être... T'es-tu déjà posé la question de savoir pourquoi nous nous arrogeons ce pouvoir ?

- Parce que nous sommes la forme ultime du bien dans l'univers.
- Qui sommes-nous pour juger du bien et du mal, lorsque nous mettons les innocents au même rang que les coupables ?
- Tu sais que c'est le prix à payer pour un nouveau départ.
- Un prix que nous ne payons jamais.
- Il faut que tu te reprennes.
- Qu'est-ce que ça changerait ?
- Si tu persistes dans la défense des humains, tu laisses le champ libre à Sygm...
- Ça m'est égal, et il me reste encore l'ultime recours.
- Tu n'y penses quand même pas sérieusement ?
- Si.
- C'est de la folie.
- Ne t'inquiète pas, je le ferai seul.
- Tu as conscience que cela signifie ton bannissement éternel, si tu échoues ?
- Bien sûr que je le sais.
- Je t'en conjure, renonce tant qu'il est temps.
- J'ai pris ma décision, et rien ni personne ne me fera changer d'avis. Je raconterai quelques vies humaines, en parlant aussi de nous, afin de démontrer que nous sommes bien loin d'être innocents.
- Si c'est ce que tu veux.
- Je vais maintenant informer le Conseil de ma décision.
- Bonne chance, alors !

La nuit s'achève, le soleil n'a pas fini de déchirer le feuillage des grands arbres qui bordent le village. Sygm a envoyé Otar me chercher. J'étais prêt depuis longtemps. Je me tiens au centre d'une arène faite de corps semblables, attendant que Sygm s'exprime au nom du Conseil.

— Nous t'écoutons, puisque tu as désiré invoquer l'ultime appel. Mais avant de commencer, nous aimerions être certains que tu as bien mesuré les conséquences de ta requête.

— Je ne reviendrai pas sur ma décision.

— Bien, alors nous t’écoutons.

Vie et mort du père Lascombe, 1845-1907

On peut dire que le père Antonin Lascombe entra dans les ordres de la pire des manières.

Il était autrefois paysan sur une terre qui se comptait en ares, parcourue par de maigres bovins et quelques rares moutons. Et pourtant, il l’aimait, cette terre, qui lui venait des générations précédentes, dorénavant incrustée à cette gangue si dure. À cette époque-là, il ne croyait pas vraiment en Dieu, mais plutôt à la continuité de la vie, aux cycles de la terre et des saisons. Sa femme, Jeanne, venait de lui donner un fils, Adrien, pour que tout continue, se perpétue. Son plus beau cadeau. Leur plus beau cadeau. Antonin avait alors travaillé avec encore plus d’acharnement, labouré plus profondément, défriché le petit bois des Condamines pour y semer du blé, avec toujours le sourire au cœur et la sueur sur la peau. Le blé avait poussé, les récoltes s’étaient succédé, bonnes et mauvaises, au gré de la volonté du ciel.

Jeanne couvait son fils. Elle n’aurait jamais d’autre enfant. Elle était prête à donner sa vie pour le protéger toujours, et Antonin aussi.

La famille se trouvait réunie lors des repas, autour de plats simples, issus de leurs mains de paysans. Au fil du temps, le père apprit patiemment les gestes au fils, le hissant sur ses épaules durant de longues promenades, afin qu’il embrasse mieux le monde. Lorsque Adrien fut assez grand, ils s’en allaient marcher sur les chemins, guettant la pousse des premiers champignons, surveillant la lente maturation des fruits, pendant que Jeanne profitait de sa solitude de femme, après avoir rempli son rôle de mère et d’épouse, sans qu’il lui en coûte. Le soir, Antonin et Adrien se rendaient parfois à la queue de l’étang de Rochette pour pêcher, là où les truites s’oxygénaient au contact du ruisseau de Couty. Avant de tremper leur bas de ligne accroché au bout de leur canne en bambou, ils avaient amorcé le coin pendant des jours, mêlant des boules de terre avec du son concassé et quelques asticots. Les yeux du petit Adrien brillaient de surveiller les à-coups du bouchon, d’abord ballotté par les vaguelettes en surface,

puis piquant immanquablement sous l'eau, traîné par d'énormes poissons qu'il fallait ensuite épuiser pour les ramener vers la berge. Lorsqu'il faisait trop sombre, le père et le fils rentraient, la bourriche remplie d'éclats de lune accrochés sur des ventres arc-en-ciel et sur des cuirs en miroirs. Une fois chez eux, Jeanne les accueillait avec le sourire, si fière du retour fécond de ses hommes. Elle écoutait son fils raconter ses exploits, et son mari se taisait au creux de ce bonheur si parfait.

C'était en juin. Adrien venait d'avoir six ans. Sa mère l'avait autorisé à cueillir des framboises derrière la grange. Après s'en être longuement repu, l'enfant ramassa à peine de quoi tapisser le fond de son panier, ce qui ne serait pas suffisant pour faire une tarte. Il traversa le chemin et se faufila par un trou de la clôture, pour s'en aller chiper quelques fruits supplémentaires chez le vieux Martin. L'affaire d'une dizaine de minutes. Adrien pluma quelques arbustes à sa hauteur puis, estimant qu'il avait suffisamment de framboises, il se remit en route. Son pied droit écrasa une branche morte, et le bruit se répercuta au cœur d'un après-midi silencieux et paisible.

Martin possédait une maison délabrée où il vivait seul. Occupé à faire la sieste sur son lit, il n'entendit rien. Ce qui le réveilla quelques instants plus tard, ce furent les aboiements enragés de Rex, son berger allemand. Martin descendit les marches sans hâte, s'assurant à la rampe en maudissant le clébard de l'avoir prématurément arraché à son sommeil. Parvenu dans la cour, il aperçut son chien, de dos, qui secouait une forme entre ses crocs. Sa vue déclinait depuis des années. Il s'approcha pour voir de quoi il s'agissait, et lorsqu'il vit le panier renversé à quelques mètres, il comprit ce que Rex tenait dans sa gueule : la gorge d'un enfant dont le corps frêle se balançait, inerte, entre les fétuques éclaboussées de sang.

Le vieux Martin se précipita, afin de faire lâcher prise à son chien, rendu fou par le goût du sang. N'y parvenant pas, il rentra décrocher son fusil suspendu à une poutre de la cuisine, trouva deux cartouches de chevrotines dans un des tiroirs du bahut, puis sortit en courant, tout en chargeant l'arme. Il tira à bout portant dans la poitrine de l'animal qui s'effondra avec un jappement de surprise. De ses vieilles mains calleuses, Martin desserra l'étreinte des mâchoires du chien et le corps de l'enfant tomba au sol, sans vie.

La vision d'horreur poursuivit le vieux Martin durant vingt-quatre jours, jusqu'à ce qu'il se tire la deuxième cartouche de chevrotines dans la bouche, celle-là même qu'il avait engagée dans le canon vingt-quatre jours plus tôt. Parce qu'il était de ces hommes incapables de supporter une telle souffrance.

Jeanne prit le chemin de la folie. Elle fut enfermée dans un institut spécialisé où elle mourut trente ans plus tard, sans jamais recouvrer la raison, répétant inlassablement la même question en balançant d'avant en arrière son corps décharné : Pourquoi ?

Quant à Antonin, après avoir pleuré tout ce que son corps pouvait renfermer d'eau, il se mit à prier sans relâche pour le salut de l'âme de son fils. Il délaissa son travail à la ferme, trop accaparé par sa douleur, puis fit retraite au monastère des Feuillants, à quelques lieues de chez lui.

Deux ans passèrent. La ferme des Lascombe fut vendue et Antonin ordonné prêtre. Jamais il ne souhaita exercer son sacerdoce en dehors du monastère où il fit retraite. Plus le temps passait, plus il se murait dans le silence. Il étouffait de ne pas être plus loin du lieu du drame qui avait transformé sa vie en une longue pénitence. Il se nourrissait peu, juste de quoi se maintenir en vie, parce qu'il était certain que, de cette manière, il aurait mieux accès à l'âme de son fils. Malgré sa foi, il craignait que la mort ne sépare définitivement les êtres.

Un matin, après les vêpres, le père Ardouin réunit l'ensemble des frères, car l'évêque souhaitait établir une mission au Brésil, afin d'évaluer l'état de la chrétienté chez les peuplades sauvages bordant l'Amazone. Antonin Lascombe ne savait pas ce qui s'était passé là-bas depuis des siècles, que l'on avait massacré des Indiens convertis, au nom de luttes intestines, initiées depuis le Vatican et érigées en doctrines nouvelles.

Le père inconsolable accueillit la proposition comme un moyen de quitter cette terre de douleur, convaincu que ses prières trouveraient tout aussi bien l'âme de son fils au cœur de l'Amazonie.

La suite de l'histoire du père Lascombe ne vous est pas inconnue, mes frères, puisqu'il la consigna dans son livre de prières à son retour à la mission. Ce même livre de prières dont je m'apprête à vous lire un passage :

« Je vivais depuis des années parmi les Indiens, sur les bords du fleuve Jari, dans une ancienne réduction jésuite ; nous avons reconstitué une véritable communauté fondée sur le respect de l'individu. La pêche, la chasse et l'agriculture constituaient les activités principales de subsistance. Il y avait également des ateliers de tissage, de travail du bois. Chacun bénéficiait des activités des autres en justes proportions.

« Nous étions si éloignés de la civilisation et souhaitions tant le rester que nous avons rejeté tout commerce avec les villages bordant le fleuve.

« Mes chers enfants croyaient encore en Dieu, malgré ce qu'on leur avait fait subir. Un siècle plus tôt, ils avaient relevé la croix sur la plaza de Armas, parce que personne n'avait à leur dire qu'ils s'étaient trompés, et certainement pas des soldats.

« Nous étions parvenus à fuir la folie destructrice d'hommes prétendument civilisés et à redonner confiance aux Indiens. Je n'aurais pu accomplir cette œuvre sans l'aide du père Simon, un homme magnifique, habité par une foi sans faille.

« En embarquant à Bordeaux, je n'aurais pas imaginé trouver une telle forme d'oubli et de bonheur au cœur de cette immense forêt. Et pourtant, le doute et la peur avaient lentement disparu au contact de ceux que l'on m'avait décrits comme des sauvages.

« Dès mon arrivée, je constituai une chorale. J'ai encore les vibrations des voix des Indiens dans la tête, leur sens inné de la mélodie, lorsque nous chantions dans le silence religieux de l'église. Tout le bonheur du monde s'échappait de leurs bouches. Les chants faisaient bruir nos âmes recueillies, comme le vent dans le feuillage.

« Un matin, alors que la brume montait sur le fleuve, je vis les Indiens se rapprocher de la berge et fixer l'amont du fleuve. Je ne savais pas ce qu'ils avaient senti et je crois bien qu'eux non plus, car s'ils en avaient eu la moindre idée, ils se seraient enfuis pour toujours.

« Les animaux s'étaient tus. Des hommes sortirent de la brume au petit matin à bord de pirogues. Les Indiens étaient massés sur la berge, hagards, la mémoire habitée par d'anciennes tragédies.

« Les nouveaux arrivants accostèrent. Un homme d'une grande prestance descendit le premier, je me portai au-devant de lui. Il me fit comprendre dans sa langue qu'il était sujet britannique. Ne connaissant pas un traître mot d'anglais, je poursuivis l'échange en français et j'eus la surprise de l'entendre me répondre avec un très léger accent. Il s'appelait John Lucas, un aventurier venu se perdre en pleine forêt amazonienne avec ses marins.

« Les Indiens observaient le groupe avec quelques réticences. Je proposai l'hospitalité en leur nom. À plusieurs reprises, je vis Lucas se retourner vers le fleuve, comme pour vérifier que personne ne le suivait.

« Lucas et ses hommes restèrent trois jours au village. Je tentai de connaître la raison de leur venue, mais Lucas éludait sans cesse, jusqu'au moment où, la veille du départ, il tint à ce que je l'entende en confession. Lorsqu'il en eut terminé, je demeurai stupéfait, avec aujourd'hui encore l'écho de ses paroles sous mon crâne. Jamais de ma vie, je n'eus autant de regrets d'être tenu par le secret de la confession.

« En fin d'après-midi, n'y tenant plus après les révélations de l'Anglais, je lui demandai s'il acceptait que je le suive. Il n'émit aucune objection et parut même heureux de ma décision.

« Le soir même, je préparai mes bagages, tout en cherchant les mots que j'emploierais lorsque je quitterais mes frères. Le père Simon eut cette phrase que je ne pourrai jamais oublier : "Tu sais très bien que Dieu est en toi et que le problème n'est pas de savoir jusqu'où Il est parvenu, mais de tout faire pour Le garder dans ton cœur." Comme s'il avait compris qu'en même temps que je remplissais mon sac de quelques affaires le doute venait de s'immiscer en moi.

« Après de touchantes effusions, nous nous mîmes en route au petit matin. Nous remontâmes ensuite le rio Jari pendant plusieurs jours, avant d'arriver au village de Chtalcatl. Lucas souhaita y établir le campement à l'écart des habitations. Fort de ma connaissance des dialectes locaux, il me demanda de l'accompagner afin de s'entretenir avec les indigènes.

« À mon grand étonnement, le chef du village semblait connaître l'endroit où Lucas voulait se rendre. Il ne cessait de répéter de n'en rien faire, que là-bas c'était plus que la mort qui rôdait, quelque chose de plus terrifiant encore. Il se mit à tracer un symbole inconnu sur le sol : un triangle traversé de plusieurs droites. Puis il nous indiqua fébrilement le fleuve, pour nous faire comprendre où se trouvait notre salut.

« Tout au long du discours de l'indigène, le visage de Lucas s'illumina, persuadé qu'il était de toucher bientôt au but. Cette extraordinaire révélation qu'il m'avait faite en confession. Un mot revenait sans cesse dans la bouche du chef : Tichtlan, un homme, ou une peuplade qu'il valait mieux apparemment ne pas croiser.

« Nous partîmes à l'aube, après que le chef eut tenté une dernière fois de faire changer Lucas d'avis.

« Deux jours après avoir quitté Chtalcatl, je dus administrer les derniers sacrements à un marin victime des fièvres.

« À plusieurs reprises, je tentai de prendre Lucas à part pour lui en faire dire davantage sur ce Tichtlan dont avait parlé l'indigène. "J'avais raison, me dit-il... ils sont là, juste devant..." Sans vraiment réfléchir à ce que je faisais, je lui tendis la croix que je portais. Il se recula brusquement en riant, puis il répéta : "Vous ne comprenez pas, vous ne comprenez donc pas... Il n'a rien à faire ici, lui... il n'a plus rien à faire ici..."

« Neuf jours que nous avions quitté le village. Le soleil déclinait lorsque Lucas nous demanda de ralentir l'allure, jusqu'à interrompre notre progression. Nous installâmes le campement dans le plus grand silence. La forêt tout entière semblait devenue muette. La peur se lisait sur le visage des hommes.

« Au réveil, Lucas avait disparu, ainsi que quatre hommes d'équipage. Nous ne les revîmes pas de la journée.

« Au matin, la peur s'était emparée des hommes. Un silence oppressant baignait la jungle. Ils voulurent retourner au village. Avec l'aide d'un marin, je réussis à les convaincre d'attendre encore quelques heures. Dans l'après-midi apparut Hiskey, un des hommes qui avait accompagné Lucas, portant un coffre sur une épaule. On l'aurait cru poursuivi par le diable. Nous lui demandâmes ce qu'il était

advenu du reste du groupe. Il répondit qu'il était trop tard pour eux, qu'il fallait s'enfuir au plus vite, et que si nous ne l'écoutions pas, nous allions tous mourir. Il était incapable de s'exprimer de manière cohérente sur ce qu'il avait vécu. Il parla d'un village perdu, d'une pyramide, de lumière, de foudre sortie des mains de fantômes blancs, puis se tut. On le questionna aussi sur le contenu du coffre dont il ne se séparait jamais, mais on n'obtint pas de réponse. Je crois bien que si quiconque avait essayé de s'en saisir, il l'aurait tué sans aucune hésitation. La panique s'empara définitivement du groupe. Je tentai une dernière fois de les raisonner, pour ne pas abandonner Lucas, mais rien n'y fit. Tous se harnachèrent et se mirent en route sans plus poser de questions. Je me résolus à les suivre pour ne pas demeurer seul.

« Les jours qui suivirent, les hommes grimpaient à tour de rôle dans les arbres, afin d'épier d'éventuels poursuivants, puis nous repartions en file indienne, serrés les uns contre les autres, persuadés que le nombre nous permettrait de faire face à une attaque.

« Après une marche forcée d'une semaine, nous retrouvâmes nos embarcations à Chtalcatl et entreprîmes aussitôt de redescendre le Jari. Rien ne se produisit ensuite de notable. Personne ne semblait nous poursuivre. Malgré les tentatives répétées des marins pour en apprendre davantage, Hiskey restait muet, serrant le coffre contre lui.

« La mission apparut enfin au détour d'un méandre. Je découvris la croix au sommet de la chapelle. Cette croix en passe de devenir une forme géométrique abstraite, la représentation de ma foi empalée.

« De retour parmi les miens, j'expliquai au père Simon que nous devrions quitter le village quelque temps et nous réfugier dans la jungle, qu'un danger nous guettait peut-être. Il refusa, prétextant que nous avions toujours fait face aux difficultés. Je ne sus pas le convaincre, incapable d'identifier moi-même une menace pour le moins abstraite.

« Les marins de Lucas ne s'attardèrent pas au village. Nous les regardâmes disparaître sur le fleuve, comme dans un rêve.

« Le lendemain, je m'éveillai à l'aube. Cela faisait une éternité que je n'avais pas dormi plusieurs heures d'affilée. Au moment de sortir de ma case, je fus surpris du silence baignant la forêt. Personne n'était encore levé. Je traversai le village pour rejoindre l'église. Cinq

hommes en tout point semblables se tenaient au milieu de la place, vêtus de longues robes blanches, tels que nous les avait décrit Hiskey. L'un d'eux s'approcha de moi et me demanda si j'avais vu des hommes descendre le fleuve. Je lui répondis que non. Le père Simon nous rejoignit. L'homme ne prêta pas attention à lui. J'avais la sensation qu'il lisait en moi comme dans un livre. Mon compagnon observait la scène sans comprendre, fixant les hommes en blanc. L'un d'eux vint à sa rencontre et, d'un geste solennel, sortit de sous sa robe un objet lumineux, qu'il fit aussitôt disparaître. Je vis s'effondrer le père Simon, son corps ressemblait à un fruit desséché resté trop longtemps au soleil.

« Je me mis à crier. Les Indiens accoururent, terrorisés à la vue du cadavre. Je m'empressai alors de renseigner les hommes en blanc pour ne pas avoir à déplorer d'autres pertes et ils disparurent aussitôt dans la forêt. Je pris le corps de mon vieil ami dans mes bras et me mis à pleurer, sans même pouvoir prier pour le salut de son âme. Je ne faisais rien d'autre que pleurer, comme un enfant, en berçant le corps sans vie.

« Après avoir servi la messe en hommage au père Simon, nous l'enterrâmes dans le petit cimetière derrière l'église. Les Indiens chantèrent tout le jour. Je restai longtemps agenouillé, me demandant ce que j'allais faire, qui je devais désormais servir, ou trahir.

« Les Indiens m'attendaient à la sortie, se tenant à l'ombre des palmes des phœnix. Ils ressemblaient eux aussi à des enfants perdus. Des enfants de la foi, espérant encore que je pouvais les sauver.

« Mon Dieu, pourquoi m'as-Tu abandonné ?

« Moi, le plus fidèle d'entre les fidèles, moi qui avais décidé de ne plus avoir d'existence hors de ma dévotion. J'avais porté le cadavre de mon propre fils en terre. Je m'étais relevé pour Te servir, parce que mourir était tout ce que le diable attendait de moi. J'avais traversé un océan pour porter Ta parole. Je m'étais rendu au plus profond de la forêt. J'avais cent fois échappé à la mort, pensant que rien ne pourrait se mettre en travers de l'accomplissement de mon destin. J'avais continué à marcher, malgré tout, parce que c'était ma mission. Je T'avais aimé, par-dessus tout, sachant que la mort ne me sauverait de rien. J'avais tant souhaité en finir quand mon fils mourut, et je me prenais à regretter de ne pas l'avoir fait en ce jour maudit où je

comprenais que ma foi venait de se perdre à l'endroit même où je pensais lui avoir fait un nid pour le reste de ma vie.

« Comment pourrais-je désigner ces êtres mystérieux ?

« Quel nom pourrais-je leur donner ?

« Je voudrais n'avoir jamais rencontré Lucas, continuer à vivre parmi les Indiens en compagnie du père Simon. Mais je ne peux revenir en arrière, et dans mes rêves aussi, cela m'est interdit.

« Je me sens le pire des hommes. Comment ai-je pu imaginer apporter la bonne parole ? Je me suis trompé. Nous nous sommes tous trompés, à vouloir offrir aux Indiens ce dont ils n'avaient pas besoin, cette foi absurde qu'il me faut bien encore servir dans cette jungle, afin de ne pas les trahir. »

*

Au moment d'en terminer avec le témoignage du père Lascombe, je ressens la puissance de l'esprit de Sygm qui étouffe toute autre forme de pensée, de sorte que je ne peux mesurer le trouble qui a peut-être envahi quelques-uns de mes frères. Je sais qu'il veut détruire chaque doute avant même qu'il ne germe et il possède un avantage considérable sur moi : la légitimité d'une tradition héritée de la nuit des temps, que je remets en cause par la seule force de ma conviction. Il ne peut y avoir de salut pour cette ferveur, mais j'espère une trêve dans les jours que je gagne.

Sygm me demande si j'ai fini. Je réponds que oui, pour aujourd'hui. Le cercle se délite. Otar est l'un des derniers à partir. Je sens qu'il voudrait se porter à ma rencontre pour me soutenir. Il n'en fait rien et s'éloigne sans me jeter le moindre regard. C'est mieux ainsi.

Sygm et moi sommes désormais seuls. Il s'approche. Je suis trop faible pour essayer l'assaut de ses pensées, et je sais ne pouvoir le contrer.

— Je dois reconnaître que tu as développé un certain talent de conteur au contact des hommes, mais les détours que tu prends ne trompent personne.

— Tu sembles tellement sûr de toi, Sygm.

— Ton récit n’a fait que mettre un peu plus en lumière la faiblesse des hommes. Tu devrais arrêter, maintenant.

— As-tu déjà imaginé que quelqu’un décide de ton propre avenir ?

— C’est impossible, tu le sais bien...

— C’est ce que nous avons fait avec le père Lascombe.

— Nous n’avions pas le choix.

— Aujourd’hui nous l’avons. Qu’est-ce qui nous empêche de voir ce monde tel qu’il est et de tenter de le comprendre ?

— Notre rôle est d’observer, pas de chercher à comprendre. Le mal est dans le cœur des hommes, il n’y a rien de plus à dire.

— C’est la douleur qui est en eux, comme des braises, et nous sommes le vent qui les attise.

— Tu t’es décidément perdu.

— C’est ma fierté.

— Nous n’avons pas à être fiers, simplement justes.

— Justes ! Connais-tu une femme du nom de Célia ?

— Non.

— Je te la présenterai demain.

Vienne, juin 1908

La pièce principale de l'appartement situé au 29 Stumpergasse est encombrée de tubes de peinture, d'esquisses éparpillées et de toiles presque toutes inachevées. Quelques meubles parviennent à émerger de ce fatras : des étagères garnies de livres, un bahut en bois sombre et une table servant de bureau. La chambre attenante contient péniblement deux lits. Ils sont deux à vivre dans le minuscule logement : le jeune homme encore endormi et son ami, parti tôt le matin. Le Gustl, c'est ainsi qu'il appelle cet ami.

Comme chaque jour, le jeune homme se réveille aux alentours de midi. Personne ne se risquerait à lui donner un âge. Les traits de son visage n'expriment rien et même ses yeux ne paraissent pas s'abreuver à la source du temps. À vingt ans, il semble déjà perdu et n'a rien d'autre à dépenser que le vide absolu qu'il cimente par ses frustrations. Il a lu quelque part que toute forme d'art vise à faire apparaître un dieu et il commence à penser que ce n'est pas le chemin qui le mènera au père, qu'il faudra en prendre un autre, quitte à ne jamais être le fils de personne.

Vingt ans, un âge auquel on pense à dévorer la vie, à rire de tout et de rien, à séduire les femmes, à faire de ses rêves une évidence, à briser les obstacles. Tout ce que le jeune homme ne fait précisément pas. Ses doutes sont des obstacles bien trop imposants pour qu'il songe à les détruire. Petit homme dérisoire. Il y a trop de poids sur ses épaules depuis la mort de ses parents, trop d'amorces avortées. Peut-

être est-ce de la peur, au fond de ses yeux ? la peur de ne plus avoir le choix de devenir grand, ou rien. Toujours ce poids, qui le rend absent au monde qui l'entoure, parce qu'il ne peut, ne parvient pas à se satisfaire de l'évidence. Encore ce poids innommable, qui comprime son corps tout entier dans des replis hélicoïdaux, où se niche une infinie tristesse. Il contourne chacune des joies qui pourrait se présenter à lui. Parce que ce n'est pas son destin. Parce qu'il est une plaie consciente de sa nature inguérissable.

13 heures. Comme chaque jour, le jeune homme s'apprête à faire une longue promenade dans Vienne, qui le mènera sur un des bancs du parc de Schönbrunn, si le temps le permet, ou à la bibliothèque impériale, pour y emprunter les livres dont il se nourrit. Après avoir bu un verre de lait, mangé un morceau de pain frais, il enfle des vêtements propres et repassés, s'agenouille sur le plancher, tourne les pages d'un carnet de croquis rempli de paysages viennois, de monuments et de natures mortes. Il cherche vainement une inspiration qui donnerait une essence divine à ces études académiques et lui vient l'envie de pleurer. Il n'entend pas les premiers coups frappés à la porte de l'appartement. C'est seulement lorsqu'une voix impérieuse prend le relais qu'il réagit et se lève pour ouvrir. La concierge, dont le visage lui rappelle un fruit partiellement épluché, lui tend une enveloppe sans même lui dire bonjour, puis s'en va poursuivre la distribution du courrier dans les étages.

Le jeune homme ferme la porte. Il ne marque aucune satisfaction, face à l'événement que devrait constituer pour lui la réception d'une lettre.

L'enveloppe est ornée d'une fort belle écriture, dont les lettres sont parfois détachées les unes des autres, telles les notes sur une partition. Le jeune homme la fait tourner dans ses mains, comme il le ferait d'une huître un soir de réveillon, afin d'en trouver le défaut. Puis il interrompt son geste sur l'envers du pli, là où la salive d'une femme a permis de sceller les extrémités du rabat. Ce qu'il ne sait pas encore. Il s'en va chercher la fine lame qui lui sert de coupe-papier et qui lui vient de son père, posée sur son bureau, puis la glisse sous le rabat et le décolle. Ses yeux se portent sur l'en-tête qui porte son nom. Avant de lire le contenu, il retourne instinctivement la feuille et découvre la signature : *Mary Manstor*. Étrange. Ce nom ne lui dit rien. Puis il

revient au début de la lettre, qu'il parcourt en restant debout, s'asseyant ensuite pour la lire une deuxième fois, puis une troisième, afin d'être certain qu'aucun des mots écrits ne lui échappe et que tout fasse sens. Il replie enfin la feuille et la remet dans l'enveloppe.

Il est toujours assis, ses coudes reposent sur le plateau du bureau. Il masse ses tempes avec les index, comme pour apaiser une migraine naissante. Cela dure quelques secondes, avant qu'il comprenne qu'il n'a pas d'autre choix que de se préparer à partir pour la France et répondre à l'appel de cette femme qu'il ne connaît même pas.

OceanofPDF.com

Village des Cent-Vingt
Forêt amazonienne, juin 1908

Il fait encore nuit. L'étouffement me gagne. Tout se passe comme si j'ensemenciais un désert dans mon organisme, comme si le vide prenait possession de moi. Dans ces moments, il faut que j'arpenne la jungle, que je laisse mes fluides internes dévaler mon corps tout entier, une façon d'hydrater les sensations acquises auprès d'autres formes de vie que la mienne.

Je me sens mieux dans la forêt. Je vois plus clairement la nuit. Je distingue l'absence. Le nord, le sud, l'est ou l'ouest n'ont pas d'importance. J'écoute l'obscurité faite de craquements et de bruissements. La nuit, la vie est d'une telle discrétion qu'elle semble s'excuser, et, en cet instant, je lui en veux de ne pas faire voler le vide en éclats. Car ce néant que nous fabriquons est monstrueux, désespérément monstrueux. Je sais au fond de moi qu'aucune nuit, si longue soit-elle, ne suffira à le combler.

Je marche longtemps. Je tente de combattre le vide qui revient. Si longtemps, que les souvenirs parviennent enfin à moi, me permettant d'abolir momentanément le manque par quelques cris lointains, quelques froissements du vivant.

Le jour se lève, ils doivent m'attendre.
Il est temps de regagner le village.

Le Conseil est déjà rassemblé. J'ai à peine le temps de me positionner au centre du cercle, que Sygm me prend à partie :

— As-tu quelque chose à nous dire, avant de commencer ?

— Je vais vous parler d'une femme et seulement après, j'interviendrai en mon nom.

— Comme il te plaira, nous t'écoutons.

L'Orage

Londres, été 1905

La demeure spacieuse était située dans une banlieue très prisée du sud-ouest de Londres. Les quatorze fenêtres de la façade et les pierres recouvertes de vigne vierge lui donnaient l'apparat d'un manoir. Elle était occupée par un couple d'aristocrates et leurs gens de maison. Il n'y avait jamais eu d'enfants pour égayer la bâtisse, non par choix, mais parce que l'un ou l'autre des époux ne pouvait transmettre la vie. On ne savait qui. À quarante ans passés, l'espoir avait quitté le couple de vivre un amour différent de celui qu'ils se portaient.

Le maître des lieux s'en allait fréquemment vers d'autres horizons, pendant que sa femme, Célia, l'attendait en trompant sa solitude par des activités tellement ordonnées qu'il lui semblait que la maîtrise de l'imprévu la faisait moins souffrir. Parce que dans sa vie de luxe routinier, il n'y avait jamais de surprise et encore moins de folie.

C'était un dimanche. La veille, Célia s'était rendue à Covent Garden pour assister à un récital d'airs de Puccini par la soprano Nelly Melba. Son mari et elle louaient une loge à l'année, mais Célia y allait le plus souvent seule, comme ce soir-là. Elle avait été transportée par la voix cristalline et aérienne de la diva, fermant parfois les yeux pour se laisser aller sur le fil tendu par le chant, tantôt suave, tantôt violent, parce qu'elle ne se sentait jamais autant en accord avec elle-même qu'en absence de repères et que c'était dans ces moments-là qu'elle en faisait l'expérience. Célia aurait aimé être sur la scène, lancer ses bras en avant pour guider l'air au-dehors, chargé de volutes sonores. Elle l'aurait pu, si sa condition ne l'avait vouée corps et âme à la linéarité imposée par son couple. Ce qu'elle ne pensait jamais regretter à

l'époque de ses vingt ans. Parce qu'elle était amoureuse et que, même si cet amour ne l'avait pas quittée, cela ne lui suffisait plus, pour d'innombrables raisons, dont la vie avait décidé. Elle chantait quelquefois à l'issue de repas entre amis, s'accompagnant au piano. Chacun se taisait en l'écoutant, tant sa voix renfermait de mystère et transmettait l'émotion. Mais les regrets sont comme les pluies d'automne, ils imprègnent si profondément les corps, que jamais il n'est possible de s'en défaire. Pour cela aussi il était trop tard. Et elle savait depuis longtemps que la beauté reçue pouvait faire souffrir, au-delà de la magie qu'elle révélait en surface.

Ce dimanche-là, elle quitta sa chambre, habillée d'une longue robe blanche, afin que sa présence souligne le soleil printanier, si avare de ses rayons en d'autres saisons. Elle se rendit au bord du bassin, pour nourrir les cygnes qui, à sa vue, se mirent à glisser dans sa direction, comme des flocons gelés, poussés par la brise. Ils saisissaient dans leur bec les morceaux de pain sec que Célia leur lançait et, une fois rassasiés, se dirigeaient vers un lit d'herbes sauvages, situé sur la berge opposée. Célia les observa qui s'éloignaient, devinant le mouvement de leurs pattes sous l'eau, qui les faisait aller comme par miracle. Ensuite, elle rejoignit le grand salon où on lui servit une tasse de thé, ainsi que quelques toasts recouverts de confiture de cerises. Le soleil baignait généreusement la pièce, pénétrant par deux larges fenêtres pourvues de petit-bois sur lesquels se délitaient des croûtes de mastic blanc.

Lorsque Célia en eut terminé avec son petit déjeuner, elle se rendit à la serre jouxtant le pignon sud de la maison. C'était elle en personne qui prenait soin des collections de plantes de son mari, durant ses longs périples, arrosant ce schefflera, brumisant cet asplenium, bassinant ce phalænopsis. Et alors qu'elle s'activait, tout en admirant les différentes teintes des feuillages et les diverses colorations des fleurs, elle ressentit une étrange sensation, comme l'appel lointain d'une voix familière, entrecoupé de silences. Elle tenta de se détacher de la désagréable impression, sans y parvenir. Elle traversa la serre, maintenant oppressée par le taux élevé d'hygrométrie. Le jardinier entra et vint à sa rencontre. Il la salua, puis se mit à soulever les loquets condamnant les ouvertures au faîtage.

En milieu de matinée, Célia se rendit à Westminster, plus dans l'intention de prier pour le retour de son époux, que pour écouter le prêche sans relief de Mgr Huxley. Sur le chemin du retour, elle se répéta mot pour mot les paroles prononcées dans le lieu saint, parce que, en cet instant précis, elle n'était pas certaine que Dieu Se trouve en Sa maison et que multiplier les prières ne pouvait qu'avoir un effet bénéfique sur son vœu le plus cher.

Elle arriva chez elle à 11 h 30, passa par les cuisines pour superviser la préparation du repas. Comme chaque dimanche, son frère, de dix ans son cadet, venait déjeuner, accompagné de sa jeune épouse, Eleanore, dont les attraits physiques et l'énergie qu'elle dépensait pour les mettre en valeur semblaient la priver de toute forme de raisonnement et de discernement. Une seule fois, Antony s'était ouvert de son mariage à sa sœur, regrettant d'avoir manqué de caractère pour résister à cette union forcée, qui arrangeait les affaires des uns et des autres, mais sûrement pas celles de son cœur. Lui qui avait une âme d'artiste, qui aurait voulu peindre, en était réduit à s'occuper des cargaisons provenant du monde entier, pour le compte de la vaste entreprise d'import-export de son beau-père qui l'aimait comme le fils qu'il n'avait jamais eu.

La mère d'Antony et de Célia était veuve et venait aussi déjeuner chaque dimanche. Elle parlait rarement, mais lorsqu'elle le faisait, c'était inévitablement pour décocher des paroles qui ne souffraient pas d'être contredites. Le mari de Célia l'appelait « Son Altesse », jamais en sa présence bien sûr, autant parce qu'elle se prénomrait Victoria, qu'à cause de son caractère despotique. Après le décès de son époux, étant très croyante et pour ne pas en vouloir à un Dieu de bonté, elle avait trouvé plus naturel de rendre coupable la terre entière de son malheur. La seule solution acceptable à ses yeux. La seule manière de poursuivre sa vie, engoncée dans des robes noires, qu'elle arborait pour bien montrer à ce monde qu'elle détestait tant qu'elle n'en avait pas fini avec un deuil commencé depuis quinze années, depuis que son mari avait été emporté par une angine de poitrine et qu'elle ne trouvait plus d'excuses au bonheur des autres. Sa vie n'était pas une vallée de larmes, mais une vallée aride.

En attendant ses invités, Célia marcha un moment dans l'allée gravillonnée entourant la maison, longea la plate-bande de vivaces.

Passant tout près de la serre, elle n'y entra pas, de peur de ressentir le malaise qui l'avait prise aux premières heures de la matinée. Elle se jura de suivre son époux lors de son prochain voyage, s'il devait y en avoir un autre, et cela, qu'il le veuille ou pas. Elle ne lui laisserait pas le choix.

La mère de Célia arriva comme toujours à midi, précédant Eleanore et Antony de vingt minutes. Le repas s'étira en longueur, ponctué par les réflexions graves d'Antony concernant la diminution de l'influence de l'Empire britannique dans le monde, par les gloussements de son Eleanore chérie et par les remarques acerbes de Victoria concernant le rôti trop cuit et les légumes trop assaisonnés. On alla ensuite se promener en silence dans le parc, les uns cherchant une paix intérieure et les autres la simple détente du corps au milieu d'une nature maîtrisée.

Les invités quittèrent leur hôtesse à 16 heures, après avoir bu une tasse de thé. Célia regarda les fiacres s'éloigner dans la même direction avec toujours cette sensation chevillée au corps, entre tristesse et soulagement. Puis elle vit le premier attelage tourner à l'angle de l'allée. Et lorsque le deuxième équipage disparut à son tour derrière le mur recouvert de polypodes et de joubarbes, Célia perçut encore un instant le bruit chaotique des sabots et le frottement des roues cerclées d'acier sur la route.

Elle retourna ensuite au salon, s'assit derrière son piano et joua un air de Bach, qui aurait dû être rythmé, mais sur lequel elle laissa traîner les notes comme des miaulements de chat contre le mur de la nuit. Voyant qu'elle ne parvenait à rien, elle cessa de jouer, laissa ses doigts effleurer le tapis lisse des touches aux reliefs discrets, qui en d'autres temps avait engendré la musique. Elle entendit le grondement d'un orage proche, sentit un courant d'air provenant d'une fenêtre ouverte se déverser dans la gueule béante d'une porte donnant sur une cour, au-dessus de laquelle s'enroulait une nuée de fourmis volantes et où bruissaient les ailes d'hirondelles becquetant ces proies faciles.

Célia se leva pour fermer la porte, interrompant ainsi le flux d'air, puis elle se déplaça jusqu'à la fenêtre, d'où elle découvrit le ciel qui disparaissait sous la couche épaisse de pluie en marche. L'eau s'abattait en tourbillons cinglants et s'agglutinait en nappes sur un sol repu. Les premières flaques nourrirent d'autres flaques, donnant

naissance à une rivière éphémère, charriant des particules de terre riche d'argile rouge sang, en suivant la pente naturelle du terrain, depuis la maison jusqu'au loin.

Retranchée dans la bibliothèque, Célia ne vit rien de tout cela. Elle prit un livre, tenta de se concentrer sur sa lecture, ignorant les grondements monotones du ciel qui lui parvenaient malgré l'épaisseur des murs, et lut quelques lignes dont le sens lui échappa. Sans plus persévérer, elle laissa son regard divaguer sur les aspérités de la pièce, dont chacune se muait tour à tour en souvenirs, comme cette assiette de porcelaine exposée sur le bureau de son mari, à laquelle il tenait tant pour une raison qu'elle ignorait.

Le tonnerre se calma à l'heure où chiens et loups courent la prairie. Un parfum délicieux envahit la maison, un mélange de fragrances exaltées par la pluie récemment tombée. La nature s'assécha, le sol se ressuya et tout reprit un caractère de normalité en cette saison estivale. L'eau n'avait été qu'un leurre qui avait permis de mélanger de petites choses entre elles, laissant l'essentiel en place, de sorte que même un œil averti n'aurait pu faire une différence entre l'avant et l'après. Car les éléments n'en voulaient pas aux choses, puisqu'elles faisaient partie intégrante de la nature sans détachement durable. Célia s'avancait maintenant dans l'allée. Les graviers, encore humides, reflétaient les rayons d'un soleil retrouvé. Au loin, lui parvenaient des bruits répétés, rappelant le tonnerre. Ça ne pouvait pas être un autre orage. Célia s'arrêta, son regard fixé sur l'entrée du parc où un cavalier venait de faire son apparition. Elle crut au premier abord qu'il s'agissait d'un mirage, pensant que cela aurait pu être normal après un tel orage et que la vision allait lentement s'estomper. Lorsque l'être fantastique en eut fini de traverser les nappes de vapeur d'eau et fit halte à peu de distance de Célia, elle comprit que l'orage marquerait à jamais le reste de sa vie, non par la violence qu'il avait provoquée, mais parce qu'il venait de poinçonner le temps par l'arrivée du cavalier. Son temps.

Elle ne reconnut pas l'homme, même quand il se pencha légèrement et s'appuya sur le pommeau de sa selle avant de parler.

— Bonjour, je cherche Célia Lucas.

— Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— J'ai un message pour elle.

— Je suis Mme Lucas.

L'inconnu marqua une pause, caressa l'encolure de son cheval, avant de poursuivre.

— On m'a chargé de vous annoncer la disparition de votre époux, Sir John Lucas.

— Sa disparition ?

— Selon des sources fiables, il serait décédé en Amazonie. Il n'y aurait plus d'espoir... Je suis désolé.

Et la colère du ciel se mua en douleur et Célia se dirigea vers la maison, passant tout près de brassées d'iris fanés. Puis elle entra.

*

Mes frères, entendez-vous le désespoir de cette femme derrière la porte ? Voyez-vous ses larmes couler ? Qu'a-t-elle fait pour mériter une telle douleur ? Quel sacrilège a commis son mari, Sir John Lucas ? Il est certes arrivé jusqu'à nous, mais il y est parvenu comme un pénitent rencontrant enfin l'objet de sa dévotion. L'avons-nous écouté, lorsqu'il fut notre prisonnier ? Lui avons-nous laissé une seule chance de devenir autre chose qu'un cadavre avant son heure ? Qu'a-t-il ressenti lorsque son cœur s'est déchiré, lorsque l'eau s'est retirée de sa peau et de ses entrailles, aussi vite qu'une marée d'équinoxe ?

Que fait Célia, à cet instant précis ? Tente-t-elle de pactiser avec les souvenirs, ou lutte-t-elle contre eux ? Y a-t-il encore de l'eau dans son corps à elle, ou n'y a-t-il plus rien qui puisse s'en écouler ?

Qu'avons-nous fait ? Qu'avons-nous décidé au nom de notre morale ? Mes frères, il n'est qu'une réponse à toutes ces questions. La négation de la vie par les équilibres bafoués. La vie et la somme des vies. Ce tissu d'existences que nous avons détruit en croyant filer une simple maille.

C'est notre orgueil, plus que notre jugement, qui nous dirige aujourd'hui. Allons-nous continuer indéfiniment, persister sur cette voie ?

Ne vous y trompez pas, mes frères, je ne me sens pas meilleur que vous, simplement un peu différent. Si l'on doit aimer un seul homme, on doit les aimer tous, au travers de cette nature qui les accable. Parce que être est un combat, une douleur profonde qu'ils défient en se voulant ailleurs et autrement. Devenir un autre, qui lui-même voudrait être un autre.

Mes frères, ce qui ronge les hommes est-il si éloigné de ce qui nous ronge, nous ?

OceanofPDF.com

Londres, juin 1908

Ce 21 juin 1908, Mary Manstor décide de sortir de chez elle pour la première fois. Elle n'a toujours pas vu de médecin, pensant que son état de fatigue est simplement dû à un coup de froid pris sur la lande du Devonshire. Elle se dit que renouer avec l'ambiance de la ville lui fera du bien et contrariera les maux sournois qui l'assaillent. Elle se prépare avec soin devant la glace d'une coiffeuse au plateau de marbre rose. Le journal de John est encore posé sur le secrétaire, dont le volet ressemble à une guillotine menaçant de s'abattre à tout moment. Mary se demande s'il s'agit d'un véritable allié, ou d'un ennemi intime. Pour autant, elle a conscience qu'une nouvelle lecture pourrait l'anéantir. Elle a maintes fois effleuré la couverture racornie du carnet, croyant toucher la peau d'un vieil homme. Parce qu'il y a ces passages dans lesquels John lui parle depuis le fin fond de la jungle, parce qu'il ne lui a jamais dit les mots qu'il a écrits, parce qu'elle est convaincue qu'un cri est toujours poussé trop tard et parce qu'elle s'en veut de ne pas souffrir de cette absence-là, de ne plus avoir envie de vivre dans cette maison où ils partageaient l'espace. Parce qu'elle se souvient de chaque mot :

J'aimerais tant fermer les yeux et m'endormir contre Mary. Mary, ma sueur me ramène à ton odeur, la vraie, pas ce halo dont tu te pares le jour. Non, ton odeur ambrée, relais de mes sens. Aujourd'hui encore, il n'y a rien que j'espère plus que cette odeur, la sentir, même si je ne puis te toucher. J'ai peur de ne plus te revoir, conscient de ne

t'avoir rien dit, de n'avoir rien fait, rien voulu, d'être simplement parti et de m'être perdu ailleurs que dans tes yeux. Je prie le ciel et celui qui l'habite de me laisser te revoir, dans mes rêves, une dernière fois. Mary, ton odeur. Quand la mémoire ne suffit plus.

Mary dévale les escaliers et se retrouve bientôt sur le trottoir. Dans la rue, les solitudes se bousculent autour d'elle. Un vendeur de journaux crie des noms d'athlètes britanniques. Elle marche à grandes enjambées. Peu importe la direction. Une rumeur enfle au loin. Des gens remontent la rue à contre-courant. Un homme la pousse sans s'excuser. Mary le regarde s'éloigner, s'orienter. À l'évidence, les cris proviennent de Hyde Park.

— Vous devriez vous en retourner, lui dit un commerçant qui barricade son échoppe en hâte.

— Que se passe-t-il ?

— C'est la Pankhurst et ses furies, il paraît qu'elles sont des milliers à défiler... Il va y avoir du grabuge, c'est sûr, avec ces folles-là.

Mary remonte le flot des gens, puis, vient le moment où elle ne peut plus que faire demi-tour, portée par la foule incontrôlée des suffragettes menées par Emmeline Pankhurst et sa fille Christabel. Elle parvient devant sa porte, résiste au mouvement et se carre sous le porche. Elle introduit la clé dans la serrure, mais elle n'est pas verrouillée. Pourtant, Mary jurerait avoir pris cette précaution avant de sortir. Elle entre, sans refermer la porte derrière elle. Se tient dans l'entrée, au pied de l'escalier qui distribue les pièces à l'étage. Rien. Puis un bruit, une sorte de frottement. Des frottements répétés. Quelqu'un marche discrètement au-dessus, dans la bibliothèque. Martha est peut-être de retour. Pourtant, la femme de chambre ne serait sûrement pas entrée sans y avoir été invitée. Malgré la peur, Mary monte les marches. Une fois en haut, elle s'arrête, épie. La porte de la bibliothèque est entrouverte. Comme elle s'approche pour regarder discrètement à l'intérieur de la pièce, un homme en sort. Il sursaute en la découvrant. Il a le bas du visage dissimulé par un châle de laine. À coup sûr un cambrioleur. Mary est pétrifiée. D'une voix étouffée, l'homme dit à Mary qu'il ne lui veut aucun mal, qu'elle ne doit surtout pas crier. Elle en serait bien incapable. Il la prend par un bras, avec une étonnante douceur, et lui demande de le suivre. S'il ne la soutenait pas,

elle s'écroulerait. Ils entrent dans la bibliothèque. L'homme fait asseoir Mary dans un fauteuil, puis il émet un léger sifflement. Quelques secondes plus tard, un second individu fait irruption, masqué lui aussi. Le nouvel arrivant est d'une stature inférieure à son compère, son regard trahit une certaine surprise à la vue de Mary, mais aucune panique. « C'est bon, on peut y aller ? », demande-t-il à son acolyte, et l'autre répond que oui. Ils font promettre à Mary de ne rien tenter le temps qu'ils disparaissent. Elle acquiesce. De toute façon, elle n'a pas la force de bouger.

Les deux hommes sortent. Mary entend les pas qui s'estompent, puis la porte d'entrée claquer. De nouveau, le silence. Elle reprend peu à peu ses esprits. Elle regarde autour d'elle ce que les hommes auraient pu emporter. Tout semble à sa place. Elle se lève, parcourt la pièce, cherche encore, puis se fige devant le secrétaire en découvrant que le journal de John a disparu.

Village des Cent-Vingt

Forêt amazonienne, juillet 1908

Sygm a demandé que je raconte la prochaine histoire à l'intérieur de la pyramide. Il veut probablement que le cube placé au centre du cercle donne plus de force à ses convictions et amoindrisse d'autant mes propos, et aussi en finir plus rapidement. La partie sera serrée jusqu'au bout. Je dois me concentrer pour rendre l'intense émotion qui entoure les destins de Julius et de Hannah.

Julius et Hannah

Le grand-père de Julius Brown, Saungm Furro, était roi de la tribu de Dukandara, en Guinée. Il fut capturé, ainsi que tout son clan, au cours de l'année 1790 par les guerriers d'une tribu voisine. Saungm et les siens ne purent résister longtemps, car les assaillants avaient été équipés en armes par de puissants négriers. Si bien que sans comprendre ce qui lui arrivait, Saungm embarqua avec d'autres nègres, à bord du *Venture*, commandé par le capitaine Collingwood.

En moins de vingt-quatre heures, Saungm Furro, le juste et respecté roi de Dukandara, devint un esclave enchaîné au fond de la cale d'un navire voguant vers les États-Unis d'Amérique.

Sur les deux cent soixante esclaves embarqués, seuls deux cent huit foulèrent le sol américain en février 1791. Les survivants furent

vendus à leur arrivée à Rhode Island à divers propriétaires terriens. Saungm fut acheté, avec d'autres membres de sa tribu, par William S. Drake, pour travailler dans ses plantations de coton en Louisiane. On leur donna à manger, avant qu'ils entreprennent le long voyage en chariot qui les mena jusqu'à la vaste propriété. Par chance, les Drake faisaient partie de ces rares familles sudistes à ne pas maltraiter outre mesure leurs esclaves, mettant même un point d'honneur à leur assurer une alimentation saine et un logement acceptable.

À l'arrivée dans la plantation, chaque nègre fut rebaptisé, et Saungm Furro devint Tom Brown. En juin 1791, on lui attribua une petite bicoque qu'il partagea avec une autre esclave. Ainsi commença l'histoire des Brown sur le sol américain. Le couple donna naissance à cinq fils et à quatre filles. L'un des garçons s'appelait John. À dix-sept ans, ce dernier unit son destin à celui de Selma Latham qui en avait quinze.

Julius Brown, fils de John et Selma et petit-fils de Tom, naquit en 1831, au fond d'une cabane de bois, qui était la maison des Brown, située dans la paroisse de Carroll, non loin de Lake Providence. On pouvait compter, au cœur du village nègre, plusieurs bicoques de même facture, où vivaient les ramasseurs de coton. Lors des longues soirées baignées par la lumière du jour finissant, on apercevait l'incandescence des pipes des hommes assis sur les terrasses, semblables à des insectes phosphorescents et immobiles. On parlait fort des jours vécus en se délectant de cette maigre liberté et de plaisirs simples, qui atténuaient un temps le triste sort de ces lignées arrachées à leur terre ancestrale. Après tout, il y avait bien pire que leur sort. Près d'ici, des frères goûtaient chaque jour au fouet et aux chaînes et ne vivaient guère plus longtemps que les chiens. On voyait aussi, dans ce coin des États-Unis d'Amérique, pendre parfois d'étranges fruits aux branches des arbres.

À six ans, Julius en avait remarqué un, de ces arbres étranges. Il accompagnait alors son père et le maître à Lake Providence pour compresser et livrer un chargement de balles de coton. Sur la route terreuse, pendant que Julius somnolait contre l'épaule de son père, il avait entendu le maître dire quelque chose et son père avait aussitôt enveloppé Julius avec son bras, comme pour le protéger dans un geste animal. Le maître avait crié aux chevaux pour leur faire accélérer le

pas et les chevaux avaient obéi, martelant le sol poussiéreux d'où s'envolaient des fragments du monde, vivants ou morts, avant de retomber dans le sillage de l'attelage, comme une fumée épuisée.

Julius ne comprenait pas ce qui se passait. Il se dégagea de l'étreinte de son père et aperçut au bord de la route l'arbre où l'on avait accroché par le cou des hommes noirs sur lesquels des oiseaux aux plumes noires et aux becs noirs s'affairaient à lacérer les chairs sombres. Malgré toutes les précautions de son père pour le préserver de la vision de cauchemar, Julius vit les visages tordus aux yeux absents, les langues boursouflées et déversées dans l'air moite et salé, les corps saturés de mort, qui se balançaient au gré du vent.

Ce jour-là, Julius prit conscience qu'il y avait deux sortes d'hommes et que la vie des uns dépendait de la volonté des autres. Et comme le chariot s'éloignait de l'arbre, tiré par quatre chevaux emballés, pendant que John Brown serrait à nouveau son fils contre son buste d'esclave, l'enfant se mit à essuyer ses larmes sur la chemise de coton en contenant les soubresauts de son frêle corps. Parce que l'horreur qu'il avait croisée sur cette route menant à Lake Providence resterait à tout jamais l'expression de la souffrance éternelle de ses frères et que, malgré toute la bonne volonté des Drake et une forme de compassion, il demeurerait un nègre à qui on imposerait toujours les limites que sa condition impliquait.

Julius eut vingt ans le 17 mai 1851. Le jour de son anniversaire, ils étaient trente-six esclaves dans la forêt de pins. Les Drake se tenaient en retrait. Malgré l'ombre, la touffeur de l'air ralentissait les respirations. On entendit un chant monter du ventre distendu d'une vieille femme, un mélange de révolte et de soumission dans une langue étrangère, s'empalant sur les aiguilles des pins. Un chant qui soulignait le silence et paraphait la douleur de Julius. Le jeune homme regardait la terre fraîchement remuée et les quatre trous qu'il avait creusés de ses propres mains et dans lesquels allaient glisser les dépouilles de son père, de sa mère et de ses deux sœurs, victimes de la rougeole. Ce ne fut pas lui qui aida à la descente des corps. Ce ne fut pas lui qui les recouvrit d'un drap de miettes brunes. Ce ne fut pas lui qui dit la prière accompagnant l'ensevelissement. Ce ne fut pas lui non plus qui accrocha sa peine à cette prière, mais, d'une certaine façon, ce fut lui qui disparut aussi dans chacune des tombes.

À l'issue de la cérémonie, les Drake se signèrent sous les regards de leurs nègres. En cet instant, ces hommes et ces femmes de couleurs différentes devenaient égaux face à la mort.

Une fois tout le monde parti, Julius demeura seul un long moment, sans réellement réaliser qu'il venait de perdre sa famille entière. De retour dans sa cabane, il prit conscience qu'aucun des corps aimés ne se rattachait plus aux odeurs, aux objets et aussi aux bruits qui persistaient à l'envahir. Tout se passait comme si les âmes dont on avait tant vanté la force à Julius lors des offices s'étaient muées en fantômes obsédants. Pour la première fois de sa vie, il se sentit perdu. Ses mains se mirent à trembler et la lisière de ses yeux se fissa de centaines de sillons rougeâtres. Il prit une profonde inspiration, cherchant à combattre l'émotion, parce qu'on lui avait appris que seuls les puissants ont droit à des faiblesses passagères et que les esclaves tels que lui doivent en toute circonstance demeurer impassibles face au malheur.

Julius laissa son regard aller et venir sur les reliefs désordonnés de rares meubles, d'ustensiles et de babioles bricolées. Il trouva la pipe de son père suspendue entre deux clous rouillés et la bourra de tabac. Puis il sortit sur la terrasse et s'assit sur le fauteuil à bascule, où John Brown s'appliquait tard le soir à contenir l'univers dans chaque bouffée de fumée. Et Julius voulut faire de même. Il alluma la pipe et se mit à tousser en tirant dessus. La pipe tomba au sol, se brisant en deux. Julius se pencha pour ramasser les deux morceaux et, comme il se relevait, il entendit une voix.

— Bonsoir, monsieur Brown.

La jeune femme se tenait au bas des marches, drapée d'une longue robe noire, et elle portait un bouquet de fleurs à la main.

— Miss Drake ?

— J'étais passée vous présenter mes condoléances.

— Merci, c'est bien aimable à vous.

Hannah Drake était la fille d'Abel et de Temple Drake. Elle était de ces femmes dont chacun des gestes délicats imprime l'espace d'une grâce indéfinissable. De ces êtres incapables de rien souiller, ni en actes, ni en mots ; presque malgré elle.

— J'ai prévu de faire dire une prière à l'office de dimanche, ajouta-t-elle.

— Une prière ?

— Oui, cela vous dérange ?

— Ça se fait pas, madame, que quelqu'un comme vous prie pour des nègres.

— Suis-je en train de vous traiter de la sorte ?

Julius ne répondit rien.

— J'ai cueilli quelques fleurs. Voulez-vous m'accompagner les déposer sur leurs tombes ?

— Je sais pas.

— Vous avez peur de moi ?

— Vous avez pas peur qu'on nous voie ensemble ?

Une Blanche et un nègre allèrent par le sentier, parmi les pollens mélangés et les insectes obstinés. Hannah Drake balançait une main chargée d'ombelles et de feuillages, et ses hanches roulaient sous le tissu. Il n'y avait pas loin du village jusqu'au bois de pins, mais ils croisèrent d'autres nègres, qui les suivirent des yeux, stupéfaits, parce que c'était une bien curieuse chose que de voir ces deux humains cheminer côte à côte, dans le même temps. Julius semblait le plus gêné des deux, conscient de contredire l'histoire tout entière.

Ils parvinrent au bosquet qui tenait lieu de cimetière au moment où le soleil s'apprêtait à violer des continents invisibles. Il fallut quelques secondes à leurs yeux pour s'habituer à la pénombre du sous-bois. Hannah Drake éparpilla ensuite les fleurs sur les tombes et récita une prière à voix haute. Julius fixait les fleurs déposées sur les tombes d'esclaves par cette femme à la peau claire.

En quittant la pinède, Julius bredouilla un merci, auquel Hannah Drake répondit par un sourire. Ils prirent ensuite des routes différentes, l'une rejoignant la vaste bâtisse de trois étages et l'autre une case faite de bardeaux grossièrement agencés.

Julius occupa la soirée à réparer la pipe de son père, à manger un peu de picotin et une tranche de lard, assis sur la terre battue. À plusieurs reprises, il repoussa la vision de Hannah Drake, qui se superposait à celle de ses parents et de ses sœurs, sans parvenir à s'en

défaire. Plus tard, d'autres nègres du village lui rendirent visite, restant dehors, à jouer de leurs instruments. Ils chantèrent pour convoquer les ancêtres et diluer la perte dans un peu de magie. Et lorsque la nuit fut profonde, chacun rentra chez soi et la solitude se fit plus pesante encore pour Julius.

La chaleur était écrasante. Julius n'arrivait pas à dormir. Il écoutait les grenouilles qui discouraient au bord de la rivière, les insectes insomniaques aiguisant leurs ailes, pendant que des oiseaux nocturnes frôlaient la nuit avec élégance. Au loin, il entendait des chants monter d'une plantation voisine, où d'autres nègres, moins bien lotis que lui, travaillaient parce que la lune était pleine. Julius marcha jusqu'au portail des Drake. À cette heure tardive, une des pièces était éclairée au rez-de-chaussée. Julius savait les chiens au chenil, alors il enjamba la clôture de bois et s'avança discrètement jusqu sous la fenêtre éclairée et se baissa, le corps cassé en deux. Puis, il se redressa lentement, de façon que ses yeux dépassent du chambranle. Il vit le maître qui parlait à un homme grand et mince, portant un chapeau noir à large bord et engoncé dans un épais vêtement noir, malgré la chaleur étouffante. Le maître ressemblait à un petit garçon face à cet homme, qui se tenait de dos. Julius crut un instant qu'il s'agissait du révérend Hartwood, mais constata que ce n'était pas lui lorsqu'il se retourna. L'homme tendit le bras pour désigner un coffre posé sur une table et le maître s'agenouilla aussitôt, comme le ferait un dévot devant une sainte relique. Puis l'homme en noir tourna les talons et quitta la pièce. Julius hésita un moment à le suivre, mais resta à son poste. Lorsqu'il jeta à nouveau un regard dans la pièce, le maître se relevait et saisissait le coffre. Il éteignit ensuite les lumières en soufflant sur les flammes ; puis il sortit à son tour.

Le dos collé au pignon de la maison, Julius observa le maître qui s'éloignait en direction des écuries. Drake y entra. Une fois à l'intérieur, il s'en alla déposer le coffre sur le siège du cabriolet et attela deux chevaux. Julius se glissa à l'intérieur du bâtiment par la porte de derrière et, comme le maître prenait place dans le cabriolet, il sauta sur le marchepied arrière, sans être vu. Le maître lança aussitôt les chevaux à folle allure sur la route, claquant du fouet au-dessus de leurs croupes. Julius s'agrippait aux crochets supérieurs de l'essieu, là où l'on attachait habituellement les bagages, avalant et recrachant la

poussière soulevée. À maintes reprises, il eut la tentation de lâcher prise, mais il tint bon.

Le maître tira sur les rênes à l'approche de l'église. Les chevaux ralentirent, puis s'arrêtèrent. Le révérend Hartwood attendait sur la plus haute marche du perron. Julius se coula sous le plancher du cabriolet pour ne pas être repéré. L'homme d'Église s'approcha de l'attelage et le maître lui tendit le coffre sans descendre du siège. Ils n'échangèrent pas le moindre mot avant que le maître se remette en route.

En se retournant, Julius aperçut le révérend entrer dans l'église avec le coffre dans les mains et il eut juste le temps de se hisser sur le porte-bagages, avant que le mouvement des roues ne le happe.

Durant le retour, la vision tourna dans la tête de Julius qui fut incapable de trouver une explication à la scène dont il avait été le témoin. Juste avant de pénétrer dans le parc des Drake, il attendit que les chevaux ralentissent, puis il sauta du cabriolet et le regarda s'éloigner en direction des écuries.

Ce qui restait de la nuit ne permit pas à Julius de remettre ses idées en ordre. Le jour pointait. Une aube magnifique, éclairant les graines de coton. Une aube qui allait voyager à travers le monde, emprisonnée dans les fibres peignées et tissées et puis portées.

Au cours de la matinée, le maître se rendit à la plantation pour superviser le ramassage. Il s'approcha de Julius. Du haut de son plus beau pur-sang, il demanda au jeune homme comment il allait, et Julius hocha la tête.

Le soir venu, après avoir entreposé les balles de coton dans la remise et nourri les cochons, Julius se rendit sur les quatre tombes des siens. Il constata que l'on avait placé autant de vases garnis de fleurs et il se laissa guider par la prière qui lui venait. Un mélange de douleur, de regrets et d'espoir. Puis il contourna le village nègre et longea le parc des Drake. Hannah se tenait sous un tulipier, assise sur une escarpolette. Lorsqu'elle vit Julius, elle s'approcha, accompagnée d'un chien de race, grand et efflanqué.

— C'est vous qui avez mis les vases, miss ?

— C'est moi.

— Merci, mais il fallait pas.

Ils s'avancèrent jusqu'au portillon donnant sur une tonnelle sous laquelle cascadaient de lourdes grappes de glycine. Ils avaient des gestes gênés, comme deux fauteurs devant une poterne.

— Viendrez-vous à l'office, dimanche ? demanda miss Drake.

— Comme tous les dimanches.

— C'est bien.

— Je sais pas.

— Le révérend Hartwood dira une prière...

— Est-ce que je peux vous poser une question ?

— Bien sûr.

— Sauf votre respect, personne a rien fait pour le vieux Scully quand il est mort, pourtant, il a ramassé votre coton pendant plus d'un demi-siècle.

— J'ai aussi prié pour lui.

— J'ai jamais vu de fleurs sur sa tombe.

— Il était âgé, sa disparition était dans l'ordre des choses.

— Une âme en vaut une autre, on devrait honorer les vieilles et les plus jeunes pareil, non ?

— Qu'est-ce qui vous gêne ?

— Peut-être la pitié que vous avez pour moi.

— Ce n'est pas de la pitié, mais de la compassion.

— Je connais pas ce mot-là... Ça fait une différence ?

— Je prends part à votre souffrance, sans la juger.

— C'est gentil, mais je crois pas que c'est possible.

Julius poursuivit son chemin, pendant que Hannah Drake l'observait, immobile. Elle déplia une ombrelle frangée, inutile à cette heure avancée du soir. Le village nègre, déserté la journée, commençait à s'animer après la fin des dernières corvées. Tom et Charly, les fils de Rebecca et John Stockes qui occupaient une cabane attenante à celle des Brown, s'amusaient à retirer les pattes arrière de sauterelles qu'ils avaient capturées. Les enfants riaient en regardant les insectes suppliciés traîner lamentablement leurs abdomens gonflés en agitant leurs antennes graciles.

— Ça vous avance à quoi de faire souffrir ces bestioles ? demanda Julius.

— On trouve ça drôle.

— Vous vous amuseriez autant en leur laissant leurs pattes et en leur faisant faire une course.

Les deux gamins se regardèrent.

— Une course, c'est une bonne idée, ça, dit Charly.

— D'accord, on va essayer, ajouta Tom.

Julius tourna le dos aux enfants. Charly traça un large cercle sur le sol à l'aide d'une branche morte de pacanier, puis Tom sortit deux nouvelles sauterelles d'une boîte et les plaça au centre du cercle.

— Celle qui perd, on lui coupe les pattes, dit Tom.

— D'accord.

Le dimanche, l'office débuta à 9 heures dans l'église de Carroll. Les familles de planteurs étaient assises aux premiers rangs, pendant que leurs nègres avaient pris place sur les derniers bancs. Du haut de sa chaire, le révérend Hartwood récita quelques psaumes. Puis il dit une longue prière pour le repos paisible et éternel des morts. Des morts en général. Hannah Drake se retourna vers Julius, avec quelque chose comme une timide victoire au fond de ses grands yeux. Julius observait le révérend brasser sa foi, de ses longs bras qu'il balançait au rythme des mots.

Un long silence suivit. Julius laissa vagabonder son regard à l'intérieur de l'église. Dans une alcôve, il reconnut le coffre aperçu chez le maître, en partie recouvert d'un napperon, sur lequel trônait un lourd chandelier. Ce même coffre offert par l'étrange visiteur vêtu de noir, trois nuits auparavant. Le jeune homme se demanda ce qu'il pouvait bien renfermer de si précieux, pour qu'on le place dans ce lieu saint.

L'office terminé, les nègres se remirent en route, alors que les Blancs parlaient avec le révérend devant le porche de l'église. Personne ne vit Julius se faufiler entre les bancs, jusqu'à l'alcôve où se trouvait le coffre, puis retirer le chandelier et soulever le napperon. La surface du coffre était entièrement sculptée de motifs représentant, pour l'essentiel, des oiseaux dans toutes sortes d'attitudes. Julius saisit

le coffre, voulant en éprouver le poids. La serrure était constituée d'un cercle renfermant un triangle transpercé de plusieurs droites. Aucune clé traditionnelle ne semblait pouvoir en venir à bout. Julius reposa le coffre, effleurant la serrure d'un doigt.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Julius sursauta en entendant la voix du révérend.

— Rien... Je disais une dernière prière pour ma famille.

— Tu ne voulais pas plutôt voler ce coffre ?

— Non, je voulais rien voler du tout.

— Pourquoi tu le reluquais comme ça, alors ?

— Je le trouve joli, c'est tout.

— Repose-le et sors immédiatement d'ici !

— Bien, révérend...

— Et ne t'avise pas de recommencer.

En sortant de l'église, Julius sentit le regard du révérend peser sur ses épaules, et même après qu'il eut atteint le bout de l'allée et bifurqué sur le chemin, il en sentait toujours le poids.

Julius travailla tout le reste de la journée dans la plantation située en bordure de la route principale qui charriait les attelages garnis, ou vides, dans un sens et dans l'autre. En milieu d'après-midi, un cavalier lancé au galop apparut sur la piste. Il ralentit en arrivant à hauteur des ramasseurs. Le révérend Hartwood, appuyé sur le pommeau de sa selle, balayait les ouvriers du regard. Julius pensa que peut-être l'homme d'Église était revenu pour le punir ? Il se mit à plumer de plus belle les graines de coton, voulant croire que, pour un Blanc, tous les nègres se ressemblaient. Puis, le révérend piqua du talon les flancs de son cheval et disparut en direction de la maison des Drake. En regardant s'éloigner le cavalier, Julius ressentit au plus profond de lui que quelque chose venait de basculer malgré lui, quelque chose qui avait pris naissance au moment de la disparition de sa famille.

Le dimanche s'étira. On ne revit pas le révérend. En arrivant au village, Julius expédia ses corvées, puis s'en alla marcher le long du fleuve. Il s'assit sur un ponton dévasté, surplombant un calme boueux, à la surface duquel remontaient des bulles d'air. Des alevins en bancs embrassaient la surface de leurs bouches gobeuses. Un oiseau pêcheur

s'envola d'une brassée de roseaux, plongea et, de ses ailes tendues, prenant appui sur la rivière, en ressortit, traînant un temps une gerbe liquide, son bec éclairé par un ventre laiteux et frétilant. L'oiseau se posa ensuite sur une pierre affleurant et avala sa prise d'un seul coup, avant de rejoindre sa cachette. Julius s'allongea sur les mauvaises lattes, ferma les yeux, se laissa envahir par la vie grouillante et s'endormit.

À l'issue d'un dîner copieux, Abel Drake et le révérend se levèrent de table pour prendre un alcool en terrasse, pendant que le reste de la famille s'apprêtait à se coucher. Hannah avait trouvé son père soucieux, lui qui était habituellement si jovial en famille. Elle attendit que le calme se fasse, sortit par la porte des cuisines et contourna la demeure, afin de se retrouver à l'aplomb de la terrasse. Hartwood parlait bas :

- Tu dois le faire.
- Il n'y a pas d'autre solution ? demanda Abel Drake.
- S'il y en avait une autre, je ne serais pas là.
- De quoi veux-tu qu'il se doute ?
- Tu sais très bien qu'on ne peut pas prendre le risque.
- Il s'agit de la vie d'un homme...
- Un nègre.
- C'est un de mes meilleurs ramasseurs.
- Tu en trouveras facilement un autre, aussi bon.
- Toute sa famille a été décimée.
- Justement, personne ne le pleurera.

Une coulée acide inonda le ventre de Hannah Drake. À l'évidence, les deux hommes parlaient de Julius Brown. Elle devait le prévenir, tout faire pour empêcher cette abomination, quelle qu'en soit la raison. Lorsqu'ils se furent éloignés en direction de la monture du révérend, Hannah quitta son abri, traversa le parc et, prenant par le sentier, courut jusqu'au village nègre. Tout était calme, dans l'attente d'une dure journée de travail à venir. Hannah frappa à la porte de Julius. Comme personne ne répondait, elle releva le loquet et entra en refermant derrière elle. L'intérieur de la bicoque était plongé dans

l'obscurité. La jeune femme appela discrètement, mais personne ne répondit. Elle pensa que le jeune homme dormait profondément. Elle appela encore, et tâtonna en explorant l'unique pièce. Personne. Elle s'assit sur une des paillasses pour réfléchir un instant. Son père n'avait déjà pu commettre sa terrible besogne. Des bruits de pas au-dehors. Julius était de retour, enfin. Hannah se précipita sur la porte. Elle n'eut même pas à l'ouvrir. Une silhouette se découpa dans l'embrasure éclairée par la lune. Elle n'eut pas non plus le temps de parler. Une lame effilée plongea dans sa poitrine et en ressortit au moment où elle s'effondrait. Un visage lointain lui apparut alors à la lueur d'un briquet, et le visage de son père s'approcha encore, avant de disparaître dans les limbes.

Julius ouvrit les yeux au petit matin, réveillé par quelques pélicans qui s'étaient réfugiés sous le ponton pour la nuit. Un vent chaud et sec se levait en bourrasques, pilonnant et vrillant l'air en sifflant comme un cobra. Le soleil chevauchait la rivière. Julius devait maintenant se dépêcher de rentrer. Il pressa le pas en prenant garde à ce que les particules de poussière ne se fichent pas dans ses yeux. La nuit passée l'avait presque vidé des pensées torturées des derniers jours et, même si elles reviendraient le hanter tôt ou tard, il savait possible de les oublier un temps.

On ne pourrait dire que Julius fit le chemin qui le séparait du village nègre avec le bonheur au ventre, mais la forme d'harmonie qui l'avait uni au monde durant les heures paisibles de la nuit et le bruissement du vent l'empêchèrent d'entendre le tumulte qui montait du village. Ni les aboiements des chiens, dont on avait gorgé l'odorat du baume d'une peau de nègre. Ni les hommes blancs qui s'apprêtaient à suivre les chiens pour la chasse. Jamais Julius ne comprit qu'il allait au-devant de la mort.

Julius Brown, fils de John et Selma Brown, fut pendu sans autre forme de procès, le jour même de son arrestation, éteignant ainsi la lignée des Brown. Au moment de lui glisser la corde autour du cou, on lui signifia simplement qu'il était accusé du meurtre de Hannah Drake, puisqu'on avait retrouvé le corps poignardé de la jeune femme dans sa cabane. On ne lui donna pas l'occasion de se défendre.

La dépouille de Julius se balança à une branche pendant trente-deux jours, puis tomba au sol comme un fruit pourri. Coyotes et asticots terminèrent le travail, puis le soleil du Sud blanchit les os, formant de petites arches sous lesquelles des mulots trouvèrent refuge. Les biens de Julius avaient été partagés entre les autres esclaves et sa case donnée à une nouvelle famille tout juste achetée.

On ne sut jamais ce qui s'était passé la nuit du meurtre de Hannah Drake et dans ce Sud-là ça n'avait pas grande importance, du moment qu'il y avait eu un coupable idéal. Abel Drake ne le raconta à personne. Après la tragédie qui avait conduit à la mort de sa fille, par sa propre main, il retourna sa douleur et sa culpabilité contre les nègres, qu'il considérait comme la cause de son malheur. Il devint le pire des esclavagistes. Dix ans plus tard, il s'engagea, avec une détermination peu commune, dans les rangs confédérés lors de la guerre de Sécession, avec le grade de capitaine. On dit de lui qu'il fut l'officier le plus téméraire qu'on ait vu, certains dirent fou, chargeant toujours à la tête de son unité sans se soucier des balles adverses.

Il fut tué en janvier 1862 à la bataille de Shiloh, d'un coup de sabre en pleine poitrine. Le général Lee en personne l'éleva au rang de commandant à titre posthume et la guerre fratricide qui débutait se chargea de faire oublier son sacrifice.

Le corps d'Abel Drake fut rapatrié et inhumé dans la sépulture familiale, après qu'on l'eut revêtu de son plus bel uniforme, à quelques centaines de mètres des tombes des Brown, sur lesquelles jamais plus personne ne déposa de fleurs.

Londres, juillet 1908

Mary est désespérée. Cela fait plusieurs nuits qu'elle ne parvient pas à dormir. Elle a peur que reviennent les voleurs. Se demande dans quel but ils ont emporté le journal de John, et rien d'autre. Elle aurait envie de s'abandonner au repos, mais elle n'y parvient pas, n'y parvient jamais vraiment. Elle résiste, malgré elle.

Elle a longuement réfléchi. Au matin, elle regarde par la fenêtre. Le temps est à la pluie. Elle revêt une longue robe de velours noir et un manteau. Elle a une visite à faire. Une visite à laquelle elle ne peut se soustraire.

Une fois dehors, elle tend le bras pour héler un cab. Un attelage s'arrête à sa hauteur. Avant de monter, Mary indique la destination au cocher. Elle est de retour à Londres depuis quelques semaines, mais jusqu'à présent a soigneusement évité de se rendre au cimetière de Bunhill Fields, surtout depuis le cambriolage. Aujourd'hui, elle est venue à bout de ses réticences. Oxford Street, dans lequel le cab est maintenant engagé, coupe Regent Street, puis Charing Cross Road, dans une cohue indescriptible, si bien que l'attelage est contraint de s'immobiliser à maintes reprises, avant de bifurquer à droite dans Drury Lane, pour rejoindre le Strand en passant devant la façade majestueuse de l'Aldwych Theatre. Puis lentement, sans plus prêter attention aux rues traversées, Mary rejoint l'East End par les docks, comme un ange noir englué dans un nuage de suie.

Durant le trajet, Mary jette de fréquents regards par la vitre. Une manière de ne pas perdre le contact avec la réalité, ce que le roulis de l'attelage l'inciterait à faire. La ville est constituée de reliefs renouvelés, apparaissant, puis disparaissant derrière un mur de pluie. Des silhouettes aussi défilent en ne donnant pas pour autant vie au décor, de même qu'un personnage peint n'a jamais animé un tableau. C'est ce qu'elle ressent, cette exclusion du monde extérieur, puisqu'elle ne fait pas partie du tableau et qu'elle n'est pas non plus le peintre. Alors, qui est-elle vraiment ? Quel est le sens de sa vie ? Est-il si différent de ce qu'elle voit au-dehors ? Ces hommes et ces femmes riches et pauvres voués à l'action, sans rien savoir de la nuit qui approche.

Mary se dit que, finalement, rien ne change. Les riches et les pauvres participent de ce monde décadent, sans véritable espoir de changement, car si l'on intervertissait les premiers avec les seconds, le résultat serait probablement similaire.

John a appris à Mary à reconnaître les gens sans pour autant ne jamais croire les connaître. Et combien de ces hommes et de ces femmes inconnus sont-ils couchés sous la terre de Bunhill Fields qui se profile alors derrière les grilles surplombant le mur d'enceinte ? Que reste-t-il de ces humains enfouis pour toujours, sinon des souvenirs que les vivants se promettent de conserver, sans tenir bien longtemps leurs résolutions ? Que reste-t-il d'une existence ? Que signifie un sourire sur le visage d'un cadavre ?

Toute la mélancolie du monde habite Mary lorsqu'elle descend du cab et emprunte l'allée principale du cimetière. Elle bifurque dans une artère perpendiculaire et s'immobilise devant une tombe, sur laquelle son propre nom est inscrit : *Mary Manstor*. Est-ce elle, ou bien son fantôme, qui se tient debout sur le gravier et qui regarde les monceaux de fleurs fanées reposant sur la dalle épaisse et grise ? C'est elle, en tout cas, qui a le sentiment que sa vie se résume désormais à attendre qu'un autre fantôme prenne possession de son corps et l'emmène ailleurs. Un ailleurs de profondeur, qui vaudra toujours mieux que cette surface de douleur. Parce que la beauté des choses ne lui parlera plus et celle des corps non plus. Son existence s'est arrêtée à la mort de John et sa vie à la disparition de H. Et elle en veut autant à l'un qu'à l'autre.

C'est ainsi.

Un homme observe Mary à distance. Il est habillé comme un bourgeois, avec des vêtements coûteux. Il porte un haut-de-forme surmontant un visage juvénile. Il ne se cache pas. Mary ne le connaît pas, ne l'a même jamais rencontré. Pourtant, l'homme en sait beaucoup sur elle. Il la fait suivre depuis longtemps, depuis qu'il a eu vent de son existence et de son lien avec l'homme en noir. Il s'est même rendu chez elle.

L'homme ne sait pas vraiment quel rôle elle joue dans cette histoire, ni ce qui la lie à l'homme en noir. Il veut tout savoir d'elle. Pour cela, il est prêt à dépenser l'énergie et l'argent nécessaires. Quitte à tout perdre. En y pensant, cela le fait sourire. Lui qui est déjà mort plusieurs fois. Il a trente ans. Plus ou moins. Jusque-là, il a plus appris sur lui que s'il en avait vécu cent. Il est allé au plus loin dans les mystères du monde et sait des vérités qu'aucun homme sur cette terre ne saura jamais, ou trop tard. Il a conscience que raison et déraison ne sont que la même face d'une pièce de monnaie. Il a payé pour ça aussi, dans les rues sordides de Whitechapel, sur les océans, dans le cœur profond des forêts et ici encore, il continue à le faire depuis la réapparition de cette femme. Ils ont un point commun, elle et lui, celui de ne plus exister vraiment. Ils ont fait l'expérience de leur mort et sont au moins débarrassés de cela. Libérés. C'est ce qu'il pense. Mary, elle, n'en est pas encore rendue à ce point. Elle en est à lutter pour ne pas perdre pied, à se convaincre de ne pas soulever la dalle et s'enfoncer dans la terre, pour tout refouler et oublier. Définitivement.

L'homme s'approche maintenant de Mary. Ils sont seuls dans cette allée du cimetière. C'est lui qui parle le premier.

— Une amie ?

— Pardon ?

— Excusez-moi, je me demandais si elle était votre amie.

— Mon amie, répète Mary d'un air absent.

Elle n'aurait jamais dû venir ici, c'est au-dessus de ses forces. Sa volonté l'abandonne. Une jambe vacille sous elle. L'inconnu la rattrape avant qu'elle ne s'effondre, la soutient. Elle ne perd pas connaissance, les yeux tournés vers le ciel qui pleure sur son visage. L'homme lui demande si elle peut marcher.

— Je ne sais pas, répond-elle.

— Accrochez-vous à moi !

Mary obéit. En cet instant, elle se moque bien de ce qu'il peut advenir. Ils dépassent bientôt le portail du cimetière et se dirigent vers un fiacre. Les voyant arriver, le cocher se porte à leur rencontre et aide son maître à installer Mary sur le siège. Elle est tellement lasse de toutes les épreuves accumulées qu'elle s'en remet à un étranger, sans même remarquer qu'il indique son adresse au cocher. L'attelage se met en route. Elle ferme les yeux et sa tête roule contre l'épaule de l'homme. Dans une semi-inconscience, Mary entend d'étranges mots, d'abord apaisants, des mots dont elle reconnaît la sonorité sans en saisir le sens, puisque déjà prononcés par quelqu'un d'autre. Des mots qui finissent par lui glacer le sang lorsqu'elle se souvient. Ces mêmes mots entendus dans la bouche de H. Elle ouvre les yeux.

— Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Jonas Wentsworth.

OceanofPDF.com

Village des Cent-Vingt

Forêt amazonienne, juillet 1908

J'ai passé deux jours dans un caisson de régénération, seul. Mes compagnons m'évitent désormais, Otar aussi. Comment leur en vouloir ?

Je monte les marches vers la porte extérieure, puis débouche sur la douve entourant la pyramide. La jungle ne parle pas. Je gagne la case dans laquelle John séjournait autrefois. Je m'assois, les paumes posées sur la terre battue imprégnée de son mystère. Ce qui faisait que sa chair encore palpitante nourrissait l'espace restreint de la pièce, que sa folle générosité martelait ma conscience. La martèle encore. Le doute aurait dû me submerger bien plus tôt, cela m'aurait évité de lui ôter la vie. Ce regret en moi, qui fait que mon ami n'a jamais été aussi présent qu'en cet instant.

John me manque comme aucun autre être vivant dans l'univers ne m'a jamais manqué. Je sais intimement qu'il n'était pas dupe de mes capacités de déduction, qu'il savait que j'utilisais d'autres facultés que mon sens aigu de l'observation. C'est ce qu'il voulait dire, je crois, lorsqu'il parlait de la puissance insoupçonnée de l'esprit. Il fut l'humain le plus intègre qu'il m'ait été donné de rencontrer, le plus opiniâtre, le plus fidèle et le plus courageux. Il m'a permis de révéler l'insoupçonné en moi, d'éveiller des sensations interdites, que nous combattons en permanence, en sacrifiant la singularité pour le groupe. Aucun d'entre nous n'apporte quoi que ce soit de nouveau aux autres.

Nous nageons depuis toujours dans les mêmes eaux, en cadence. Et aujourd'hui, je regarde mes semblables se fondre dans un silence oppressant et ils sont incapables d'entendre mes cris.

L'oubli est la véritable folie qui nous arme.

Aparo

Île de Pâques, vers 1620

Tous les Pascuans furent rassemblés par les prêtres. Ces derniers racontèrent la légende d'Ahta le berger. Il y avait des centaines d'années de cela, un sifflement obsédant accompagné d'une lueur intense avait déchiré la nuit, réveillant la plupart des insulaires, si bien que, durant un court instant, on se serait cru comme en plein jour. Puis le phénomène avait brusquement disparu.

Au matin, il ne subsistait aucun témoignage de l'étrange phénomène. On en parla, on spécula, puis on oublia. Chaque Pascuan se remit à vaquer à ses occupations sans plus se poser de questions.

Une semaine plus tard, Ahta accompagna son troupeau sur les pentes fertiles du volcan Terevaka, là où l'herbe grasse pouvait assurer suffisamment de nourriture à ses bêtes. Une fois parvenu sur place, le berger s'assit par terre, calé contre un rocher, pendant que les moutons paissaient. Il s'endormit, bercé par un vent léger. D'étranges images s'invitèrent dans son sommeil, traversées de silhouettes blanches filiformes. Puis un appel, soufflé par une voix intérieure, lui intimant ce qu'il devait faire. Ahta se réveilla bientôt et se leva, l'esprit encore embrumé, puis se dirigea machinalement vers le sommet du volcan. Une fois arrivé en haut, il s'approcha du rebord. Au début, il pensa ne pas être sorti de son rêve, puisque les mêmes silhouettes étaient rassemblées en cercle au fond de la gueule béante du volcan. Ahta s'agenouilla et se pencha. La vision ne disparut pas. Des hommes vêtus de blanc se tenaient autour d'un objet scintillant. Ahta demeura un long moment fasciné par l'étrange scène, sans plus se soucier d'être repéré.

Un des membres du groupe releva la tête dans sa direction, lentement, comme s'il avait toujours su qu'il était là à les observer,

puis il tendit la main. Le berger se sentit attiré, ne pouvant résister à cet appel, ne le voulant pas. Il n'avait pas peur, et il descendit rejoindre ces hommes mystérieux par un étroit sentier. Une fois qu'il les eut rejoints, il demanda qui ils étaient, ce qu'ils faisaient là, mais aucun ne lui répondit, aucun ne prononça la moindre parole. Il lui sembla alors que son propre esprit le désertait, s'envolait et parcourait l'espace, tel un météore. Jamais il ne sut comment il était remonté au sommet du volcan, ni même comment il guida ses bêtes jusqu'au village.

Ahta raconta son aventure aux autres Pascuans. Il grava dans la roche la silhouette d'un de ces hommes au visage impassible, affirmant qu'ils étaient en tout point semblables. Dans les jours qui suivirent, d'autres habitants d'Aku Aku aperçurent ces inconnus et en firent la même description. Les insulaires, si enclins à croire aux divinités, adoptèrent les étrangers et les baptisèrent du nom de Peuple-Dieu. Le petit berger, qui les avait découverts, devint le prêtre le plus important de l'île.

En signe de dévotion, les Pascuans sculptèrent des statues à l'image de leurs protecteurs, dont ils parsemèrent l'île. Le culte du Peuple-Dieu était ainsi né, grâce à Ahta le berger. Il se perpétua des centaines d'années. Un temps durant lequel les Pascuans vécurent heureux sous la coupe de leurs dieux bienveillants, qui quittaient parfois le volcan pour vaincre leurs maux lors d'étranges rituels.

Puis une nuit, des témoins jurèrent avoir vu le volcan se soulever et se reposer presque en silence. Le doute s'installa. La peur d'être abandonné. Les prêtres affirmèrent qu'il ne fallait plus chercher à les épier, que les dieux devaient rester invisibles et les hommes, demeurer les réceptacles tangibles de l'invisible.

Cela ne fut pas suffisant. Un grand malheur se profilait. Le Peuple-Dieu semblait sur le départ. Les signes ne trompaient pas. Malgré ce qu'ils avaient décrété, les prêtres dépêchèrent des espions. À leur retour, tous rapportèrent qu'ils avaient vu à nouveau le volcan se soulever de quelques mètres, porté par un tapis de lumière. Il fallait agir vite, sinon le monde des Pascuans allait s'écrouler.

Hoa Tenga était l'un des meilleurs tailleurs de pierre de l'île de Pâques. Voilà quarante ans qu'il avait pris Moa pour épouse, la plus

jolie femme de l'île, qui lui avait donné deux fils, auxquels il avait patiemment transmis son savoir-faire. Désormais, ses cheveux étaient gris comme le tuf volcanique dont il faisait naître les visages impassibles des géants de pierre.

Lorsqu'il regardait cette multitude de moaïs, que des générations avaient dispersés sur toute l'île pour honorer le Peuple-Dieu, il avait le sentiment d'être parvenu au terme d'un cycle et que tout ce qui avait été réalisé n'était pas suffisant à les protéger du désastre qui s'annonçait, si jamais il s'en allait.

Comme chaque matin depuis la prédiction, Hoa se rendit à la carrière de Rano Raraku, après avoir embrassé Moa et dit à ses fils qu'il partait en éclaireur. Il traversa la maigre végétation d'herbes sèches, puis parvenu à pied d'œuvre au milieu des géants de pierre en gestation, il s'agenouilla face contre terre. Lentement, il se redressa et lança une prière qui disait la peur d'être abandonné et le vide qui suivrait. Il contempla la lande recouvrant la surface de l'île, jonchée de rochers éparpillés et de murets écroulés, vestiges d'un temps où les arbres s'élevaient au-dessus des herbes, où l'on cultivait l'igname, le taro, la banane ; un temps lointain, que Hoa n'avait pas connu, mais dont les anciens se chargeaient de transmettre le souvenir.

Pour tenter de convaincre le Peuple-Dieu de rester, les prêtres avaient demandé aux sculpteurs d'entreprendre la taille de la plus grande statue jamais réalisée sur l'île, qu'ils érigeriaient à la pointe nord et dont le nom serait Aparo. En voyant l'immense moaï dressé, le Peuple-Dieu comprendrait le message désespéré des Pascuans et resterait sur l'île, afin de continuer à veiller sur eux. Parce qu'il n'y avait pas plus grand hommage que des hommes puissent rendre à des dieux que de les éterniser dans la pierre.

Une course contre le temps fut engagée. Chaque matin, Hoa et ses fils rejoignaient la carrière de Rano Raraku pour façonner l'œuvre gigantesque avec une conscience aiguë de l'importance de leur mission. De toutes les familles qui avaient commencé l'ébauche d'une statue, aucune n'avait entrepris la taille d'un moaï aussi colossal.

Deux fois par jour, Moa portait de l'eau fraîche à ses hommes. À la mi-journée, ils s'arrêtaient de travailler et mangeaient des galettes de maïs dans la carrière, puis retournaient aussitôt à leur création. Hoa

n'avait pas choisi cet endroit au hasard, pensant qu'il faudrait extirper le colosse de sa gangue rocheuse pour le conduire jusqu'à la mer. Il se souvenait du premier jour passé à déterminer le lieu le plus accessible, la roche la plus appropriée, qui deviendrait la matrice du géant de pierre. Une lune complète décida finalement du premier coup de pic. Hoa avait tracé de petites saillies sur ce qui n'était alors qu'un bloc rocheux. Ses fils se mirent à l'ouvrage, respectant scrupuleusement les consignes de leur père. Petit à petit, sous les coups répétés des haches de pierre, apparut le visage du moaï, puis son corps tout entier.

Cela avait pris à peine quelques semaines, quand il aurait fallu des mois en temps normal. Désormais, le moaï était simplement retenu par une crête dorsale fixée à la roche mère. Hoa fit placer des cales devant supporter la statue au moment de la dégager de sa hampe minérale. Le polissage terminé, il s'en alla fièrement prévenir les prêtres. Ses fils et lui étaient les premiers à avoir mené la folle entreprise à son terme. Aparo était prêt pour le voyage. Tous les autres sculpteurs abandonnèrent leur œuvre, pour venir contempler celle de Hoa. Dès le lendemain, ils aideraient au transport du moaï au nord-est de l'île, là où le Peuple-Dieu pourrait contempler tout l'amour et la dévotion que les Pascuans lui portaient.

Ce soir-là, avant de quitter le chantier, une vague d'émotion submergea Hoa qui demeura un long moment face à la statue aveugle. Cela prendrait encore des jours pour la transporter, puis l'élever sur son socle et enfin lui donner la vue en incrustant dans ses orbites des yeux de corail. Les Pascuans fixaient toujours les yeux une fois le moaï dressé sur son ahu, autant pour ne pas les endommager, que pour éviter qu'il ne voie le chemin qui lui permettrait peut-être un jour de retourner à sa carrière originelle.

Sous un ciel terni par la lente disparition du soleil, les prêtres prononcèrent une prière pour le salut de l'âme des Pascuans, que tous reprirent en chœur. Puis ils quittèrent Rano Raraku et marchèrent en silence, dans l'air chaud et sec, en direction du village.

Parvenu sur le flanc de la colline surplombant les habitations, Hoa aperçut le toit de leur maison recouvert de feuilles de canne à sucre, qu'il faudrait remplacer un jour prochain. Moa était occupée à rassembler les volailles dans le poulailler. Le vent s'était levé et devenait de plus en plus violent. De lourds nuages s'amoncelaient au-

dessus de la mer, la caressaient, dans un murmure céleste. C'était un spectacle d'une infinie beauté : la supériorité des éléments sur la vie des Pascuans, qui par l'expression de leur culte ne souhaitaient rien d'autre que la clémence des dieux. Triste vanité, ou dernier courage, dont l'ultime rempart se nommait précisément Aparo. Parce que après un tel chef-d'œuvre réalisé en son honneur, le Peuple-Dieu resterait à jamais sur l'île.

Il ne pourrait en être autrement.

Moa se mit à sourire en voyant l'arrivée de ses hommes. Elle avança vers eux pour se blottir dans les bras de Hoa. Le ciel était désormais constellé de fêlures dorées disparaissant dans l'océan, et les hirondelles de mer se réfugiaient dans les crevasses de la falaise située au nord du village, poussées par le vent à des vitesses vertigineuses. De violentes bourrasques de pluie se mirent à balayer l'île. Il était temps de se mettre à l'abri.

L'homme, la femme et leurs fils tournèrent le dos à l'océan pour entrer chez eux. Un sifflement se fit entendre, et un immense cône de lumière s'éleva dans l'air, au-dessus de Terevaka, illuminant la végétation. Une forme circulaire se souleva dans les airs, comme si le volcan tout entier se libérait de ses amarres terrestres. L'objet disparut dans un grand incendie, qui s'éteignit aussitôt. Puis, il n'y eut plus que l'orage, le tonnerre et les lourds nuages gorgés de pluie qui dévoraient Terevaka.

Pendant que la colère du ciel se déchaînait au-dehors, la famille de Hoa Tenga resta enfermée, se tenant sur ses gardes, prête à quitter la maison pour se réfugier dans une des grottes de Rano. Lorsque enfin les éléments s'apaisèrent, Hoa crut entendre à nouveau le sifflement, mais il ne sut jamais s'il s'agissait d'un rêve ou de la réalité.

Au matin, ni Hoa ni Moa ne purent expliquer ce qu'ils avaient vu la veille. Ils comprirent simplement en sortant de chez eux qu'ils n'avaient pas été les seuls à observer l'étrange phénomène et que les prêtres commençaient déjà à convoquer les villageois autour de l'ahu. Il ne s'agissait pas d'un rêve, ni d'une illusion. Le pire était arrivé. Le Peuple-Dieu était parti pendant l'orage.

Les Pascuans se demandèrent quel sacrilège ils avaient bien pu commettre, pour qu'on les abandonne ainsi à leur sort, avant même

qu'Aparo entreprenne son voyage vers la plage.

Dans une tentative désespérée de convaincre le Peuple-Dieu de revenir, les prêtres désignèrent des hommes et des femmes, puis ils firent allumer un immense brasier que l'on alimenta avec les derniers arbustes subsistant sur l'île. Des flammes plus hautes qu'Aparo s'élevèrent dans le ciel, mourant en spirales de fumée, poussées par d'autres flammes attisées par le vent. Et le feu devint un enfer, après que les prêtres eurent ordonné aux martyrs de s'y jeter.

Rien n'y fit.

Le Peuple-Dieu avait quitté Aku Aku, par le ciel, comme il était venu, au mépris des croyances des Pascuans. D'autres brasiers s'allumèrent partout sur l'île. On sacrifia d'autres hommes et d'autres femmes et aussi des animaux. En dernier recours, on tourna les moaïs face à l'océan pour implorer les dieux disparus.

Rien n'y fit.

Le monde des Pascuans s'écroula, leur civilisation s'éteignit en quelques jours. Les os de Hoa, de Moa et de ses fils blanchirent à quelques centaines de mètres d'Aparo, qui jamais ne se dressa sur le sol de Pâques.

*

La nuit se penche sur la cime des arbres au moment où je sors le dernier de la pyramide. Tout en marchant dans la jungle en direction du village, me revient en mémoire l'enquête qui nous mit, John et moi, sur les traces d'un criminel utilisant des serpents venimeux vivant sous ces mêmes latitudes pour éliminer les membres gênants de sa propre famille pendant leur sommeil. Une fois à l'intérieur de la case, je sens sa présence. Je m'installe là où la pénombre est la plus épaisse. Quelques secondes défilent, avant que j'aperçoive une silhouette, qui marque un temps et se retourne vers l'encadrement de la porte. L'intrus s'approche de moi et ses pensées s'arriment aux miennes.

— Je suis venu te prévenir.

— Otar ?

— Tu n'arriveras pas à les convaincre.

— Je sais.

— Pourquoi est-ce que tu continues, alors ?

— Je le leur dois.

— Tu ne dois rien à personne. Si tu interromps l'appel maintenant, tu as encore une chance de t'en sortir.

— Qui te dit que je le souhaite ? Malgré toutes leurs imperfections, les humains ont élaboré des systèmes culturels structurés en sociétés. Pourquoi ne pas leur faire confiance encore un peu ? Il y aura toujours des hommes pour vouloir le monde pour eux seuls, et aussi toujours des sages pour s'y opposer. Ils sont parvenus à se transcender par l'art, créant de leurs propres mains. Et nous, que produisons-nous ? Quelle trace laissons-nous dans l'univers ? Les dieux n'ont pas d'histoire, pas de culture, ils sont le point d'appui du désespoir des hommes. On ne peut pas les toucher ni leur parler. Notre organisation sociale est aussi primaire que celle d'un essaim voyageur. Nous sommes les passagers clandestins des planètes que nous visitons. Rien ne nous pousse à être meilleurs, ou plus mauvais. Nous sommes des oiseaux planant dans le ciel, qui parfois se posent et qui, voulant observer l'ordre du monde, le changent malgré eux. Si nous devons détruire ce monde, je veux disparaître avec lui.

— Ce n'est pas ce qui est prévu par l'appel.

— Je sais, mais je n'en peux plus de la froideur de l'univers. Tout vaut mieux que d'écorder le ciel d'un éternel regard.

— Notre supériorité est une donnée de l'univers.

— Notre supériorité ! Notre plus grande contradiction est de reproduire ce que nous sommes censés combattre. Nous avons été investis d'un pouvoir immense et nous l'avons utilisé pour nous placer au-dessus de la loi immuable de l'univers. Nous avons défini le bien et le mal selon nos propres critères. Imagine qu'un jour une entité supérieure se place en juge de nos actes et décide de nous soustraire au mécanisme universel, crois-tu que l'univers s'en porterait plus mal ?

— Le bien conduit à l'équilibre, tu ne peux pas revenir là-dessus.

— Précisément, le bien, tel que nous l'entendons, participe au déséquilibre, comme un poids placé d'un seul côté d'une balance. Nous sommes des êtres sans désir, dont la seule ambition est de juger, sans nous préoccuper des conséquences. Nous sommes éternels, et pourtant nous sommes morts, car nous nous répétons dans l'infini.

Nous représentons une partie, pas le Tout. Nul ne peut embrasser l'univers, c'est lui qui embrasse les êtres et les choses, qui les donne et les reprend. Par nos pratiques, nous contrarions le hasard, qui est la véritable forme du destin. Nous appartenons à l'univers et nous pensons que l'univers nous appartient.

— Mais nous sommes l'expression de la sagesse universelle.

— La sagesse ne consiste pas à remettre en cause ce que nous ne comprenons pas.

— Les hommes t'ont perdu.

— Au contraire, ils m'ont plus transmis que je ne leur ai appris. Nous qui nous considérons comme des frères, nous ne connaissons même pas le sens du mot ami. Nous passons notre temps à épier nos pensées, afin que personne ne s'éloigne de la morale commune. Nous sommes incapables d'envisager d'être des possessions momentanées de l'espace.

— Nous sommes pourtant les êtres les plus raisonnés de l'univers.

— C'est justement cela notre folie, l'absence de contre-pouvoir à notre raison. La force ne devrait pas s'ériger en pouvoir, comme un guide ne doit pas être un despote. Toute vie détruite est un blasphème et nous n'en avons pas conscience.

— Tu devrais te reposer, maintenant.

— Tu ne m'as même pas écouté.

— Bien sûr que je t'ai écouté.

— Je ne crois pas.

Londres, juillet 1908

Mary Manstor se réveille. Elle est allongée tout habillée sur son lit. Par une fenêtre entrouverte, elle entend les bruits de la rue. Cela pourrait être n'importe quelle rue, car elle n'a toujours pas ouvert les yeux et ne sait où elle se trouve. Se demande aussi quel jour on est, ce qu'elle va découvrir en soulevant les paupières. C'est le craquement du plancher qui lui ordonne de le faire. Elle reconnaît les objets familiers. Comment est-elle arrivée jusque dans sa chambre ? Elle n'en a aucun souvenir. Le bois gémit de nouveau, plus loin cette fois, dans les escaliers. Une odeur de bergamote imprègne l'air, précédant le son distinct des pas qui se rapprochent avec un évident souci de discrétion.

Un homme ouvre la porte et entre. Il est jeune. Il porte un plateau sur lequel reposent une théière et une tasse. Il est vêtu d'un pantalon de tweed marron et d'un gilet assorti sur une chemise blanche. Son visage pointillé d'une barbe naissante esquisse un sourire lorsqu'il s'aperçoit que Mary a repris connaissance.

— Je me suis permis de vous préparer du thé, dit l'homme d'une voix douce et apaisante.

— Qui êtes-vous ? Que faites-vous chez moi ?

— Vous ne vous souvenez pas... le cimetière, votre malaise ? Je vous ai raccompagnée et je ne voulais pas vous laisser seule.

Mary tente de se lever, mais ses jambes flanchent au moment de poser ses pieds sur le plancher.

— Vous devriez rester assise un moment, vous êtes encore faible.

— Vous ne m’avez pas répondu, qui êtes-vous ?

— Je vous l’ai dit hier, mon nom est Jonas.

— Jonas comment ?

— Juste Jonas...

— Je vous remercie de m’avoir ramenée, mais je voudrais être seule, maintenant...

— Ce n’était pas un hasard si je me trouvais à Bunhill Fields en même temps que vous. Je vous suivais, dit l’homme avec assurance.

— Pourquoi ?

— Où est l’homme en noir ?

Mary détourne son regard du jeune homme, ses mains tremblent. Elle crochète le tissu de sa robe et le tremblement gagne aussitôt ses épaules.

— Je ne sais pas de qui vous parlez.

— L’homme qui vous cachait dans une chambre de la pension Kelly sur Commercial Road, avant que vous ne la quittiez précipitamment pour vous rendre dans le Devonshire, chez votre sœur.

— Allez-vous enfin me dire qui vous êtes vraiment ?

— L’histoire de ma vie serait bien trop longue à raconter. Ce que je peux vous dire, c’est que j’ai fait partie de l’expédition de Sir John Lucas en Amazonie, sur les traces duquel votre époux est parti... et que je les ai rencontrés moi aussi là-bas.

— Rencontré qui ?

— L’homme en noir... et ses frères.

— Je ne comprends rien à ce que vous me dites.

Jonas sort d’une poche le carnet de John.

— Alors, c’était vous...

— Vous savez, vous aussi, maintenant que cette mystérieuse communauté sans âge, que John appelle les Cent-Vingt, a désigné un groupe d’hommes pour en faire les gardiens de coffres contenant des objets capables de détruire notre espèce. Un groupe dont faisait partie Lucas.

— Je sais en effet que ces objets représenteraient une épée de Damoclès suspendue au-dessus de l’humanité. Avant que vous ne

dérobiez le journal, j'ai découvert une liste de cent vingt noms, que j'ai gardée.

— Montrez-la-moi, demande Jonas sans pouvoir réprimer son émotion.

Mary sort une feuille de papier cachée dans une poche de sa robe. Jonas la lui arrache des mains et la lit.

— Les gardiens, il n'y a plus de temps à perdre, il faut tous les prévenir de ce qui se prépare.

— Ce ne sera pas nécessaire, j'ai déjà envoyé une lettre à chacun d'eux, leur demandant de récupérer les coffres.

Jonas pose sur Mary un regard où se mêlent surprise et admiration.

— Vous êtes décidément une femme pleine de ressources.

— Si extraordinaire que cette histoire paraisse, je connaissais trop bien mon mari pour ne pas la prendre au sérieux.

— Tout est vrai, je vous l'assure. J'espère que vos lettres vont arriver à temps. En dehors des gardiens des coffres, nous sommes les seuls à savoir. Nous ne pouvons compter sur personne d'autre.

— Peut-être pas, dit Mary en même temps que son visage s'éclaire.

— Comment cela ?

— Je crois que nous avons un allié inattendu : l'homme en noir, comme vous l'appellez.

— Le H. du journal de John ?

— Lui-même.

— Pourquoi serait-il de notre côté, puisqu'il est l'un des leurs ?

— Je n'en sais rien, mais s'il m'a laissé le journal, c'est qu'il voulait que j'agisse. Avant de disparaître, il m'a aussi confié la manière de rendre les objets destructeurs inoffensifs.

Mary répète alors solennellement les paroles de H. : « Aucune puissance destructrice ne sortira de l'eau, aucune brûlure n'en émergera et le fléau s'endormira à jamais », puis elle se lève maintenant que ses jambes sont plus solides. Elle se dirige vers le bureau, ouvre un tiroir et en retire une lettre, qu'elle tend à Jonas.

— Je l'ai reçue ce matin.

Après l'avoir lue, Jonas lève les yeux sur Mary.

— On dirait que l'un des gardiens a pris les choses en main, ou plus exactement une gardienne. Il faut nous rendre sans plus tarder où elle veut. Vous voulez bien m'accompagner ?

— Je ne peux pas me dérober, répond Mary en forçant un sourire.

— Je m'occuperai des préparatifs de notre voyage, d'ici là, reposez-vous pour reprendre des forces.

— Jonas ?

— Oui !

— Me direz-vous un jour qui vous êtes vraiment ?

— Un jour, je vous le promets.

Mary acquiesce. Au moment où Jonas quitte la pièce, elle se rend compte qu'il est le premier homme qui lui demande de le suivre quelque part.

Village des Cent-Vingt

Forêt amazonienne, juillet 1908

Je me souviens du premier matin vécu sur Terre. Après la surprise de l'obscurité, celle de la douce lumière de l'aube. Nous ne connaissons pas cette alternance sur notre planète prise en étau entre deux soleils.

Je me souviens de notre installation sur une île déserte située en mer Méditerranée, méticuleusement choisie par Aug, notre géographe. Tout ce que nous ne soupçonnions pas, depuis l'espace. Je crois bien que je n'avais jamais rien vu d'aussi beau, la découpe des terres sur l'eau, si rare dans l'univers. L'eau n'est pas un élément, c'est un état changeant, un masque sur le visage de la Terre. Cette planète est une expérience déconcertante de la création, une étincelle produite par deux morceaux de hasard frottés l'un contre l'autre.

Les hommes ont un mot pour exprimer leur faiblesse face à la marche du monde : nostalgie. J'en ai découvert un second permettant de la transcender : romantisme. Les mots les plus *grands* sont ceux qui recèlent des expériences, pas des notions abstraites. Regarder est une notion, voir une expérience, exister est une notion, vivre une expérience. Évoluer aux côtés des hommes est une expérience unique, que mes frères sont incapables de qualifier, simplement d'évaluer. Nous aurions dû effleurer la surface de la Terre et disparaître dans l'espace.

Des hommes méritent un châtement, certes, mais la plupart d'entre eux sont dignes d'avenir. J'ai vu un jour une mère pleurer la mort de son enfant et continuer à vivre malgré cette douleur insurmontable. Elle n'avait pas décidé de poursuivre son existence et souhaitait même le contraire, mais sans qu'elle en sache rien sur l'instant, il y avait un sourire, un baiser, une étreinte future, qui faisaient que rien n'était terminé, que rien ne le serait vraiment.

Nous n'avons jamais compris ce monde. Nous ne l'avons pas vu avec les yeux des hommes. Ce que je tente de faire avec ces vies minuscules est une expérience que je sou mets à mes frères et qu'ils vivent comme les délires d'un fou. La remise en question de ce monde est plus facile à accepter que la nôtre. C'est une expérience que nous sommes incapables de vivre.

Nous ne le pourrons jamais.

Le mont Tanok

Banquise de l'Antarctique, 143-162 apr. J.-C.

Aïuk et les siens pensaient depuis toujours que l'épaisse couche de glace recouverte de neige représentait le monde dans son entier et qu'au-delà de l'eau liquide il n'y avait rien. C'était le souffle glacé des dieux qui avait construit ce socle sur lequel la vie était possible. Ces hommes retranchés sur une prison mouvante, dont les visages de cuivre étaient aussi épais que la peau d'un phoque. Il n'y avait guère d'étonnement à lire dans leurs yeux en tirets et guère plus de folie dans leurs gestes économes. Mais ils portaient tous en eux de la magie, une magie qui se répandait sur le devant du monde et dans leur cœur.

Qui aurait pu imaginer qu'une poignée d'hommes et de femmes puisse vivre ici, dans des conditions aussi extrêmes, là où même les quelques animaux présents semblaient s'être égarés, malgré leur matelas de graisse et leur pelage épais ? Pourtant, ces humains s'entêtaient à survivre durant la longue nuit hivernale, et l'été à peine chapeauté d'un accent de lumière. Ils chassaient, pêchaient, toujours en groupe, pour faire des provisions, puis s'abritaient du vent et du froid et se réchauffaient grâce à l'énergie des corps. Ils racontaient des

histoires, souvent d'anciennes légendes, en mâchant avec lenteur de la viande fraîche ou séchée. Et ils riaient en exhibant des dents sanguinolentes entremêlées de filaments de chair. Et on chantait, pour réveiller la joie, ou souligner la peine, et aussi pour oublier un peu le désert glacé au-dehors.

Les membres du clan vivaient en troglodytes, à l'intérieur de niches creusées, reliées entre elles par des galeries, au cœur d'une glace de plusieurs dizaines de mètres d'épaisseur que l'on n'avait jamais vue fondre depuis la nuit des temps. L'endroit où vivait la centaine d'hommes, de femmes et d'enfants était situé bien au-dessus du niveau de la mer, et cela faisait comme un immense bloc de calcaire érigé. Le dédale de galeries débouchait sur trois entrées, gardées par des sentinelles se relayant jour et nuit. Non par peur qu'un ours, ou quelque animal puissant, ne parvienne un jour à entrer, mais parce qu'on savait que, plus au nord, vivait un peuple étrange, que l'on apercevait parfois lors de chasses et, même si aucun affrontement ni aucune rencontre n'était dans les mémoires, on ne pouvait augurer de ses intentions. Ce qui était sûr, c'était que le mont Tanok marquait la limite d'exploration des hommes du clan. Car quiconque s'était aventuré au-delà de ce dôme de glace n'en était jamais revenu.

Aïuk avait pris femme l'hiver précédent. Elle s'appelait Imak, et depuis, son ventre s'était arrondi de leur union. Aïuk était attentionné. Il caressait le futur enfant de la paume de sa main et parfois de ses lèvres. Il restait le plus souvent possible auprès de sa compagne. L'univers était devenu ce petit homme, ou cette petite femme qu'Imak portait en elle. Ils avaient passé du temps à choisir ensemble une étoile brillante, qui était devenue l'expression céleste de leur enfant. Selon les croyances du clan, accrocher une vie nouvelle à une étoile suffisait à assurer l'éternité, si bien que chaque défunt voyait son esprit ainsi inféodé continuer à éclairer la nuit.

Chaque soir, Aïuk et Imak observaient le ciel à la recherche de l'étoile de leur enfant.

L'hiver s'achevait par une lente transition entre l'obscurité et un pâle horizon lumineux contournant le chaos de glace. Une nouvelle année débutait toujours par l'apparition de cette flaque de soleil partie en éclaireur. Ce fut précisément un de ces jours-là qu'Imak choisit pour mettre au monde son enfant. Une grande souffrance traversa son

corps, déchira ses entrailles. Puis on entendit le premier cri du fils. Et la souffrance fut submergée par un soulagement de femme et une fierté d'homme. Par ce petit corps toujours relié à sa mère, qu'une vieille femme libéra par le tranchant d'un os. Tous regardèrent un instant l'enfant posé sur le ventre distendu, se tordant dans son obscurité à lui, tout à la douleur de ses poumons qui s'emplissaient peu à peu d'air. Puis, la vieille femme brûla le cordon et emmaillota l'enfant dans une peau d'animal. Le nouveau-né se calma et se tourna vers la poitrine de sa mère, dans un tropisme immuable et entre ses lèvres avides, disparut le téton brun.

On organisa une grande fête et ce nouveau bonheur éclaira le clan tout entier.

Durant les jours qui suivirent, on prit soin de l'enfant et de la mère, car, bien des fois, la vie de l'un ou de l'autre s'en était allée sans raison. Imak se remit lentement pendant que le nouveau-né grandissait à vue d'œil.

Au terme de sa première année, on finit par nommer ce fils, puisqu'il était désormais suffisamment fort pour survivre. Ce fut Aïak.

L'enfant était d'une grande beauté et tout en lui faisait la fierté de ses parents. Le soir même de son « baptême », Aïuk et Imak lui présentèrent son étoile, afin qu'il comprenne que le feu était en lui et aussi dans le ciel, et que c'était un même feu. Les jeunes parents virent un esprit vagabond traverser la nuit, et disparaître en silence. L'enfant montra du doigt ce qu'il venait de voir lui aussi, et le père prit le bras du fils et le releva, de manière que son doigt se trouve dans l'alignement de l'étoile.

Comme il se sentait maintenant père et, d'une certaine façon, immortel, ce fut le lendemain qu'une idée germa dans la tête d'Aïuk, alors qu'il était parti pêcher avec des membres du clan. Un vent faible et opiniâtre faisait voltiger de maigres paquets de poudreuse, brillant comme des étincelles dans la lumière rasante d'un soleil invisible. Le groupe marchait à la queue leu leu en direction du nord-ouest, là où se trouvait la glace la plus fine. On se relayait pour tirer le traîneau qui servirait à rapporter les fruits de la pêche. Le mont Tanok se profilait au loin. Les pêcheurs s'arrêtèrent bien avant et commencèrent à perforer la glace à l'aide de pics. Ils revenaient souvent à cet endroit, si

bien que la glace n'avait pas le temps de beaucoup durcir. Bientôt, à l'aide de lignes faites de cordes et d'hameçons d'ivoire, on remonta des poissons calibrés, que le froid saisissait au sortir de l'eau, et que l'on assomait ensuite sur la glace, avant de les disposer en couches régulières sur le traîneau ; chaque prise, semblable à une écaille supplémentaire.

Alors que la pêche touchait à sa fin et que l'on s'apprêtait à rentrer, un sifflement se fit entendre au loin, par-delà le mont Tanok, faisant resurgir d'anciennes croyances. Sans une parole, le groupe s'ébranla dans une même peur.

Positionné en arrière de la file, Aïuk ralentit le pas au bout de quelques minutes et se cacha derrière un promontoire, puis il observa le reste du groupe disparaître au loin et rebroussa chemin en direction du sifflement. Le bruit avait diminué. Aïuk entendait le craquement de ses pas dans la neige. Cela lui prit deux heures pour contourner le mont Tanok par la gauche, puis il déboucha dans une plaine immense et déserte, demeurant immobile, à scruter le tapis gelé à l'infini.

Les vieilles histoires n'étaient que des légendes. Il n'y avait aucune trace de vie derrière le mont Tanok. Le bruit que l'on entendait parfois ne devait être qu'un des nombreux langages de la glace. Le clan était seul au monde et Aïuk ne serait jamais plus qu'un humain parmi tant d'autres. Pas un héros. Il avança malgré tout dans la plaine qui se déroulait devant lui comme un cirque entouré de gradins. Après une centaine de mètres, il remarqua l'absence de neige au sol. Ses pas ne produisaient aucun son et la glace avait une étrange couleur. Il frappa la surface à l'aide de son pic, sans parvenir à l'effriter. Ce n'était manifestement pas de la glace, mais une matière encore plus dure et indéfinissable. Il parcourut la plaine pour déterminer la limite entre la banquise et le socle, et réussit à matérialiser une zone circulaire de plusieurs dizaines de mètres de diamètre. Après avoir longtemps cherché, il ne décela aucune faille.

Le froid se faisait de plus en plus mordant. Seul, il ne pouvait plus rien tenter. Il s'apprêtait maintenant à rejoindre le clan pour raconter ce qu'il avait découvert. Alors qu'il faisait demi-tour en direction de la passe par où il était arrivé, il aperçut des formes fixes disposées à intervalles réguliers sur le versant sud du mont Tanok. Des silhouettes bien plus grandes qu'Aïuk, qui semblaient l'observer du haut de leur

promontoire. Il s'arrêta et les créatures se mirent à descendre dans sa direction en formant un demi-cercle lui interdisant toute issue. D'étranges humains, par leur taille et leur parfaite ressemblance.

Le peuple dont parlait la légende existait donc. Aïuk tenta de leur parler, puis voyant que cela ne suscitait aucune réaction, il se mit à faire des gestes amicaux. Les êtres demeuraient impassibles, se rapprochant toujours plus d'Aïuk, qui sentait que quelque chose se passait en lui, comme si des pensées parasites prenaient possession de son esprit. Il ne parlait plus, ne bougeait plus et ne ressentait plus le froid. Ne ressentait plus rien. Il lui sembla quitter le sol, s'élever, embrasser le ciel et s'y engouffrer avec autant de facilité qu'un phoque se meut sous la glace. Il croisa des étoiles et des ancêtres, puis un soleil apparut et se mit à grossir au fur et à mesure qu'il s'en approchait. Inexorablement attiré, il entra dans la lumière et s'éteignit, dévoré par le feu.

Imak pleura Aïuk.

Le clan tout entier le pleura.

Imak lui en voulut longtemps de les avoir abandonnés, Aïak et elle. Elle ne sut jamais à quel point Aïuk était mort par vanité. Peut-être l'aurait-elle alors détesté ? Peut-être cela l'aurait-il aidée un peu ?

Dans les années qui suivirent, Imak offrit son corps à un autre membre du clan, mais son âme resta à jamais prisonnière de l'amour qu'elle portait à Aïuk. Elle eut trois autres fils. La survie du groupe passait par le nombre et nulle femme fertile ne dérogeait à cette loi. En regardant ses enfants, elle sentait parfois un bonheur fugace l'envahir, puis disparaître dans une tristesse infinie.

Dans sa dixième année, Aïak voulut savoir ce qui était arrivé à son père. Pourquoi n'était-il plus là pour prendre soin de lui ? Imak répondit simplement qu'Aïuk avait disparu sur la grande glace au Nord, puis se tut en continuant à tanner une peau de phoque. L'enfant insista. Sa mère ralentit le mouvement de son bras, atténua le raclement de son outil, qu'elle essuya sur sa cuisse. Quelques squames graisseuses brillaient sur la trame du vêtement fleuri de taches disparates. Elle se remit à l'ouvrage, pensant qu'il n'y aurait plus de

questions. Aïak persista, et elle s'emporta, lui cria de se taire. Aïuk était mort, c'était ainsi, il n'y avait aucune autre explication à donner. Par-dessus tout, Imak redoutait qu'Aïak parte un jour sur les traces de son père. L'enfant retint la leçon et ne parla plus jamais de la disparition. Au fil du temps, sa mère pensa qu'il s'était fait une raison.

Cinq années passèrent. Le désir de connaître la vérité sur la mort de son père n'avait fait que grandir chez Aïak.

Il était désormais devenu suffisamment grand pour accompagner les pêcheurs. Le vieux Ganarok lui apprit à repérer l'endroit où la banquise était la plus fine. Respectant les conseils de l'ancien, Aïak balaya la neige, puis entailla la glace. Il fit ensuite descendre sa ligne dans l'opercule. Ganarok fit de même à proximité, gardant un œil sur son protégé. Pendant qu'Aïak attendait d'avoir une touche, il demanda comment son père était mort. Surpris par la question, le vieil homme prit un temps avant de répondre.

— Ta mère t'a pas raconté ?

— Elle a jamais voulu.

— C'est qu'elle a ses raisons.

— Tu penses pas que j'ai le droit de connaître la vérité maintenant ?

— C'est pas mes affaires.

— C'était mon père.

— Ça t'avancerait à quoi ?

— Tu pourrais passer ta vie à te poser toujours la même question ?

— Surveille plutôt ta ligne, au lieu de parler.

— Tu te souviens de ton père, toi ?

— C'était le plus courageux du clan en son temps.

— Tu l'admirais, alors ?

— Évidemment !

— Explique-moi comment admirer quelqu'un dont personne ne veut vous parler ?

— T'es un petit malin, toi !

Ganarok secoua sa ligne, puis leva sa main libre recouverte d'une moufle en direction du mont Tanok.

— C'est là-bas qu'il a disparu ?

— Comme tous ceux qui s’y sont risqués.
— Qu’est-ce qu’il y a, là-bas ?
— Comment veux-tu que je sache, je viens de te dire que personne n’en est jamais revenu.

Aïak fixait le mont Tanok.

— Te mets pas de mauvaises idées en tête, ajouta le vieil homme.

— J’ai pas envie de mourir.

— Ta mère s’en remettrait pas. Je t’ai rien dit, d’accord ?

— D’accord.

La pêche terminée, les membres du clan rentrèrent, traînant leurs pieds entre les frusques gelées d’un continent immaculé. Ganarok avait placé Aïak devant lui, pour ne jamais le perdre de vue. Un vent de travers s’amusait d’eux. Le garçon se retournait souvent vers le mont Tanok, et son regard sculptait chaque fois plus précisément un visage sur le flanc éclairé. Puis la neige se remit à tomber, éparpillant le ciel. Au bout d’un moment, il sentit des impacts sur sa tunique, comme un feu qui crépite.

Il pleuvait.

Aïak et le groupe de pêcheurs accélérèrent pour regagner le village au plus vite, mais leurs chausses s’alourdissaient d’une soupe neigeuse et rendaient la progression plus difficile. Le ciel effleurait désormais la glace dans un gris uniforme. Ils avaient parcouru quelques centaines de mètres lorsqu’une lumière intense éclaira le rideau de pluie, accompagné d’un sifflement derrière eux, semblable à des milliers de traîneaux glissant sur une glace mise à nu. Les pêcheurs se retournèrent, plissant les yeux vers la lumière intense qui rendait invisible le mont Tanok. Le phénomène disparut aussi vite qu’il était apparu. Seul demeura le son produit par les gouttes d’eau sur les tuniques huilées et sur la trappe gelée qui venait de libérer un court instant les démons.

Passé la stupeur, les pêcheurs se regardèrent incrédules, chacun cherchant dans les yeux de l’autre la confirmation que ce qui venait de se passer n’était qu’un rêve. Mais comment vingt-deux hommes auraient-ils pu vivre le même rêve en même temps ?

Ils regagnèrent le village et racontèrent au reste du clan ce qu’ils avaient vécu. Jamais on ne sut ce qui s’était réellement passé.

Quelques jours plus tard, malgré sa promesse, Aïak se rendit sur les traces de son père. Surmontant sa peur, il marcha en direction du mont Tanok. L'envie de savoir était devenue trop forte. Une fois parvenu à destination, il pensa s'être trompé, car il n'y avait plus trace du mont. À la place, la glace avait fondu sur des centaines de mètres, sans même se reformer, constituant un large cratère. Aïak s'avança au bord, cherchant à comprendre ce qui avait pu se produire, mais ne trouva aucune explication. Les arêtes du cratère étaient lisses comme de l'os poli. Aïak retira un de ses gants, puis tendit la main au-dessus du vide. Il sentit la chaleur envahir le bout de ses doigts et il retira vite sa main. Il pensa à sa mère et s'éloigna pour ne pas subir le sort de son père, puis se mit à courir. Le vent cinglait son visage, entraînant des bourrasques de neige, qui s'abattaient sur la glace en d'éternelles noces.

Une fois rentré, il retrouva sa mère ravagée par l'inquiétude. Il n'eut pas besoin d'expliquer son absence. Imak prit son fils dans ses bras et pleura la vie et la mort, dans les mêmes larmes.

Le clan ne s'aventura plus jamais près des abords pourtant poissonneux du mont disparu. On racontait qu'un monstre y dormait et se réveillait parfois et qu'on l'avait vu s'élever dans le ciel, comme le cou tendu d'une hydre. La peur grandit de voir le phénomène se reproduire et les emporter tous. Alors, ils s'en allèrent et explorèrent d'autres territoires de pêche et de chasse, plus au sud, loin des légendes et de la gueule du démon.

Les membres du clan marchèrent longtemps. Ils s'arrêtaient quelques mois au même endroit, puis reprenaient la route, tant qu'ils estimaient ne pas avoir mis suffisamment de distance entre eux et le monstre.

Puis un jour, pensant être parvenus au bout de leur monde de glace, découvrant des touffes vertes éparpillées, comme la fourrure clairsemée d'un animal gigantesque, ils rencontrèrent d'autres hommes, auxquels ils mêlèrent leur sang et ce fut la fin du clan et le début d'autre chose.

L., août 1908

Le jeune homme a quitté Vienne depuis une dizaine de jours. Après un bref séjour chez sa tante de Spital, il a pris le premier train à destination de Paris, avant de monter dans un autre, pour rejoindre la ville de L.

Le voilà maintenant occupé à ranger soigneusement ses affaires dans l'armoire de sa chambre d'hôtel. Il sait qu'il devra rester plusieurs jours ici. Un soleil généreux pénètre dans la pièce donnant sur la rue. Une fois qu'il en a terminé, il part se promener, comme il avait l'habitude de le faire à Vienne. L. est réputée pour sa porcelaine, aussi demande-t-il au réceptionniste de l'hôtel s'il existe un lieu dédié à cet art. Ce dernier lui indique un musée et le chemin le plus court pour s'y rendre. Il s'exprime dans un allemand approximatif sans parvenir à dissimuler son désir d'en finir avec cette conversation. Le jeune homme perçoit la gêne de l'employé, qu'il met sur le compte de sa nationalité quelque peu indésirable en ces temps instables. Il le remercie pour sa sollicitude, puis remonte les rues en direction du Champ de foire, son carnet de croquis en poche.

En traversant la place Royale inondée de soleil, il se dit qu'il prendra un café sur une terrasse, à son retour. Il est bien plus intéressé par l'architecture de la ville que par les gens qu'il croise. Il s'arrête parfois pour réaliser des esquisses de bâtiments remarquables, à la mine de plomb. Lorsqu'il aperçoit le Champ de foire, il bifurque sur la droite, continue sur une centaine de mètres, avant d'atteindre les

hautes grilles interdisant l'accès au musée. Une fois devant le portail ouvert, il s'engage sur l'allée de graviers entourée de verdure, découvrant une large façade à l'italienne. Sans plus attendre, il entre dans le bâtiment, s'acquitte du prix de la visite, puis déambule dans les salles du rez-de-chaussée, où d'autres visiteurs admirent les nombreuses céramiques de toutes origines. La lumière extérieure pénètre par de grandes baies arrondies. Une allée centrale en mosaïque sépare les rangées de vitrines protégeant les trésors. Le jeune homme s'attarde devant une poterie grecque datant du v^e siècle, sans pouvoir s'expliquer pourquoi cette scène l'émeut plus qu'une autre. Il s'agit d'un cratère sur lequel est peint un combat entre un soldat grec et une Amazone.

Après avoir terminé la visite du rez-de-chaussée, il emprunte un large escalier de marbre et débouche sur une salle centrale dont le sol est recouvert de parquet. Il n'y a qu'un seul visiteur dans la pièce, une femme qui regarde avec attention les objets exposés à l'intérieur d'une vitrine. Sans se l'expliquer sur le moment, il semble troublé par cette silhouette, puis se concentre sur une autre vitrine, proche des marches. Il détaille des vases, des assiettes, des jarres et des potiches en porcelaine dure provenant des fours de Jingdezhen, en Chine, datant du xvii^e siècle. La finesse de réalisation des décors est à couper le souffle. Un peu plus loin, son regard se porte sur divers objets bleu et blanc, dont il s'approche pour les voir de plus près. Il est désormais à environ deux mètres de la femme. Elle porte une longue robe blanche droite, resserrée à la taille par une ceinture noire, ainsi qu'un chapeau et une ombrelle de même couleur. Elle est toujours occupée à admirer un plat sur lequel est dessiné un animal fabuleux. Elle se retourne alors, prenant conscience qu'un autre visiteur se trouve dans la salle et le trouble ressenti par le jeune homme quelques minutes auparavant se confirme lorsqu'il la reconnaît.

Cette femme qui rendait parfois visite à son père. Cette femme, qui, même s'il ne l'avait vue qu'une seule fois, serait gravée dans sa mémoire pour toujours. Cette femme, qu'il interpelle en allemand.

— Bonjour, Margaretha.

La femme se détourne vivement de la vitrine et observe le jeune homme d'un air stupéfait. Elle est certaine de ne pas le connaître.

— C'est bien ainsi que vous vous appelez, n'est-ce pas ?
— Nous nous connaissons ? demande-t-elle.
— Bien sûr, même si cela fait des années que l'on ne s'est plus revus.

— Qui êtes-vous, monsieur ? dit-elle sèchement.
— Vous rendiez visite à mon père, chez nous à Linz. La dernière fois, c'était peu avant sa mort, en novembre ou décembre 1902, si mes souvenirs sont exacts.

La femme prend un moment, d'abord pour atténuer les effets du trouble, et ensuite pour recomposer sa mémoire.

— Alors, vous êtes... le fils d'Aloisius. Que faites-vous ici ?
— Puis-je vous inviter à prendre un café et nous en parlerons ?
— D'accord.

Ils quittent le musée.

— Comment va votre mère ? demande-t-elle pendant qu'ils marchent.

— Elle est morte en décembre dernier.
— Je suis désolée.

Le couple rejoint la place Royale en silence et s'installe à la terrasse du café repéré à l'aller par le jeune homme. Les clients des tables voisines dévisagent Margaretha avec insistance.

— Vous ne m'avez pas répondu tout à l'heure, que faites-vous si loin de l'Autriche ?

— Vous ne croyez donc pas au hasard, dit le jeune homme en souriant, puis il ajoute : l'Académie des beaux-arts de Vienne m'a octroyé une bourse. J'en profite pour parcourir l'Europe.

— Cela ne m'étonne pas que vous soyez devenu un artiste.

Le jeune homme hèle un serveur, qui s'approche et prend leur commande.

— Et vous, sur quelle scène pourrais-je vous admirer, je n'ai vu aucune affiche en ville ?

Le serveur dépose deux tasses de café, sans détacher son regard de la femme.

— Je joue une pièce de théâtre, dans quelques jours... une représentation privée, dit-elle une fois que le serveur s'est éloigné.

— Privée, oui, bien sûr, et qu'allez-vous interpréter ?

— *Salomé*, d'Oscar Wilde.

— Magnifique, et où le spectacle aura-t-il lieu ?

— Je me souviens d'une époque où vous posiez moins de questions.

— C'est que j'étais sûrement trop occupé à vous observer.

— Vous m'observiez ?

— Je n'ai jamais su qui vous étiez vraiment, à cette époque, à part Margaretha.

— Je préférerais que vous ne m'appeliez plus ainsi, c'était une autre vie.

Elle termine sa tasse.

— Je dois y aller, maintenant, dit-elle.

— Peut-être à bientôt, alors !

— À bientôt, Adi, nous le savons tous les deux. Inutile de jouer plus avant la comédie.

Le jeune homme ne dit plus rien. La dernière femme à l'avoir appelé ainsi était sa mère et elle est morte huit mois auparavant. Il pense que la beauté est éternelle, mais aussi gorgée d'un venin, qui le ramène en *contre-nuit* dans la cellule de son enfance.

Village des Cent-Vingt

Forêt amazonienne, août 1908

Mes compagnons sont prêts pour le départ, si impatients, et moi je les retiens ici depuis de longues semaines. Je vais parfois marcher dans la jungle. J'économise mes forces pour n'entrer en salle de régénération qu'en dernier recours.

Mes journées se résument ensuite à mettre de l'ordre dans mes souvenirs, de façon à n'omettre aucun détail susceptible d'éveiller la plus infime possibilité de conscience chez mes frères. Car je persiste encore. Reclus dans la case de John, je façonne mes histoires, avant de les livrer aux miens, avec toute l'émotion dont je suis capable. Je me suis laissé envahir par ce monde, devenu sensible à sa beauté, plus qu'à sa noirceur. L'or n'est rien, s'il n'est transformé en bijoux, devenant toujours plus beaux grâce à la multitude des regards portés.

L'éternité est dans ces regards. La véritable éternité.

Yucatán

Mexique, 838 av. J.-C.

Huutlan était une femme maya. Elle vivait non loin de la cité de Copán, dans une vallée cernée de monts escarpés et érodés que les siens avaient désertés depuis qu'il n'y poussait plus rien. Les arbres avaient été abattus sans relâche, rendant ainsi les pentes stériles. Les

parents de Huutlan s'étaient retirés de la cité pour moins subir les conséquences des guerres que se livraient les seigneurs. Des conflits meurtriers, qui dépassaient le peuple et le concernaient pourtant.

Huutlan n'en avait pas encore conscience, mais le monde des Mayas était en train de disparaître, par trop d'orgueil. Ce peuple avait dévasté les forêts pour fabriquer toujours plus de plâtre, dont on se servait pour orner les bas-reliefs des temples en couches toujours plus épaisses, honorant des dieux toujours plus avides et toujours plus absents. Et même le climat en avait été modifié. Les récoltes s'amaigrissaient sans cesse et les pluies se faisaient rares. Faute de ressources suffisantes, la population déclinait dans toutes les villes des hautes et des basses terres, où l'on massacrait et sacrifiait au nom des dieux.

Les prêtres interrogeaient les étoiles et les étoiles étaient pleines de réponses. Les rois écoutaient les prêtres et lancèrent des hommes contre leurs frères et le sang se mit à couler sans discontinuer, depuis le faite des pyramides jusqu'au sol, incapable d'en absorber davantage. On jouait avec la mort, comme avec le feu. La violence devint la seule expression du cœur des hommes.

Même si la vie y était difficile, la vallée de Copán avait été en partie épargnée. Sa population s'y sentait en paix, éloignée des luttes fratricides.

Ce jour-là, Huutlan rentrait au village avec d'autres Mayas, après avoir ramassé du maïs dans la zone la plus fertile de la vallée, là où elle se resserrait en une sorte d'entonnoir que les pluies abreuyaient encore par intermittence. À son arrivée, le petit groupe découvrit une vingtaine d'hommes rassemblés sur la place, le corps et le visage peints en bleu et lourdement armés. Le roi de Copán les avait dépêchés afin d'enrôler tous les hommes valides. Les guerriers se mirent à faire leur marché, comme des fermiers sélectionnant des bêtes pour les conduire à l'abattoir. Pris de panique, un jeune homme laissa tomber son sac de toile et s'enfuit en courant. Des épis roulèrent au sol, des grains se détachèrent, brillant dans la poussière comme des pépites. On entendit un sifflement, et une massette tournoya dans l'air, et fracassa l'arrière du crâne du fuyard. Du sang gicla de la blessure. L'arme tomba à terre et le corps du malheureux la suivit de peu. L'homme bleu qui avait lancé l'arme s'avança jusqu'au corps inerte, ramassa la massette et la glissa dans sa ceinture, puis sortit une lame d'obsidienne

d'un fourreau, releva la tête du jeune homme et lui trancha la gorge. Le guerrier se tourna vers les villageois en brandissant la lame inondée de sang et se mit à rire comme un damné.

Après qu'ils eurent fait leur tri parmi les mâles les plus vigoureux, les guerriers les encordèrent et les chargèrent de vivres. Puis, sans attendre, la troupe se mit en route et descendit vers la vallée, avant de s'enfoncer dans la forêt. Huutlan les regarda s'éloigner plein sud. Des femmes et des enfants gémissaient. Huutlan ne pleurait pas. Il y avait pourtant de la rage en elle, une froide colère. Parmi les hommes encordés, se trouvait celui qu'elle aimait.

Le soir qui suivit la venue des guerriers de Copán, les sages réunirent les rescapés de la rafle, pour annoncer qu'il fallait partir sans retard, que c'était la seule issue possible. Parce que les hommes bleus reviendraient un jour chercher les enfants quand ils auraient grandi. Personne n'alla contre leur avis. Quatre jours après le drame, ayant amassé toutes les provisions qu'ils pouvaient transporter, les villageois se mirent en marche.

Ils voyagèrent longtemps dans la jungle hostile, qui parfois résonnait des bruits sourds de lointaines batailles. La fatigue s'accumulait à la longue. Un vieillard fut le premier à tomber. On ensevelit sa dépouille sous des feuilles humides et on reprit la progression, parce que c'était le seul deuil à lui offrir.

Huutlan venait en aide aux plus faibles, pendant que des éclaireurs balisaient le parcours en amont. À plusieurs reprises, ils évitèrent de mauvaises rencontres. Les enfants apprirent à ne plus pleurer, à ne plus crier, car la peur qu'on leur avait inculquée paralysait tous leurs sens, lorsqu'ils apercevaient une troupe de mercenaires en chasse, ou toute autre silhouette d'allure belliqueuse.

En quittant les basses terres, ils avaient compris qu'ils ne reviendraient jamais, et que la marche serait une longue suite d'épreuves dont l'issue était incertaine. Quand la nourriture vint à manquer, il fallut chasser. Les hommes âgés apprirent aux femmes à débusquer un singe, ou un ara, à confectionner et à manier un arc, ou une sarbacane. Huutlan était la plus douée, capable de se fondre dans la végétation avec habileté et de traquer le gibier avec une infinie patience. Ce fut elle qui imagina de contraindre sa poitrine sous une

lanière serrée, afin de faciliter le tir et les mouvements. Les hommes faisant défaut, la survie du groupe se mit à dépendre des femmes, si bien que les derniers sages intégrèrent les plus influentes au sein de leur Conseil. Impensable en territoire maya. Elles prenaient part à toutes les discussions et c'était elles qui, le plus souvent, avaient le dernier mot.

Les jours se muèrent en semaines et les semaines en mois. La jungle, toujours inextricable, ne permettait aucune installation durable. Et c'était une vision étrange et singulière, que d'observer ces êtres qui avaient désormais appris à communiquer par signes, ou en parlant à voix étouffée les soirs au bivouac.

Plus au nord, le peuple maya disparaissait. Les villes s'effondraient les unes après les autres et, malgré les sacrifices, les dieux abandonnaient ce peuple aux famines, aux épidémies et à la sécheresse. Le mal rongeaient les Mayas, se déclinant en hystérie collective et folie destructrice. Bientôt, ce peuple si fier par le passé se transforma en un ramassis de vagabonds aux ornements décolorés et flétris comme des spathes de maïs. Les paysans ne cultivaient plus les terres fertiles de peur d'être raflés, ou tués. Les plantations, autrefois verdoyantes, devinrent des friches désolées, ressemblant à des plaques de peaux mortes. Seule la forêt maintenait encore l'illusion d'une vie, un simulacre en trompe-l'œil.

Onze mois avaient passé depuis le départ des fuyards. Les sages n'avaient pu faire autrement que d'accepter la prise de pouvoir des femmes. Elles étaient cinq à diriger le groupe. Huutlan était l'une d'elles. Tous n'avaient qu'une obsession : atteindre le fleuve-mère, dont les anciens parlaient, une matrice, qui donnerait naissance à un nouveau monde.

Les vieillards disparaissaient les uns après les autres, souvent d'épuisement. De nouvelles règles de vie s'érigèrent en loi. Les femmes s'endurcissaient en pratiquant la chasse, s'aguerrissaient dans l'art du combat, développant plus de ruse que les mâles. Elles portaient désormais leurs longs cheveux en une natte cernant leur crâne, afin qu'ils ne les gênent en rien. Elles délaissèrent leurs vêtements aux couleurs chatoyantes, pour des teintures ternes et discrètes, s'harmonisant ainsi à la nature environnante. Les enfants et les quelques vieillards survivants se contentaient de suivre docilement.

Un événement scella ce nouvel ordre établi. Huutlan était partie chasser avec d'autres femmes. Alors qu'elles progressaient en silence pour attraper un couple de singes, elles surprirent trois hommes qui convoitaient visiblement les mêmes proies. Ils tentèrent de les encercler. Huutlan et ses sœurs n'hésitèrent pas un seul instant. Elles se regroupèrent dos à dos. Huutlan fut la première à décocher une flèche qui ne laissa aucune chance à l'un des chasseurs. Ses compagnons n'eurent pas le temps de réagir. D'autres flèches suivirent, touchant leur cible avec précision. Les chasseurs tombèrent et ceux qui n'étaient pas atteints à mort furent achevés à l'aide d'une lame enfoncée en plein cœur. Les regardant mourir, Huutlan constata avec soulagement qu'il était tout aussi aisé de tuer un homme qu'un animal, et une sensation de puissance l'envahit alors.

L'un des chasseurs réchappa du massacre. Il réussit à s'enfuir malgré une flèche plantée dans la cuisse. Au moment où l'une des femmes l'avait mis en joue pour stopper sa course, Huutlan l'en avait empêchée, expliquant que, de retour chez lui, l'homme épargné raconterait à ses congénères que des femmes guerrières parcouraient la forêt en semant la mort. Pour se dédouaner un peu de sa faiblesse, il en ferait des êtres surhumains qu'il ne fallait jamais provoquer. Et ce fut exactement ce qui arriva. Le chasseur ajouta même des détails auxquels il avait fini par croire, que ces mystérieuses guerrières portaient une couronne noire et qu'elles étaient en vérité moitié homme et moitié femme. La nouvelle se répandit dans toute la jungle et on fuyait lorsqu'on les apercevait.

Le mythe devint légende. Le groupe de Huutlan ne se fixait jamais durablement, continuant d'explorer la forêt à la recherche d'un hypothétique havre de paix où s'installer définitivement.

Le voyage dura encore des années. Les vieillards n'étaient plus et les enfants avaient grandi, éduqués par les mères. Filles ou garçons, ils s'habillaient de la même manière, et on finit par ne plus faire la différence.

Huutlan et les siens atteignirent enfin le grand fleuve. La joie se lisait à peine sur les visages. On se concentra, puis les membres du groupe se mirent à remonter le long de la rive. En un endroit un jour, en un autre le lendemain, toujours insaisissables. Ils devinrent l'âme du fleuve : Ama-Zona. Les Amazones étaient nées.

Plus de cinq ans après avoir quitté la vallée de Copán, les Amazones atteignirent un lieu reculé, pensant que là personne ne les débusquerait. Un endroit situé près d'un des affluents du fleuve-mère. Elles s'y installèrent et fondèrent une communauté basée sur les ruines de la société maya.

La forêt regorgeait de gibier et le fleuve de poissons. Une forme de bonheur simple s'instaura, mais on demeurait sur ses gardes. Il ne fallait pas oublier les leçons du passé. Par précaution, on posta des sentinelles au bord du fleuve, se relayant jour et nuit.

Les Amazones savaient que seul l'isolement leur permettrait d'asseoir leur propre organisation, sans distinction de sexe ni rapport de force. Refusant tout héritage, elles bâtirent peu à peu une communauté reposant sur le partage. Il n'y avait pas de véritable chef. Un conseil tournant permettait à chaque membre de proposer ses idées neuves, et, après discussion, on en conservait les meilleures. Cette société était en perpétuelle évolution, capable de s'adapter en répondant aux besoins nouveaux. Jamais d'impasse. Les Amazones ne renoncèrent pas totalement à leurs racines et à leur culture, mais elles avaient pour toujours rejeté la multitude de petites monarchies établies sous la coupe dictatoriale d'une caste dirigeante exclusivement masculine. Elles s'étaient débarrassées du problème de deux façons : en dirigeant les débats et en ne confiant pas les décisions à un pouvoir en place.

Huutlan était heureuse. Les Amazones épiaient parfois d'autres humains, pendant qu'elles chassaient en forêt, mais elles demeuraient cachées, non qu'elles ne soient pas sûres de leur force, mais parce qu'elles ne voulaient perturber en rien l'ordre établi. De nouveaux enfants naquirent des premiers accouplements et les Amazones choyèrent ces enfants et les éduquèrent dans le respect de leurs croyances. Chacun veillait au bien-être de l'autre, simplement, naturellement, car chacun était nécessaire à l'élaboration de la structure communautaire, à sa maturation. Des pierres interchangeables pour un édifice en perpétuelle construction, avec le désir de ne jamais aller au-delà des fondations, sachant que, sinon, s'immiscerait l'ambition de monter toujours plus haut.

Les Amazones s'épanouissaient dans les rapports entretenus avec la nature. Elles avaient compris depuis longtemps qu'elles participaient

de cet état d'équilibre, au même titre que le végétal ou l'animal et que manquer de respect à l'un ou à l'autre aurait été un sacrilège conduisant à leur propre décadence.

Huutlan était partie cueillir des fruits de philodendron. Elle aimait ces moments d'isolement dans la forêt. La sensation d'être acceptée par ce grand corps vivant. Elle s'éloigna du fleuve, marchant dans la pénombre trahie en de rares endroits par de maigres coulées de lumière, puis s'arrêta, surprise de ne plus entendre les voix de la nature. Un silence inhabituel. Elle demeura immobile un long moment, ferma les yeux pour se concentrer, comme si elle eût été capable de réveiller la forêt endormie. Elle n'avait pas ce pouvoir-là. Le silence était total, mais n'avait rien d'oppressant, car ce silence semblait porter une présence se tenant au-delà des yeux clos de Huutlan. Lorsqu'elle les rouvrit, un homme l'observait froidement. Un homme immense, vêtu d'une robe blanche, différent des autres hommes déjà rencontrés. Son visage et son crâne étaient glabres et ses yeux étaient enfoncés dans une chair immaculée. Quelle sorte d'homme était-il ?

Fascinée, Huutlan n'eut même pas le réflexe d'armer son arc. L'homme tendit la main dans sa direction et elle aurait juré sentir une chaude caresse. Elle tenta de lui parler. Il lui répondit qu'elle n'avait rien à craindre, dans sa propre langue. Puis, il se retourna, s'éloigna dans la jungle et disparut.

De retour au village, Huutlan raconta sa rencontre avec l'homme en blanc, sans se douter un seul instant du malheur qu'elle allait engendrer. Elle était suffisamment respectée et influente au sein de la communauté pour qu'on accordât du crédit à ses paroles. Les Amazones organisèrent une expédition au plus profond de la forêt. Elles finirent par découvrir que l'homme étrange existait bien, et qu'il n'était pas seul. Elles découvrirent des êtres semblables en tout point, à l'image d'elles-mêmes. En rentrant au village, elles en informèrent l'ensemble de la communauté. Un nom fut prononcé : Tichtlan. *Égal de dieu*. Dès lors, un groupe d'Amazones se sentit investi d'une mission, devenir les gardiennes impitoyables des Tichtlans, en leur vouant un culte aveugle. Huutlan essaya de les raisonner, leur dire qu'il fallait oublier ce qu'elles avaient vu, partir si nécessaire et s'installer ailleurs, loin. Mais il était trop tard.

Les premières luttes d'influence virent le jour et la peur s'érigea en doctrine et la doctrine en loi divine, incontestable. Et tout bascula à nouveau. Des Amazones perdirent la vie en voulant approcher les Titchtlans. Les survivantes parlèrent de lumière destructrice, de foudre sortant des mains de ces êtres. On se prosterna devant des statues érigées et des images gravées dans la roche. Le pouvoir se concentra dans un groupe d'adorateurs et la terreur des faibles conforta ce pouvoir. Le culte des Titchtlans devint la nouvelle loi, la seule. On sacrifia en leur nom. Les souvenirs lointains ne trouvèrent aucun écho. Les vices, les mensonges, la folie et la violence jaillirent en un feu destructeur.

Huit années avaient passé, depuis sa rencontre avec le premier homme en blanc, lorsque Huutlan mourut, en se maudissant. Elle avait quitté le village et s'était consumée en nourrissant son désespoir dans la plus profonde solitude. Devenue une simple créature pressée d'en finir, elle ne força jamais son destin, répétant un nom, qui surgissait inexorablement de sa mémoire assassine.

*

Ce nom, mes frères : Titchtlan, ou un autre, Cent-Vingt, Atlantes... Peu importe. Tant de noms pour nous qualifier.

Nous avons confondu les humains avec l'humanité.

Les hommes sont des êtres fragiles, qui vivent de regrets et meurent seuls. À quoi bon prononcer une fin collective, qui leur est tôt ou tard promise individuellement ? Pourquoi les débarquer du vaisseau de l'univers dont nous tenons la barre ? Nous, qui jamais ne nous sentons seuls, puisque l'expérience du groupe est la seule que nous connaissons, que nous vivons. J'ai moi aussi expérimenté la solitude, tenté de comprendre les barrières du jour et l'infini de la nuit. J'ai marché dans leurs traces, cherché à éprouver leurs peurs. J'ai accompagné leurs souffrances, et je souffre aujourd'hui de ne pouvoir vous convaincre.

Londres, septembre 1908

Le jour du départ est arrivé. Malgré quelques jours de repos, Mary est encore faible lorsque Jonas vient la chercher. Elle n'a pas eu le courage de préparer ses bagages. Elle ne sait même pas qu'emporter, ne connaissant pas la durée de son séjour en France. Mais il faut se hâter. Il est temps de se mettre en route pour la station ferroviaire de London Bridge. Jonas l'aide. Il a tout organisé méticuleusement, et même acheté à l'avance deux billets à la South-Eastern Railway, privilégiant le parcours le moins pénible, qui les mènera à Paris en à peine dix heures.

Parvenus à la gare, ils rejoignent le quai. Jonas aide Mary à grimper dans le wagon, s'occupe ensuite des valises. Il a réservé un compartiment entier, afin qu'elle se repose au mieux durant le voyage. Ils s'installent chacun sur une banquette, puis le train s'ébranle et quitte la gare au milieu du tumulte.

Après avoir franchi la station de Spa, la locomotive, traînant dix-sept wagons, traverse les agglomérations de Hatcham, Deptford et Greenwich, autrefois distinctes de la cité et aujourd'hui englobées dans la métropole. Mary somnole déjà.

Au sortir de la ville, Jonas aperçoit le gigantesque dôme de fumée qui recouvre Londres, comme l'expression permanente d'une puissance démoniaque, dont il s'éloigne sans regret, mais avec l'appréhension de n'être pas suffisamment armé pour remplir la mission qu'il s'est assignée.

Ce sont maintenant des maisons de plaisance, assises comme des châteaux, sans en avoir l'arrogance, puis des usines, de vastes établissements de tous ordres, des jardins et des parcs à l'architecture savamment étudiée. Ces éléments du décor se succèdent sans interruption dans une campagne surpeuplée. Le train dépasse Croydon, environ dix milles au sud de Londres, avant d'emprunter un long tunnel, puis de traverser les collines du Surrey jusqu'à Redhill. Deux heures après le départ, le train disparaît sous une arête de collines par le tunnel de Saltwood, à la sortie duquel on aperçoit la mer et Folkestone en contrebas.

Le train s'arrête. Jonas pose délicatement sa main sur le bras de Mary. Elle s'éveille, demande ce qui se passe. Il lui explique qu'ils doivent prendre un vapeur pour se rendre à Boulogne.

Trente minutes plus tard, le couple est à bord d'un navire. Depuis le pont, ils voient la ville de Folkestone s'éloigner, dominée de blanches falaises s'étendant du promontoire de Dungeness jusqu'au château de Douvres. La mer est calme pendant la traversée. Mary a rejoint sa cabine depuis longtemps, au moment où Jonas voit émerger les côtes françaises après avoir dépassé le cap Gris-Nez. Le vapeur s'immobilise peu après dans l'avant-port de Boulogne.

À leur descente du navire, un omnibus conduit Mary et Jonas du débarcadère à la gare monumentale de Boulogne située dans le faubourg de Capécure. En pénétrant dans la bâtisse, ils ont la sensation de ne pas avoir vraiment quitté l'Angleterre. Le cœur du lion bat toujours de ce côté-ci de la Manche, même faiblement. Il bat de sonorités et d'architectures familières. Le couple rejoint ensuite le quai le long duquel se trouve leur train. Jonas n'a pu louer un compartiment pour la fin du voyage. « Ce n'est pas grave », lui dit Mary, lorsqu'elle avance avec précaution entre les rangées de fauteuils. Elle s'assoit à une place située contre la fenêtre, dans le sens de la marche. Jonas s'installe à son tour et détaille le dépliant remis par la South-Eastern Railway en faisant quelques commentaires à Mary. Il a besoin de savoir où il se trouve à chaque instant, qu'il traverse la forêt d'Hardelot ou la région des dunes, que le train enjambe la Canche d'où surgissent deux phares et qu'il longe la côte jusqu'à Verton.

Mary s'est à nouveau assoupie, sa tête repose sur ses mains jointes plaquées contre la vitre. Le puissant moteur de la locomotive tourne à

plein régime. Le train passe le delta de la Somme pour rejoindre Noyelle-sur-Mer, traverse la rivière pour rallier Abbeville, puis Amiens, et enfin Paris, par la gare du Nord. La prise en charge par la compagnie britannique prend fin ici.

En quittant la gare, Mary et Jonas montent dans un taxi. Paris est aussi encombrée que Londres, mais il leur semble qu'on y respire mieux, certainement grâce aux larges avenues qui libèrent les moyennes et petites artères. À la demande de Jonas, le chauffeur les conduit au Grand Hôtel du Louvre. Une fois le taxi arrivé devant la somptueuse entrée, le chauffeur dépose les bagages, immédiatement pris en charge par un des chasseurs de l'hôtel. Après avoir réglé la course, Jonas se présente à la réception et loue deux chambres pour une nuit. Avant de se séparer, Jonas dit à Mary qu'il passera la chercher pour le dîner. Chacun rejoint sa chambre, accompagné d'un groom. Jonas donne un pourboire au porteur, puis se rend dans la salle de bains, afin de se rafraîchir. Il descend ensuite demander au réceptionniste où se situe la rue Saint-Honoré. Elle est à deux pas.

Jonas se fond dans l'agitation de la rue. Il passe devant de luxueuses boutiques, détournant parfois la tête pour regarder la vitrine. Il atteint bientôt le 130, siège du bureau central de la Compagnie d'Orléans. Entre, achète deux billets aller-retour pour L., et s'en retourne aussitôt par le même chemin. Cette fois-ci, il prend le temps de détailler les vitrines et pénètre dans une boutique où l'on vend de superbes cannes. Il en choisit une en ébène surmontée d'un pommeau en argent. Il flâne ensuite sur le trottoir, testant l'équilibre de sa canne, qu'il juge parfait. De retour à l'hôtel, il demande à quelle heure débute le service du soir, puis regagne sa chambre. Il s'allonge un moment sur le lit et s'endort. Son sommeil le ramène des années auparavant au cœur des ruelles sordides de son passé, loin des ors. Son histoire est un fardeau qui pèse encore sur ses épaules. N'en finira jamais de peser, malgré tout l'argent dont il dispose.

En lui, subsistent la misère, le mensonge et la trahison. Et l'or des Wentsworth n'y peut rien. Il aimerait savoir ce qu'est devenue l'écuyère qui le recueillit dans le Cole's Circus, son premier amour, et le désespoir qui suivit lorsqu'elle lui fit comprendre qu'il existait plusieurs formes d'amour, sans autre issue que la fuite, pour ne pas souffrir davantage. Il y eut ensuite Maïa, rencontrée lors de son séjour

sur l'île de Pâques et dont il transporta le corps inerte au milieu de l'océan, pour l'y ensevelir à jamais. Mary Manstor, c'est différent. Il ne saurait dire ce qu'elle révèle en lui, sûrement pas de l'amour, mais il la veut à ses côtés. Cette femme plus âgée, au sourire triste et au charme indéfinissable, comme une aumône de façade masquant de profondes plaies. C'est ce visage qui demeure au moment de son réveil, puis s'estompe à la lumière de la lampe.

Jonas se change, puis se rend jusqu'à la chambre de Mary. Elle est prête, vêtue d'une robe de mousseline et de dentelle bleue. Elle prend le bras que Jonas lui tend. Ils descendent au restaurant, où ils sont accueillis par un maître d'hôtel en livrée qui les fait asseoir dans l'ordre bienséant qu'imposent les sexes.

— Avez-vous pu vous reposer ? demande Jonas.

— Oui, un peu.

— Je suis allé acheter les billets pour L.

— Très bien, quand partons-nous ?

— Il y a un train demain matin.

— Parfait.

Ils dînent de fruits de mer en buvant un verre de vin blanc, échangent quelques banalités et des regards gênés au milieu des silences. À un moment, Mary demande à Jonas ce qu'il fait dans la vie, à part épier les dames dans les cimetières. Il esquisse un sourire et répond qu'il est à la tête d'un empire industriel qu'il a hérité de son père. Elle paraît surprise, mais ne pose pas d'autre question. Ils parlent à mots couverts de leur mission, tels des conspirateurs auxquels personne pourtant ne prête attention. Mary répète de mémoire les paroles de H. : « Aucune puissance destructrice ne sortira jamais de l'eau, aucune brûlure n'en émergera et le fléau s'endormira à jamais. »

— Comprenez-vous le sens de ces mots ?

— Ils sont probablement notre unique salut. L'eau est le seul fléau que redoutent les Cent-Vingt.

— Ce qui expliquerait leur peur des orages et des inondations, dont John fait mention à plusieurs reprises.

— Une fois les coffres rassemblés, il ne restera plus qu'à les enfouir au plus profond d'un océan, ainsi que leur contenu destructeur.

— Cela semble si facile, à vous entendre. Et si nous nous trompions ?

— Au moins, nous n’aurons rien à regretter.

— Nous n’en aurions même pas le temps, dit Mary d’un air absent.

— Il faut y croire, nous n’avons pas le choix.

Mary balaie le restaurant du regard.

— Je me sens si lasse, j’envie ces gens qui ne savent rien. Je crois que je vais monter me reposer.

— Je vais vous raccompagner.

— Non, profitez encore un peu de votre soirée.

— Comme vous voudrez.

Mary se lève.

— À demain, Jonas.

— À demain, Mary.

Jonas la regarde s’éloigner. Son état de fatigue le préoccupe. Il commande un cognac, puis sort marcher un moment. L’activité dans les rues est presque aussi intense qu’en pleine journée. Il traverse la place du Palais-Royal, prend à droite par la rue de Valois et contourne les jardins en martelant le trottoir de la pointe ferrée de sa canne. Il croise des couples en balade et quelques hommes seuls. Il se souvient d’un temps où il aurait pu dérober leurs bourses sans qu’ils s’en aperçoivent. Se surprend même à en avoir envie.

Tout au bout des jardins, un homme chante en s’accompagnant d’un accordéon. Jonas l’observe un instant de loin, puis s’approche pour l’écouter.

C’est d’la prison que j’t’écris

Mon pauvre Polyte

Hier je n’sais pas c’qui m’a pris

À la visite

C’est des maladies qui s’voient pas

Quand ça s’déclare

N’empêche qu’aujourd’hui j’suis dans l’tas

À Saint-Lazare

*Mais pendant c'temps-là, toi, vieux chien
Qué qu'tu vas faire ?
Je n'peux t'envoyer rien de rien
C'est la misère¹...*

Sans comprendre le sens des paroles, Jonas reconnaît quelques mots, qui font écho en lui : *prison*, *visite* et *misère*. À la fin de la chanson, il dépose une pièce dans le chapeau de l'homme qui le remercie d'un baragouin, avant d'embrayer sur un autre air plus enlevé.

Jonas descend ensuite la rue Montpensier en direction du Louvre. Il est tard et il n'a pas sommeil. Il débouche sur la place du Louvre, entre dans un café, puis commande un autre cognac. Quelle que soit la langue utilisée, il semble à Jonas que les gens parlent tous des mêmes choses, avec les mêmes accents. Il pense que le monde est clos, que les mots s'acharnent à dépecer les mêmes chairs, à révéler les mêmes os. Son verre vidé, il rentre à l'hôtel se coucher.

Le lendemain matin, après avoir pris un petit déjeuner, le couple se rend à la gare d'Austerlitz et prend place dans un wagon. Le train s'ébranle peu après, puis s'arrête à Orléans, Vierzon et Châteauroux. Les campagnes traversées ne sont pas tellement différentes des paysages anglais. Cinq heures plus tard, Mary et Jonas parviennent en gare de L., là où tout doit se jouer.

Village des Cent-Vingt

Forêt amazonienne, septembre 1908

Seul au milieu de la forêt, je gratte les cordes d'un magnifique Stradivarius fabriqué par le maître en 1710, l'unique objet que j'aie conservé. Je ne me lasse pas d'observer ses divines proportions et la perfection de sa fabrication, ni d'en éprouver maladroitement l'âme de mes doigts malhabiles.

La nuit commence à se diluer dans la lumière naissante. Après tout ce temps passé sur cette terre, il m'est impossible de préférer le jour à la nuit. Au final, peut-être sont-ce les transitions qui m'émeuvent le plus. Le crépuscule est la superposition de la nuit sur le jour et l'aube, celle du jour sur la nuit. La sinueuse transcendance de l'un par rapport à l'autre est un doux mensonge dans lequel s'éteignent ou naissent les chants d'oiseaux surpris par un miracle sans cesse renouvelé. Regarder s'éteindre et s'illuminer ce monde recèle une beauté qui devrait à elle seule avoir raison de la suffisance de nos pensées.

La réponse est là, sous nos yeux, dans l'accumulation de toutes les formes de vie passées et en cours qui font et deviennent le monde, dans ces étonnements permanents. Nous devrions nous effacer sans nous soucier de l'incertitude de son avenir.

J'ai longtemps hésité avant de prendre la décision de livrer l'histoire d'Héphaïstos au Conseil, parce qu'elle contient des mots terribles, des mots qu'il doit pourtant entendre.

Répéter encore une fois. Ne rien laisser au hasard.

Maintenant que la fin est proche.

Le disque d'Héphaïstos

Village de Mohlos, nord-est de la Crète, 1650 av. J.-C.

Le printemps était en avance. Héphaïstos était assis, le dos appuyé contre le tronc d'un olivier. Ses jambes reposaient sur un tapis d'herbes jaunies. Personne ne l'avait vu s'éloigner du village. Le vacarme des heures passées avait presque disparu. Mais le silence n'était pour autant pas total. Il y avait ces corps mutilés, éventrés, ces crânes fracassés, ces râles floués par le sang dans les bouches, qui montaient du village, le hennissement des chevaux des assaillants, le cliquetis des armes. Héphaïstos aurait voulu que cela cesse, se reposer enfin. Il était certain qu'on allait le trouver, que ce n'était qu'une question de minutes. En finir. Pourquoi avait-il fui, alors qu'il n'y avait qu'à se laisser mourir avec tous les autres ? Au moins, il ne ressentait plus la douleur. Il n'osait pas retirer sa main posée sur son ventre, par crainte d'en arracher la peau et de faire suivre les viscères. Le sang avait séché tout autour, semblable à des pétales fanés encore accrochés au réceptacle. Héphaïstos avait soif. Une envie de vin rouge, une dernière gorgée. Ultime désir. Sa respiration devenait chaotique. Il ferma les yeux, essayant d'oublier l'endroit où il se trouvait. Lorsqu'il les rouvrit, la lumière tremblait devant lui. Il vit alors approcher un homme, portant un long vêtement imbibé d'humeurs, qui traînait sur le sol. Il ne ressemblait pas à un pillard.

L'homme disparut. Héphaïstos avait sûrement rêvé, ou peut-être était-il au seuil de la mort. Des myriades d'étoiles mourantes apparurent dans l'univers de ses yeux clos. La sensation était étrangement douce, comme si le ciel tout entier refluaient vers son cerveau dans un mouvement d'aspiration. Tout était nuit dans son corps, et la nuit était calme.

Les bruits de combat ne lui parvenaient plus. Il entendait une musique, comme des cordes grattées par le vent. Son corps semblait aussi léger qu'une âme qui s'envole. Et la musique s'éteignit.

Héphaïstos n'aurait su dire depuis combien de temps il était allongé, ni où il se trouvait. Ses yeux s'habituaient peu à peu à la pénombre. Il palpa machinalement sa blessure, surpris de ne sentir qu'une petite excroissance de chair cicatrisée. Comment était-ce possible ? Qui l'avait transporté ici et soigné ? Il releva la tête. L'endroit, cerné de parois rocheuses, ressemblait à une grotte. Il identifia au loin le son lancinant du flux et du reflux de la mer. Il s'assit sur le rebord de sa paille recouverte de feuillage. Il était nu. Un long vêtement blanc était posé près de lui. Il l'enfila par la tête, puis demeura un long moment à épier une éventuelle présence. Puis il se leva sans la moindre difficulté pour un homme mortellement blessé quelques heures auparavant.

Héphaïstos marcha vers la sortie de la grotte, qui débouchait sur une plage de galets. Le soleil ruisselait sur les crêtes des vagues. Il reconnut l'endroit pour y être souvent venu pêcher des oursins.

Il se trouvait sur le rivage nord de l'îlot bordant le village de Mohlos. Ce village, dans lequel il était né, avait grandi, et pris une femme, qui lui avait donné deux enfants, tous égorgés sous ses yeux par les pillards. Héphaïstos sentit ses jambes flageoler. Il avait été incapable de protéger sa famille, et la mort n'avait pas voulu de lui. Il prit appui sur un rocher, attendit quelques minutes. Il devait retourner là-bas, pour au moins leur donner une sépulture. Une fois qu'il eut recouvré suffisamment de forces, il contourna l'îlot, découvrant une barque échouée en face du port.

De la fumée s'échappait encore des maisons incendiées. De l'autre côté du bras de mer, tout n'était que ruines et dévastation. Pas âme qui vive. Les pillards, eux aussi, semblaient être repartis par les carrières de gypse.

Héphaïstos poussa la barque dans l'eau et rejoignit la rive opposée à la rame. Il fit glisser l'embarcation sous une rangée de pilotis supportant le ponton, demeurant tapi, de peur que des retardataires ne rôdent encore. La mer gémissait autour de lui en une longue plainte qu'on aurait crue issue des corps gonflés flottant à la surface. Héphaïstos monta ensuite sur le ponton, puis se dirigea vers le centre du village.

Il saisit au passage une lourde pierre et continua son chemin balisé de cadavres. De grosses mouches luisantes tourbillonnaient, puis se posaient sur les plaies à vif. Héphaïstos reconnut celle-ci ou celui-là, et ses pieds nus étaient rouges du martyre de ces hommes et de ces femmes qui étaient sa famille, ses amis.

Il arriva en vue de sa maison. Le feu n'était pas parvenu à embraser le torchis. Une fumée noire s'échappait encore de la paille calcinée. Héphaïstos entendit une voix provenant de l'intérieur. S'approcha discrètement d'une des ouvertures. Il aperçut deux pillards. L'un d'eux était occupé à glisser la lame recourbée d'un couteau entre les cuisses du cadavre de sa femme. L'autre le regardait, proférant des horreurs entre deux petits corps nus pendus à une poutre.

Les hommes tournaient le dos à Héphaïstos. Pas les cadavres de Voréas et d'Ilios, ses fils, ni celui d'Elisséos, sa femme. Héphaïstos fit volte-face, plaqua son dos contre la façade et se rapprocha de la porte défoncée. Il s'accroupit, déposa la pierre sur le sol, puis ramassa une épaisse lame de bois.

Il se redressa et, guidé par la haine, il entra dans la maison et frappa l'homme qui jouait avec son couteau. L'arrière du crâne éclata comme un pichet brisé. L'autre se retourna, mais le vin qu'il avait bu l'empêcha de sortir son arme à temps. La lame de bois se fracassa contre sa tempe, et il s'effondra près de son acolyte. Héphaïstos s'acharna sur les corps étendus, sans parvenir à atténuer sa rage. Longtemps après, les mains en sang, pleines d'échardes, il dépendit ses fils, puis s'agenouilla et se mit à pleurer.

À la tombée de la nuit, n'ayant plus de larmes, Héphaïstos porta les corps de sa femme et de ses fils jusqu'au ponton et lava leurs corps un à un. La lune au-dessus de l'îlot ressemblait à un os de seiche en équilibre sur un rocher. Il déposa ensuite Elisséos dans la barque, puis prit Voréas et Ilios entre ses bras.

Ils paraissaient dormir paisiblement. Héphaïstos poussa la barque dans l'eau pour regagner l'îlot. Quelques instants plus tard, il accostait non loin de la grotte où il s'était réveillé au matin. Il échoua l'embarcation et demeura assis à la proue, le regard figé sur les corps laiteux.

À l'aube, quand les premiers rayons de soleil enflammèrent la ligne d'horizon, Héphestos débarqua les corps, les transporta dans la grotte et les allongea sur le sol. Puis il fit de même et saisit la main d'Elisséos, tout en fermant les yeux, pour s'endormir avec eux.

— Héphestos !

Il ne réagit pas au son de cette voix, qui provenait, sans nul doute, de son imagination.

— Héphestos ! répéta la voix.

Ne pas ouvrir les yeux. Laisser son âme rejoindre celle des morts aimés.

— Réveille-toi.

Il obéit, malgré lui, à cette voix qu'il ne connaissait pas.

Il lui sembla alors reconnaître l'homme vêtu de blanc, au visage inexpressif et au crâne lisse qu'il avait aperçu avant de s'évanouir. Héphestos pensa qu'il rêvait, que la mort lui tendait les bras par l'entremise de cette apparition. Alors, il se mit à sourire, car c'était tout ce qu'il voulait en cet instant, mourir.

Un mois plus tard, Héphestos vivait toujours sur l'îlot. Non loin de la plage, il avait creusé trois tombes de ses mains, sur lesquelles il se rendait chaque jour pour prier. Il n'avait plus revu l'homme en blanc, mais il lui semblait l'entendre lui enseigner la manière de traduire ses pensées. Héphestos traça d'abord des signes, et les signes devinrent un alphabet, lui permettant d'enfin graver l'histoire de sa vie. À l'aide du tranchant d'un coquillage, il matérialisa Elisséos par une fleur, ses fils par deux triangles identiques se faisant face, l'un au-dessus de trois vagues symbolisant les flots et l'autre au-dessus d'un trait représentant la terre. Héphestos était parti pêcher en mer lorsque Voréas vint au monde et près de sa femme lorsque Ilios vit le jour. Le triangle était ce qui représentait le mieux la filiation aux yeux d'Héphestos, l'union de deux êtres qui en fabriquent un troisième par le miracle de l'accouplement.

Il se mit ensuite à graver des centaines de signes différents sur les parois de la grotte, que jamais personne ne viendrait effacer ici. Une fois qu'il eut maîtrisé les symboles, il les sculpta dans des morceaux de bois d'olivier, puis fabriqua plusieurs disques avec la terre rouge et humide de la grotte. Avant que l'argile ne sèche, à l'aide des bois

d'olivier sculptés, il reproduisit les différents signes sur les disques. Les symboles de ses enfants se trouvaient toujours au centre d'une des faces, celui de leur mère, au centre de l'autre et ils se rejoignaient dans un mouvement ininterrompu.

Héphaïstos vécut ainsi de nombreuses années après le drame, se cachant des autres hommes. Il poursuivit son œuvre de symboles, constituant ainsi un chant perpétuel, déchiffrable de lui seul.

Un matin comme tous les autres, il se dirigea vers les tombes. Le ciel était encombré de nuages monumentaux, semblables à des montagnes, et le vent du large empêchait les oiseaux de prendre l'air. La mer se lamentait, polissant les galets, aiguisant les rochers, emportant et donnant. La plainte montait, lancinante, portée par une ligne mouvante dévorant l'horizon. Héphaïstos était fasciné par ce phénomène, dont il n'avait jamais été le témoin au cours de sa vie. Bientôt, une forme gigantesque surgit, s'éleva de quelques mètres au-dessus des nuages et s'immobilisa. La plainte était maintenant devenue un sifflement aigu. Les dieux étaient-ils en colère ? se demanda Héphaïstos. Même si c'était le cas, cette colère était belle. La forme disparut, et les nuages se rapprochèrent de l'îlot à une vitesse vertigineuse. Héphaïstos tenait dans sa main le disque d'argile qui ne le quittait jamais. Il souriait pour la première fois depuis quinze ans, car ce n'était pas le ciel qui s'avavançait, c'était autre chose de plus terrifiant, et salutaire à la fois. Il ouvrit les bras et attendit. Un gigantesque mur d'eau progressait vers lui, repoussant le ciel toujours plus haut. Et lorsqu'il n'y eut plus de ciel, que tout se confondit, la douleur et le monde s'effacèrent au même moment.

*

— Tu dis que nous interférons dans le destin des humains, et tu sauves cet Héphaïstos, je ne te comprends plus, m'interpelle Sygm, à peine ai-je terminé mon récit.

— Je concède attacher plus de prix que toi à leur vie.

— Et qu'en a-t-il fait, de cette vie supplémentaire ?

— Une œuvre.

— Une œuvre, la belle affaire, ça ne sert à rien.

— Lorsque j'étais à Londres, j'ai lu dans un journal que l'on avait retrouvé un des disques fabriqués par Héphestos.

— Dommage que personne n'ait le temps de le déchiffrer.

— Peux-tu me parler de ton dernier bonheur ?

— Ta question est déplacée, puisque nous n'avons pas à nous préoccuper d'un tel sentiment. Nous sommes au-delà.

— Au-delà de quoi ?

— Il suffit d'être conscient de l'immense rôle qu'il nous est donné de jouer dans l'univers.

— Jouer, précisément... nous jouons l'humanité à pile ou face, étrange conception de cet « immense rôle ».

— Cela fait sept mille années terrestres que nous regardons les hommes se débattre, la pièce a eu le temps de retomber, il me semble, certes du mauvais côté.

OceanofPDF.com

L., octobre 1908

Le 5 octobre 1908, Mary Manstor et Jonas descendent en gare de L. Il fait froid et il pleut. Le couple s'arrête au buffet pour boire un thé en attendant que l'averse se calme. Jonas demande au serveur comment se rendre à l'Hôtel Central. L'homme le renseigne, puis grommelle que la ville est envahie d'étrangers ces temps-ci. Ça l'inquiète, ce changement. Il se demande ce que peuvent bien venir faire ces gens dans la cité ouvrière déjà tourmentée. Et les collègues aussi se posent la question.

Mary ne prête guère d'attention à la conversation. Elle termine son thé, puis vient le moment de quitter la gare. La pluie tombe toujours sans discontinuer et rampe sur le toit du hall, terminant sa course sur le trottoir, où quelques attelages attendent le client. Le couple monte dans le premier fiacre qui se présente, et le cocher s'occupe des bagages. Malgré les intempéries, la ville grouille effectivement de monde. C'est l'heure de la sortie des usines.

Mary reste cloîtrée dans sa chambre jusqu'au lendemain. Le soir du 6 octobre, elle a envie de prendre l'air. Elle demande à Jonas s'ils peuvent aller dîner ailleurs que dans la brasserie de leur hôtel. Jonas est ravi de ce soudain regain d'énergie. Ils marchent un moment, puis s'arrêtent au Café de l'Univers, qui domine le bâtiment d'escompte de Paris situé de l'autre côté de la rue. On les installe à une table, près de la baie vitrée donnant sur le carrefour. Le restaurant est bondé.

Très vite, Mary est prise d'un vertige, qu'elle met sur le compte de la chaleur et du bruit. Elle n'en dit d'abord rien à Jonas, se concentre sur sa respiration. Mais ça revient. Elle a dû présumer de ses forces, elle est désolée. Elle souhaite rentrer à l'hôtel. Ce n'est pas grave, dit Jonas. Il se lève, s'en va s'excuser auprès d'un serveur, puis revient soutenir Mary pour l'aider à marcher.

L'Hôtel Central est juste au-delà du carrefour. Un tramway passe en silence, tel un animal fantastique, libérant quelques étincelles au-dessus de sa carapace métallique. Il semble pris dans une toile gigantesque, savamment tissée. Le couple progresse lentement sur les pavés luisants saignés de rails. C'est un supplice pour Mary. Elle demande souvent à Jonas de s'arrêter pour reprendre son souffle. La sensation que quelque chose s'expulse de son corps par saccades, quelque chose comme une substance vitale, qui ne reviendra pas.

Ils parviennent à grand-peine dans le hall de l'hôtel. Mary s'affale dans un fauteuil. Jonas demande à la réception que l'on fasse venir un médecin en urgence. On approche une chaise roulante, sur laquelle on installe Mary, afin de l'accompagner jusqu'à sa chambre.

Le docteur arrive peu après. Il examine la patiente, et son regard s'assombrit au fur et à mesure de l'interminable consultation. Puis il prend Jonas à part, parle d'insuffisance respiratoire alarmante, dit qu'il faut conduire au plus vite sa compagne à l'hôpital, que le temps est compté. Jonas ne reprend pas le médecin lorsqu'il emploie le mot « compagne ».

Les plus éminents spécialistes de l'hôpital où est admise Mary diagnostiquent une infection grave et massive des voies respiratoires. « État désespéré », sont les mots qui reviennent le plus souvent dans leur bouche. Jonas la veille de jour comme de nuit, tenant sa main inerte, et quand, trop épuisé, il laisse aller sa tête sur son épaule, il s'endort sans rêves.

Durant les neuf jours de son agonie, Mary Manstor reprend deux fois connaissance et parvient à esquisser un sourire en voyant Jonas à son chevet. Elle ne dit pas un mot, n'en a pas la force. Se rendort aussitôt. Elle aurait dû partir depuis longtemps. Aucun médecin ne saurait dire pourquoi son sursis se prolonge. Il faut croire qu'elle n'est pas seule à décider et qu'en un obscur recoin la lumière ne veut pas

encore s'éteindre, cette petite lumière qui fait qu'un rendez-vous ne peut être manqué.

Mary Manstor rend son dernier souffle dans une chambre d'hôpital. Jonas accompagne son corps jusqu'à la morgue et dit à un homme qui dispose les corps et tient un registre qu'il reviendra s'occuper des formalités de rapatriement de la dépouille. Un peu d'argent glissé entre deux feuillets lui permet de se faire comprendre plus aisément de l'homme au teint de craie.

Un sentiment de profond désespoir envahit Jonas lorsqu'il quitte l'hôpital, celui de ne pas avoir eu le temps de mieux connaître cette femme et surtout de n'avoir rien pu faire pour la sauver. Depuis toujours, il a l'habitude qu'on lui retire prématurément les êtres les plus chers.

Il est seul désormais. Seul pour mener à bien la mission, seul à se rendre au chevet de l'humanité.

Le 16 octobre 1908, Jonas se dirige vers la Salle du manège. L'après-midi s'est avancé en douceur. Un soleil indigent teinte à peine le ciel de sa lumière. Dépassant l'hôtel de ville, une vague d'émotion envahit Jonas quand il aperçoit l'hôpital tout proche où repose le corps de Mary. Il presse le pas et rejoint la rue du Pont-Saint-Martial, encombrée de nombreux attelages et quelques voitures à moteur. Il observe un moment les gens qui entrent dans un vaste bâtiment austère aux allures de hangar, à n'en pas douter, la Salle du manège, le lieu du rendez-vous. Deux colosses en gardent l'accès. Jonas ne voit pas distinctement ce qui se passe à l'entrée.

Chaque visiteur présente un objet aux deux colosses qui gardent l'entrée, avant d'être accepté à l'intérieur. Jonas ne parvient pas à distinguer de quoi il s'agit. Aucune lumière n'émane des fenêtres soigneusement condamnées.

Jonas approche des vigiles.

— Bonsoir, puis-je entrer, s'il vous plaît ?

— Il suffit de montrer votre invitation.

— Je n'en ai pas.

— Alors, je suis désolé.

— Pourriez-vous dire à l'organisateur que je viens de la part de Mary Manstor ?

— On a des consignes.

— C'est une question de vie ou de mort, je vous en prie.

Les vigiles se dévisagent, hésitent.

— Bon, attendez là, je vais voir, dit l'un d'eux, pendant que l'autre surveille Jonas.

L'homme revient quelques minutes plus tard et demande à Jonas de le suivre. À peine entrés, ils bifurquent à gauche et pénètrent dans une pièce délimitée par de lourds pans de tissu opaque, qui ressemble à une loge improvisée. Un brouhaha s'échappe de l'intérieur de la salle.

— C'est bien, vous pouvez nous laisser, dit une voix douce à l'adresse du cerbère.

La corpulence du colosse empêche Jonas de voir de qui émane la voix. Ce n'est que lorsqu'il prend congé que Jonas comprend qu'il s'agit d'une femme vêtue d'un costume de scène oriental qui reflète la lumière diffusée par d'innombrables bougies. Il la reconnaît immédiatement pour avoir vu des affiches d'elle à Londres. Mata Hari s'avance vers lui avec une grande sensualité. Un collier composé de plusieurs rangées de perles translucides habille la peau nue de son cou. Elle est d'une incroyable beauté.

— Monsieur ?

— Jonas Wentsworth.

— Monsieur Wentsworth, vous venez donc de la part de Mary Manstor.

— C'est exact.

— Tous les gens présents ce soir viennent de sa part, d'une certaine façon... Mais qu'est-ce qui me prouve que c'est bien elle qui vous envoie, puisque vous n'avez pu montrer votre invitation ?

— Moi seul sais où elle se trouve en ce moment.

— Pourquoi n'est-elle pas là ?

— Nous avons voyagé ensemble depuis Londres. C'est moi qui l'ai poussée à entreprendre ce périple. Elle était déjà faible, et son mal n'a depuis fait qu'empirer, jusqu'au dénouement fatal. Elle est morte ce matin, son corps est à la morgue de l'hôpital.

Mata Hari demeure un instant sans voix, puis elle demande :

— De quoi est-elle morte ?

— Les médecins ont parlé d'une infection généralisée des voies respiratoires, sans préciser à quoi elle était due.

— Qu'est-ce qui me prouve que ce n'est pas vous qui l'avez tuée pour lui soutirer des informations et vous infiltrer parmi nous ?

— Rien, en effet.

— Pourquoi devrais-je vous faire confiance, alors ?

— Parce que je sais pourquoi vous êtes ici, que je connais l'existence des coffres et la puissance destructrice qu'ils renferment, et parce que je suis certainement le seul à connaître un moyen de la circonscrire.

— Mais qui êtes-vous vraiment, si vous n'êtes pas...

— L'un des gardiens des coffres, vous voulez dire... Cela n'a aucune importance, qui je suis, le temps presse. Vous aviez bien confiance en Mary Manstor sans jamais l'avoir vue.

Mata Hari fixe intensément Jonas.

— Suivez-moi ! dit-elle au bout d'un moment.

Mata Hari guide Jonas jusqu'à l'entrée de la salle aménagée en amphithéâtre. Le public, constitué en majeure partie d'hommes, est déjà en place sur les gradins. Elle n'entre pas et lui dit de trouver un emplacement où s'asseoir. Personne ne fait attention à lui lorsqu'il se glisse entre les rangs. Les regards sont dirigés vers la scène masquée par deux lourdes lames de velours rouge. Jonas s'installe entre un homme jeune et un autre dans la force de l'âge. Le jeune homme semble nerveux. Il fait tourner le pommeau de sa canne entre ses mains.

Les lumières s'éteignent. Le silence tombe en même temps que s'ouvre le rideau et que monte un air entêtant de musique. Une danseuse voilée se tient sur la scène, au centre d'un cône lumineux. Jonas reconnaît le collier. Mata Hari porte des voiles de différentes couleurs et elle entreprend de les retirer un à un au cours d'une danse aux allures de parade amoureuse ; comme si elle était l'incarnation de la princesse Salomé, comme si le roi Hérode en personne se trouvait sur la scène, ivre de désir. Mata Hari tourbillonne ainsi pendant une dizaine de minutes sous les regards avides et médusés de l'assistance.

Puis, dans un final éblouissant, elle retire le dernier voile, révélant sa peau cuivrée et les courbes sublimes de son corps. Il n'y a rien de vulgaire dans sa nudité, mais quelque chose d'animal, qui remonte aux origines. La musique décline lentement. Mata Hari ramasse ensuite un à un les sept voiles éparpillés au sol, puis s'en revêt à nouveau. La musique se tait au moment où elle en termine, tendant le bras vers le public encore subjugué. Personne n'applaudit. La lumière inonde à nouveau la salle.

— Mes amis, j'espère que ce préambule à notre rencontre vous aura plu. J'avais pensé débattre avec vous de ce pour quoi nous sommes ici, mais il semblerait que quelqu'un, présent dans la salle, en sache plus que nous.

Mata Hari désigne alors Jonas.

— Venez, je vous prie.

Un frisson parcourt les gradins. Passé la surprise de se voir ainsi interpellé, Jonas rejoint Mata Hari sur la scène. Le silence revenu, il se présente et raconte tout ce qu'il sait, pour l'avoir vécu ou appris dans le journal de John, sans rien omettre du dessein final des Cent-Vingt.

Une première question fuse à l'issue du discours de Jonas.

— Pourquoi nous avoir demandé d'apporter les coffres ? Nous pouvions continuer à les dissimuler.

— Les Cent-Vingt s'apprêtent à repartir. Ils savent où se trouve chacun des cubes et il n'est plus besoin de démontrer l'étendue de leur puissance.

— Que pouvons-nous faire ?

— Y a-t-il un lac profond et isolé dans les environs ?

— Ce n'est pas ce qui manque, mais pourquoi diable cette question ? demande un autre.

— Pour immerger les cubes en toute discrétion, c'est le seul moyen pour que les Cent-Vingt ne puissent pas les retrouver.

— Vous en êtes certain ?

— Autant qu'il est possible... de toute façon, il s'agit là de notre seule option.

— Arrêtons de discuter ! Est-ce que quelqu'un a connaissance d'un tel lac ? coupe Mata Hari.

— J'en connais un qui ferait l'affaire, dit un homme au premier rang.

— Combien faut-il de temps pour s'y rendre avec un attelage ? demande Jonas.

— Deux heures, je dirais.

— Parfait, pourriez-vous m'y conduire demain matin ?

— Bien entendu.

— Sauf contrordre, je vous donne rendez-vous à tous demain soir à 21 heures, ici même, avec les coffres. Il est temps maintenant d'aller nous reposer, avant la longue journée qui nous attend.

Jonas descend de la scène et s'approche de l'homme qui doit le conduire au lac. Ils conviennent de se retrouver à 8 heures au Café de l'Univers. Mata Hari les accompagnera.

Chaque membre du public est désormais conscient de son rôle. La gravité se lit sur les visages, au moment de quitter la salle, pour une nuit sans sommeil.

Village des Cent-Vingt

Forêt amazonienne, octobre 1908

J'évoquerai la dernière histoire avec la même solennité que les précédentes, la même conviction. Je n'aurai qu'à suivre la musique des mots qui draine mon être. Ce sera la huitième. Je n'avais rien prémédité, avant de commencer. Ce chiffre sans début ni fin. Le seul constitué de deux boucles ininterrompues, la Terre et son reflet, le lien parfait de l'infini et de l'éternité, l'espace et le temps réunis pour toujours. La huitième lettre de leur alphabet. L'initiale par laquelle on me nomme, celle qui m'a fait entrer dans l'histoire des Hommes et dans ce monde qui n'appartient à personne.

Le monde, c'est aussi ce colibri, qui de son bec effilé tète la mamelle d'un arum, avançant, puis reculant jusqu'à l'épuisement. Ce sont ces lianes pendues à nulle part en balançoires ligneuses où s'agrippent des singes agiles, qui par leurs cris perçants saccagent l'immobilité apparente de la forêt. C'est tout ce grand caravansérail où vivre est une science. Aujourd'hui plus que jamais, j'ai la conviction que nous sommes l'offense de ce monde, de ce petit oiseau obstiné, qui de ses ailes poudrées fertilise son sillage.

Nil

Village de Kéneth, Haute-Égypte, 3200 av. J.-C.

Le pharaon Narmer venait d'achever l'unification des deux royaumes de Haute et Basse-Égypte. Mastabas et pyramides s'élevaient vers le ciel dans toute leur splendeur et leur mystère.

Depuis la fin de l'empire prédynastique et l'avènement de la culture nagada, les Égyptiens n'avaient cessé de perfectionner les symboles, jusqu'à ce qu'ils deviennent le système hiéroglyphique constituant leur forme d'écriture.

Sur les bords du Nil, la vie était immuablement rythmée par trois saisons : Akhet (la saison des inondations), Péret (la saison des plantations) et Chémou (la saison des récoltes).

Akhet

Le Nil regagnait lentement son lit après avoir béni ses rives d'une couche épaisse de limon. Les hommes attendaient depuis des semaines que les dieux rappellent le fleuve à la sagesse. De sa colère fertile allaient naître d'immenses champs de céréales qui permettraient de produire pain et bière, les fondements de l'alimentation des Égyptiens.

Ce peuple aimait le Nil sous toutes ses formes, comme on aime un grand et vieil ami. Le fleuve était un miracle permanent, qui amendait le sable de ses eaux boueuses s'écoulant du sud de la Haute-Égypte vers la mer. La vallée était aussi féconde qu'une femme enfantant chaque année et, tout autour, le désert immense ne pouvait aller contre. L'eau demeurait plus puissante que la poussière. Il n'y avait pas d'année durant laquelle le fleuve n'accouchât ce pays de beauté et de chair.

Les Égyptiens mettaient à profit le temps des inondations pour s'adonner à diverses formes d'art, fabriquant des vases en céramique, qu'ils décoraient de formes animales ou humaines. Ils sculptaient la pierre et le bois pour en faire émerger statues et bas-reliefs.

Du haut de ses dix ans, Néhti cherchait à comprendre pourquoi certains humains étaient plus proches des dieux que d'autres. Il ne voyait pas souvent ses parents, dont les activités agricoles occupaient l'essentiel de leur vie. C'était Djéfaï, son grand-père, qui avait pris en charge son éducation, qui lui rappelait de se laver chaque jour, qui lui

rasait le crâne et tentait de répondre à ses incessantes questions avec ce qu'il savait du monde, assis sur le sol de jonc tressé de la maison familiale. Cet homme bon avait vu et savait tant de choses qu'un enfant ne pourrait comprendre que plus tard.

Péret

Les eaux du Nil s'étaient désormais retirées. Les parents de Néhti avaient regagné les rives du fleuve tôt le matin, pour creuser des canaux qui serviraient à irriguer les champs lors de la saison sèche, avant de labourer et de semer les graines de céréales nécessaires à la subsistance de la famille.

L'enfant ouvrit les yeux. Tout était calme. Il sentit un délicieux fumet émanant du four à pain. Néhti s'étira, se leva et rejoignit Djéfaï dans la cuisine. Le vieil homme était occupé à moudre du grain à l'aide d'une meule, en débitant une litanie discrète sous le ciel bleu, dans la maison sans toit.

— Bonjour, grand-père, dit l'enfant en se frottant les yeux.

— Bonjour, petit homme.

Djéfaï se leva, ouvrit le four, en sortit un pain long et doré, puis en coupa une tranche épaisse qu'il tendit à Néhti. L'enfant mordit dans la tranche, puis interrompit son geste, ouvrit la bouche et souffla en plissant les yeux.

— Attention, c'est brûlant.

Djéfaï versa aussitôt de l'eau dans un gobelet et l'approcha des lèvres de l'enfant.

— Quand retiendras-tu la leçon ?

— J'ai pas pu résister, répondit l'enfant, après avoir bu.

— Ce serait encore meilleur si tu laissais refroidir un peu.

— Je ferai attention la prochaine fois.

— Ça m'étonnerait.

Le vieil homme et l'enfant se mirent à rire et leurs rires tourbillonnaient comme un vent chaud entre deux dunes. Une fois le

pain refroidi, Néhti se régala en mâchant lentement, pendant que Djéfaï sirotait de longues gorgées de bière brune en observant la scène.

— Approche ! dit le vieil homme au bout d'un moment.

L'enfant obéit. Djéfaï promena doucement sa main sur la petite tête, dans un mouvement d'allers et retours.

— Va me chercher mon couteau, tes cheveux commencent à repousser.

— Ça ne peut pas attendre demain ?

— Tu sais bien que nous devons être purs en toutes circonstances.

— Grand-père ?

— Oui.

— Raconte-moi encore la légende des purs.

— Ce n'est pas une légende et je le ferai dès que tu te seras lavé et que je t'aurai rasé.

L'enfant ne discuta pas et se soumit au rituel. Quelques instants plus tard, Néhti s'assit en tailleur face à Djéfaï. Sa peau nue et cuivrée brillait sous le soleil.

— Je t'écoute, dit l'enfant.

— Je t'ai déjà mille fois raconté cette histoire, tu ferais mieux d'aller rejoindre tes camarades.

— Tu m'as promis.

— D'accord. C'était il y a bien longtemps. Un petit paysan, nommé Sémout, s'était éloigné du village pour écouter le vent, comme il le faisait souvent, pendant que tout le monde dormait. Il vit une étoile se décrocher du ciel et tomber en plein désert. Piqué par la curiosité, il se dirigea aussitôt dans cette direction. Après deux heures de marche, voyant qu'il ne parviendrait pas à atteindre le point de chute dans la nuit, il revint sur ses pas et regagna sa maison. Sémout vivait seul. Il ne parla pas de ce qu'il avait vu. Il travailla tout le jour, sans véritable entrain, car une seule chose l'obsédait : découvrir l'étoile du désert.

« Le soir même, il prépara de quoi survivre plusieurs jours, puis quitta le village au milieu de la nuit avec sa mule chargée en eau et en nourriture. Il se guidait à l'aide des astres. Plus il avançait, plus il sentait une paix intérieure le gagner, insensible à la fraîcheur du désert. Au matin, il n'avait toujours pas atteint le lieu de l'impact. Il aurait pu

en concevoir du découragement, mais rien n'entama sa détermination. Au deuxième jour de marche, il arriva en vue d'une grande dune entourée d'arbres et de toutes sortes de plantes exubérantes. À sa connaissance, personne n'avait jamais rapporté la présence d'une oasis si près du village. On lui avait déjà parlé des visions qui pouvaient se manifester à cause de la chaleur, du soleil et de la fatigue accumulée. Il n'en avait jamais fait l'expérience. Sémout demeura à distance et s'assit un moment à l'ombre de sa mule. L'oasis ne disparut pas. Il s'approcha du havre verdoyant, pensant qu'il pouvait encore disparaître dans l'instant. Il explora l'oasis. Il n'y avait pas la moindre trace d'eau pour expliquer une telle végétation. Il poursuivit ses recherches jusqu'à la dune, stupéfait de constater que le versant était aussi dur qu'un rocher recouvert d'une fine couche de sable. Sémout décida d'établir un bivouac à l'abri de la végétation. Il attacha sa mule à un arbre, mangea quelques fruits, puis il passa le reste de la journée à observer l'étrange dune. Le soir venu, il s'endormit.

« Le lendemain, en fin de matinée, il vit du sable ruisseler d'une des pentes de la dune et une ouverture se matérialiser vers le tiers inférieur. Deux hommes en sortirent, marchant côte à côte, bientôt suivis d'une vingtaine d'autres. Sémout évalua leur taille bien supérieure à celle d'un Égyptien normalement constitué. Ils étaient tous vêtus d'un vêtement blanc qui recouvrait leur corps des épaules aux chevilles. Leur peau était blanche et lisse comme celle d'un nouveau-né, privée de toute pilosité. Il se demanda comment des hommes pouvaient autant se ressembler. Il se coula dans les hautes herbes pour ne rien perdre du spectacle. Les étrangers s'immobilisèrent, regardant tous dans sa direction. Sémout se sentit alors dépossédé de son corps. Il vit l'oasis s'éloigner à une vitesse vertigineuse et le soleil se fondre dans l'espace. Absorbé par l'espace infini, il croisa des étoiles éparpillées, des mondes suspendus par d'invisibles fils. Vit des chariots de feu traverser la nuit. Puis, il ralentit sa folle course et s'arrêta sur une terre inconnue, près d'un grand monument évasé à la base et finissant en une pointe parfaite, où l'attendaient des êtres qui lui racontèrent la naissance de l'univers et le sacré de la vie. Et ces créatures ne faisaient qu'un et n'étaient qu'un. Et ces créatures n'étaient pas humaines. Sémout se réveilla dans une pièce aux murs blancs emplies de sarcophages transparents. Il tenta de bouger, sans y parvenir, puis

sombrâ de nouveau, certain de quitter la vie pour une douce mort, faite de rêves étoilés. Lorsqu'il se réveilla pour la deuxième fois, il était allongé sur le sable, près de sa mule. L'oasis avait disparu, et il n'y avait plus de dune. Il avait donc rêvé. Il n'avait plus qu'à retourner au village ruminer sa défaite. Malgré la chaleur accablante, il ne ressentit aucune fatigue durant le voyage de retour.

« Parvenu en vue des premières habitations, il pressa le pas, pour rentrer au plus vite chez lui. Il croisa des villageois qui s'écartaient sans lui parler, le dévisageant avec stupéfaction. À peine avait-il regagné sa maison, que le prêtre Németh en personne vint lui rendre visite. Il lui demanda où il était passé depuis tout ce temps et Sémout répondit qu'il était parti se promener dans le désert. "Une promenade d'une année, mais comment as-tu survécu, nous te croyions mort", ajouta le prêtre. Sémout prit un temps pour encaisser ce qu'il venait d'entendre. Et s'il n'avait pas rêvé ? Alors, il raconta tout à Németh, depuis l'étoile qu'il avait vue tomber dans le désert, jusqu'à sa rencontre avec les hommes en blanc. Plutôt que de le prendre pour un fou, le prêtre lui demanda à quoi ressemblait l'objet qu'il avait vu et il en fit un dessin sur la terre sablonneuse à l'aide d'un bâton. Németh demeura muet, visiblement en proie à un grand trouble. Puis il raconta que lui et d'autres avaient vu, la veille au soir, un objet en tout point semblable à la description de Sémout s'élever lentement dans le ciel et disparaître.

« Dans la semaine qui suivit, une expédition fut mise sur pied, avec Sémout à sa tête. Il retrouva l'emplacement où l'objet s'était posé, puis envolé, car il n'y avait pas encore eu de tempête pour en effacer la trace. Dès lors, on considéra Sémout comme un sage, le premier Égyptien à avoir rencontré les dieux venus du ciel. La nouvelle se répandit. On venait de partout pour le connaître. Il fut à l'origine de l'édification d'un monument, reprenant les proportions du mystérieux objet capable de rejoindre l'espace, à l'endroit même de la rencontre. Il nomma cette construction : pyramide.

« Durant toute sa vie, Sémout raconta son histoire. Il disparut à l'âge considérable de cent vingt-sept ans. On rapporte qu'il vécut aussi longtemps car il attendait le retour des êtres venus du ciel et qu'il s'éteignit le jour où il comprit que le seul moyen de les rejoindre était sûrement de s'en aller mourir. »

Comme toujours, un silence accueillit la fin de l'histoire.

— Elle me plaît toujours autant, cette histoire, grand-père.

— Je sais.

— Tu ne m'as jamais dit s'ils étaient revenus.

— Non, les prêtres disent qu'ils peuvent voir les pyramides depuis le ciel et qu'ils reviendront un jour les honorer.

— Comme on attire les mouches avec du miel, dit l'enfant en souriant.

— Si tu veux. On dit aussi que les seuls hommes dignes de rencontrer ces êtres sont les pharaons et que les pyramides sont des portes ouvertes sur leur monde.

— Et pourtant, Sémout était un simple paysan.

Djéfaï ne rétorqua rien à cette vérité.

— Dis, grand-père, tu m'emmèneras un jour à l'endroit où Sémout les a rencontrés ?

— Quand tu seras plus grand, Néhti, je te le promets.

— Mais je suis grand.

— C'est vrai, mais pas encore tout à fait assez.

Dans les semaines qui suivirent, la terre fertile fut labourée, ensemencée, irriguée. Puis, les graines levèrent, les pailles grandirent, arborant chacune un épi à leur extrémité. Et à leur maturation, on rendit grâce aux dieux pour cette manne.

Chémou

Telle une armée parfaitement organisée, les paysans avançaient en rythme dans les champs, fauchant les pailles à l'aide de faucilles. À l'arrière, les femmes les rassemblaient et les liaient en gerbes, qu'elles transportaient ensuite jusqu'à des charrettes attelées à des bœufs. Des chants montaient des corps penchés. Les premiers chargements partirent en direction du village, tirés par de paisibles animaux. Une fois le convoi arrivé, on déversa les gerbes sur une esplanade et on éparpilla au sol les pailles couronnées, sur lesquelles des fléaux s'abattirent aussitôt, et des brindilles s'élevaient et virevoltaient,

sevrées du véritable or de la terre, gisant entre les fibres desséchées. On amassa ainsi des montagnes de grains, que l'on partagea ensuite en parts équitables, que l'on entreposa dans des greniers, à l'abri du soleil. On fit cuire le premier pain et on fabriqua la première bière. Puis, lentement, le désert rejoignit les prairies épuisées.

Au terme des récoltes, les forces de Djéfaï se mirent à décliner. Il devint trop faible pour actionner la meule, marchant avec de plus en plus de difficulté, jusqu'au jour où il demeura allongé d'un coucher de soleil à l'autre.

Néhti demanda à ses parents ce qui arrivait au grand-père. Ils répondirent qu'il était vieux et comme l'enfant ne trouvait pas la réponse satisfaisante, il se rendit au chevet de Djéfaï. La respiration du vieil homme soulevait à peine sa poitrine.

— Tu m'avais promis, grand-père, dit l'enfant.

Djéfaï ouvrit les yeux et sourit tristement en voyant son petit-fils.

— Que t'avais-je promis ?

— Que tu m'emmènerais dans le désert voir la pyramide de Sémout.

— Je suis désolé.

— Tu m'as toujours dit que la volonté d'un homme peut déplacer des montagnes. Pourquoi tu te lèves pas ?

— C'est à croire que je me suis trompé, et qu'il est des montagnes trop lourdes pour moi, maintenant.

L'enfant versa quelques larmes qui glissèrent sur ses joues. Djéfaï tendit alors une main tremblante vers la frêle silhouette, qu'il distinguait à peine.

— Néhti !

— Oui, grand-père.

— Pardonne-moi.

— Je veux pas que tu t'en ailles, grand-père.

— Je ne pars pas vraiment, tu sais. Et puis, je veillerai toujours sur toi.

— Je sais ce qu'on va faire.

— Et que va-t-on faire ?

— Tu as confiance en moi ?

— On dirait bien que je n'ai pas le choix, répondit le vieil homme harassé.

Au milieu de la nuit, alors que le reste de la famille dormait profondément, Néhti se rendit auprès de Djéfaï. Il l'aida à se lever, puis le soutint pour marcher jusqu'à une charrette. Épuisé par les efforts consentis, le vieillard s'affala sur un épais lit de paille. Une fois qu'il eut repris sa respiration, l'attelage s'ébranla en direction du désert.

— Ça va, grand-père ?

— Le ciel n'a jamais été aussi beau que cette nuit.

— Tu as une étoile préférée ?

— Je les aime toutes.

— Et les étoiles filantes aussi ?

— Bien sûr.

— Elles s'en vont où ?

— Dans le cimetière des étoiles.

— Et où il se trouve, ce cimetière ?

— C'est le soleil, leur cimetière.

— Alors, c'est pour ça qu'il brille à nouveau chaque matin.

— Si les étoiles ne mouraient pas, le soleil s'éteindrait et nous disparaîtrions à notre tour. La mort de quelque chose permet la vie d'autre chose.

— Et lorsqu'un homme meurt, qu'est-ce qu'il devient ?

— Son âme s'envole et va nourrir la mémoire commune.

— C'est un peu comme les étoiles avec le soleil.

— C'est ça.

Le vieil homme et l'enfant poursuivirent leur route. Néhti voulut parler de nouveau, mais voyant Djéfaï endormi, il y renonça. Au matin, le village était loin et un infini de dunes se déployait devant lui. Alors qu'il repensait aux étoiles mortes se jetant dans la gueule béante du soleil, il se retourna et comprit aussitôt que la mémoire des hommes comptait une nouvelle âme.

Sygm intervient aussitôt que j'en ai terminé.

— C'est tout ?

— Non, j'ai une dernière chose à ajouter, dis-je en regardant mes frères. Nous tous, que le soleil éclaire sans espoir de nous enflammer. Nous tous qui habitons un corps malade de perfection. Nous tous, infime troupeau qui s'apprête à retourner battre le ciel à la recherche d'une autre justification à son existence sans fin. Ce troupeau dont je ne veux plus faire partie. Je sais que j'ai parlé en vain. J'aurais tant voulu vous convaincre, que vous m'entendiez. Parce qu'il y avait cette femme, Mary, qui était la femme de mon ami, toute l'humanité à la fois et tous les hommes et toutes les femmes, et aussi celle de mon ami. Parce qu'il y eut ce premier regard, qui me fit décider de me rapprocher de lui, pour ne jamais m'éloigner d'elle. Quand le trouble se mua en attachement vainement combattu, la pire et la plus belle des choses. Quand le petit monde autour de moi s'en trouva bouleversé et le vaste monde inchangé. Ce que je suis devenu, je le dois à ces deux êtres de chair, qui m'ont ouvert et même offert leur cœur, chacun à sa manière. Moi, dont le nom m'est aujourd'hui risible.

OceanofPDF.com

L., octobre 1908

Le 17 octobre, dès l'aube, un cabriolet avec à son bord Mata Hari, Jonas et un autre homme, quitte L. en direction du nord. Ils suivent la route de Paris sur quelques kilomètres, avant de bifurquer à droite vers les collines. Jonas interroge l'homme sur la région et l'autre lui répond de façon laconique. Il paraît soucieux.

Après avoir traversé plusieurs villages, l'attelage emprunte un chemin cahoteux, débouchant sur un lac après quelques centaines de mètres.

— Nous y sommes, dit l'homme.

Jonas descend le premier. Il explore les alentours et découvre quatre barques de pêcheurs arrimées, parfaites pour transporter les coffres au milieu du lac. Il explique aux autres ce qu'il a en tête, le chargement que peut contenir chaque embarcation, le temps approximatif pour rejoindre le large et revenir s'approvisionner, le nombre de voyages nécessaires. De retour à L., il fait part de tous les détails de son plan. Vingt fiacres, contenant six coffres chacun, quitteront la ville à quinze minutes d'intervalle. Ils devront éviter de traverser les bourgs. Une fois les coffres déposés sur la berge, ils seront lestés de fonte, puis les barques se relaieront pour les acheminer au milieu du lac. L'immersion s'étalera entre 23 h 30 et 4 heures du matin.

Jonas s'absente ensuite, afin de régler les formalités de rapatriement du corps de Mary Manstor à Londres, pendant que Mata Hari s'occupe

de prévenir les gardiens des coffres de l'heure du rendez-vous et des modalités.

À 21 heures, les gardiens sont à nouveau réunis dans l'amphithéâtre, où ils prêtent serment de ne jamais révéler le secret à quiconque. Au terme du cérémonial, Jonas explique le déroulement des opérations, puis ajoute qu'il veillera ensuite personnellement à la protection des coffres, sans préciser de quelle manière.

Le premier attelage se met en route à 23 h 20. Jonas et Mata Hari sont du voyage. La pleine lune permet de progresser sans l'aide de falots. Le ballet est en marche. Tout se déroule sans encombre, et bientôt, les premiers coffres disparaissent dans les profondeurs du lac dans un silence religieux. Tout est terminé à 4 h 10.

Les acteurs quittent la scène les uns après les autres, au même rythme. Mata Hari converse avec le jeune homme qui se trouvait à la droite de Jonas, le soir de la représentation. À n'en pas douter, ils se connaissent. Jonas épie des bribes de leur conversation, mais ne parvient pas à entendre ce qui fait naître un sourire sur le visage du jeune homme. Puis l'homme qui a indiqué l'emplacement du lac s'approche de lui.

— Au fait, comment s'appelle ce lac ? demande Jonas.

— Ce n'est pas un lac, c'est un étang, l'étang de Jonas.

OceanofPDF.com

Village des Cent-Vingt

Forêt amazonienne, octobre 1908

Chaque histoire s'est imposée à moi, autant par nécessité de comprendre les Hommes que d'intégrer définitivement leur nature. Antonin Lascombe, Célia Lucas, Hoa Tenga, Julius Brown, Aïuk, Huutlan, Héphaïstos, Néhti, puis Mary et John m'ont, sans le savoir, ouvert à la volonté de ne plus être un juge. Je n'ai pas souhaité raconter l'histoire de cette femme, qui était celle de mon ami. Je la garde pour moi, dans mon éternité.

Au moment de regagner la case de John pour attendre un verdict sans surprise, une grande agitation envahit le village. Otar vient me dire que les témoins lumineux, matérialisant la présence des cubes, s'éteignent les uns après les autres. Mary a réussi. Nul ne se souciera plus de moi. Il est temps de partir.

Je sais le prix à payer pour ma décision. Ce monde n'est pas le mien. Je poursuivrai ma route jusqu'à un inconcevable terme, sous un ciel indolore, errant à l'infini, pensant à cet ami, qui si souvent freina mon bras et l'arrêta parfois, me nourrissant de drogue et de parfait ennui. Je m'en irai dire aux hommes de combattre leurs dieux et que de leurs âpres batailles naîtront des enfants désirés. Je serai ce pèlerin escaladant les sommets et dévalant les pentes, infatigable arpenteur de ce monde sauvé.

J'ai vu tant de peuples différents, vivant nus ou vêtus, au fin fond de forêts ou au cœur des villes, de différentes couleurs de peaux, tant

d'humains, qui au final avaient le même but, qu'ils cultivent, fabriquent, créent, s'accouplent, ou parlent : transmettre. Modestement ou avec vanité, les hommes ne pensent qu'à transmettre leur propre humanité, et à la transcender, en érigeant des monuments ou en fabriquant des objets. Leur manière d'arrêter le temps. La seule.

OceanofPDF.com

Jonas

Dans une petite maison isolée, près d'un village sanctifié dont on taira le nom, Jonas racle le fond de son écuelle, puis boit une gorgée de vin rouge râpeux. Il est retourné à Londres accompagner Mary Manstor jusqu'à sa dernière demeure qui l'accueille pour la seconde fois. Dans les mois qui suivirent, il s'est occupé de rapatrier suffisamment d'avoirs pour ne pas s'encombrer de soucis matériels, puis a dit adieu à ses amis en leur confiant la plus grosse part de l'empire Wentsworth.

Cela fait maintenant plusieurs années qu'il vit ici, en paix. Les événements passés lui semblent si lointains, de même que le souvenir de Londres, une encoche supplémentaire sur le bâton noueux de sa vie. Jonas n'est pas envieux du monde extérieur, ni las de l'attente du guetteur. Il aime cette nature. Il a appris à l'aimer. Ces monts rabotés, que masquent parfois des postiches ligneux et herbacés, ces hommes bourrus et ces femmes laborieuses qu'il côtoie peu et dont il arrive à se faire comprendre. Il est parvenu à maîtriser cette langue, même s'il n'en saisit pas toujours les subtilités. Il l'a apprise en achetant les œuvres originales, et les mêmes traduites, d'auteurs qu'il aime par-dessus tout. Beaucoup d'Anglais et quelques Français. Dans sa bibliothèque, Balzac voisine avec Dickens, Molière avec Keats, Dumas avec Stevenson. Ses lectures font toute la différence entre le dénuement et une richesse permanente, nourrie des mots qui affûtent son esprit et tirent son âme vigilante vers une ultime vérité qu'il ne redoute pas. Il lit chaque matin. Ce bonheur lui suffit. En début

d'après-midi, qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il fasse beau ou, comme il arrive en cette région, que ces états se succèdent dans une même journée, il se rend à l'étang qui porte son nom, car il est d'obscures choses en ce monde, des appels auxquels on ne peut se soustraire. Depuis longtemps déjà, il a compris que certains souvenirs sont enfouis dans l'avenir. L'existence est jalonnée de signes, les suivre est un destin.

Cela fait bien longtemps qu'il n'a pas plu. Jonas saisit sa canne reposant contre le chambranle de la fenêtre, pousse la porte et s'en va sur le chemin qu'il connaît comme sa poche, en pierres cimentées de terre humifère, en berces épuisées, en ajoncs éternels et en bruyères allumées ou éteintes. Comme chaque jour, il rejoint l'étang, dont les ruisseaux qui l'alimentent ressemblent à des flagelles. Le moulin est muet. Des canards s'immergent à demi, afin de becqueter d'infimes prises sous la surface, puis ressortent leur tête en nasillant. Rien ne change. Ce moment est à sa place, comme ce qui dort sous les eaux.

Jonas s'assoit sur des touffes de pâturins jaunis. Il regrette de n'avoir pas emporté un livre. Lorsqu'il s'apprête à rentrer, il aperçoit deux hommes qui s'avancent au loin dans sa direction. Chacun tient un outil. L'un est grand et longiligne et l'autre petit et râblé. Ils sont chaussés de bottes et portent des casquettes. Jonas les salue et leur demande ce qu'ils s'apprêtent à faire.

— C'est l'année où on vide l'étang, ça va être l'attraction.

— Vider l'étang ? répète Jonas, pris de panique.

— Ben oui, on est venu poser la grille pour pas que les poissons descendent dans le ruisseau et après, on ouvrira la bonde pour que l'eau s'écoule gentiment.

— Combien de temps faut-il pour le vider entièrement ? demande Jonas en essayant de garder la tête froide.

— On devrait en voir le fond après-demain.

Comment Jonas n'y a-t-il pas pensé ? Une fois l'étang à sec, on va forcément découvrir les coffres. En six ans, il est impossible que la vase les ait tous engloutis.

Jonas ne dort pas de la nuit. Il n'y a rien à faire qu'à attendre que l'inévitable se produise. Le jour n'est pas encore levé lorsqu'il descend à l'étang par la sente. Le niveau de l'eau a baissé d'environ un tiers, et

elle continue de s'écouler régulièrement par la bonde entrouverte. Nul poisson ne s'est encore laissé prendre au piège. Jonas attend, ne sachant que tenter. Refermer la bonde ne servirait à rien. Un bruit sourd le sort de sa torpeur, comme un roulement lointain. Il se demande d'abord si la bonde s'est ouverte en grand, mais non, ce n'est pas ça. Le bruit persiste. Il provient du village en contrebas. Un tumulte grandissant, puis des coups de feu et des cris. Jonas pense à une fête votive, ou bien un mariage.

Quelqu'un approche d'un pas vif. Jonas reconnaît l'homme râblé de la veille, qui ne semble même pas le remarquer et qui s'empresse de fermer la bonde à grands coups de masse.

— Que faites-vous ? demande Jonas.

— Vous voyez bien que je remets la bonde en place.

— Hier, vous vouliez pourtant vider l'étang.

— Ça sera pour plus tard. La guerre contre les Boches est déclarée, on vient de recevoir l'ordre de mobilisation générale.

Durant les années qui suivent, Jonas est le seul homme sain d'esprit à trouver une justification à la boucherie qui se déroule dans la boue des tranchées. Ce temps barbare lui permet de récupérer un à un les coffres, de les transporter et de les enfouir en un lieu inatteignable, connu de lui seul. Après avoir accompli sa mission, il retourne vivre paisiblement dans sa maison, près de l'étang de Jonas, pour attendre la mort.

Un jour d'automne, alors qu'il marche entre des châtaigniers, délestés de leurs fruits gisant au sol comme des coffres forcés par l'appel de l'hiver, il aperçoit un homme qui vient à sa rencontre. Il lui semble l'avoir déjà vu, mais ne se rappelle plus quand ni où.

— Bonjour, Jonas, dit l'homme avec un fort accent allemand.

— Qui êtes-vous ?

— Vous ne vous souvenez pas de moi ? J'étais à côté de vous pour assister à la danse des sept voiles exécutée par notre chère Mata Hari.

— Que faites-vous ici ?

— Je suis venu constater que tout est en ordre, maintenant que la guerre est terminée, dit l'homme en se retournant vers l'étang.

— Vous n’avez pas à vous inquiéter, nous avons scellé un pacte... ce soir-là.

— Bien sûr, bien sûr, un pacte.

Les traits se durcissent sur le visage de l’homme, et Jonas comprend qu’il est face à ce qu’il a redouté.

— Je savais qu’un jour ou l’autre quelqu’un comme vous viendrait.

— Quelqu’un comme moi...

— De suffisamment fou et ambitieux pour trahir un secret.

— Quelle importance, au vu du grand destin qui m’attend. Gottmensch, les Hommes-dieux, vont revenir grâce à moi, et ensemble, nous ferons voler en éclats ce monde décadent pour fonder un ordre nouveau, la race des seigneurs.

L’homme parle avec une exaltation grandissante, et sa bouche déchire son visage.

— De toute façon, vous ne parviendrez jamais à récupérer les coffres seul.

— Qui vous dit que je suis venu seul ?

— Vous savez ce qu’il se produira si vous ouvrez un seul de ces coffres.

— J’en fais mon affaire.

— Je ne le permettrai jamais.

Le ton calme de Jonas semble un instant troubler l’homme, qui sort un pistolet de sa poche et le pointe sur lui.

— Vous avez encore le choix, dit-il.

Jonas esquisse un sourire, et ce sourire décuple la colère de l’homme.

— Vous devriez avoir peur.

— Qui suis-je pour me mettre en travers de l’Histoire ?

— Un martyr de plus, je le crains.

L’homme presse alors la gâchette, entraînant la percussion d’un chien sur une douille de neuf millimètres, libérant du canon une balle qui pénètre la peau, puis la chair et le cœur de Jonas, qui tombe à genoux, puis s’affale face contre cette terre qu’il aima un temps, emportant avec lui le dernier secret de l’humanité.

OceanofPDF.com

**Pour en savoir plus
sur tous nos ouvrages
et sur l'actualité
du Livre de Poche :**
www.livredepoeche.com



le monde
entre vos mains

H.

Franck Bouysse est né en 1965 et partage sa vie entre Limoges et sa Corrèze natale. *Grossir le ciel* a rencontré un succès critique et public et a obtenu le prix SNCF du polar en 2017 ainsi que le prix *Sud Ouest / Lire* en poche, le prix polar Michel-Lebrun, le prix Calibre 47 et le prix Polars Pourpres. Franck Bouysse est également l'auteur aux éditions de La Manufacture de livres de *Plateau*, Prix des lecteurs de la foire du livre de Brive, *Glaise*, Prix Libr'à nous 2018, et de *Né d'aucune femme*, prix *Psychologies magazine* du roman inspirant, Grand Prix des lectrices de *Elle*, Prix des libraires, prix Babelio, Prix de la maison du livre de Rodez et Prix passion passerelles, et de *Buveurs de vent*, paru aux éditions Albin Michel.

Cette édition réunit, sous le titre de *H.*, trois romans formant une trilogie : *Le Mystère H.*, *Lhondres ou les Ruelles sans étoiles*, *La Huitième Lettre*, publiés avec des illustrations de Pierre Demarty chez Les Ardents Éditeurs.

Couverture : Studio LGF. © Tombaki / iStock.

Le Mystère H. © Les Ardents Éditeurs, 2008.

Lhondres ou les Ruelles sans étoiles © Les Ardents Éditeurs, 2010.

La Huitième Lettre © Les Ardents Éditeurs, 2012.

ISBN : 978-2-253-25871-1

OceanofPDF.com

Table

Couverture

Page de titre

Journal de John W.

Les Ruelles sans étoiles

La Huitième Lettre

Le Livre de Poche

Page de copyright

Table

OceanofPDF.com

1....*To mande shoon ye Romany chals / Who besh in the pus about the yag / I'll pen how we chab the baulo / I'll pen how we drab the baulo...*

(« Écoutez-moi enfants gitans / Assis dans la paille près du feu / Je vais raconter comment on empoisonne le cochon... »)

OceanofPDF.com

1. Aristide Bruant, « À Saint-Lazare ».

OceanofPDF.com